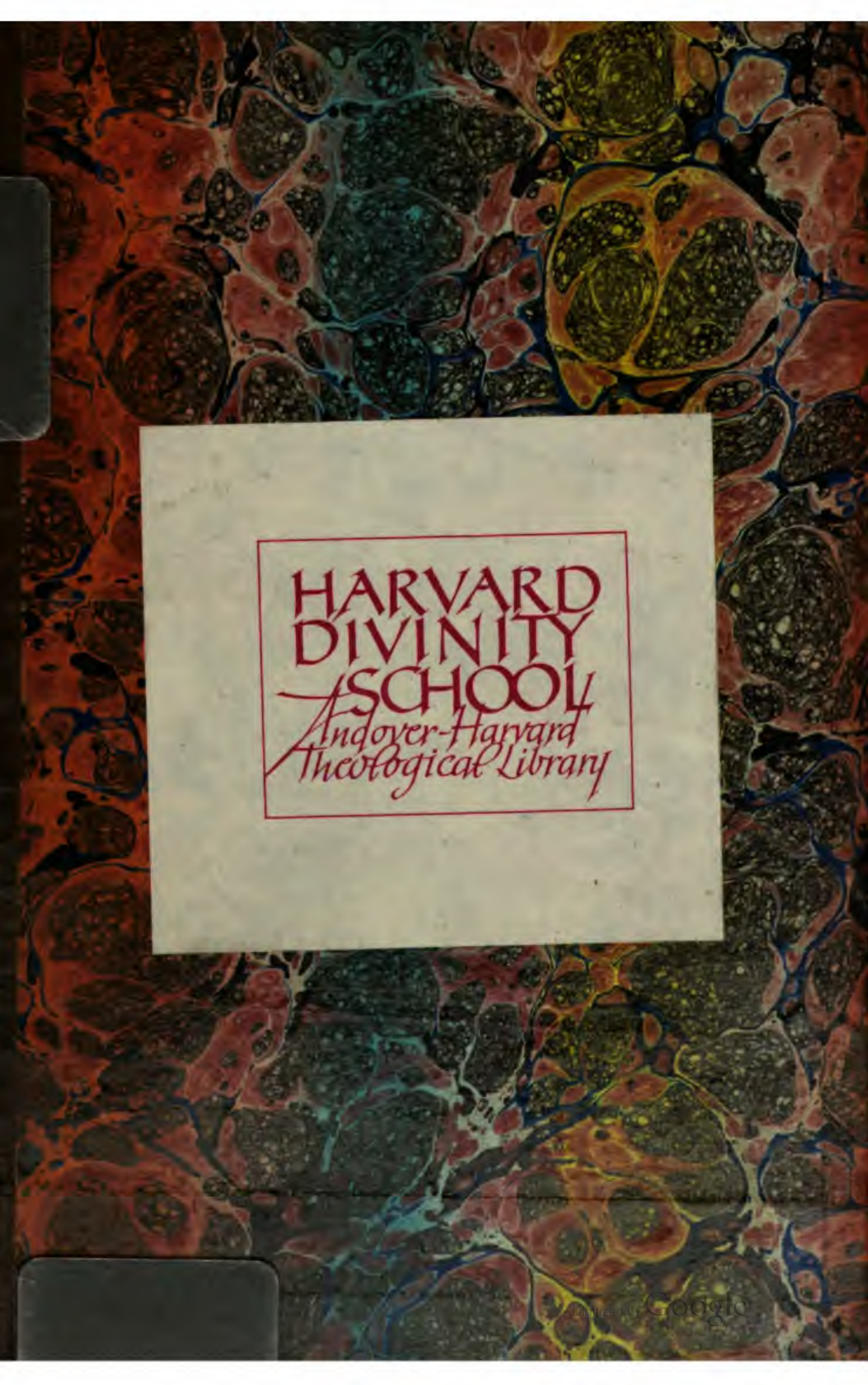
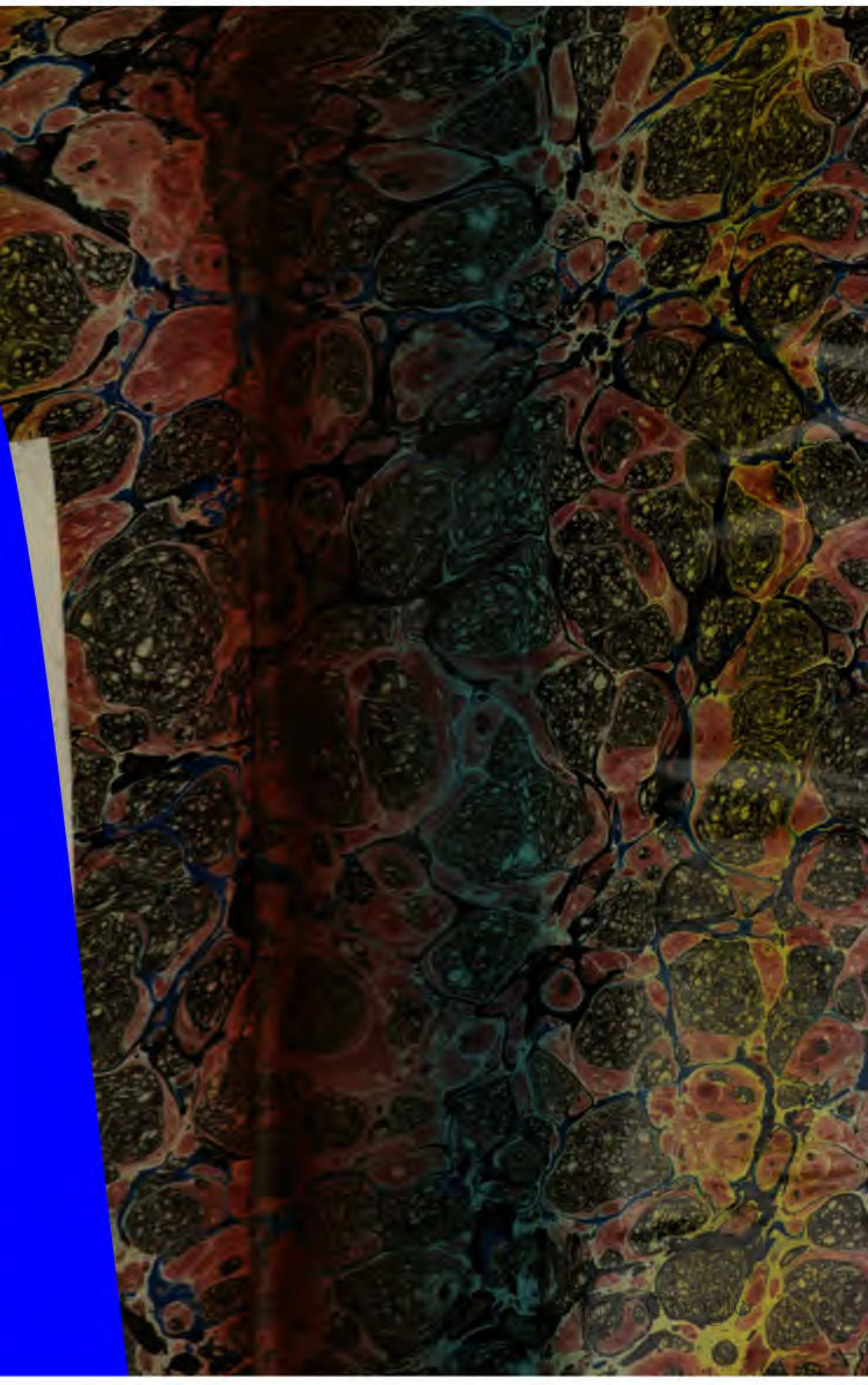

AH 5DRI 4
Digitized by Google


HARVARD
DIVINITY
SCHOOL
Andover-Harvard
Theological Library



FAREL, FROMENT, VIRET,

RÉFORMATEURS RELIGIEUX AU XVIe SIÈCLE.

Ce travail, composé dans un but spécial, n'était pas destiné à l'impression; l'auteur s'est décidé à le livrer au public parce que le besoin de documens sur nos réformateurs se fait généralement sentir, parce que l'approche du Jubilé fortifie et explique ce besoin, et que les ouvrages annoncés diffèrent de celui-ci, soit pour le but, soit pour l'époque décrite.

FAREL, FROMENT, VIRET,

RÉFORMATEURS RELIGIEUX AU XVIe SIÈCLE.

PAR

CHARLES CHENEVIÈRE,

ÉTUDIANT EN THÉOLOGIE.

Oh ! que sont beaux sur les montagnes les pieds de ceux qui apportent de bonnes nouvelles, qui publient la délivrance, qui disent à Sion : Ton Dieu règne. Ésaïe LII, 7.

GENÈVE,

DE L'IMPRIMERIE CH. GRUAZ, RUE DU PUITS-SAINT-PIERRE.

1835

INTRODUCTION.

De tous les siècles qui se sont succédés depuis Jésus-Christ jusqu'à nous, le seizième est à coup sûr le plus remarquable, soit à cause des événemens dont il a été le théâtre ou l'origine, soit à cause de la puissance d'esprit qui y fut déployée et qui le caractérise. Ce siècle est pour tout observateur le point de repaire qui unit entre elles deux immenses époques, l'une écoulée, le moyen âge; l'autre qui n'est pas encore à la moitié de sa course et que nous appelons follement temps modernes, comme si cet âge devait clorre la suite des générations humaines. Mais tant que l'on admettra cette distinction entre le moyen âge et les temps modernes, c'est au seizième siècle qu'il faudra la rattacher, et celui qui aujourd'hui voudra se rendre raison des événemens qui se passent en Europe, des impulsions de l'esprit humain qui y agissent encore, devra fouiller dans ce siècle

pour y retrouver la source première, la cause des faits politiques, religieux, moraux, intellectuels dont il est appelé à donner la clé et à découvrir l'essence. Rien donc de ce qui tient à cette époque saillante ne peut être négligé sans de graves conséquences et de grandes causes d'erreurs; car, se manifestèrent alors, au milieu du mouvement général et colossal des esprits, mille tendances particulières, ayant chacune leur impulsion propre, mais qui, semblables aux filets d'eau que l'on voit s'échapper d'une même chaîne de montagnes pour former ensuite un grand fleuve, concoururent toutes à donner à cette période la physionomie qui la distingue, et par conséquent contribuèrent toutes à préparer l'ordre de choses dont nous voyons continuer le développement sous nos yeux, au dix-neuvième siècle.

De tous les grands bruits de ce seizième siècle, à la voix étendue et puissante, le plus retentissant peut-être, celui qui de nos jours tient encore à tous les problèmes posés et à toutes les questions vitales de la société moderne, c'est la Réformation, c'est-à-dire l'introduction du principe de l'examen dans les matières religieuses. Ils se sont grossièrement trompés et ont trahi l'étroitesse de leurs vues, ceux qui n'ont vu, dans la Réformation, que la création

de l'église protestante, c'est-à-dire la formation d'une nouvelle secte au milieu de celles qui ruinaient déjà le principe de l'unité de l'église. Si telle était la Réforme, où serait son importance? Hommes superficiels! ils n'ont pas compris que le mot liberté est celui qui résonne avec le plus de force et de profondeur dans le cœur de l'homme, que toutes les libertés sont intimement liées, et que celui qui a dit: « Je pense en religion, » est bien près de dire: « Je pense en politique, en histoire, en industrie. » Oui, le premier qui a soulevé le drapeau de l'indépendance intellectuelle, a fondé une ère nouvelle, il a répandu sur le monde vieilli un souffle de jeunesse et de vie, il a ranimé le brasier qui s'éteignait, il a fait succéder la lumière aux ténèbres et circuler un sang chaud et vivifiant dans les veines du cadavre qui gisait sur le sable.

Envisagée sous ce point de vue, quelle importance prend la Réforme, quelle reconnaissance et quelle admiration ne devons-nous pas éprouver pour ceux qui ont conçu et exécuté une pareille œuvre!

Mais ne nous égarons pas dans notre enthousiasme; n'accordons pas à l'homme plus qu'il ne doit revendiquer; n'imaginons pas des titres pour le génie; il est assez fort par lui-même,

sa gloire est assez pure et assez brillante pour qu'on n'y mêle pas des rayons étrangers. Ce grand principe de la liberté, dont une des branches appliquée à la vie religieuse causa la Réformation, ne prit point naissance dans le cerveau d'un mortel; c'était un ensemble trop vaste pour qu'il pût s'y loger. Dieu lui-même avait dû révéler à l'homme cette source inépuisable de richesses intellectuelles et morales; Jésus-Christ, par son Évangile, vraie loi de liberté puisqu'elle s'applique à tous et nous donne des mobiles d'hommes libres, Jésus-Christ a jeté ici-bas cette semence de liberté qui, semblable au grain de blé, dut pourrir en terre avant de porter la moisson, et demeura plus de mille ans enfouie. De sorte que les réformateurs voyant les campagnes blanches et les épis mûrs, n'eurent qu'à prendre la faucille et à tailler à larges coups; ils n'eurent qu'à reproduire l'Évangile, qu'à le débarrasser des ténèbres dont il était obscurci, qu'à ouvrir l'arche précieuse; et les biens qui y étaient contenus se répandirent sur le monde, la liberté prit son essor, les réformateurs furent les instrumens et non les auteurs de cette admirable révolution.

Néanmoins leur gloire est belle! assez belle pour satisfaire l'ame la plus ambitieuse! Parce que nous avons rendu à Dieu ce qui est à Dieu,

il ne s'ensuit pas que nous ne rendions pas à César tout ce qui lui appartient. Encore aujourd'hui la Réformation est un fait de la plus haute importance, un fait capital pour l'historien, le politique, le philosophe, le chrétien et le protestant.

La Réformation est un fait essentiel pour l'historien. Imaginez quelqu'un voulant écrire les événemens du seizième siècle sans aborder la question religieuse. Que deviendrait son récit? Dans ce siècle, la Réformation est le pivot sur lequel tournent les événemens et les hommes. Sans Luther, Calvin et leurs ennemis les Jésuites, pouvez-vous concevoir François I[er], Charles V, Henri VIII, Charles IX, Philippe II? A quoi rattacherez-vous ces édits sans nombre, ces persécutions terribles, ces guerres acharnées? Comment expliquerez-vous la France en proie aux horreurs de la guerre civile, l'Espagne pliée à la voix d'un inquisiteur, l'Allemagne dévastée par trente années d'un brigandage continuel? L'histoire politique n'est rien isolée de l'histoire religieuse. Tous ces faits deviennent inexplicables sans l'intervention de celui qui les domine et les surpasse tous.

Que deviennent les systèmes du politique et du citoyen sans la connaissance de la Réformation, sans l'appréciation de son influence? Veu-

lent-ils reléguer l'apparition du protestantisme au rang d'une ébullition de sectaires? Veulent-ils se former un idéal de libéralisme politique distinct de la liberté religieuse? Qui, leur demanderai-je alors, qui a secoué l'autorité papale et délivré l'Europe écrasée par elle? Qui a préparé l'insurrection des Provinces-Unies? Qui a sauvé l'Allemagne du joug espagnol? Qui a chassé du trône de France la race dégénérée des Valois et l'a remplacée par le sang bourbon, par le roi que désignait le vœu du peuple? D'où vient que le citoyen a songé à ses droits et a rappelé aux princes leurs devoirs? D'où viennent la liberté et la prospérité de l'Angleterre? D'où vient que Genève a pris place parmi les nations dont on parle, et que le margrave de Brandebourg est devenu le puissant roi de Prusse, dont un descendant a pu écraser le Charlemagne moderne? Citoyens qui aimez votre patrie, qui rêvez l'égalité de tous et les droits de l'homme, vous ne pouvez pas enfanter des systèmes, expliquer vos succès et montrer votre point de départ en dehors de la liberté religieuse... ces deux libertés ont une même source et une histoire semblable; on ne peut méconnaître leur parenté et leur influence réciproque; il ne faut accuser ni l'une ni l'autre des excès commis en leurs noms par les passions humaines;

on doit seulement s'attacher à les bien comprendre toutes les deux et les soumettre à de sages règles.

Si maintenant je m'adresse aux philosophes, n'est-ce pas pour eux surtout que la Réformation a créé une carrière nouvelle et ouvert un horizon inconnu? N'est-ce pas Luther qui a renversé la scolastique et l'autorité d'Aristote? N'est-ce pas lui qui a dit: Et moi aussi je pense. N'est-ce pas le principe de l'examen qui est le nerf de toute philosophie comme de la Réformation? Quand la religion est superstitieuse, obscure, absurde, n'est-ce pas alors que la philosophie vague et terne dispute sur des riens, se perd dans les détails; quand au contraire la religion se développe, s'agrandit, s'épure et s'étend, n'est-ce pas alors que la philosophie marche sur ses traces, abandonne l'ancien sensualisme, se dépouille d'un matérialisme grossier, rejette un idéalisme incompréhensible, et se fondant sur sa vraie base, juge tout, pèse tout, se décide, en un mot devient éclectique, conforme à sa nature, à ses ressources, à son but.

Pour les chrétiens, la Réformation est le plus grand fait de l'histoire après la venue de J. C. D'un côté, elle a fondé l'église protestante qui sans elle n'existerait pas. De l'autre, elle a amélioré la tendance du catholicisme; celui-ci,

ébranlé sur sa vieille base, cherche encore à s'en construire une nouvelle en rapport avec les progrès de la liberté et des lumières. Il avait résisté aux mille sectes qui, nées de son sein, s'étaient révoltées contre lui et vainement avaient voulu le détruire; la Réformation seule l'a su prendre au cœur, l'a étreint d'une main ferme, et le colosse chancelant a dû recourir à d'autres appuis, à d'autres armes; il a dû, ce qui ne lui était pas encore arrivé, reconnaître solennellement son adversaire.

La Réformation est donc bien un fait d'une immense portée, et en relation immédiate avec l'apparition de J. C. sur cette terre. Le Sauveur apporte un principe; ce principe est bientôt méconnu par les populations ignorantes, l'œuvre semble imparfaite, c'est la Réformation qui se charge de relever le principe, d'en faire jaillir les principales conséquences, de mettre la dernière main à l'édifice du christianisme, disons mieux, de faire apercevoir le sublime monument en le débarrassant brusquement des échafaudages qui en masquaient la vue et en faisaient perdre les magnifiques proportions.

Beaucoup d'hommes doués d'un génie plus ou moins vaste ont concouru à cette œuvre trop forte pour un seul; il importe de faire la part de chacun, de rendre à chacun la gloire qui lui

est due. Notre patrie, en particulier, a, sur un théâtre plus restreint, vu se dérouler les mêmes scènes avec des acteurs tout pareils et des résultats semblables. La Suisse française a compté quatre Réformateurs principaux auxquels elle doit sa religion actuelle; ce sont: *Calvin*, *Farel*, *Froment*, *Viret*. Mais leur gloire n'est point égale. Calvin est un nom qui se trouve sur toutes les lèvres, qui a retenti au loin et partout. Ses trois collègues, quoique ses devanciers, sont presque entièrement méconnus, un sourire d'incrédulité ou d'étonnement accueille trop souvent l'éloge dont on veut accompagner leurs noms, et quoique la chose soit injuste, je ne saurais en être surpris. Quand les pâtres du premier âge contemplèrent pour la première fois, dans le silence de la nuit, les étoiles qui brillaient au firmament, ils furent sans doute remplis d'admiration et d'enthousiasme, ils se dirent les uns aux autres: Voyez comme elles sont nombreuses et étincelantes! Puis, au matin, le soleil vint à paraître sur l'horizon, il versa des torrens de lumière devant lesquels pâlirent les astres de la nuit; et les pâtres les oublièrent bientôt pour adorer le roi du jour; ils épuisèrent en son honneur les expressions de leur langage, et ce furent ses louanges qu'ils chantèrent. Calvin a éclipsé les trois hommes

dont j'ai cité les noms. C'est à faire justice, c'est à assigner à chacun sa place véritable, que je destine les pages qui vont suivre. Je serais heureux que ma faiblesse ne jetât pas trop de défaveur sur les hommes dont j'ai à parler, ne rétrécît pas trop leurs grandes images, et que le lecteur trouvât quelque intérêt à parcourir cette revue d'un passé que le présent rappelle avec tant de force.

PLAN.

Ce travail se divisera en deux parties bien distinctes.

La première sera historique et contiendra trois époques :

1° Depuis l'origine de la Réformation jusqu'en 1532. Dans cette période, Farel sera de nos trois Réformateurs à peu près constamment seul sur la scène. Il est en effet le seul auquel son âge permette de jouer un rôle actif dans les événemens qui s'accomplissent. Je m'attacherai à faire ressortir par le récit même, l'enchaînement des faits, de telle manière que l'on voie la portée et les vues du Réformateur.

2° De 1532 à 1536. Cette époque la plus

courte par le nombre des années sera traitée avec plus de détails; elle forme un tout unique «la Réformation de Genève,» et c'est le point où se concentrent particulièrement pour nous la curiosité et l'intérêt.

3° Depuis 1536 jusqu'à la mort des trois Réformateurs. Ici, il ne faudra pas s'attendre à un narré proprement dit, mais plutôt à un résumé rapide des événemens. En effet, Calvin est sur la scène, Calvin tient en main le gouvernail du navire; je serais obligé d'entrer dans les détails de sa vie, ce qui serait un travail immense et étranger à mon but; je préfère m'en tenir aux traits généraux.

La seconde partie sera une partie de critique ou l'appréciation des Réformateurs. J'essaierai d'évaluer l'effet produit par Farel, Froment et Viret; j'examinerai l'influence de chacun d'eux en regard de ses études, de son caractère, des difficultés de sa position, et des moyens qu'il a employés pour réussir. Je terminerai par un coup d'œil rapide sur leurs écrits et leurs croyances.

PARTIE HISTORIQUE.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

DE L'ORIGINE DE LA RÉFORME JUSQU'EN 1532.

Transportons-nous en l'an de grâce 1512. A cette époque, un moine saxon de l'ordre d'Augustin méditait déjà au fond de sa cellule sur les abus de l'église dominante, et se préparait à son insu, par la retraite et par l'étude, au rôle important que cinq années plus tard il devait jouer en Allemagne, comme réformateur religieux de cette vaste contrée.

A la même époque, nous trouvons, étudiant dans un des colléges de Paris, un jeune Dauphinois âgé de 23 ans, d'une famille riche mais nombreuse de Gap, doué d'un esprit plein d'ardeur et d'intelligence, à la tête vive, au cœur chaud, ayant un amour prononcé pour l'étude. Ses parens avaient désiré que leur fils Guillaume Farel (c'est son nom) se vouât comme ses frères à la vie à la fois oiseuse et animée des gen-

tilshommes de l'époque. Apprendre à faire les armes, à monter à cheval, à courre le cerf ou le renard, entrer plus tard dans quelque régiment ou parmi les pages des grands seigneurs, telles étaient alors les occupations ordinaires de la jeune noblesse française et le but où elle aspirait à exceller. Mais Farel avait trop d'activité dans l'esprit pour se contenter de semblables travaux; son imagination ardente, aiguisée par le peu que ses parens lui avaient fait apprendre, le français, les élémens du latin, quelques notions de l'histoire, l'excitait à se plonger plus avant dans les sciences, et il avait enfin obtenu d'aller étudier dans ce collége de Paris où nous venons de le rencontrer.

Là son attente avait été trompée; la littérature telle qu'on la comprenait alors, le latin qu'il continuait à apprendre, les autres objets de l'enseignement des colléges publics de cette époque, un peu d'arithmétique, de musique, quelques idées confuses d'astronomie, tout cela lui paraissait bien loin de cet idéal de science qu'il avait rêvé, de cette vie d'études fortes et sérieuses qui lui était apparue si pleine de charmes; lassé de consumer ses journées à ses mesquins travaux, il s'était tourné avec ardeur vers la philosophie, et l'étudiait sous le célèbre J. Lefèvre d'Etaples : mais encore cette science,

hérissée des formes d'une vieille dialectique et remplie de subtilités infinies, ne pouvait guères convenir à un esprit intelligent, lucide, qui demandait une pâture à la fois simple et substantielle pour servir à son développement et regagner les années perdues.

Cependant, rempli d'amour et d'admiration pour son maître, homme distingué et supérieur à ses contemporains, Farel continuait ses efforts sans se laisser rallentir par le peu de succès de ses veilles, et comme la principale application de la philosophie du temps était la théologie, il se vit naturellement amené à étudier celle-ci et à porter dans cette étude l'activité et le désir de science que nous lui connaissons déjà.

Dès lors son temps se partage entre la lecture d'Aristote que lui commente Lefèvre, et celle des légendes des saints qu'il fait pour son édification. Si son raisonnement n'acquiert pas de cette manière beaucoup de profondeur et de clarté, sa piété en revanche se développe avec énergie; il ne sait pas encore se préserver de la superstition qui chez les âmes ardentes souvent l'accompagne, de sorte qu'enchaîné par l'admiration et le respect à la méditation de ces saints hommes et des détails fabuleux de leur vie, il imite leur austérité et leurs prati-

ques, leur adresse de ferventes prières, se propose de les égaler un jour; en un mot, le pape n'a pas de sectateur plus fervent et l'église romaine de disciple plus fidèle que lui; mais ne désespérons pas, la piété est un foyer précieux de chaleur et de lumière; la superstition peut parfois en obscurcir la flamme par sa fumée et ses sombres vapeurs, mais tôt ou tard le feu brille, il répand la clarté et réchauffe tous les cœurs à l'entour.

La Bible était ainsi perdue pour le peuple et pour le clergé lui-même, écrasée qu'elle était sous la masse des commentaires qui avaient force de loi; partout l'homme et ses décisions faillibles étaient substituées à la Parole de Dieu et à sa vérité immuable; Farel, chrétien fervent et pieux, fidèle disciple de Jésus-Christ, n'avait pas encore ouvert son divin Evangile, pour lequel il avait une foi de témoignage, et le respect profond, mais non senti, que toute son éducation avait tendu à lui inspirer.

Un jour, par hasard, qu'il était le plus rempli des légendes qu'il avait lues, des maximes qu'il y avait trouvées enseignées, et des devoirs qu'il y avait vus pratiqués, un jour, dis-je, la Bible lui tombe entre les mains. Plein de vénération pour ce livre, il le saisit et le dévore de la première page jusqu'à la dernière, y cher-

chant sans cesse la confirmation de ses idées habituelles et la recommandation de la vie à laquelle il s'était voué. Mais qui pourrait dépeindre l'étrange bouleversement des idées opéré en lui par cette lecture?

Est-ce bien la Bible? cette Bible dont on lui a tant parlé comme de la vraie source du christianisme? Comment donc le christianisme qu'il connaît ne s'y trouve-t-il pas? En vain espère-t-il y rencontrer ses idées développées, il lit inutilement, il relit encore, rien ne lui parle du pape, de l'église romaine, de la confession auriculaire, des indulgences, du purgatoire, des sacremens ajoutés au baptême et à la Sainte-Cène, de la transsubstantiation, du célibat des prêtres, de l'absolution donnée par l'homme à son semblable! En un mot il n'y a rien dans la Bible du catholicisme, seul christianisme qu'on lui ait enseigné. Il croit rêver; le livre lui échappe des mains; le doute entre dans son esprit, le désespoir s'empare de son cœur. Si c'est la Bible, dit-il, tout ce que j'ai lu jusqu'à présent n'en est qu'un faux commentaire ou une étrange parodie; et si ce livre n'est pas la Bible, où est le fondement de ma foi? Sur quoi repose-t-elle? Affreuse incertitude! Alors une lutte violente s'élève au-dedans de lui. Tantôt subjugué par les convictions reçues dans l'en-

fance, par l'ascendant de la croyance universelle, par l'empire de l'habitude, il se cramponne plus fortement encore à l'église romaine et repousse la Bible qui a ouvert un abîme devant lui et l'a plongé dans une mer d'incertitudes. Tantôt ramené par la violence de ses sensations à des impressions opposées, à de nouveaux doutes, le fougueux jeune homme reprend la Bible, relit l'Évangile, et sa beauté ne lui permet pas de le méconnaître; il lit, et son attention redouble, son cœur s'émeut, son ame s'élève, il cède à l'ascendant du Jésus de nos Saints Livres, il est séduit par ses paroles si vraies, si simples dans la forme, si profondes pour le sens, si entraînantes par la chaleur et la vie dont elles sont empreintes; il est vaincu et il se prend à maudire ce catholicisme tant aimé. Ces débats continuent, la lutte qui le tourmente se prolonge, une seule chose lui apparaît claire au milieu de tout cela (et c'est un grand pas qu'il a fait), c'est que le catholicisme et la Bible sont inconciliables, qu'il faut nécessairement faire plier l'un jusqu'à ce qu'il cadre avec l'autre.

Dans cette perplexité affreuse, il va consulter son maître. J'ai confiance en lui, dit-il, il me donnera la clé de cette terrible énigme, il rendra la paix à mon ame.

Farel interroge Lefèvre, il lui expose ses doutes, ses craintes, ses conjectures, ses idées sur l'insuffisance du catholicisme. Mon ami, lui dit Lefèvre en le prenant amicalement par la main, écoutez bien ceci : Je consulte les signes du temps, et voici ma pensée : Dieu va renouveler la face du monde religieux, et vous en serez le témoin. Paroles prophétiques et admirables! Mon pressentiment ne me trompait donc pas, se dit Farel en lui-même, mais je serai plus que le témoin de l'accomplissement de ces merveilles, je serai un des auteurs de ce changement.

C'est ainsi qu'à la même époque et dans deux villes bien éloignées, Farel et l'illustre Zwingle arrivaient, par la lecture seule de la Bible, à l'idée-mère de la Réformation; ils arrivaient à ce principe de l'examen plus spontanément et plus logiquement que Luther, qui le défendait sans le savoir en attaquant avec impétuosité l'autorité du pape et l'infaillibilité de l'église.

Les yeux de Farel, couverts jusqu'alors d'épaisses ténèbres, sont dessillés : la lumière a brillé, elle lui servira désormais de guide; le voile qui cachait aux profanes le lieu très-saint du catholicisme, qui, par ses innombrables plis, mettait à couvert le pape, le clergé, l'église, ce voile s'est déchiré du haut jusqu'en bas, l'œil

peut pénétrer dans ce monde de choses qu'il n'avait pas encore vues, il peut apprécier le catholicisme mis à nu devant lui, et il s'étonne de la misère de cette idole dépouillée.

Dès ce jour Farel a compris l'importance de la mission qui lui sera confiée; il se met à l'œuvre pour être digne de la remplir; les difficultés ne l'arrêtent pas, il se croit sûr d'une protection spéciale de la Providence, c'est à elle qu'il rapporte le changement subit et radical qui s'est opéré dans ses idées. Il ne se contente pas d'avoir conquis le grand principe de l'examen, il veut pouvoir l'appliquer consciencieusement, et il travaille. Il reprend l'étude du latin afin de pouvoir remonter aux sources et de connaître les anciens Pères; il y joint, à force de veilles, la connaissance du grec et de l'hébreu; il se livre de nouveau à la philosophie, non plus pour s'arrêter comme autrefois aux problèmes minutieux qu'elle pose, non plus pour en faire le but de ses travaux, il l'étudie comme un moyen de perfectionner son intelligence, de fortifier son jugement, de lui donner la rectitude et la force convenables. Mais par-dessus tout, c'est la Bible qu'il étudie; c'est là sa conquête, son trophée, il ne s'en séparera point; les plus beaux passages qu'elle renferme viennent se graver tour à tour dans sa mémoire et

dans son cœur; il se pénètre de l'exemple de Jésus-Christ et des apôtres, il veut les imiter à l'avenir; c'est leur simplicité, leur courage, leur humilité, leur force morale qui lui serviront de modèles, et non plus les faits exagérés des légendes superstitieuses. Farel, en un mot, destiné à ce qu'il semblait à recueillir la science du temps sans en reculer les limites, se trouve à la veille d'être un homme d'une haute portée, d'une intelligence supérieure, d'un courage à toute épreuve. Une carrière nouvelle s'est ouverte devant lui; elle est longue, difficile, elle doit durer près de quarante années, n'importe! il s'y élance, il y marche avec une rapidité telle que nous aurons quelquefois même peine à le suivre. Mais ne nous décourageons pas, car s'il est offert aux hommes un spectacle digne de leur attention, c'est assurément celui d'un esprit ferme et indépendant qui résiste aux difficultés, qui en triomphe, et cela par sa force intérieure, par suite d'un principe invariable, d'une conviction profonde, source inépuisable de sa puissance et de ses succès; dans notre siècle surtout, sourdement miné par l'indifférence et l'égoïsme, de pareils spectacles, contrastant avec ce qui se passe autour de nous, ont droit à notre intérêt, à notre admiration, et, s'il était possible, à l'imitation de notre part.

Farel s'est donc mis au travail courageusement, avec sagesse et ardeur, il doit infailliblement réussir. Ses connaissances lui valurent bientôt le titre de maître-ès-arts, et le crédit de son maître Lefèvre lui obtint peu après une place de professeur au collége Le Moine. Là se trouvaient réunis pour enseigner la jeunesse plusieurs hommes distingués dont la conversation instructive et animée contribua à développer l'esprit de Farel, à agrandir ses vues, à le confirmer dans les nobles passions de science et de progrès dont il était possédé. Il enseignait encore en 1520, âgé de trente et un ans, et je signale parmi ses élèves, le jeune *Viret*, d'Orbe en Suisse, qu'il retrouva plus tard dans sa patrie, et qu'il s'adjoignit alors dans l'œuvre de la Réformation à laquelle il travaillait sans relâche*.

* Admettre que Viret a été disciple de Farel à Paris, me paraît une manière bien naturelle et en même temps la seule possible d'expliquer leurs relations. Tous les auteurs s'accordent à dire que Farel avait fait la connaissance de Viret dans la capitale de la France. Or comment admettre qu'ils se soient connus sur le pied d'égalité et qu'ils se soient mutuellement recherchés, si l'on songe qu'ils étaient de deux nations différentes et que la différence de leurs âges n'était pas moindre de vingt-deux ans. (Farel, né à Gap en 1489; Viret, à Orbe en 1511); le hasard a pu seul

Depuis quatre ans Luther résistait en Allemagne aux ordres du pape, et obtenait de grands succès au moyen de sa prédication éclairée et courageuse. Ces succès commençaient à avoir quelque retentissement en France; il y courait le bruit qu'un moine saxon s'était rebellé contre le pape, avait publiquement brûlé, à Wittemberg, la bulle par laquelle le pontife irrité appelait sur sa tête les foudres de l'église. On parlait vaguement des prétentions de ce moine de ramener l'Evangile à son ancienne simplicité, et du grand nombre de disciples qui embrassaient ses opinions. Du reste ces nouvelles étaient plutôt l'objet des conversations et de la curiosité publique, que d'un véritable intérêt et d'un examen scrupuleux. Le trafic des indulgences qui avait révolté l'Allemagne n'avait pas été permis en France, ce qui avait évité beaucoup de scandales; l'église gallicane avait des prérogatives particulières et un gouvernement qui lui épargnait quelques-uns des abus les plus crians de la hiérarchie ecclésiastique; on ne songeait guère à disputer au pape les droits qu'on lui avait laissés, et à remettre l'existence du ca-

opérer leur rapprochement. Cette hypothèse est d'ailleurs confirmée par la constante déférence que témoigna le disciple pour son ancien maître.

tholicisme en question si peu de temps après la signature du concordat entre François I[er] et Léon X. Si quelques personnes se sentaient du penchant pour les doctrines évangéliques, comme on les appelait, leurs conversions étaient des cas rares, exceptionnels; sans élan, sans effet sur les masses, incapables d'attirer l'attention des catholiques les plus jaloux de la conservation de leur église.

Mais, chose curieuse, un de ces hommes isolés, séduit par les nouvelles doctrines, était l'évêque de Meaux, Guillaume de Brissonnet, remarquable par la droiture de ses intentions, l'élévation de son ame et la sagacité de son esprit; désireux de propager les opinions en évitant le scandale et une opposition directe, il inculquait ses idées à son troupeau, les lui prêchant à petit bruit, sans fracas, sans déclamations contre le pape et contre l'église, mais en faisant de sa propre autorité de notables changemens au culte, entre autres, substituant au latin, dans les exercices publics, l'usage de la langue vulgaire. Ces innovations trouvaient faveur chez la plupart de ses paroissiens, et Brissonnet, regardant comme impossible à un homme seul de suivre cette tâche difficile, eut l'idée de s'entourer d'hommes pleins de savoir et d'éloquence, qui pussent propager, d'une manière

plus rapide et plus vive, les améliorations auxquelles il tenait. Il fit donc venir de Paris Gérard Rufus, Roussel et Lefèvre, qui amena avec lui Farel. Ce voyage doit être placé en l'an 1521. Les premiers résultats furent brillans; le peuple, charmé de prédications simples et claires, appuyées toujours sur les Saints Livres, accourait en foule à ces services religieux, et, sans faire d'abjuration formelle, se trouvait comme à son insu réformé ou «évangélique.» Les prédicateurs, de leur côté, stimulés par le concours du peuple, et se fortifiant les uns les autres, redoublaient de zèle; Farel surtout, qui se trouvait là en relation avec le comte Jean de la Croix, un de ses compatriotes réformés comme lui. Ce qui ajoutait de l'originalité à cette réunion de prédicateurs de l'Evangile, c'était l'entrée parmi eux d'un cardeur de laines de la ville, Jean Le Clerc, qui, transporté à l'ouïe de ces prédications, avait voulu essayer de porter aussi à ses frères la Parole de Dieu, et nouvel apôtre arraché à des occupations manuelles, développait des facultés remarquables et beaucoup d'énergie. Enfin, pour seconder cette ardeur du peuple, pour régulariser le mouvement des esprits et prévenir le mal en donnant de suite le remède, Lefèvre et Farel songeaient déjà à traduire en langue vulgaire les quatre Evangiles

et un choix des autres écrits de nos Saints Livres.

Malheureusement des obstacles extérieurs vinrent paralyser ces généreux efforts et comprimer cet élan. Le clergé, instruit de ces innovations, s'alarma, les moines Jacobins furent chargés de faire une enquête et d'exercer une surveillance exacte. Les fidèles bientôt furent persécutés, leurs assemblées défendues; Brissonnet dut aller à Paris rendre compte de sa conduite, et les autres prédicateurs se décidèrent à fuir. Farel s'éloigna comme eux et demeura caché près d'une année, on ne sait trop où; les uns affirment, avec beaucoup de vraisemblance, qu'il retourna à Gap au sein de sa famille; d'autres soutiennent qu'il se réfugia à Paris, d'autres enfin qu'il sortit de France. Le Clerc qui, plus intrépide, voulut demeurer à son poste et continuer ses prédications, fut traîné devant les tribunaux; on lui interdit de prêcher à l'avenir, on le fit passer par les verges trois jours de suite et on le marqua au front d'un fer rouge. La communauté se trouva ainsi complètement dispersée.

Farel n'avait pas cru à la durée de la persécution; il avait espéré reprendre paisiblement ses travaux pour la cause de l'Evangile; mais quand il vit que l'orage, au lieu de se calmer,

grondait avec toujours plus de violence, que les tourmens et les persécutions attendaient tous les fugitifs de Meaux qui se laissaient surprendre, que, vu les sévères mesures des adversaires, sacrifier sa vie eût peu avancé le succès de la cause, alors il se résigna à son sort, il résolut d'aller hors de France prêcher la bonne nounouvelle, il dut se prononcer à lui-même le mot d'exil, ce mot si poignant pour l'ame. Néanmoins il ne secoua pas la poussière de ses souliers contre cette France qui le rejetait de son sein ; l'homme de cœur souffre tout de la part de son pays et jamais ne se résout à le maudire; exilé, il jeta un long regard d'adieu sur sa patrie et lui envoya ses vœux les plus chers ; il partit avec la pensée de la Providence que depuis long-temps il associait à toutes ses pensées, il pria Dieu de lui permettre de rentrer un jour sur le sol natal pour y annoncer la bonne nouvelle, car il lui était pénible d'en favoriser d'autres nations avant la sienne. Ce ne fut aussi qu'au refus de Gênes, sa patrie, que Christophe Colomb se décida à doter l'Espagne des continens inconnus qu'il allait conquérir.

Ce fut à Bâle que Farel se réfugia. Bien des motifs se réunirent pour lui faire préférer cette ville ; située tout près de la frontière française, elle était un séjour moins pénible pour l'exilé ;

peu éloignée de l'Allemagne, elle permettait à Farel d'être le témoin de le lutte entre la réforme et le catholicisme; d'ailleurs Ecolampade y dirigeait déjà un petit troupeau qu'il s'efforçait d'accroître; pour ces réformés, Farel n'arrivait pas en fugitif, en inconnu; l'affaire de Meaux avait été promptement connue, l'intérêt se portait sur ceux qui y avaient pris une part active: cette circonstance, jointe aux talens de notre Réformateur et aux heureuses qualités de son caractère, le fit accueillir avec distinction par Ecolampade, qui dès lors se montra toujours son mentor et son ami.

L'arrivée de Farel à Bâle doit être placée au commencement de 1524. Cette ville comptait à la vérité des amis de la réforme dans toutes les classes de la société, et même plusieurs membres du clergé avaient embrassé les doctrines nouvelles. Mais la masse de la population, les corps constitués et les plus stables par leur nature demeuraient fortement attachés au catholicisme. L'université, par exemple, présidée par Louis Ber, prévôt de Saint-Pierre, se montrait vivement opposée à toute innovation, et entravait autant que possible les mesures d'Ecolampade et de ses adhérens. Trop faible pour résister, ce pieux Réformateur avait dû trois ans auparavant s'exiler en Alsace et y passer deux ans avant de revenir à Bâle.

La nature de ces obstacles lui avait fait comprendre que la seule manière de triompher et de s'attirer des partisans, était d'employer la plus grande publicité, afin que les citoyens pussent juger la question par eux-mêmes et se décider entre les deux partis. Deux moyens s'offraient à lui : l'impression des ouvrages facilitée par l'établissement d'une imprimerie à Bâle, et surtout les disputes publiques, coutume léguée au seizième siècle par le moyen âge. Mais quelle supériorité avaient les joûtes du seizième siècle! Tandis que dans la dispute entre un Abailard et un Guillaume de Champeaux, il n'était question que de savoir lequel serait le plus éloquent et obtiendrait la chaire de professeur, combat tout individuel et de pure curiosité pour le public, ici il s'agissait de savoir lequel l'emporterait dans le christianisme, ou la voie déjà frayée d'une autorité aveugle, ou le noble principe de l'indépendance en matière de foi et de conscience religieuse. Le succès ne pouvait pas être douteux, quoique vivement contesté; l'usage de la raison est un fait qui flatte toujours et à juste titre l'orgueil le plus légitime de l'homme; de plus, l'emploi de la langue allemande, de la langue usuelle substituée à l'antique usage du latin, représentait comme toujours plus populaire et nationale la

Réformation de l'église, et intéressait un plus grand nombre de citoyens aux causes ainsi plaidées. Ecolampade avait été quatre fois vainqueur dans ces luttes, et ce succès ne peut plus nous étonner.

Mais le parti catholique ne pouvait être abattu qu'après plusieurs victoires; à chaque instant il fallait retremper ses armes et se préparer au combat. On en avait indiqué un pour le mois de février 1524, où *le vicaire de Schonau* devait être le champion du catholicisme.

Farel, arrivé sur ces entrefaites, sollicite la permission de se mesurer avec lui. Les théologiens de l'université repoussent cette demande, mais le sénat la lui accorde, et Farel affiche ses thèses en latin; Ecolampade se charge d'être son interprète pendant toute la durée de la discussion.

Que l'on se représente l'aspect de la salle où Farel doit porter la parole. Le local est encombré d'académiciens, de prêtres, de chanoines, tous en costume, tous attachés au catholicisme. Cette assemblée imposante est présidée par Louis Ber, ami particulier d'Erasme, si redouté par sa parole acérée et puissante. On introduit avec pompe le vicaire de Schonau; il reçoit d'avance les félicitations de ses partisans, il entend hautement exprimer les vœux que l'on forme pour le succès de sa cause. De l'autre côté s'avance

Farel, étranger, proscrit, qui, en promenant ses regards sur l'assemblée, ne rencontre que peu de visages amis, Ecolampade et quelques autres, des indifférens et beaucoup d'ennemis fougueux. Cette vue imposante et nouvelle pour lui, doit porter le trouble dans son ame, car c'est la première fois qu'il se hasarde devant un public de cette nature. Mais Farel n'est déjà plus le modeste et timide jeune homme que nous avons connu à Paris; il a maintenant 35 ans, il est dans la force de l'âge, sa foi s'est vivifiée, son courage s'est accru, l'espérance veille au fond de son cœur, il est plus sûr de lui-même et il a conservé d'ailleurs toute la fougue et l'ardeur de la jeunesse. Il est persuadé que Dieu veille sur lui, qu'il l'appelle à de grandes et utiles destinées; et à cette pensée, il refoule son émotion, sa belle figure s'anime, ses yeux noirs brillent d'un éclat inaccoutumé, son accent prend de l'assurance, il énonce à haute et intelligible voix les thèses qu'avec l'assistance de Dieu il se propose de soutenir. La dispute s'engage vive et prolongée; mais Farel ne parle qu'appuyé sur la Bible, ses discours ont une démonstration de vérité et de force puisée dans les saints livres, et le vicaire doit s'avouer vaincu. Quel moment pour Farel! il entrevoit dès lors cet avenir brillant et rempli

qu'il a si souvent rêvé, il se voit lancé dans la glorieuse carrière qu'il brûlait de parcourir, et le premier pas important qu'il y fait est un triomphe ; le théâtre de son premier succès est Bâle, cette ville renommée, siége d'un mouvement intellectuel remarquable, dont l'université attire les regards du monde savant, que plusieurs conciles ont choisie pour y établir leurs sessions et qu'Erasme honore de sa présence.

Mais cet élan de l'orgueil humain ne prend pas long-temps le dessus ; bientôt les pensées de Farel s'élèvent plus hautes et plus nobles ; il se félicite d'avoir été l'organe de la vérité, d'avoir plaidé la cause du christianisme, d'avoir travaillé à la réhabilitation de la pure doctrine, d'avoir apporté sa pierre à la construction du grand édifice. Qu'elle dût être fervente la prière d'actions de grâces que le soir, de retour dans sa modeste demeure, il adressa à l'Eternel ; avec quel redoublement d'attention et d'ardeur il dut lire cette Bible pour laquelle et par laquelle il avait combattu, qui ne lui avait point fait défaut au milieu de la lutte ; avec quelle joie et quel noble enthousiasme il dut se promettre solennellement à lui-même de se dévouer entièrement au service de Dieu et de consacrer sa vie à une tâche si digne des efforts d'un cœur comme le sien !

Après quelques mois de séjour à Bâle, Farel eut le désir bien naturel de visiter les principales communautés protestantes fondées à grand labeur dans le nord de la Suisse. Il parcourut ainsi rapidement Constance, Schaffhouse, etc., et dans ces villes la recommandation d'Ecolampade lui valut des réceptions amicales et la connaissance d'hommes distingués. Mais la portion la plus intéressante de sa petite tournée fut son séjour à Zurich où Zwingle le reçut avec la plus cordiale amitié; l'histoire ne nous a malheureusement pas conservé le souvenir des entretiens que durent avoir ensemble ces deux ames élevées; elle ne nous a pas redit les émotions que dut éprouver Farel à la vue de son illustre devancier, à l'ouïe de ses paroles pleines de sens et de chaleur; ce fut à cette école que Farel put comprendre la portée de sa position, la grandeur de sa tâche, les qualités qu'elle exigeait, l'esprit qu'il y fallait apporter. Ces leçons et cet exemple portèrent leur fruit dans l'ame de notre Réformateur; jusques dans sa vieillesse la plus reculée il aimait à repasser dans son souvenir l'accueil que lui avait fait le modeste et remarquable émule de Luther, et il a prouvé par toute sa vie pleine de faits et de dévouement, que ses impressions n'avaient été ni fugitives ni stériles. Farel, de

retour à Bâle, comptait peut-être s'y fixer, quand il fut atteint par un coup venu de haut qui l'obligea à quitter la ville. Le motif de cette expulsion ne doit pas être passé sous silence.

Erasme, avons-nous dit, habitant Bâle à cette époque, remplissait cette ville de sa haute considération et de son immense crédit. Les catholiques et les réformés en présence, devaient également tenir à s'attacher un si puissant auxiliaire, dont la grande renommée, due à une érudition profonde et à beaucoup d'esprit, jetterait un grand poids dans la balance du parti préféré. Erasme ne s'était pas encore décidé ouvertement. D'un côté, la plupart de ses amis et l'habitude le retenaient parmi les catholiques, de l'autre il était choqué de plusieurs abus de l'église romaine, et le principe de la communion réformée se trouvait plus en rapport avec la largeur de ses vues. Plusieurs historiens ont voulu s'emparer de cette indécision d'Erasme pour en faire un homme indéchiffrable, dépassant de trop la portée ordinaire de l'humanité pour ne pas voir les inconvéniens des deux partis et se ranger d'un côté plutôt que de l'autre. Il était fait, disent-ils, pour tenir la balance en suspens et être le spectateur ou plutôt le juge de la lutte. Mais c'est aussi trop le rehausser. Ce héros si fort au-dessus de l'humanité s'y rattachait ce-

pendant par une foule de faiblesses, en particulier par l'indécision et l'amour-propre.

A première vue, il évitait de se décider entre deux partis, voilà pour l'indécision; puis quand on l'attaquait à ce sujet il se jetait dans le parti opposé avec une violence proportionnée à son hésitation, voilà pour l'amour-propre. Or il advint qu'à cette époque, Farel blessa Erasme jusqu'au vif, en faisant brusquement vibrer en lui les deux cordes sensibles dont nous venons de parler.

Farel, homme loyal et caractère décidé, tout en rendant hautement justice à Erasme, et précisément parce que lui reconnaissant de grandes lumières il ne pouvait douter de sa secrète sympathie pour la cause nouvelle, répugnait d'autant plus à le voir inexpugnable au milieu de son irrésolution; son cœur généreux s'anima d'une noble indignation, il ne craignit pas, lui inconnu, d'attaquer le colosse, il lui reprocha vivement ses interminables lenteurs et le compara au Balaam de l'Ecriture, qui maudit ceux qu'il voudrait bénir. Erasme, furieux, reporta dès lors sur Farel une bonne partie de l'aversion qu'il avait vouée à son maître Lefèvre; dès ce jour, il prodigua les saillies et le dénigrement sur Farel qu'il désignait sous le nom moqueur de Phallicus; la cause du Réformateur se res-

sentit par contrecoup de la vengeance d'Erasme, auquel la vue de son ennemi devint odieuse ; alors par son crédit il obtint contre lui la mesure d'expulsion qui reçut son accomplissement à la Pentecôte de 1524.

Chassé de Bâle, Farel songea de suite à Strasbourg où se trouvaient deux amis d'Ecolampade, Bucer et Capiton. Une opinion vague et traditionnelle suppose qu'il alla à Wittemberg voir Luther ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il employa à prêcher la réforme à Strasbourg et dans les environs l'espace qui s'écoula entre la Pentecôte et l'Assomption de la Vierge en 1524, c'est-à-dire de mai en août, époque à laquelle ceux de Montbelliard et leur prince Ulrich de Wittemberg l'appelèrent comme pasteur au milieu d'eux. Farel cependant hésitait à remplir un poste où il devait être réduit à ses seules forces. Jusqu'alors il avait toujours été réuni à quelque autre prédicateur : à Meaux, Guillaume de Brissonnet et Lefèvre ; à Bâle, Ecolampade et Pélican ; à Strasbourg, Bucer et Capiton, étaient là pour le soutenir. Mais à Montbelliard il devait être seul pour tenir tête aux catholiques, et sa modestie lui déconseillait de prendre un fardeau trop lourd pour ses forces. Ecolampade parvint à triompher de sa résistance en parlant à Farel le langage du devoir, en chargeant sa conscience

de la responsabilité d'un refus. Vaincu par ces motifs, Farel se mit en route pour Montbelliard.

Ici donc semble finir la vie aventureuse et forcément errante de Farel; le voici à la tête d'une église déterminée, en face d'adversaires décidés, de difficultés nombreuses, réelles, positives, qu'il faut surmonter. Montbelliard ne renferme pour ainsi dire pas encore de protestans; mais il s'y trouve une certaine quantité de personnes qui ont ouï parler de la réforme évangélique, qui ont l'esprit libre de toute préoccupation, qui cherchent la vérité de bonne foi et qui ont appelé Farel pour qu'il les en instruise. C'est ce petit troupeau qui est l'espoir de Farel et de l'église; c'est à ceux qui le composent que s'adressera le Réformateur; c'est en eux qu'il se réjouit, car ils ont soif de la parole de vie, ce sont leurs nobles pensées et leurs généreux sentimens qui ont trouvé de l'écho dans son cœur. Courage donc, Farel! il y a à Montbelliard des ames qui sauront te comprendre, qui profiteront des efforts que tu feras pour les convertir; il y a un terrain sans ivraie où tu pourras semer le bon grain et où il rendra cent pour un. Dieu veille sur toi, il te donnera les forces nécessaires: bon courage! à l'œuvre!

Il fallait que Farel fût animé d'une foi vive et d'un courage à toute épreuve pour affronter

les difficultés qui allaient à chaque pas surgir devant lui. Car, à côté du petit troupeau dont nous avons parlé, Montbelliard renferme des hommes ouvertement hostiles à la réforme; partisans zélés du catholicisme, leurs discours railleurs trahissent leurs dispositions intimes, et ils n'épargnent pas celui qui vient à eux avec la sainte Parole. Quel est cet étranger, disent-ils, cet inconnu, ce vagabond, ce misérable passant qui veut nous prêcher l'Evangile? Sommes-nous donc un peuple de païens ou d'antechrists? N'avons-nous pas des prêtres, un culte, une religion divine? Que veut-il faire parmi nous? Qu'il s'en aille! anathème à qui vient enseigner une nouvelle doctrine!

D'autres, moins violens, témoignent de l'indifférence; ce sont des gens faibles, timides, esclaves de l'habitude; ils ont été élevés dans le catholicisme, ils se sont accoutumés à leur culte, ils redoutent d'avoir une abjuration solennelle à faire, un parti décisif à prendre; ennemis de tout changement, ils ne veulent pas affronter les moqueries, les sarcasmes, les persécutions qu'ils prévoient; ils ne se soucient guères de s'enquérir si l'étranger qui vient à eux a tort ou raison. Que de difficultés! et que d'efforts à faire! Il faudra convertir les uns, confondre leurs sophismes, montrer la

vanité de leurs reproches, et la sottise de leur conduite, les désabuser sur le catholicisme, les amener à la réforme, employer à la fois la force et la douceur. Il faudra remuer les autres, dissiper leurs préventions, leur rendre du courage, les effrayer sur les conséquences de leur lâcheté et de leur paresse, les obliger à un choix entre les deux communions; il faudra les gagner à une cause uniquement par le talent avec lequel elle sera plaidée, et métamorphoser ainsi de timides chrétiens en fidèles convaincus, pleins de foi, d'ardeur et de persévérance.

Farel travailla un peu moins d'un an à la réforme de Montbelliard, depuis le 15 août 1524 au printemps de 1525*. Durant cet espace, son caractère ne se démentit pas un seul instant. Il montra toujours la même foi, le même zèle, le même courage, le même talent, mais aussi la même fougue, parfois un peu téméraire et emportée. Les commencemens de sa prédica-

* Beaucoup d'auteurs ont cru qu'il y passa deux ans, parce que son voyage à Bâle, à Berne et à Aigle, est d'octobre 1526. Mais il y a entre son expulsion de Montbelliard et sa nomination à Aigle, un séjour à Strasbourg d'une quinzaine de mois, dont Ruchat et les autres qui n'y ont pas regardé de près, ont omis l'existence.

tion furent surtout très-remarquables et produisirent chez le peuple une sensation profonde; il faut en convenir, la nouveauté du spectacle qu'avaient alors sous les yeux les habitans de Montbelliard était de nature à produire ces effets. Quand ils se rendent dans le temple, leurs regards ne sont plus occupés et distraits par des cérémonies, par des tableaux et des sculptures; il n'y a plus ni confessionnal, ni absolution humaine, ni jeûnes répétés, ni observances puériles; ce n'est plus ni à la musique ni aux pompes de la messe que l'on demande des émotions; assez long-temps on a parlé aux sens, assez long-temps on a employé des moyens extérieurs; maintenant c'est à la raison, c'est à l'imagination, c'est au cœur que l'on s'adresse. Farel occupe la chaire; ses prières ferventes élèvent l'ame de ses auditeurs; puis, au moment de leur porter la parole, il ouvre la Bible, et sa prédication n'est qu'un commentaire animé des passages qu'il vient de lire. L'assistant cède à une autorité semblable, il apprend à connaître les morceaux les plus saillans de nos Saints Livres, il en goûte la lecture, il commence à en comprendre les innombrables beautés, à concevoir les dogmes dans leur majestueux enchaînement et sous leur vrai jour, il sent se dissiper ses obscurités et ses doutes, il découvre l'impor-

tance et les grands fondemens de la morale ; un monde inconnu s'ouvre devant son intelligence trop paresseuse en fait de religion, et à l'invitation du prédicateur, il n'hésite pas à s'y élancer. Farel saisit toutes les occasions qui se présentent de démolir pièce à pièce le catholicisme dans l'esprit de ses auditeurs, il détruit les interprétations fausses sur lesquelles l'erreur s'est long-temps appuyée, il insiste sur la simplicité de l'Evangile débarrassé de tout entourage humain, il fait jaillir la vérité, l'intérêt et la conviction du livre à la méditation duquel il convie tous ses frères. On comprend l'autorité et l'énergie d'une telle prédication. «Vous ne vouliez pas de moi, » leur dit-il, «autant pouviez-vous dire : Nous ne voulons ni de Dieu ni de Jésus-Christ, puisque c'est sur la Parole de Dieu que je m'appuie, puisque c'est à l'Evangile de Jésus-Christ que je vous renvoie constamment. Pourriez-vous encore préférer le catholicisme à la doctrine que je prêche ? Répondez auparavant à cette question : La Bible est-elle la règle de votre foi? Si elle l'est, cherchez dans cette Bible, montrez-moi où y sont contenues vos doctrines, vos cérémonies et toute l'idolâtrie à laquelle on vous avait assujettis? »

Puis il s'adresse à leur imagination et à leur cœur : Et moi aussi, leur dit-il, j'ai cru à toutes

ces choses, j'ai rendu un culte aux saints et à la Vierge, je me suis prosterné devant leurs images, j'ai adoré l'hostie, et quand j'ai lu la Bible, croyant y rencontrer toutes ces pratiques, je ne les y ai vues que condamnées. C'est pourquoi j'ai tout abandonné, j'ai voulu prêcher le pur Evangile de Jésus-Christ; ma vie a été errante; chassé de lieu en lieu, j'ai dû me réfugier auprès de vous, heureux de vous porter cette bonne nouvelle, de ne pas cacher sous le boisseau la lumière que je pouvais allumer comme un fanal sur vos montagnes. Venez donc à moi vous tous qui êtes altérés, je vous conduirai aux eaux, à la vie, à la parole éternelle.

Elle trouvait de l'écho cette parole ainsi prêchée; le peuple ébahi s'en retournait pensif dans ses demeures, ce premier germe d'examen jeté dans toutes les intelligences s'y fécondait peu à peu et produisait de beaux fruits. Ecolampade, émerveillé de ce qu'il entendait dire, écrivait à Farel pour le féliciter de ses succès et des conversions dont il remplissait Montbelliard.

Personne n'était mieux placé que Farel pour opérer en même temps chez ses auditeurs une réforme morale. Du haut de la position qu'il s'était faite, la vertu prenait une haute autorité dans sa bouche. La Bible à la main, tout occupé d'en paraphraser les pages, comme il lui

était séant de tancer les adultères et les hommes de mauvaises mœurs, combien il pouvait avoir d'empire et de force pour fouler aux pieds les prétextes des méchans, détruire les illusions des tièdes, arracher à tous le bandeau qui voilait leur misère morale, et comme d'une voix inspirée, s'écrier : Si vous revenez à la Bible, revenez à la vertu qu'elle prêche! Tandis qu'à cette époque désastreuse le prêtre catholique, trop souvent ne prêchait la vertu que sous peine de la pénitence et remettait les crimes à beaux deniers comptans.

Cependant, à cet égard, les amis de Farel n'étaient pas sans quelque inquiétude; ils applaudissaient à son énergie, à son activité, mais ils craignaient que cette énergie même ne lui tournât à piége et qu'il ne s'écartât de la route la plus utile. « Croyez-moi, » lui écrivait Ecolampade, « vous tenez plus à renverser le catholicisme et à gagner des intelligences à la cause opposée, que des cœurs à Jésus-Christ et des hommes à la vertu. Ne vous arrêtez pas à ces obstacles extérieurs, allez plus loin que le dogme, visez à la pratique; les bonnes mœurs, une conduite honnête et pieuse, voilà l'essentiel; vous savez, qu'en toute nation, celui-là plaît à Dieu qui garde ses commandemens et s'acquitte de la charité. » A ces repro-

ches d'Ecolampade, Toussain, lié avec Farel dès son séjour à Paris, en ajoutait de tous semblables, et Anemund, porteur de ces lettres, et également ami de Farel, lui répétait ces avertissemens dans des conversations particulières où notre Réformateur épanchait son cœur trop plein, dévoilait à son ami ses momens d'abattement et de mécomptes, puisait de nouvelles forces pour recommencer une lutte dans laquelle on ne pouvait lui reprocher qu'un peu trop de cette vivacité nécessaire pour la soutenir.

Mais au milieu même de leurs gronderies, quelle estime et quelle amitié ces trois hommes témoignent à Farel; combien, en signalant quelques légères taches dans son caractère, ils en apprécient les qualités nombreuses, réelles et remarquables. « Vous êtes un des fermes soutiens de notre cause, » lui disent-ils, « vos progrès sont rapides, le bien que vous opérez est incalculable, mais vos succès seraient encore plus étendus et plus solides si vous aviez moins d'ardeur ou plus d'empire sur vous-même. Vous éloignez plusieurs ames que vous pourriez amener captives à Jésus; il faut conduire les hommes, non en les poussant rudement comme vous le faites, mais en les conduisant par une voie douce au but que l'on se propose, en les guidant par la main, en leur donnant l'exemple.»

On ne peut disconvenir de la sagesse de ces remontrances ; mais, d'un autre côté, il ne faut pas oublier que dans les grandes crises, lorsqu'il s'agit d'avoir du dévouement, d'imprimer une forte impulsion aux masses, on a besoin d'hommes énergiques et impétueux comme Farel ; ils déblaient le terrain, écartent les obstacles, renversent les opposans, élèvent à la hâte un édifice imparfait sans doute, mais capable de suffire aux exigences du moment ; on a besoin de tels hommes ; puis quand leur dévouement a ainsi préparé les voies et facilité l'accomplissement de l'œuvre, quand ils se sont ainsi acquittés de la mission que leur avait confiée la Providence, ces génies impétueux se retirent ou s'arrêtent ; et d'autres, plus doux, plus calmes, plus persévérans, moins hardis, viennent consolider l'œuvre ébauchée et y donner la dernière main ; trop souvent ils y inscrivent leur nom, jamais ils ne devraient oublier qui leur a rendu praticable l'exécution de leur tâche. D'ailleurs il est impossible qu'au milieu de luttes corps à corps, acharnées et sans cesse renaissantes, comme celles qu'avait journellement à soutenir Farel, il est impossible que le caractère ne contracte pas de la ténacité, une sorte d'irritation proportionnée aux obstacles ; cette irritation même qui semble crime à certains es-

prits conciliens, entre comme un élément nécessaire dans les facultés dont se compose un vaste génie ou un grand caractère. On a franchi bien des barrières, d'autres s'élèvent, l'impatience entre dans le cœur, et on se précipite sur elles avec une espèce de furie. Telle est l'histoire de tous les grands événemens de notre terre et de tous les hommes saillans qu'on lui a vus produire.

Farel ne refusait jamais une lutte quand elle lui était offerte, et cela arrivait quelquefois; un jour, par exemple, il était occupé à célébrer dans son église le service divin, et il avait parmi ses auditeurs plusieurs catholiques accourus pour l'entendre par curiosité ou par d'autres motifs. Au moment où il commence à parler contre la messe, un de ces catholiques zélés, père gardien des Franciscains de Besançon, l'interrompt brusquement, s'adresse au peuple, déclame avec violence contre la prédication de Farel, et la représente comme contraire à l'Evangile. Le Réformateur irrité répond vivement à cette apostrophe. Alors le père se rend dans une autre église, entraîne le peuple avec lui et lui déclare que Farel ment à la vérité et au christianisme. Le débat est porté devant le prince. Farel demande à se justifier d'après l'Ecriture Sainte, assurant que si on lui prouve la fau-

seié de ses paroles, il se soumettra à tous les châtimens qu'on voudra lui infliger. Le duc ordonne alors au moine de prouver ses attaques ou de se rétracter publiquement. Le prêtre confondu choisit ce dernier moyen, et les théologiens catholiques de Besançon et des contrées environnantes refusent également de se mesurer avec Farel.

Dans cette occasion, notre Réformateur avait été provoqué, mais le plus souvent il obéissait à la pétulance naturelle de son caractère et se trouvait l'agresseur. Ainsi un frère de Saint-Antoine étant, selon sa coutume, venu à Montbelliard avec des reliques, et les ayant, du haut de la chaire, fait proposer à la foi des fidèles, Farel se sentit révolté par cette pratique superstitieuse; il se rendit au temple et prêcha avec feu contre ces antechrists qui apparaissent sous des formes agréables, et qui, dans le fond, ravagent la terre, détruisent la foi des hommes et dévorent les maisons des veuves. Il ne s'en tient pas là. Accompagné de Jean Gailing, disciple de Luther et chapelain du prince, il court au palais, demande une audience au duc et sollicite la discontinuation de cette profanation odieuse. Il lui représente avec force que ces mômeries attentent à l'honneur de Dieu, sont un sacrilége pour les âmes, et enlèvent au peu-

ple le fruit de ses sueurs. Le duc, convaincu, défend au moine de continuer son trafic avant de l'avoir appuyé sur l'autorité de l'Ecriture Sainte.

Malgré les occupations pressantes qui remplissent ainsi ses journées à Montbelliard, malgré la fatigue qui doit en résulter pour lui, Farel étend son activité au dehors des murs de la ville. Il parcourt les campagnes, réunit les paysans et leur prêche la réforme; partout où ses efforts sont couronnés de quelques succès, il établit des écoles afin d'en mieux assurer la durée. Il se rencontre en effet des générations d'hommes tellement attachées à certains usages ou imbues de certains préjugés, que l'on doit désespérer de les en faire jamais revenir; le seul moyen qui se présente alors pour faire triompher la vérité, c'est de négliger la génération présente et de s'attacher plutôt à celle qui vient immédiatement après, pour lui inculquer les principes dont on attend d'heureux résultats. Farel, par son instinct sublime, devine et réalise ce grand principe de l'éducation publique moderne, et les résultats qu'il obtient par cette méthode sont assez brillans pour que le bruit s'en répande jusqu'en Bourgogne, et que cette contrée s'en émeuve, à ce que nous assure Erasme, dont nous ne pouvons récuser ici le témoignage.

Ces succès divers devaient causer à Farel les

douces joies qui accompagnent l'homme de bien au milieu de ses œuvres ; mais ils étaient contre-balancés par des chagrins et des traverses qui, de plusieurs côtés, venaient fondre sur sa tête. Et d'abord, Erasme continuait à répandre sur lui le ridicule, cette arme déjà puissante au seizième siècle, qui de nos jours a atteint son apogée, et contre laquelle les hommes les plus forts ne peuvent se cuirasser sans avoir éprouvé des momens de vives douleurs. Quand un homme est comme Farel, plein d'ame, sans cesse mû par de grands et de nobles sentimens, entraîné par des élans généreux et sympathiques, forcé de recourir à une espèce d'enthousiasme continuel pour ne pas faiblir au milieu des obstacles, ô alors, c'est à mon sens, une cruauté infâme que de souiller son élan et de refroidir son ardeur par le contact insultant et glacé de l'ironie ; c'est une turpitude que d'attaquer un homme de cœur avec des armes indignes de lui, c'est ainsi que l'on imprime à tout un siècle un cachet de lâcheté et d'égoïsme ; les dévouemens accueillis par des sarcasmes se flétrissent comme les fleurs auxquelles on fait pomper un venin mortel, les projets les plus utiles sont comprimés, et les inspirations les plus heureuses avortent dans la pensée de ceux qui les ont conçues, malheur à la société où le ridicule domine et où personne

ne se sent assez fort pour l'écraser de son mépris et le contraindre au silence.

Ce qui soutenait le mieux le courage de Farel, c'étaient les lettres et les visites de ses amis. Ecolampade, ses anciens collègues de Meaux et d'autres protestans célèbres, lui écrivaient souvent pour le raffermir, le diriger ou le consoler. Farel était admirablement fait pour sentir ce que ces rapports avaient d'honorable et d'encourageant pour lui; à l'ouïe d'une conversation intéressante, à la lecture de lignes amicales, les obstacles disparaissaient à ses yeux, les tribulations passées s'évanouissaient de sa mémoire, l'avenir lui semblait moins sombre et la route à parcourir moins raboteuse. Comme au milieu des fatigues d'une longue marche, on voit le soldat se redresser au son d'une musique guerrière, Farel, à la voix de ses compagnons d'œuvre, se sentait ranimé et retournait à ses luttes aussi fort et aussi déterminé que jamais. Même sous ce rapport, la Providence le soumit à de rudes épreuves et il dut montrer toutes les ressources de son ame énergique. Il lui fallut consoler son ami Toussain chassé de Bâle pour ses opinions et maudit par une mère fanatique; il lui fallut pleurer Anemund, son frère d'adoption, qui mourut à Schaffhouse des suites d'une imprudence. Puis des obstacles plus ter-

ribles encore vinrent entraver son ministère.

Les cantons suisses demeurés fidèles à l'église romaine, effrayés des progrès de Farel, s'adressèrent à Ulrich pour qu'il eût à le chasser de Montbelliard. Ce qu'il y avait de flatteur dans une demande constatant les succès de l'homme et les craintes inspirées par son talent, était effacé par le caractère d'importance et de gravité qu'avaient ces plaintes, qui devaient amener une prompte obéissance. Ulrich, dépossédé de ses états héréditaires, réduit à la petite principauté de Montbelliard, ne pouvait opposer aucune résistance à des voisins puissans à cette époque; il fit donc une réponse soumise et il la communiqua au Réformateur. Celui-ci, plus occupé du bien de son église que soucieux de ses dangers personnels, ne cessa point ses prédications. Il eût sans doute prolongé son séjour et accru le nombre de ses sectateurs, si un événement imprévu ne fût venu bouleverser tous ses plans, et ne l'eût contraint à abandonner les lieux qu'il avait le premier éclairés au pur flambeau de l'Evangile. Voici le fait tel que le rapporte la tradition.

Un prêtre, selon l'usage catholique, traverse la rue portant l'hostie à un malade; Farel le rencontre; indigné de voir de semblables superstitions encore en vigueur dans un lieu où il

a tant prêché contre la transsubstantiation et la messe, il lui arrache son hostie des mains, la jette dans le ruisseau, et crie au peuple stupéfait : Idolâtres, laissez là votre idolâtrie ! Le clergé et le peuple furieux se jettent sur lui, ils veulent le massacrer, et c'est à grand'peine qu'on parvient à le leur arracher. Mais ce dernier événement comble la mesure et place les citoyens dans un état d'hostilité. Farel ne peut plus, sans grands dangers pour sa personne et sans compromettre la cause réformée, continuer à évangéliser Montbelliard ; c'est lui qui a créé cette église, c'est lui qui y a mis en terre la précieuse semence; il confie à son ami Toussain le soin de l'arroser, et ses prières s'élèvent à Dieu pour qu'il y donne l'accroissement. Il quitte son troupeau en lui donnant sa bénédiction et en lui conservant des entrailles de père.

Cette tradition a été contestée; cependant elle me paraît réunir toutes les probabilités en sa faveur. Elle s'accorde avec ce que nous connaissons du caractère de Farel ; c'est bien là son impétuosité habituelle; je le trouve caractérisé par ce mouvement élevé quoiqu'irréfléchi ; il a éprouvé le besoin de montrer au peuple, par une action ostensible, la vanité de son idole et le ridicule de son adoration ; d'ailleurs, comment expliquer autrement ce brusque départ? Pour-

quoi quitter une ville au moment où il va y recueillir le fruit de ses travaux? L'incertitude du lieu où il doit se rendre ne prouve-t-elle pas qu'il y eût contrainte et précipitation dans son départ? Je ne crois pas qu'on puisse expliquer cette expulsion par la volonté des Suisses, puisque Farel est immédiatement remplacé par Toussain; or ce qui déplaisait aux Suisses, ce ne pouvait pas être la personne de Farel, c'était son œuvre et ses doctrines, c'était la proximité de ce foyer de réforme, qui exposait ainsi leur territoire à la contagion de l'exemple; enfin si l'on n'a pas de preuves positives à donner d'un fait si vraisemblable par lui-même, comme il n'y en a pas non plus qui le démentent formellement, nous ne devons pas nous en étonner plus que pour tant d'autres points de la vie de Farel, qui sont demeurés obscurs ou inexpliqués.

Au printemps de 1525, Farel se mettait donc en route pour Bâle, où il voulait voir Ecolampade et essayer de fixer son séjour. Mais la vengeance d'Erasme veille encore aux portes de la ville et lui interdit cette résidence; Farel est obligé de poursuivre son voyage jusqu'à Strasbourg et de passer quinze mois auprès de Bucer et de Capiton. Il se trouvait dans cette ville sans occupation pressante et déterminée, prêt à se-

conder les différens efforts des Réformateurs. Tantôt appliqué à des études de cabinet, il aidait ces deux grands hommes dans la publication de leurs ouvrages, et revoyait les leçons de théologie que François Lambert destinait à la jeunesse; tantôt, suivant à la prédication de la Parole sainte, il réunissait autour de lui la colonie française de Strasbourg, composée en majeure partie de réfugiés de Meaux, parmi lesquels il retrouvait avec bonheur Gérard Rufus et son maître Lefèvre. Seul avec ce dernier, il avait de ces entretiens sérieux si chers aux ames élevées, il traitait avec lui les grandes questions de l'époque, et tout en appréciant le mouvement religieux qui la caractérisait d'une manière si remarquable, il lui rappelait les jours passés, ces heures d'études et de travaux; il lui redisait comment sa prédiction étonnante avait fixé ses incertitudes et décidé de sa carrière; tantôt enfin il prenait une part active aux débats religieux du temps, et un d'entre eux occupait spécialement ses pensées.

C'était cette querelle de triste mémoire surgie au sein de l'église protestante sur l'eucharistie; deux ans auparavant, Farel avait tout mis en œuvre pour l'assoupir; il prévoyait le danger de cette discussion pour les progrès de la réforme, il comprenait la joie que Rome allait ressentir en voyant s'affaiblir par la désunion son redou-

table adversaire. Ses tentatives de pacification avaient été inutiles, et trop bouillant pour demeurer impassible au milieu de débats importans et prolongés, il s'y était plongé afin d'en accélérer la solution. Zwingle, chef de l'un des partis, niait la présence réelle de notre Sauveur dans le sacrement; Luther l'admettait avec des restrictions minutieuses et groupait autour de lui un parti désireux de ne donner gain de cause ni à Rome ni au Réformateur de Zurich. Guidé par les lumières de son simple bon sens, et par ses travaux à ce sujet, Farel n'hésita pas à se déclarer pour Zwingle; il réunit les principaux documens de la question, et il écrivit à Luther avec autant de modestie que de force et d'élévation, laissant percer des regrets semblables à ceux que peut aujourd'hui exciter en nous le souvenir de cette querelle; les Strasbourgeois furent tellement frappés de ces considérations, qu'ils envoyèrent auprès de Luther le fameux Jean Bugenhagen, afin de répondre aux vœux de Farel et d'opérer un rapprochement dans les esprits.

Cependant, le souvenir de Bâle poursuit constamment Farel; cette ville lui apparaît comme un Eden dont l'entrée lui est défendue; et au mois d'octobre 1526, il se décide à s'y rendre et quitte brusquement Strasbourg. Durant la nuit il s'égare, une pluie abondante le trempe jusqu'aux

os, et à grand'peine, non sans dangers pour sa santé, il gagne les portes de Bâle. La peste y exerçait ses ravages ; on évitait les réunions nombreuses, on ne se hasardait guères à parcourir les rues, on y conservait contre lui les mêmes méfiances ; de sorte que Farel, confiné dans une retraite où il ne voit qu'Ecolampade, assuré de l'inutilité de ses efforts, quitte cette ville et va joindre à Berne le Réformateur Berthold Haller ; l'ignorance de la langue nationale semble encore ici un obstacle invincible au zèle de Farel ; mais bientôt Haller se ravise, il songe qu'une portion des sujets de Berne parle le français, et à la fin de l'année 1526 il envoie Farel prêcher la réforme dans le baillage d'Aigle qui fait aujourd'hui partie du canton de Vaud.

La tâche n'était pas aisée ; Aigle dépendait de la juridiction de l'évêque de Lausanne ; homme plein d'un fanatisme outré contre la cause protestante, et Farel ignorait complètement l'état religieux et moral du pays. S'il y arrivait précédé par sa renommée, il pouvait s'attendre à une opposition plus violente et mieux concertée que celle de Montbelliard ; il imagine de s'y rendre d'abord en qualité de simple maître d'école, déguisé sous le nom emprunté de Guillaume Ursinus. Mais bientôt cette demi-mesure lui pèse, le courage bouillonne dans sa

poitrine, il brûle de prêcher en face et ouvertement une cause dont il ne doit pas rougir, il repend son nom, et le 9 mars 1527 le sénat de Berne lui envoie la permission d'exercer son ministère pour quelque temps, à l'essai, avec défense aux ecclésiastiques du pays de l'entraver dans ses fonctions.

Les Bernois voulaient faire une expérience et voir comment les habitans recevraient la prédication nouvelle. Mais Farel, par son ardeur, déjoue leurs plans. Déjà animé à sa tâche, il se soucie peu de capter la faveur populaire et de se faire des partisans en transigeant avec sa conscience; fidèle à son caractère, à son honneur, il attaque ouvertement les vices de son troupeau: à la réforme intellectuelle et extérieure qu'il prêche, à cette réforme des dogmes et des rites catholiques; il veut joindre la réforme intérieure et morale, celle de la conduite; plein de dignité et d'énergie, il signale successivement et avec force les taches qu'il a remarquées parmi ses nouveaux paroissiens: en juillet, il reçoit le titre officiel de pasteur; alors son zèle ne connaît plus d'obstacles et n'est effrayé d'aucun danger; il prêche sans relâche, soutenu par une foi vive, et assuré du succès final de ses efforts. «Si le mensonge pour le moment l'emporte sur la vérité, écrit-il, je ne suis point

abattu, j'ai la certitude que Jésus-Christ sera plus fort que Satan et saura triompher. »

Cette prédication de la réforme était chose nouvelle pour les habitans du pays; jusqu'alors l'Allemagne et la Suisse allemande avaient seules été le théâtre du mouvement religieux; des éclaboussures en avaient rejailli sur la France, mais ces principes de réforme, quoique aidés par quelques hommes de cœur et encouragés par quelques hauts personnages, n'avaient pas encore acquis de consistance, ni pris de racines profondes au sein de la société; dans l'affaire de Meaux il n'y avait pas eu hostilité directe contre le catholicisme et la hiérarchie ecclésiastique, puisque c'était un évêque qui avait provoqué le mouvement religieux de cette ville, qui l'avait contenu dans de certaines limites, et lui avait donné une physionomie moins étrange aux yeux du peuple. Mais à Aigle tout se réunissait pour frapper les esprits et bouleverser les idées généralement reçues: le clergé était attaqué dans ses mœurs, dans sa foi et dans son pouvoir; on démolissait pierre à pierre le catholicisme, la religion constituée; on employait pour moyen l'arme trop long-temps négligée de la raison; on se servait de l'idiome national et d'un langage compréhensible à toutes les intelligences; enfin, celui qui venait exécuter hardiment toutes ces

choses, qui se transportait au centre d'un système établi et légué par les siècles antérieurs, frappait sans ménagement à droite et à gauche; cet homme était un étranger, un inconnu; par la seule puissance de ses lumières et de sa parole, il venait renverser un ancien pouvoir et y substituer tout un nouvel ordre d'existence.

Le seul homme dans le pays qui pût s'opposer avec succès à Farel, était Natalis Galéot, principal prédicateur de l'évêque de Lausanne. Par sa position sociale et par ses talens reconnus, il se trouvait naturellement le champion du catholicisme; c'était un homme d'érudition et d'éloquence, supérieur à la prêtraille dont il était environné. Farel voulut le prévenir et essayer cette conversion illustre.

Il avait cette généreuse conviction qu'il suffit d'indiquer à un homme la route de la vérité pour que celui-ci s'y précipite aussitôt; il écrivit donc à Galéot, il lui exposa ses principes avec simplicité et franchise, il lui envoya l'histoire détaillée de sa propre conversion et lui fit l'entière confession de sa vie: Je vous assure, lui disait-il, que moi, l'adversaire du catholicisme, j'ai été catholique aussi fervent que vous, prédicateur de l'évêque de Lausanne; mais j'ai lu la Bible avec un sincère désir d'y trouver la vérité, et j'ai reconnu mes erreurs. Faites comme moi,

suivez la marche que j'ai prise, et vous arriverez au même résultat. A deux lettres successives demeurées sans réponse, Farel en ajouta une troisième plus pressante encore; il insista auprès de Galéot sur la lecture de l'Ecriture Sainte, il le conjura de l'étudier, de ne pas négliger cette lumière que l'on faisait luire à ses yeux, de ne pas rejeter sans examen des opinions consciencieuses et éclairées. En un mot, il lui fit entendre le langage de la raison et le cri de la conscience; mais cette voix fut promptement étouffée par celle de l'ambition et de l'amour-propre, qui criait à Galéot : « Mieux vaut garder les honneurs de la cour épiscopale, que de devenir le disciple d'un misérable hérétique » ; et à l'exemple du prêtre, les habitans de la contrée s'endurcissaient contre les instances de Farel, ils se laissaient ameuter par le gouverneur de Bex, par le syndic d'Aigle et par les religieux des deux sexes qui se trouvaient dans le pays; ils ne voulaient plus permettre au Réformateur de continuer ses prédications. Il fallut un édit du conseil souverain de Berne qui censura le gouverneur (3 juillet 1527), et qui ordonna, non-seulement de ne plus inquiéter Farel, mais de le soutenir dans son ministère, afin qu'il pût annoncer l'Evangile et rendre hommage à la vérité.

Au milieu de ces troubles dont la violence

pouvait parfois faire craindre des luttes sanglantes et des séditions fortement concertées, il survint un événement imprévu qui permit au Réformateur de déployer le sang-froid, le courage, la charité, qualités distinctives de son noble caractère, et de se montrer aux yeux du peuple sous un jour plus favorable.

Un moine quêteur avait prêché contre Farel à la Neuville, et dans un discours d'une violence extrême, il l'avait proclamé un séducteur et avait déclaré damnés tous ceux qui allaient l'entendre. A quelque temps de là, ce moine, continuant sa tournée, arrive à Aigle; Farel le rencontre. — Est-ce vous, lui dit-il, qui avez prêché à la Neuville? — Oui. — Le diable peut-il annoncer l'Evangile de Jésus Christ? — Non. — Comment donc avez-vous pu déclamer contre moi comme si j'étais Satan? contre moi qui m'efforce sans cesse de ramener à l'Evangile de Jésus-Christ? Prouvez-moi que je profane cet Evangile; si j'ai péché, montrez-moi en quoi j'ai failli. — Vous êtes un hérétique. — Il faut me donner des preuves et ne pas vous borner à m'adresser des injures, dit Farel en élevant la voix pour être entendu des habitans qui font cercle autour d'eux.

Le moine gardant le silence: Vous voyez tous, s'écrie Farel, de quelle manière le père me réfute! Alors, saisissant cette occasion de prêcher

l'Evangile, il parle avec feu, il développe les points principaux de la doctrine chrétienne, le secours pour les pauvres, l'obéissance à la loi de Dieu, son culte en esprit et en vérité, le sacrifice d'un cœur contrit, la repentance.... et chaque partie de son discours se termine par cette apostrophe foudroyante pour le moine : Est-ce là la prédication du diable? Est-ce déclamer contre l'Evangile ?

Ce discours émeut tous ceux qui l'entendent; l'autorité, pour prévenir les désordres qui peuvent en résulter, emprisonne séparément dans le château le moine et Farel. Le lendemain, on les conduit devant le tribunal; Farel s'adresse aux juges, il leur raconte la scène qui s'est passée, détaille la conduite du moine; et de ses paroles la vérité sort si brillante et si forte, que le moine tombe à genoux, implore le pardon de Farel et offre de se rétracter. Mon frère et mon ami, lui dit le généreux Réformateur, n'implorez pas mon pardon, il vous est accordé à vous et aux vôtres; souvent j'ai sollicité Dieu en votre faveur; je ne suis qu'un pauvre pécheur comme vous; mais il s'agit ici de la doctrine de Dieu, de la vérité impérissable de l'Evangile. Les juges, entraînés par ce mouvement, décident la réconciliation; il est convenu que le prêtre assistera au premier sermon de son adversaire, afin

de reconnaître publiquement par cet acte de présence la conformité de la prédication du pasteur avec les vérités évangéliques *.

Cette scène augmenta beaucoup la considération de Farel et donna une sorte de popularité à la prédication de la réforme ; ranimé par ce succès, il parcourut les campagnes, et il fit quelques prosélytes à Bex et à Olon ; il s'occupa aussi de rédiger une relation de sa dispute avec le moine pour l'envoyer au couvent des sœurs de Sainte-Claire à Vevay ; il y joignit une courte et forte exposition de la religion chrétienne telle que l'entendaient les réformés ; et dans les termes les plus affectueux, il engagea les sœurs à renoncer au catholicisme et à se joindre à sa communion.

Au milieu de ces occupations journalières, multipliées, il sentait le besoin de travailler encore pour se rendre capable d'enseigner les autres. Il lisait sans relâche l'Ecriture Sainte, les livres publiés par les Réformateurs, surtout ceux de Zwingle avec les opinions et la manière de penser duquel il sympathisait plus complète-

* Dans le fait, le moine, malgré sa promesse, s'échappa et n'assista pas à la prédication de Farel ; mais ici la chose importante c'est la scène elle-même et la décision du tribunal.

ment. Il entretenait une correspondance étendue et sérieuse avec beaucoup d'hommes remarquables de l'époque, Ecolampade, Bucer, Capiton, Berthold Haller, ses collègues dans l'œuvre générale de la réforme, occupés en divers lieux à la même tâche; ils traitaient entre eux ces grandes questions qu'agitaient tous les esprits penseurs, la Cène, le libre arbitre, le but du christianisme; par ce commerce plein d'intérêt et d'instruction, ces beaux caractères s'animaient mutuellement à l'avancement du règne de Dieu, seul but de leurs généreux efforts, seule récompense qu'ils ambitionnassent pour leur dévouement.

Cependant les conseils de Berne déjà convertis à la cause réformée, mais ne voulant pas s'employer efficacement à la propager sans qu'elle eût été publiquement et loyalement débattue, sentirent le besoin de convoquer à Berne une dispute générale à laquelle ils appelèrent les hommes les plus célèbres des deux partis.

La dispute était annoncée pour le mois de janvier 1528. On conçoit sans peine l'agitation qui s'empara de tous les esprits en Suisse à l'ouïe de cette importante nouvelle; Farel en particulier tressaillit de joie à la pensée d'une bataille dont l'issue devait être favorable à sa cause, et qui lui promettait une occasion de revoir ses amis les plus chers.

Les circulaires de Berne éprouvèrent quelques refus ; les évêques de Lausanne, de Sion, de Constance et de Bâle, ne voulurent ni s'y rendre eux-mêmes, ni s'y faire représenter par des députés. Celui de Lausanne, dépendant à plusieurs égards des Bernois, dut céder à leurs instances et à leurs menaces ; une députation de son clergé partit pour Berne ; les cantons catholiques essayèrent vainement de détourner les Bernois de leur projet ; les conseils étaient vivement pénétrés de l'importance d'une démarche qu'ils avaient long-temps méditée, et ils demeurèrent également sourds aux remontrances de l'empereur Charles V. A l'époque indiquée, on vit arriver à Berne environ trois cent cinquante savans des deux communions. Ils étaient envoyés par les principales villes de Suisse, d'Alsace et de Souabe. On se représente l'émotion de Farel en voyant réunis dans l'église des Cordeliers des hommes dont les uns lui étaient chers, qu'il respectait comme ses amis et comme travaillant à la même cause, dont les autres lui apparaissaient redoutables et ardens défenseurs de la cause ennemie. L'intérieur de l'église présentait un aspect imposant, de chaque côté était comme un théâtre garni de siéges pour les membres de chaque parti avec deux tribunes opposées ; au milieu se tenaient les quatre notaires assermen-

tés qui devaient recueillir fidèlement les actes de la dispute, et quatre présidens chargés de maintenir l'ordre et le silence dans l'enceinte; le reste de l'espace était occupé par les magistrats et les pasteurs de Berne.

La dispute dura dix-neuf jours consécutifs, du 6 au 27 janvier. L'Ecriture-Sainte fut proclamée règle suprême des contestations, et au milieu d'un profond silence on donna lecture des thèses que les réformés se proposaient de soutenir.

1° L'église chrétienne est née de la Parole de Dieu.

2° Les commandemens de l'église n'ont de force que fondés sur la Parole de Dieu.

3° Jésus-Christ est le seul auteur du salut.

4° D'après l'Ecriture-Sainte, le corps et le sang de Jésus-Christ ne sont pas corporellement dans le pain et le vin de la Cène.

5° La messe est un outrage à Jésus-Christ et une abomination devant Dieu.

6° Jésus-Christ est notre seul médiateur.

7° La doctrine du purgatoire et les doctrines qui en dépendent sont fausses et inutiles.

8° L'adoration des images est contraire aux deux Testamens.

9° Le mariage n'est défendu à personne.

10° Le mariage est ordonné aux prêtres,

pour éviter les impudicités qui causent du scandale.

Ces thèses furent successivement débattues, plus ou moins long-temps, selon le degré d'importance ou de passion qu'y mettaient les orateurs. On vit paraître à la tribune Haller, Ecolampade, le dominicain Alexius Gratt, Martin Bucer, Théobald Houter d'Appenzell, Zwingle, Conrad Trayer de Fribourg, Capiton, Nicolas Brieffer, Nicolas Christen de Zoffingue, Jacob Edlebach son concitoyen, Daniel Schatt de Gondiswill, Gilles Mourer de Rapperschwill, François Kolb, Jean Buchstab maître d'école à Zoffingue, Pélage am Stein, Joseph Forer d'Hérisau, Bénédict Burgawer de Saint-Gall, Althamer de Nuremberg, partisan de la doctrine de Luther sur la Cène, Walter Klarer d'Appenzell et plusieurs autres qu'il serait trop long d'énumérer. La plupart firent preuve de raisonnement, d'éloquence et d'une grande connaissance de la Bible; les discours prononcés ont été recueillis; c'est à dessein que j'évite d'en embarrasser ma narration, parce qu'ils ne vont pas directement au but que je me propose, qui est de faire connaître les services rendus par Farel à la réforme. L'assemblée fut terminée par un discours de Haller, qui, au nom des magistrats, remercia les assistans d'avoir honoré le colloque

de leur présence, et telle fut la fin de cette importante session.

Les débats avaient eu lieu en allemand ; c'est ce qui explique comment Farel n'y prit pas une part plus active. Il avait été convenu que Farel soutiendrait les mêmes thèses contre les théologiens français, mais il ne rencontra pas d'adversaires dignes de lui ; ceux de Lausanne, effrayés de l'infériorité de leur parti, se retirèrent secrètement, tandis que la dispute durait encore ; un docteur de Sorbonne voulut essayer de défendre en latin la cause catholique contre Farel, mais au lieu de présenter des argumens solides, ce professeur parisien se borna à offrir des objections ridicules : la discussion tomba, elle n'offrait que peu d'intérêt à l'attention détournée par les débats plus solennels de la lutte allemande.

Le résultat fut favorable à la cause des réformés ; l'emploi continuel que l'on fit de la Bible était un acheminement à leur principe, puisqu'il nécessitait l'usage de l'examen et de la raison en matière de foi ; les théologiens catholiques sentirent leur faiblesse ; outre l'infériorité de leur cause, ils avaient à lutter contre des hommes d'une capacité supérieure, aveu que fit en leur nom Buchstab de Zoffingue ; il pria l'assemblée de ne pas juger la cause catholique d'après ceux

qui l'avoient défendue, et de ne pas établir de comparaison entre les savans des deux partis; et Jaques de Munster, catholique éclairé et impartial, qui imprima à Soleure une relation de ce concile et qui déplore le peu d'habileté des champions du catholicisme, ajoute ces paroles remarquables : Il n'en eût pas été ainsi, si les évêques eussent été plus attachés à l'étude qu'à leurs maîtresses !

Tous les chanoines du canton de Berne souscrivirent les thèses réformées si habilement défendues; leur exemple fut imité par plusieurs dominicains et par cinquante-deux curés, tant de la ville que des paroisses de la campagne; Farel fut le seul du pays roman qui y apposa sa signature. Dès lors il fut solennellement reconnu par l'opinion publique que la réforme ne craignait pas le coup d'œil de la science et méritait des attaques sérieuses et loyales; les conseils bernois appuyèrent de tout leur pouvoir une cause qui avait évidemment triomphé; ils abolirent la messe, renversèrent les autels, firent disparaître les images des temples, consultèrent les citoyens dans une assemblée générale, et le 7 février donnèrent le fameux édit qui proclamait le canton de Berne converti à la cause réformée. Zoffingue, Aarburg, Arau, Bruck, etc., suivirent le sort de la capitale; pour honorer

cette heureuse journée, en signe d'allégresse générale, les magistrats rendirent à la liberté deux séditieux qui gémissaient dans les cachots, ils rappelèrent sur le sol natal ceux que des décrets antérieurs en tenaient expulsés, répétant ces belles paroles: «Aujourd'hui le Fils de Dieu est rentré chez nous, il a relâché ceux qui méritaient une prison éternelle; comment n'honorerions-nous pas son arrivée, en faisant une semblable grâce à ceux qui nous ont offensés?» Pour conserver la mémoire de ce grand événement, ils en firent écrire en lettres d'or le jour et l'année sur une colonne, et leurs monnaies même furent changées; la légende qu'elles portaient fut remplacée par un emblème national. Véritablement à la hauteur de leur œuvre, les Bernois avaient compris que cette révolution religieuse était aussi une nouvelle ère nationale, que le peuple se prendrait d'un nouvel amour pour un pays rendu à la liberté de conscience, et qu'une nation doit se réjouir et conserver la mémoire de tout ce qui annonce chez elle un progrès marqué dans les idées, dans les mœurs, dans les arts comme dans la puissance matérielle ou dans les succès de la guerre.

Je ne pouvais cotoyer ces événemens, si chers aux cœurs suisses, et les passer complètement sous silence; le nom de Farel s'y rattache d'ail-

leurs d'une manière assez directe, puisque ce sont ses amis et ses collégues qui les ont accomplis. J'ai hâte cependant d'arriver à l'influence immédiate qu'ils exercèrent sur notre point de vue principal, le succès de Farel à Aigle.

Nous l'avions laissé en face d'obstacles nombreux et d'une opposition marquée; nous le retrouvons dans une position tout autre; c'est avec un redoublement de courage et d'espérance qu'il est venu reprendre ses fonctions; la cause à laquelle il consacre sa vie a remporté un de ces succès qui décident les événemens humains; l'exemple de ses illustres confrères a versé dans son cœur une noble émulation et un nouveau désir de les égaler; l'idée de la Providence s'est réveillée chez lui plus intense que jamais, il marche plus ferme et plus sûr du succès. Des séditions s'élèvent encore à sa prédication, les catholiques s'assemblent bruyamment, et par leur tumulte troublent le service divin; n'importe. Berne lui a promis un puissant secours; des députés arrivent, ils convoquent les quatre paroisses du gouvernement d'Aigle, ils recueillent les suffrages, et trois d'entre elles, Aigle, Bex et Olon, embrassent la Réforme. Les changemens s'accomplissent avec rapidité; les Bernois, par leur fermeté, dissipent les derniers orages, chassent les curés fanatiques, imposent

des amendes à ceux qui troublent le service divin, confirment Farel dans sa place d'Aigle, en créent une à Bex pour Robert, et leur accordent les dîmes de leurs paroisses. Au mois d'août le calme est rétabli, les résistances partielles ont cessé, la Réformation est pleinement instituée.

Farel continue environ un an (jusqu'à l'été de 1529) ses fonctions pastorales à Aigle. Mais bientôt il comprend que d'autres pays réclament ses prédications, il laisse à la tête de sa paroisse Cameralès, Deodatus, Guillaume Dumoulin, et en juin 1529 il entreprend une série de missions évangéliques, toujours soutenu par la protection des seigneurs de Berne.

La première ville vers laquelle il se dirige est Morat, gracieusement assise auprès du lac auquel elle a donné son nom, entre les cantons de Berne et de Fribourg. C'est une ville où les deux langues de la Suisse sont également en usage et qu'illustra la défaite signalée de Charles-le-Téméraire.

Depuis la dispute de Berne, des élémens de réforme fermentèrent au sein de la Suisse française; de secrets partisans de la cause nouvelle n'attendaient plus qu'une occasion pour se déclarer: c'étaient comme des amas de matériaux préparés pour un vaste incendie et qui s'embrasent à la moindre étincelle. Certes, c'est dans

des occasions pareilles, que la parole d'un missionnaire actif et énergique peut avoir d'immenses résultats et soulever les populations à son passage; tel était Farel, admirablement propre à cette tâche qu'il se choisissait lui-même, poussé par un instinct secret qui lui disait: Ton ardeur et ton talent peuvent réveiller les masses endormies, faire jaillir le feu qui couve sous la cendre; marche devant toi, marche hardiment à ton but, arrache, pousse, renverse, sème à pleines mains sur le bon terrain et dans le fosssé, partout où tu pourras atteindre; d'autres plus calmes et plus lents te suivront qui consolideront ton œuvre, élèveront avec patience des édifices plus solides, viendront arroser la semence que tu auras jetée, cultiver avec soin l'arbre que tu auras planté, régulariser et conserver les mouvemens impétueux excités par ta parole. Ainsi s'accomplissent toutes les grandes révolutions humaines; ainsi se succèdent toujours et se combinent dans cet ordre les deux grandes forces de notre nature, l'une qui brise, qui détruit, qui conçoit et ébauche une œuvre, et l'autre qui l'exécute, la mûrit et la retouche. Il faut un César dont la vie se passe à combattre en Italie, dans les Gaules, en Bretagne, en Grèce et en Afrique, pour préparer et fonder la monarchie stable d'un Auguste; il faut dans

les pays vierges de l'Amérique, que le planteur défriche les forêts sauvages, se construise de petites huttes et s'en contente pendant ses longs et pénibles travaux, pour que d'autres après lui recueillent le fruit de ses efforts, bâtissent des villes, creusent des canaux et habitent commodément des palais.

Aussitôt arrivé à Morat, Farel y commence la prédication de l'Evangile; les signes d'adhésion dont nous avons parlé se manifestent bientôt de toute part; la foule se presse à ses discours, la réforme gagne de proche en proche avec une rapidité telle, que ceux qui s'y sont convertis se croient assez forts pour demander un vote général en août, trois mois après l'arrivée de Farel au milieu d'eux. On assemble tous les chefs de famille de la ville et de la campagne; parmi eux on remarque le Réformateur tout préoccupé du succès de sa cause, et les députés bernois qui louent les habitans de leur zèle pour la vérité et qui protestent ne vouloir imposer leurs opinions à personne. Mais le clergé, effrayé du danger qui le menace, a réuni ses forces, rallié ses partisans, mis en œuvre tous les leviers à sa disposition; il a la joie de voir ses efforts réussir, car pour cette fois la majorité se déclare encore en faveur du catholicisme, et la Réformation est ajournée.

Farel s'attendait peut-être à cet échec ; peut-être n'avait-il pas partagé les illusions de ses partisans ; quoi qu'il en soit, son courage, loin d'être ébranlé par ce revers, semble y puiser une nouvelle énergie ; il demande du renfort aux églises étrangères. Strasbourg lui envoie un jeune ministre, et avec cet aide il reprend ses travaux. C'est du clergé qu'est partie l'opposition qui a déjoué ses plans, c'est au clergé qu'il prêche la Réforme, c'est dans son sein qu'il cherche à introduire des germes de désunion, et c'est là que ses efforts réussissent. Plusieurs curés abandonnent leurs erreurs et se rangent autour de lui. Farel comprend qu'à Morat la cause est réellement gagnée, et il regarde autour de lui où porter ses pas et où diriger une prédication qui, semblable aux bienfaisantes haleines du printemps, a partout activé la circulation de la sève, partout répandu la chaleur, l'accroissement et la vie.

Au mois d'octobre 1529, il fait pour convertir Lausanne deux tentatives inutiles. On comprend que dans une ville d'une médiocre étendue, où siége un évêque et une cour somptueuse, le catholicisme doit avoir plus de ressources et se trouver plus profondément ancré dans les usages et dans l'opinion ; mais ces essais, quoique infructueux, ne seront pas perdus pour le

succès à venir de la Réforme ; les idées de Farel accueillies avec peu de faveur germeront néanmoins dans quelques esprits, et un jour ce même « ministre luthérien » aura la gloire de contribuer puissamment à la Réforme d'une ville qui le dédaigne pour le moment et demeure indifférente à sa parole.

Dès lors, pendant l'espace de plus d'une année, Farel est continuellement en campagne, allant de lieu en lieu prêcher la Réforme, voyant dans chaque ville où il passe se renouveler les mêmes scènes, les mêmes séries de mouvemens chez le peuple, conversion de quelques-uns, indécision générale, premier vote qui maintient le catholicisme, second vote qui établit la réforme. Sur de petits théâtres, ces incidens répétés ont peu d'intérêt ; j'ai hâte de retrouver Farel occupé à une tâche plus considerable et plus digne de ses efforts, la réformation du canton de Neuchâtel. Avant d'aborder cet événement important, suivons rapidement notre prédicateur dans les différentes courses qui l'occupent, et à la rapidité du récit, à l'abondance des lieux cités, à la fatigue d'une narration sans cesse hérissée de noms différens, constatons un des grands mérites de Farel, son activité incroyable, et sachons admirer un homme qui se dévoue à une vie agitée et pénible, et qui lui sacrifie

sans hésiter ses goûts, ses aises, le soin de sa santé, le désir si naturel de goûter un peu de repos après des luttes fatigantes. . . . . . .

Nous venons de le voir au mois d'octobre 1529 essayant inutilement de convertir Lausanne et faisant à ce sujet un voyage à Berne. A la fin de novembre il traverse Bienne déjà réformée par les soins du respectable Thomas Wittbach, arrive à la Neuville, y essaie des prédications que l'évêque de Bâle fait bientôt interrompre; et le 15 décembre il écrit à Guillaume Dumoulin, son ancien collégue à Aigle, une lettre datée de Neuchâtel, qui renferme ces paroles remarquables: « Contre toute espérance, Jésus-Christ touche déjà ici le cœur de plusieurs; malgré des ordres tyranniques et l'opposition des gens à tête rasée, les habitans accourent à la Parole que nous annonçons aux portes des villes, dans les rues, dans les granges, dans les maisons, partout où il se trouve quelqu'un pour l'entendre. Ils la reçoivent avec avidité, presque tous croient même ce qui est le plus opposé à leurs erreurs; rendez avec moi grâces immortelles au Père des miséricordes, » etc. . . . .

Les rigueurs de la saison ne lui permettent plus ces prédications en plein air; peut-être aussi désire-t-il passer les fêtes de Noël recueilli au milieu de ses frères, de ces habitans d'Aigle

qu'il a amenés à la connaissance du pur Evangile ; il se met donc en route pour son ancienne cure, traverse Morat sans vouloir s'y arrêter, et demeure à Aigle un mois environ, c'est-à-dire jusqu'au 22 janvier 1530. Il emploie ce court espace à communier au sein de l'église et à se remettre de ses fatigues.

Son repos n'est pas de longue durée ; les habitans de Morat, dans un vote général, adoptent la Réforme : le 22, Farel s'y rend en hâte ; et malgré les rigueurs de la saison, il prêche dans les campagnes comme dans la ville ; trois semaines après il a déjà converti quatre villages. Au printemps il retourne dans la principauté de Neuchâtel ; tantôt seul, tantôt aidé de Claude Du Glautinis, il réforme les vallées qui composent aujourd'hui l'évêché de Bâle. A Tavannes, son éloquence agit si vivement sur les paysans, que dans l'impétuosité de leur zèle ils courent au temple briser les images et démolir les autels ; un prêtre, occupé en ce moment à dire la messe, s'enfuit effrayé sans achever l'office, et se réfugie chez lui couvert encore des vêtemens sacerdotaux. Berne, à la fois réjouie et effrayée de la rapidité de ces succès, recommande à Farel d'être modéré, d'enseigner au peuple la véritable liberté de l'Evangile, celle qui élève l'homme au rang d'être pensant et

libre, et non celle qui se manifeste par des actes de violence et par des révoltes contre les autorités. Au mois de juin, le prédicateur s'échappe un instant pour aller à la Neuville et y soutenir une dispute avec le curé du lieu; de là il se rend à Lausanne avec le vain espoir de plaider sa cause devant l'évêque; trompé dans son attente, il revient dans la principauté de Neuchâtel, et au mois de juillet, ses succès sont assez remarquables pour exciter un concert de plaintes et motiver une ambassade à Berne, chargée de demander le rappel du missionnaire réformé.

Ici les faits se dessinent mieux, et acquièrent plus d'importance; suivons plus posément Farel dans la Réformation de Neuchâtel, et pour mieux comprendre sa position et les difficultés de sa tâche, jetons un coup d'œil rapide sur l'état politique et religieux de la principauté à cette mémorable époque.

Le pays de Neuchâtel se composait en 1530 de deux états distincts: 1° le comté de Valengin, gouverné par Vilhelmine de Vergy, veuve du dernier prince et alliée des Bernois; 2° la principauté de Neuchâtel, possédée par Jeanne d'Holberg, fille du dernier comte, qui, en sa qualité d'épouse du duc de Longueville, résidait à la cour de France, et avait nommé gouverneur

de ses états George de Rive, seigneur de Prangins. Long-temps brouillée avec les Suisses, elle s'était réconciliée avec eux depuis deux ans, et s'était même assez étroitement liée avec le canton de Berne.

Cette organisation politique nuisait essentiellement au progrès de la Réforme; elle empêchait les Bernois d'en appuyer la prédication, comme ils eussent été enclins à le faire, et dans un temps où François Ier persécutait les protestans en France, la princesse employait contre eux les mêmes mesures répressives. D'autres difficultés naissaient de l'organisation religieuse du pays; le clergé jouissait d'une grande puissance, l'évêque de Lausanne favorisait de son crédit les ambitieuses prétentions des ecclésiastiques; les chanoines réunis en chapitre étaient tous pris parmi les sommités intellectuelles ou sociales de la contrée, et ils avaient à leur tête un membre de la famille princière, Olivier d'Hocberg. Leurs biens immenses, leurs affiliations aux premières familles, leur droit d'assister aux audiences générales dont ils formaient le premier état, la dépendance où étaient la plupart des églises d'une puissante abbaye de Prémontrés, l'existence des deux grands prieurés de Bevaix et de Motiers, tout se réunissait pour assurer au catholicisme une organisation compacte,

avec d'immenses ressources et la ferme volonté de garantir ses droits et de résister à la Réforme.

Telles étaient les difficultés qui, dans les deux états de Neuchâtel et de Valangin, attendaient les Réformateurs; elles étaient à la vérité diminuées par d'autres circonstances dont un homme habile pouvait s'emparer. Un secret mécontentement fermentait chez le peuple et le rendait avide de changemens religieux et d'un accroissement de liberté. Depuis plusieurs années, les ecclésiastiques semblaient prendre à tâche de se rendre odieux par leurs exactions et leurs débauches; au lieu d'employer leurs richesses au soulagement des pauvres et au bien de l'église, ils ne s'appliquaient qu'à augmenter les délicatesses de leur vie déjà voluptueuse et efféminée; des germes de discorde soufflés au milieu d'eux par la vanité et par l'orgueil, par de misérables questions de préséance, les animaient les uns contre les autres; ils se déconsidéraient aux yeux du peuple en s'insultant et s'attaquant réciproquement. Leur joug était enfin devenu tellement intolérable, ils exigeaient une soumission si absolue et si aveugle, que le parti protestant, malgré sa faiblesse, pouvait reprendre de l'espoir, et qu'un homme de tête et de courage comme Farel pouvait opérer une véritable révolution.

Retenu par une défense expresse d'aller à Neuchâtel, le Réformateur se rend dans le village de Serrières, à une lieue de la ville ; le curé du lieu, Emer Beynon, l'accueille chez lui et lui offre sa propre maison pour prêcher, n'osant pas encore mettre l'église à sa disposition (juillet 1530). Ce curé, disent les chroniques, avait quelque goût de l'Evangile ; s'il ne se déclarait pas plus ouvertement, c'était par crainte des autorités supérieures ; plus tard, il se convertit à la cause protestante, et la première fois qu'il monta en chaire après ce changement, il annonça à ses paroissiens qu'après avoir été bon curé, il serait, par la grâce de Dieu, encore meilleur pasteur.

Les habitans de Neuchâtel ne tardent pas à apprendre que Farel, de retour dans le pays, prêche ouvertement à Serrières ; le parti protestant, ému de cette nouvelle, quoique écrasé par la majorité catholique, commence à relever la tête, et plusieurs réformés plus hardis ou plus désireux de la prédication de Farel, vont à Serrières grossir le nombre de ses partisans et augmenter par leur présence la rapidité des conversions. Bientôt ils veulent que sa parole se fasse entendre dans la ville, ils bravent les défenses des autorités, ils emmènent Farel avec eux et partout lui font prêcher l'Evangile. Tan-

tôt c'est sur la place du marché, en plein jour, qu'il harangue le peuple; tantôt il lui parle dans les auberges, au coin des rues, aux portes de la ville, dans les maisons particulières, jusque devant les habitations des prêtres et des conseillers d'état. Partout où une occasion favorable se présente, il la saisit à la volée; dès que deux ou trois sont assemblés, ils lui disent: Montez sur ce banc, sur cette borne, sur cette pierre; et du haut de ces chaires improvisées, Farel leur adresse des exhortations pleines de force et de piété; il augmente ses prosélytes, il rend de la confiance à ses partisans secrets, il marche à grands pas vers la Réforme totale du pays. Ses auditeurs, lassés de se réunir en plein air, entraînent un jour Farel dans la chapelle de l'Hôpital; ils le font monter dans la chaire en lui criant: Prêchez-nous la Parole de Dieu, nous sommes prêts à l'entendre! Le Réformateur acquiesce à cette demande; puis avec une admirable présence d'esprit, il leur esquisse la ressemblance entre les commencemens de l'Evangile à Jérusalem et ceux de la Réforme au milieu d'eux. C'est dans une crèche méprisée des hommes d'un siècle orgueilleux, leur dit-il, que naît Jésus-Christ le Sauveur de l'humanité, le médecin de ceux qui souffrent. C'est là l'humble origine de son divin Evangile. C'est aussi

dans un hôpital, séjour des pauvres, des malades, des malheureux, que la Réforme de cette ville prend naissance; elle aura le même succès, elle est appelée aux mêmes brillantes destinées; Dieu a prononcé pour elle comme pour le christianisme, cette parole puissante: Que la lumière soit!

Dès lors il n'abandonne plus ses prédications à la chapelle; un des points sur lesquels il attire l'attention de ses auditeurs, c'est la présence d'images matérielles dans le sanctuaire du Dieu qu'il faut adorer en esprit et en vérité. Ce sujet lui inspire un jour une improvisation énergique et forte de preuves, à la suite de laquelle tous se précipitent sur les images, les renversent, les mettent en pièces, excités par Farel qui, du geste comme de la voix, les encourage à cette œuvre de destruction.

Ses amis ne l'abandonnent pas au milieu des occupations sans cesse renaissantes de son ministère; plusieurs hommes lui sont envoyés pour le soutenir, et revêtent bientôt son esprit et son ardeur; je signale parmi eux deux compatriotes de Farel, le jeune Antoine Boyve et Antoine Marcourt qui a été le premier pasteur de Neuchâtel.

Effrayés du danger qui les menace, les catholiques ne demeurent pas oisifs; à leur instiga-

tion, la princesse défend de rien innover dans la religion avant son retour; les chanoines ameutent leurs partisans, emploient les prières et les menaces pour les retenir dans le sein de l'église et envoient à Berne des députés pour se plaindre sérieusement des empiètemens de Farel.

Les Bernois répondent par des ambassadeurs (7 août 1530), qui, se plaçant comme arbitres, demandent aux deux partis d'exposer leurs griefs. Les catholiques commencent; ils exposent que Farel renverse les ornemens des églises, méconnaît les attributions de son ministère, foule aux pieds les droits reconnus de la princesse et vise à détruire la religion établie. Les protestans, de leur côté, soutiennent leur cause, ils parlent des droits imprescriptibles de la conscience, de la tyrannie du clergé, de la liberté religieuse désirable pour tous; ils représentent qu'en vertu des traités ils peuvent abolir la messe à la pluralité des suffrages, que cette pluralité leur est déjà sûrement acquise; qu'ils en ont pour preuve l'empressement du peuple à suivre le Réformateur. Les députés, ne croyant peut-être pas le moment venu d'aider puissamment la cause nouvelle, se bornent à recommander aux deux partis la tolérance et la modération; ils défendent à Farel d'abolir les images de sa propre autorité, ils exigent qu'en at-

tendant on laisse à chacun le libre exercice du culte qu'il préfère.

Les réformés ne demandaient pas autre chose; Farel rassuré, laisse à ses compagnons d'œuvre le soin de continuer les prédications dans la ville; et accompagné de son jeune ami Boyve, il se rend dans le comté de Valengin. Il y rencontre une résistance à laquelle ses derniers succès ne l'ont pas accoutumé; la comtesse de Vergy et le sieur de Belgrade, gouverneur, se déclarent contre lui, s'efforcent par tous les moyens d'entraver sa prédication, condamnent à de fortes amendes tous ceux qui se convertissent et les menacent encore de plus rudes châtimens. La population entourait donc Farel plus par curiosité que par désir d'embrasser ses doctrines. Un jour, tandis qu'il prêchait, un prêtre commence à dire la messe; le peuple, distrait du discours du Réformateur, tourne plus volontiers son attention et ses regards vers le sacrement. Boyve indigné, s'élance sur le prêtre au moment qu'il élève l'hostie, la lui arrache des mains, la montre à la foule et s'écrie : Est-ce donc ce Dieu de pâte que vous adorez plutôt que le Dieu qui a fait les cieux et la terre? Jésus-Christ notre Sauveur siége dans le ciel à la droite du Père; il n'est pas dans les mains de ce prêtre!

Le peuple consterné demeure un instant interdit à ces paroles; mais les prêtres crient au sacrilége, ils sonnent le tocsin, ils ameutent la foule, et Farel qui se souvient de Montbelliard, entraîne Boyve sur ses pas; tous deux se dérobent par la fuite à une vengeance certaine. Le soir, ils se hasardent à sortir de leur retraite, et veulent gagner un lieu où ils soient plus en sûreté; mais en passant par une ruelle, leurs ennemis aux aguets et armés de bâtons, les rencontrent, se jettent sur eux, les maltraitent horriblement, excités par la comtesse, qui d'une fenêtre de son château, contemple la scène et leur crie : Précipitez à l'eau ces chiens de luthériens qui ont méprisé le bon Dieu !

Les prêtres ne songent pas à relâcher Farel; ils le mènent à la chapelle devant une image de la Vierge et veulent le contraindre à s'agenouiller. «Ce n'est pas les images, dont l'adoration nous est recommandée,» s'écrie Farel; il est dit: «Tu adoreras le seul vrai Dieu en esprit et en vérité.» Il persiste dans son noble refus; alors les coups recommencent à pleuvoir sur lui de telle manière, que son sang jaillit sur la muraille et y laisse des traces vénérées plus tard par ses persécuteurs convertis. Epuisé, demi-mort, il est jeté dans un cachot et réservé sans doute à de nouveaux outrages; mais les réformés

de Neuchâtel ont appris son état peut-être par Boyve lui-même; ils accourent en force le tirer de prison et le ramènent en triomphe dans la ville.

Farel rétabli recommence ses prédications; l'intérêt qu'a excité sa dernière aventure l'entoure d'un prestige flatteur et favorise ses succès; au mois d'octobre, mécontent d'être réduit à célébrer le service divin dans le temple de l'hôpital, il s'adresse vivement à ses auditeurs, tâche d'éveiller leur amour-propre, et leur demande s'il est convenable que la messe ait les honneurs de la grande église, et que l'Evangile soit relégué dans une petite chapelle.

Les bourgeois animés se précipitent avec lui à la cathédrale; en vain les chanoines, les prêtres et les catholiques, veulent-ils en défendre l'entrée; les réformés les repoussent, ils installent Farel dans la chaire et lui crient de prêcher la vérité. Farel comprend qu'il s'agit de frapper un coup décisif; aussitôt il entame une polémique puissante contre les abus de l'église romaine, il déclame avec force contre les images et la messe, il presse la conformité de sa doctrine avec l'Evangile de Jésus, il porte tellement la conviction dans toutes les âmes, sa voix retentit avec tant d'énergie à tous les cœurs, il y a tant d'entraînement et d'empire dans sa pa-

role, que l'assemblée transportée se lève comme un seul homme et qu'un seul cri se fait entendre : Nous voulons suivre la religion évangélique ; nous et nos enfans nous voulons mourir en elle et pour elle !

Tous aussitôt se mettent à l'œuvre ; ils enlèvent les images même les plus précieuses ; ils brisent les unes, ils jettent les autres dans les égoûts ; ils mutilent les tableaux suspendus aux murailles ; ils renversent les autels ; ils se distribuent les hosties et les mangent comme du pain ordinaire ; ils repoussent et maltraitent les chanoînes qui veulent s'opposer à cette scène ; ils méprisent les recommandations du gouverneur, et en signe de leur triomphe, en mémoire de la grande résolution qu'ils prenaient, ils inscrivent sur les murs de l'Eglise ces paroles qu'on pouvait y lire long-temps après : *Le 23 octobre* 1530, *les bourgeois ont ôté et aboli l'idolâtrie de céans.*

La manifestation des citoyens était énergique, le nuage chargé de tempêtes que le vent promenait menaçant dans les airs avait éclaté, le gouverneur et les conseils ne pouvaient plus faire rentrer le peuple dans le devoir sans employer la force ouverte et sans s'exposer aux chances d'une guerre civile ; ils préfèrent implorer l'intervention des Bernois. Ceux-ci obtiennent avec peine

des catholiques que l'on fera voter le peuple et que l'on choisira l'une des deux communions à la pluralité des suffrages.

L'assemblée décisive est convoquée pour le 4 novembre. Les catholiques pleurent de rage en voyant leurs armes pendre inutilement à leurs côtés; cependant ils se soumettent, ils demandent qu'on inscrive en mémoire perpétuelle les noms des bons et des pervers, ils protestent que toujours ils demeureront fidèles et loyaux sujets de la princesse. Les réformés promettent la même obéissance, excepté dans ce qui concerne la religion. Après ces déclarations solennelles, les députés de Berne font recueillir les suffrages; et à la majorité de dix-huit voix, la Réformation est proclamée. Deux immenses acclamations, l'une de joie, l'autre de tristesse et de fureur, accueillent ce résultat, qui est suivi d'un traité de paix entre le gouverneur et les citoyens.

Long-temps les catholiques voulurent éluder les effets de ce grand procès; long-temps ils célébrèrent secrètement leur culte et ourdirent même un complot destiné à massacrer tous les réformés, tandis qu'ils seraient occupés à fêter le jour de Noël dans les temples; tous ces efforts n'aboutirent à rien : c'était l'agonie d'un parti moribond, le dernier effort du désespoir. Dès lors, la Réforme fit comme au pas de charge

le tour du pays; son aigle, suivant une expression devenue populaire, vola de clocher en clocher; partout des communautés protestantes remplacèrent les anciennes églises; Butte, Colombier, Dombresson, Boudevilliers, Bevaix, Cortaillod, Saint-Blaise, le Locle, Boudry, les Brénets et les autres communes, fléchirent tour à tour le genou devant l'Evangile purement prêché; elles furent placées sous la garde de pasteurs vigilans et fidèles, dignes imitateurs de Farel, leur fondateur et leur plus ancien chef. Je ne raconte pas au long ces réformations particulières, je ne raconte pas en détail ces faits un peu étrangers à mon but; ce que j'ai dit a suffi sans doute pour faire comprendre les immenses services rendus par Farel à la cause protestante, soit à Neuchâtel, soit dans les campagnes d'alentour: ce n'est pas une biographie minutieuse de sa vie que j'ai la prétention d'écrire; mon but est de le dépeindre, de le montrer courant avec son énergie et son activité habituelles, dans les lieux où l'on a besoin d'un homme intrépide pour affronter les premières fureurs du peuple; il me tarde que nous nous rapprochions de Genève, de l'époque mémorable où Farel y apparut pour la première fois et y entreprit une œuvre dangereuse et compliquée. Une seule année nous sépare de cette époque, année rem-

plic par des voyages, par de nombreuses prédications, par des efforts soutenus, par la même ardeur pour une cause sacrée. Après cette année, nous le verrons agir dans nos murs, parler à nos ancêtres, émouvoir leurs imaginations, entraîner leurs cœurs. Sans doute c'est avec regret que j'abandonne le théâtre où Farel vient d'obtenir des succès aussi remarquables; mais Neuchâtel n'est pas la seule ville où son nom évoque de précieux souvenirs; Farel fut le grand missionnaire de la Réforme, et si nous voulons le suivre dans ses autres courses, il faut nous hâter, car peu de jours se sont écoulés depuis que Neuchâtel est convertie, et déjà son Réformateur recommence ses travaux dans d'autres lieux: nous allons le perdre de vue, si nous ne nous élançons rapidement sur ses pas.

En effet, les premiers jours de janvier 1531, Farel quitte Neuchâtel accompagné des vœux et de la reconnaissance des habitans; il confie l'église à Antoine Marcourt et se dirige vers Morat. On veut le retenir, on veut l'enchaîner à une communauté qu'il a fondée; Farel ne serait pas éloigné d'y consentir; Neuchâtel est chère à son cœur; il lui promet de fréquentes visites, la continuation de ses conseils et de son intérêt; mais il est comme Saint-Paul, il ne regarde jamais derrière lui, il ne se repose pas à

l'ombre de ses précédens succès, il marche à un but qu'il ne se persuade pas encore avoir atteint, il ne sait pas s'épargner, il aime à payer de sa personne. Il choisit Morat comme le centre duquel doivent partir ses efforts pour réformer les lieux demeurés fidèles à la foi catholique, et comme il ne peut seul suffire à sa grande tâche, il écrit à ses divers amis pour qu'on ait à lui envoyer un renfort de jeunes et ardens prédicateurs. La France est sourde à cet appel; tous ne se sentent pas le courage nécessaire pour entreprendre une œuvre aussi périlleuse; Fortunat de Strasbourg lui répond qu'il désirerait trouver un poste tranquille et une église à l'abri des persécutions. « Mon ami, lui écrit Farel, « nous avons déjà beaucoup fait; plusieurs voient « les fourberies de l'antechrist, mais ce n'est « rien encore quand on songe combien les hom- « mes sont éloignés de la pureté, de l'innocence, « de la charité qui devraient régner parmi les « chrétiens; on peut dire : Tout va mal! Si vous « entrez dans la carrière, il faut vous attendre « à de grandes épreuves; je ne puis pas vous « promettre des monts d'or; moi-même j'ai été « tourmenté de mille manières; — mais si vous « connaissez assez Jésus-Christ pour l'enseigner « lui seul, si, négligeant de misérables contro- « verses, vous vous sentez assez fort pour ne

« chercher que les choses d'en haut et la gloire « de Dieu, alors mettez-vous en route, prépa- « rez-vous à porter la croix qui est à la porte. « N'espérez pas du repos, mais du travail sans « relâche; il n'y aura de repos pour vous que « quand vous serez complètement las, et de mois- « son, que si vous avez semé à vos dépens. Un « vaste champ est ouvert devant vous; vous re- « cueillerez souvent des injures, de l'ingratitude; « on vous rendra le mal pour le bien; je vous « dis ces choses, non pour vous effrayer ou vous « décourager, mais pour que vous ne vous pré- « sentiez dans la lice qu'armé de toutes pièces, « plein de foi et de confiance en Dieu; alors ce « n'est pas nous qui combattons, c'est Dieu qui « combat en nous. »

Comment résister à des paroles si franches, si nobles et si courageuses! Celui qui les prononce, celui qui demande chez le serviteur de Jésus-Christ tant d'abnégation et de dévouement, est digne d'exiger ces choses. Au besoin, il pourrait se donner en exemple; il lui siérait de dire: Soyez mes imitateurs! car qui plus ou autant que lui est plein de désintéressement et de courage? Qui comme lui subordonne la voix de l'intérêt, celle des affections de la terre à la voix du ciel et s'empresse sur son invitation de combattre et de courir? Qui comme lui peu compter

les jours de sa vie par les conversions qu'il a opérées, et en jetant un regard sur les églises françaises de la Suisse, dire : C'est moi qui les ai réformées, c'est moi qui dans tous ces lieux ai annoncé Jésus-Christ. Qui plus que lui peut s'écrier : J'ai fait le sacrifice de ma vie au Seigneur ! Je me suis dévoué tout entier à son service; s'il le faut, j'affronterai pour lui plaire les dangers et la mort !

Au mois de février, Farel retourne dans le comté de Neuchâtel, c'est ici que doit être placée cette promenade fameuse dans le pays où chacun de ses pas est marqué par une prédication, par une lutte, par un village qui se convertit; c'est pendant cette tournée, qu'à Corcelles il est enveloppé dans une sédition violente et qu'il reçoit une blessure au milieu du tumulte. Au mois de mars il repasse dans Morat pour se rendre à Avenche; là les obstacles naturels se compliquent de cette circonstance que les Fribourgeois, co-propriétaires de ces bailliages avec les Bernois, s'efforcent, ainsi que l'évêque de Lausanne, d'y faire triompher leur communion. Les deux cantons s'engagent réciproquement par un traité à permettre la libre prédication des deux doctrines et à laisser, dans le choix de l'une d'elles, agir en toute indépendance le vœu du peuple reconnu par une votation solennelle.

Dès ce moment, les Bernois se mettent à la tête du mouvement religieux de la Suisse; Farel est leur homme d'action dans la partie française; ils le soutiennent envers et contre tous, ils fortifient souvent ses succès par des actes de violence, ils ordonnent la destruction des images, ils chassent les prêtres fanatiques, ils se placent comme arbitres entre les deux partis et obtiennent toujours pour les réformés liberté de conscience et de prédication. Les reproches de vexation qu'on peut leur adresser, tombent devant le bien immense qu'ils opèrent; c'est ici une belle époque de l'histoire bernoise, une de celles où le patriotisme, l'énergie et le courage des conseils, se manifestent de la manière la plus brillante; leurs excès tiennent beaucoup à la rudesse de leur siècle grossier et à la rage aveugle de leurs adversaires. Ils ont bien mérité de la patrie et de la religion; honni soit qui pour quelques écarts ne se sent pas disposé à admirer leur persévérance, leur zèle religieux, l'importance qu'ils attachent à ce que la vérité pénètre dans toutes les classes de la société, rende au peuple la moralité, l'intelligence, les principes qui s'éteignaient chez lui dans une superstitieuse torpeur! Quand on songe à l'ignorance des peuplades et des clergés catholiques de cette époque, à ce que le christianisme était devenu

entre leurs mains, à la dégradation qui souillait les consciences et les convictions religieuses, et que l'on compare ce désolant tableau à l'élan que l'influence de Berne imprima partout à la Suisse; quand on songe à l'aurore de prospérité et de gloire qui dès lors refléta ses rayons sur ce pays, à l'indépendance politique qui en fut la conséquence, au déploiement de vertus, de courage, de loyauté qui signala cette révolution, aux traits sublimes qui honorèrent cette renaissance morale et religieuse, on se croit transporté à l'âge vénéré des martyrs, au sein de cette église primitive si justement louée, si aimable, si grande, si intéressante; on retrouve de ces faits qui, tracés par des plumes éloquentes, ont mouillé les yeux et fait battre le cœur de tous ceux qui les ont lus; les regards lassés, dégoûtés du spectacle que présente la vieille Europe, indifférente au milieu de sa corruption, se reportent avec bonheur sur les heureuses contrées de la Suisse; on contemple avec transport ces habitans devenus dignes de vivre au milieu de leur nature enchanteresse, et on éprouve le besoin de remercier et de bénir dans son ame les conseils bernois auxquels est due une large part dans l'accomplissement de ces merveilles.

Farel, dégoûté des obstacles qu'on lui suscite-

de toutes parts à Avenche, se rend à Orbe avec les députés de Berne qu'une affaire pressante y appelle.

Il y avait à Orbe, avant l'arrivée de Farel, quelques réformés, rares, timides, écrasés par l'imposante masse de leurs adversaires. Le cordelier, Michel Juliani, homme réputé savant, y avait prêché le carême. Réformés et catholiques assistaient indistinctement à ses discours. Juliani, ennemi déclaré de la Réforme, répandait à pleines mains sur elle, les invectives, et s'emportait fréquemment contre ses sectateurs. Ceux-ci, en trop petit nombre pour résister, gardaient le silence et frémissaient tout bas d'indignation. Un jour, il avait parlé des moines et des nonnes qui renoncent à leurs vœux et se marient; il s'était écrié à ce sujet: Pensez-vous qu'en eux soit fait et accompli un mariage légitime? Non, ils sont infâmes et déshonnêtes; ce sont des apostats abominables devant Dieu et devant les hommes. Le réformé Christophe Houlard, qui voyait dans ces paroles, une personnalité injurieuse à son frère Jean, prêtre converti et marié, s'était levé brusquement dans son indignation et avait dit à haute voix: Juliani, tu en as menti! Un vacarme effroyable avait fait explosion dans l'Eglise; les catholiques s'étaient précipités sur Houlard,

l'avaient horriblement maltraité; le châtelain avait eu peine à leur arracher leur victime, et les Bernois, instruits de ce mouvement, envoyaient une députation pour calmer les esprits. C'était dans ces circonstances et sous les auspices de cette ambassade qu'arrivait Farel.

Notre Réformateur, difficilement intimidé, monte en chaire après vêpres; le peuple, hommes, femmes et enfans, accourent à l'église, et aux premières paroles de Farel, l'interrompent par des huées et des sifflets; ils lui prodiguent les épithètes les plus injurieuses et le temple retentit de ce fracas comme si le tonnerre se promenait sous ses voûtes. Farel accoutumé à ce genre de réception ne perd pas courage, il espère que ses auditeurs cesseront le tumulte de guerre lasse, et il continue son discours avec un imperturbable sang froid. Mais des paroles, ces hommes emportés en viennent aux coups, et Diesbach (le châtelain), est encore obligé d'intervenir.

Le lendemain matin, Farel veut essayer de recommencer sa prédication sur la grande place; mais personne ne consent à l'écouter; le soir, les femmes plus fanatiques que les hommes, se précipitent sur lui, le déchirent des ongles, le meurtrissent à coups de poing et ne s'éloignent qu'à ces mots piquans et spirituels

d'un gentilhomme: Mille pardons, Mesdames, mais je prends cet homme sous ma protection.

La justice s'assemble; ceux qui la composent, attachés au catholicisme, renvoient Juliani absous des plaintes portées contre lui, et Berne irritée, condamne Orbe à une forte amende. D'autres tentatives de Farel ne sont suivies d'aucun succès; la cause de la Réformation semble perdue à Orbe; les prêtres, le conseil, les habitans, se liguent tous contre elle; ils disent: Que Farel s'en aille; nous ne nous soucions ni de lui, ni de ses doctrines! A peine quelques réformés se groupaient autour de lui pour entendre une prédication honnie du grand nombre.

Mais parmi ces fidèles se trouvait *Pierre Viret*, fils d'un tondeur de draps de la ville, celui que nous avons vu étudier sous Farel à Paris; il s'était de suite attaché à son ancien maître et se faisait distinguer parmi ses plus ardens auditeurs. Farel imagine que sa qualité d'étranger nuit sûrement beaucoup à l'effet de ses paroles, et il emploie tout son crédit sur Viret pour le déterminer à le remplacer dans la chaire. Viret n'a que vingt ans, il est d'une santé délicate, sa voix est peu étendue, sa personne fluette, sa timidité extrême, circonstances toutes défavorables pour une prédication aussi

orageuse que celle de la Réforme. Mais dans cette enveloppe fragile est renfermée une ame forte et héroïque; Viret a une intelligence prompte, lucide, nourrie par de bonnes études; il est sincèrement attaché à la Réforme, son cœur s'est ouvert aux inspirations de l'Evangile, il a bondi de joie en retrouvant son maître, une généreuse indignation s'est emparée de lui à la vue des mauvais traitemens qu'on lui a fait subir, et quoique effrayé de la tâche qu'on lui propose, il ne peut se résoudre à un refus, et le 6 mai, il se décide à monter en chaire. Le bruit s'en répand dans la ville, la foule accourt poussée par un mouvement de curiosité, les habitans s'assouplissent un peu à la parole harmonieuse et éloquente de leur compatriote, ils cèdent à l'ascendant qu'il exerce et lui permettent d'achever son discours. Les réformés sentent renaître leur courage: George Grivat, autre bourgeois d'Orbe, se laisse consacrer par Farel, au saint ministère; le 10 mai il prêche à son tour; Jean Houlard seconde les efforts de ses deux compatriotes, et après de rudes commencemens et une réception orageuse, les prédicateurs de l'Evangile peuvent continuer plus paisiblement leurs travaux et accroître leur nombre. Il ne faut pas s'attendre à des succès rapides de leur part; c'est beaucoup

qu'on leur laisse quelques momens de calme, ils s'en estiment heureux; peu à peu ils s'enhardissent dans leurs nouvelles idées, ils secouent le joug des ordonnances de l'église romaine, ils négligent l'observation des fêtes et mangent de la viande dans les temps défendus. Farel occupe de nouveau la chaire; ce succès enorgueillit ses partisans; le 23 mai il célèbre la Pentecôte avec son petit troupeau, il prêche de grand matin et pour la première fois on procède à la Communion sainte. Elle a lieu sous les deux espèces; les fidèles la reçoivent à genoux, et ils doivent répondre à cette question, faite par le pasteur : Etes-vous résolus de pardonner à vos frères? Ainsi la charité, base du christianisme, est la première question adressée au troupeau d'Orbe, revenu au pur Evangile. Les communians sont en petit nombre, mais il y a dans leurs cœurs de la contrition et de la foi, leur hommage s'élève au ciel, plus agréable et de meilleur parfum, avec des dispositions pareilles, que s'il partait d'une vaste assemblée, moins unie et moins pieuse.

Le 2 juillet, Christophe Houlard rassemble ses coréligionnaires en une troupe et à leur tête, il va renverser le grand autel, situé dans le chœur de la cathédrale; cet acte de violence produit un fâcheux effet sur la population et

retarde encore les progrès de la Réforme; des scènes de tumulte se succèdent dans Orbe; le plus souvent ce sont les protestans qui sont les agresseurs; assurés de l'impunité à cause de la puissante protection de Berne, ils se livrent à toutes sortes d'excès; l'été et l'automne se passent au milieu de ces altercations répétées; les deux partis ne vont plus au temple que les armes à la main et au sortir du service, de vraies batailles s'engagent fréquemment, des cadavres jonchent la place et le sang inonde les rues. Farel absent de la ville, ne pouvait employer son influence à calmer les esprits; Viret réunissait une députation et allait implorer l'intervention des Bernois. Ceux-ci donnent un édit de liberté et de tolérance. La paix fut signée; quelques jours avant la Pâque de 1532. Viret soutint avec avantage, dans une dispute contre le moine Rabani, que nous sommes sauvés gratuitement par la foi en Jésus-Christ; il célébra la Cène, à laquelle assistèrent cinquante-quatre hommes et vingt-trois femmes. La Réforme continua avec lenteur sa marche progressive; l'année suivante, Jean de la Croix vint unir ses efforts à ceux de Viret, le remplaça plus tard et eut lui-même pour successeur, le Français Robert Lovat; ce ne fut qu'en 1554, le 30 juillet, qu'Orbe adopta la Réforme

à la pluralité des suffrages. Le retard de cet heureux événement doit être attribué à deux causes; 1° aux excès des réformés, qui dégoûtèrent les catholiques indécis, d'embrasser un parti défendu par la violence et entaché d'animosité; 2° à ce que le terrain de la véritable lutte entre le protestantisme et le catholicisme fut déplacé, le théâtre des combats importans fut transporté à Genève et à Lausanne; c'est là que se groupèrent les hommes marquans de l'époque, Calvin, Farel, Viret, Froment, Saunier, etc. La ville d'Orbe fut négligée; on pensa, avec raison, qu'elle suivrait le sort du reste du pays, et que l'importance de sa conversion n'équivalait pas au danger de disséminer ses forces dans des luttes partielles, sans ensemble, sans utilité réelle pour le succès général de la cause réformée.

Ce qui précède nous a éloignés de Farel et de ses prédications dans les campagnes qui avoisinent Morat et Avenche; mais notre sujet nous faisait une loi d'achever ce qui concernait la Réformation d'Orbe, sans quoi il nous eût sans cesse fallu y revenir, et au milieu de ces voyages multipliés, de ces marches et contremarches de nos Réformateurs, nous aurions perdu l'unité et même la suite des événemens que nous avons encore à passer en revue.

Farel a obtenu, au moyen de Viret, que la Parole de vie fût paisiblement entendue dans Orbe ; il laisse à la tête de ce troupeau, Viret, Grivat et les deux Houlard ; sans inquiétudes de ce côté, il reprend le cours de ses missions et fidèle à la promesse qu'il a faite aux Neuchâtelois, il leur rend une visite ; mais à Saint-Blaise il est si cruellement maltraité, qu'il retourne à Morat épuisé, crachant le sang, demi-mort. Il y trouve son compatriote de Vienne, Christophe Libertet ou Fabry, étudiant en médecine, accouru en Suisse au bruit des succès de Farel. Une étroite amitié unit bientôt ces deux âmes élevées ; Farel porte à ce jeune homme l'affection d'un père, il l'instruit à fond des principes de la réforme et il l'applique à la prédication.

Granson était la seule ville sous la dépendance des Bernois qui fût demeurée invinciblement attachée au catholicisme. Farel laisse Fabry à Morat, et s'y rend avec De Glautinis. Les mêmes dangers et les mêmes souffrances l'attendent ; on lui prodigue les injures et les mauvais traitemens ; plusieurs tentatives d'assassinat n'échouent que par miracle ; il est obligé de s'enfuir.

Bientôt il revient à la charge avec Grivat et Antoine Froment, jeune Dauphinois chassé éga-

lement de sa patrie pour opinions religieuses; les Bernois secondent leurs efforts; des luttes violentes ont lieu entre les protestans et les catholiques; la Réforme est aussi pour cette ville un sujet d'alarmes et de sang répandu; la paix qu'apportent les prédicateurs est achetée à grand prix; enfin les Bernois et les Fribourgeois réunissent leurs bons offices, et une trève rend un peu de tranquillité à cette ville agitée. A la même époque, la persécution chasse de France un grand nombre de jeunes hommes, pleins d'ardeur et d'énergie, capables de dévouement; Farel en choisit quatre parmi eux et les applique uniquement à la conversion de Granson. Ce soulagement inattendu lui était devenu nécessaire; il était tellement accablé par ses travaux, qu'il écrivait: « Si mon père vivait encore, je n'aurais pas à la lettre le temps de lui donner de mes nouvelles. » Zwingle, instruit de ces choses, lui faisait dire de ménager davantage une vie aussi précieuse à la bonne cause et de ne pas affronter de gaîté de cœur et en téméraire les plus grands dangers, et quand Farel voulut répondre à ce digne ami: « Ne vous inquiétez pas de moi, je cours moins de dangers que vous », le vertueux et héroïque Zwingle n'existait déjà plus, il venait de perdre la vie en combattant pour son pays et pour sa religion.

Au commencement de 1532, les Bernois rassemblèrent dans leur capitale un synode composé de 230 ministres chargés de rédiger des ordonnances sages et conformes à l'Evangile, pour servir de règles disciplinaires dans le canton. Ils avaient senti le besoin d'améliorer leur état intérieur un peu désorganisé par la funeste guerre religieuse de Cappel et les désordres inévitables qui en avaient été la conséquence. Les séances durèrent du 9 au 14 janvier. Le vénérable Capiton fut l'ame de cette assemblée, et Farel qui y assista obtint la nomination de Fabry à la seconde place de pasteur à Neuchâtel sous la présidence de Marcourt.

Farel vivement ému des souffrances de tous genres qu'avaient à endurer les prédicateurs réformés, surtout dans le royaume de France où François I[er] sévissait contre eux avec la dernière rigueur, publia de retour à Morat, une lettre pastorale adressée « à tous ses chers frères en notre Seigneur, amateurs de la Sainte Parole. » Cette lettre est pleine d'une onction pénétrante mélangée avec l'énergie habituelle de son caractère. On sent qu'en s'adressant à ses compatriotes exilés, Farel a présentes à la mémoire les impressions pénibles qui l'assaillirent huit ans auparavant, lorsque fugitif de Meaux, il salua son pays d'un dernier et déchi-

rant adieu. Sa sensibilité vive et profonde se fait jour dans toutes les paroles de cette épître ; mais comme on y reconnaît en même temps la foi et l'espérance qui animent le grand serviteur de Jésus-Christ ! Avant d'écrire, il s'est rappelé tous les dangers qu'il a courus et au milieu desquels il a été presque miraculeusement conservé ; la protection spéciale de la Providence qui l'a accompagné dans tous les actes de son ministère ; c'est sous cette inspiration de confiance qu'il parle à ses frères et à ses compatriotes ; c'est sur l'autorité de son expérience, qu'il leur recommande la patience, la fermeté, la prière, la foi. « Oh ! mes frères, leur dit-il, « répétez avec le prophète : Dieu est notre se« cours, que craindrions-nous ? avec les apôtres : « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? « Quand toutes les puissances du monde s'élève« raient contre nous, nous ne serons pas ébran« lés ; nous ne regarderons pas le roi des Assy« riens, mais la puissance de Dieu ; nous ne « faiblirons jamais devant les hommes ! Mes « frères, souvenez-vous de ces paroles du Sau« veur : Celui qui aura honte de moi devant les « hommes, j'aurai honte de lui devant mon « père qui est au ciel. Priez Dieu, dit-il en « finissant, qu'il répande partout la gloire de son » saint nom et qu'il détruise les obstacles qui « s'opposent à sa divine doctrine ! »

Ce courage que recommandait Farel, il le déployait sans cesse lui-même, et il en donna une nouvelle preuve cette année en acceptant la mission dangereuse d'assister au synode que les Vaudois du Piémont avaient indiqué à Angrogne dans l'une de leurs vallées.

Tous ont éprouvé de l'intérêt et de la sympathie pour ces petites peuplades qui conservaient au milieu des ténèbres générales le flambeau allumé du pur Evangile. Le bruit venait de se répandre au milieu d'elles que les savans de la Suisse et de l'Allemagne avaient secoué les erreurs de Rome, et avaient ramené le christianisme à sa primitive simplicité. Ces bons habitans, tremblans d'émotion et de joie, avaient béni Dieu à l'ouïe de cette heureuse nouvelle, car chaque jour ils imploraient le Seigneur pour le régénération des églises.

Mais l'inquiétude s'était bientôt glissée dans leur cœur, et ils s'étaient demandé entre eux : Avons-nous conservé la pureté des doctrines et des règles de discipline ? Alarmés, ils avaient envoyé deux ministres à Neuchâtel pour conférer avec Farel ; deux autres, Morel et Masson, s'étaient rendus à Bâle auprès d'Ecolampade, et de là ils avaient visité à Strasbourg Bucer et Capiton (17 octobre 1530). Ils avaient conversé longuement avec ces Réformateurs, et

obtenu les réponses aux différentes questions posées par leurs églises. Ces pauvres gens à leur retour avaient été exposés à mille dangers: Masson avait été pris à Dijon et jeté dans un cachot ; Gonin, l'un de ceux qui étaient allés à Neuchâtel, avait été arrêté à Grenoble, cousu dans un sac et précipité dans l'Isère. Les deux autres avaient à grand'peine regagné Mérindol, et là, devant l'église assemblée, Morel avait raconté son voyage, les périls qu'il avait courus, il avait exposé les erreurs que le laps du temps avait laissé s'introduire parmi eux, et les moyens d'y remédier. Ce bon peuple naïf et soumis s'était de suite mis à l'œuvre pour imiter ses frères de Suisse, et dans l'ardeur de son zèle, il avait indiqué pour l'année suivante un concile solennel à Angrogne et demandé des députations aux réformés de Suisse, d'Italie et de Calabre. . . .

Guillaume Farel et son compatriote Antoine Saunier s'étaient chargés d'y représenter la Suisse française. . . .

Il n'était pas facile de pénétrer dans ces vallées entourées comme elles l'étaient de catholiques furieux qui avaient juré la perte de tous les députés au synode qu'ils pourraient saisir. Farel y arriva cependant au travers des embûches et s'y arrêta une dixaine de jours. Pendant ce

temps, il s'occupa surtout des moyens d'instruction à donner au peuple, il fit comprendre aux Vaudois qu'ils avaient un urgent besoin d'écoles et d'une Bible imprimée en langue vulgaire. Il leur promit de leur envoyer quatre hommes capables de fonder chez eux ces établissemens et de travailler à une version des Saintes Ecritures. Farel tint sa promesse; Robert Olivetan fut un des quatre hommes choisis à cet effet, et l'on sait qu'il est l'auteur de la première Bible française imprimée plus tard à Serrières. Ainsi, ce grand bienfait est dû en partie à notre Réformateur.

Au retour de ce voyage, Farel toujours accompagné de Saunier, s'arrêta quelque temps à Genève.

Ici se termine notre première période; Farel, peut-être à son insu, se trouve engagé dans la réformation d'une ville importante. Nous devons reprendre haleine; Genève est un point essentiel par sa position politique et religieuse; la Réformation a été pour elle un fait capital, qui lui a procuré beaucoup de gloire, qui a conquis à la cause un boulevard et un centre remarquables. Quelques détails ici auront un grand intérêt; ils revêtent pour nous le charme de tout ce qui parle de la patrie; il s'agit de ce qui a valu à notre pays son bonheur, sa réputation;

la bénédiction de Dieu ; il s'agit de retracer des événemens chers à notre cœur, et qui prennent, vu la solennité de cette année, le caractère de faits rajeunis et vivans dans tous les souvenirs ; il semble qu'ici l'histoire s'élève d'un degré, qu'elle monte de la narration de faits humains à la relation d'événemens plus spécialement dirigés par la Providence..... Hélas ! la vérité nous forcera à reconnaître que si de nobles caractères se manifestent, si de beaux courages et de grands dévouemens apparaissent sur la scène, il s'y rencontre, comme dans tout ce que touche l'homme, bien des petitesses, bien des passions mesquines et haineuses, des pages même tout entières qu'on voudrait arracher du livre, parce que leurs souillures en ternissent l'éclat, et dont on ne peut diminuer l'horreur qu'en en faisant jaillir d'utiles leçons.*

* Je n'ai pas jugé convenable, dans un travail de la nature de celui-ci, de charger mes pages de citations et de notes; rien n'eût été plus facile. Mais, pour fournir les moyens de constater l'exactitude du récit et la fidélité des scènes, j'indique ici les sources où j'ai puisé. Les manuscrits de Savion, de Froment, Roset, Gautier, Flournois. Les ouvrages de Farel, Viret, Théodore de Bèze, Calvin, Senebier, Kirchhofer, Bretschneider et Guizot. Les histoires de Spon, Ruchat, Béranger, Picot, Thourel. Les thèses de Schmidt et Reboul, etc., etc.

DEUXIÈME ÉPOQUE. 1532—1536.

RÉFORMATION DE GENÈVE.

Genève, forte de 14000 ames, défendue par ses remparts et plus encore par l'héroïsme de ses citoyens, assise sur un charmant côteau près de son beau lac et au milieu de la plus ravissante contrée, passait à bon droit chez ses voisins pour une ville importante, qu'il serait glorieux de convertir à la cause réformée; du reste, personne n'avait encore sérieusement songé à entreprendre cette œuvre, tant l'organisation bizarre de cette ville semblait au premier abord un obstacle invincible à toute tentative.

Trois pouvoirs se disputaient le commandement dans Genève : le duc de Savoie, l'évêque, le peuple.

Tant que le peuple ignorant de ses droits et soumis avait fléchi le genou devant qui voulait se donner la peine de l'asservir, le duc et l'évêque s'étaient longuement disputé la suprématie sur cette facile conquête. Mais depuis qu'un souffle de liberté venait sans cesse de la Suisse au front et au cœur des citoyens, depuis que le peuple commençait à comprendre qu'il était

quelque chose dans la nation et que par conséquent il devait être quelque chose dans le gouvernement, depuis que les représentans du peuple, atteints de la fermentation générale du siècle, commençaient à attirer à eux le pouvoir et à petit bruit étendaient leurs prérogatives, le prince et l'évêque, long-temps ennemis, s'étaient réconciliés et avaient réuni leurs efforts pour comprimer l'élan du peuple dont l'agitation fébrile présageait une prochaine révolte.

L'évêque Pierre de la Beaume s'efforçait à reprendre son autorité et à s'affermir sur son ancienne base violemment ébranlée par les coups de l'opinion publique. Le temps n'était plus où les prêtres se voyaient écoutés comme Dieu même, où leurs voix dictaient les décrets du ciel, où les ordres émanés de l'église ne rencontraient qu'obéissance et soumission. Déjà l'on s'avisait de scruter la conduite des ecclésiastiques; à chaque scandale dont le palais épiscopal était le théâtre, une sourde rumeur circulait parmi le peuple, grossie par les bruits qui venaient du dehors et par les discours de quelques hommes éclairés et courageux. Dans plusieurs occasions, le mécontentement avait éclaté avec violence; le clergé avait refusé de prendre part à un impôt sur le vin, nécessaire pour payer des dettes publiques; à la première procession hors des murs,

il avait été proposé de fermer les portes, et de se passer de prêtres à l'avenir. Plus récemment, l'évêque ayant enlevé une jeune fille, le peuple s'était soulevé pour la rendre à son malheureux père, et le prélat avait dû promettre avec serment qu'elle sortait de chez lui aussi pure qu'elle y était entrée. Ceux qui avaient entendu parler de la Réforme, en discouraient avec plus ou moins de hardiesse. Bonnivard avait sensément répondu aux attaques contre le clergé: « Réformez-vous avant d'exiger la réforme chez les autres », et à l'ouïe d'une excommunication ridicule il s'était écrié: « Si le pape de Rome nous excommunie, celui de Berne (Haller) nous absoudra ! » Le peuple redisait ces paroles hardies, et se familiarisait insensiblement avec l'idée d'une religion en dehors de l'évêque et de son clergé.

Une alliance était ainsi devenue indispensable entre l'évêque et le duc de Savoie. Celui-ci, représenté à Genève par son vidomne (vice-domini) qui résidait dans le château de l'île du Rhône, s'efforçait à maintenir sa puissance, et des pensées d'envahissement n'étaient pas loin de son esprit. A son instigation, les gentilshommes de la Cuillière portaient souvent leurs armes jusqu'aux portes de la ville, et dans la fameuse nuit des échelles (jeudi saint 1529) d'autres alliés du prince avaient voulu sur-

prendre Genève et l'emporter d'assaut. Mais le peuple était réveillé de son long sommeil ; il faisait la garde sur les murs pour ses franchises et pour son indépendance ; il avait massacré le chevalier Pont de Veyre, reconnu déguisé dans les rues, il avait repoussé quelques assauts, et forcé le duc à désavouer ses coupables entreprises. Celui-ci, irrité de cette résistance, avait songé à dompter la nation en la privant de ses chefs. Déjà *Berthelier*, que ses relations avec les Fribourgeois rendaient suspect, avait été, sur l'accusation d'un faux témoin, décapité devant le château de l'île ; on connaissait sa réponse : « L'homme de cœur ne demande jamais grâce à un tyran, qu'on me fasse plutôt mourir ! » On savait que ses dernières paroles avaient été pour ses concitoyens. — *Levrier*, son ami, pour s'être opposé à une demande injuste du prince, avait été condamné au dernier supplice, et avait remercié Dieu de souffrir pour la liberté de sa patrie. — *Bonnivard*, dont le crime était aussi d'aimer trop son pays, languissait captif au château de Chillon ; il écoutait tristement les eaux du lac se briser contre son cachot, et se demandait en usant sous ses pas le pavé de sa couche : Quand arrivera le jour où le flot populaire se soulèvera aussi contre la tyrannie et l'ensevelira naufragée dans ses profondeurs ? Il désespérait

dans son cœur que les syndics et les deux conseils de Genève pussent jamais lutter avec avantage contre leurs puissans adversaires.

Mais il règne dans les cieux un Etre dont la Providence suit les destinées des peuples, devant qui l'humble république paraît à l'égal du plus puissant empire, à la voix duquel les événemens se disposent aussi dociles qu'au premier jour les étoiles dans le firmament; et dans les desseins immuables de ce Dieu, il était écrit que la petite ville presque ignorée prendrait rang au milieu des nations par sa puissance intellectuelle et morale, qu'elle s'élèverait assez haut pour mériter par la suite le glorieux nom de « Rome protestante. »

Le soleil de la liberté devait se lever sur Genève; pour ce pays, l'indépendance politique devait résulter de l'indépendance religieuse, le sang même des martyrs devait féconder la précieuse semence, chaque tête que faisait tomber la tyrannie était relevée par mille hommes empressés à la vengeance.

Du milieu de l'oppression jaillit une idée de salut; les citoyens courbés sous le joug firent entendre jusqu'en Suisse un cri d'alarme; Fribourg et Berne y répondirent: elles examinèrent les droits des citoyens de Genève, constatèrent leurs priviléges, s'engagèrent par une alliance

solennelle à en maintenir l'existence; libérales du grand bienfait de la liberté, elles en firent le présent à nos aïeux.

C'est par cet enchaînement de faits que se manifestait l'accomplissement des vues providentielles; c'était l'assurance de l'appui de Berne et les soldats qu'elle envoyait défendre Genève qui y répandaient insensiblement les principes de la Réformation; maintenant, vienne encore quelque occasion favorable, que l'on aperçoive sur les montagnes les pieds de ceux qui annoncent la bonne nouvelle, et Genève sera libre et réformée.

Au mois de juin 1532, les prêtres annoncent du haut de la chaire la prochaine publication d'un jubilé solennel, par le pape Clément VII, qui, à cette occasion, fera une ample distribution de pardons pour tous les pécheurs. Alors, dans la nuit du 8 au 9, quelques jeunes gens, secrets partisans de la Réforme, affichent, dans différens endroits de la ville, des placards où le pardon des péchés est promis sous la seule condition de la repentance et d'une foi vive en Jésus-Christ. Le lendemain, à peine circule-t-on dans les rues, que des groupes se forment devant ces placards et que des lectures à haute voix en sont faites. Le clergé s'en émeut. Si l'on simplifie ainsi la foi, si se repentir et croire

en Jésus-Christ sont les seules conditions du salut, que devenons-nous? à quoi sommes-nous utiles? on pourra se passer de notre ministère; chacun, retiré dans sa maison, occupé à lire la Bible, pourra se frayer la route du ciel; nos indulgences n'auront plus de débit, la confession devient inutile, l'absolution superflue, nous sommes détrônés!! Les prêtres se mêlent aux groupes, et chacun commente à sa manière le singulier écrit qui frappe tous les regards. La scène s'anime devant l'église de Saint-Pierre; là, un jeune homme, Jean Goulaz, prétend afficher au pilier un de ces placards qu'une main amie des prêtres a fait disparaître. Quelques-uns l'encouragent et brûlent d'entendre cette lecture; d'autres crient au scandale, à l'impiété, ils apostrophent Goulaz; le nom de « misérable luthérien » vole sur quelques bouches, une sorte de rixe s'engage. Un des plus animés contre Goulaz, est le chanoine Verli; il s'échauffe par degrés, il s'emporte, il prend le jeune homme à partie, et bientôt lui donne un soufflet. Goulaz indigné, sent le rouge de la colère lui monter au visage; il tire son épée et en perce le bras du chanoine. A grand'peine on sépare les deux combattans. Ce fait excite une violente rumeur et des commentaires différens dans la ville. On acquiert la certitude qu'il existe, parmi les ci-

toyens, un parti secret qui penche vers la Réforme; on se rappelle que beaucoup de gens ont refusé de s'abstenir de viande pendant le carême; les syndics interposent leur autorité, ils condamnent Goulaz à une forte amende, défendent, à son de trompe, d'afficher aucun écrit sans leur permission; le vicaire de l'évêque et le nonce du pape dominent le tumulte de leurs plaintes, et ce qui est plus effrayant, les Fribourgeois menacent de rompre l'alliance, si la Réforme s'introduit à Genève.

L'été se passe au milieu de ces préoccupations; au mois de septembre, arrivent à Genève, comme nous l'avons vu, et logent à la Tour-Perce, Guillaume Farel et son compagnon Antoine Saunier.

Farel est bientôt instruit de la disposition des esprits par Robert Olivetan, précepteur dans la ville, et par d'autres personnes auxquelles il est recommandé; il ne lui en faut pas davantage pour le décider à prêcher la Réforme. Il entretient ceux qui viennent le voir des abus du catholicisme, de la licence des prêtres, de la dégradation où est tombée, par leur faute, la religion de Jésus-Christ; il tient des assemblées fréquentes dans son appartement; il s'adresse à des hommes presque désabusés, il leur fait toucher au doigt les erreurs de la commu-

nion romaine; au bout d'un petit nombre d'entretiens, quinze citoyens ont déjà embrassé ses doctrines; ce sont : Ami Perrin, Dominique d'Arlod, Robert et Pierre Vandel, Jean Goulaz, Etienne Doda, Jean Sourd, Baudichon de la Maison-Neuve, Claude de Genève, Claude Salomon, Claude Bernard, Jean Chautemps, Claude Savoie, Ami Porral, Claude Roset. Ces bourgeois charmés racontent partout ce qu'ils ont entendu, ils inspirent à leurs amis un vif désir d'assister aux séances chez Farel; le local ne peut bientôt plus suffire à l'affluence des visiteurs.

Le bruit en vient aux autorités, au vicaire et au chanoine. Le conseil épiscopal s'assemble; sur sa décision, le conseil de la ville envoie deux syndics et le secrétaire Machard, demander aux ministres s'ils veulent venir parlementer avec les prêtres et défendre pardevant eux les discours hasardés qu'ils ont tenus en leur hôtellerie, leur promettant aide et protection, surtout quand ils ont vu la lettre de créance accordée à Farel par les seigneurs de Berne. Les ministres acceptent avec joie la proposition. Ils traversent les rues de la ville escortés par les syndics et suivis d'une foule immense qui les accable d'injures, de huées, des cris répétés : Ce sont des chiens ! Voyez passer ces chiens ! et dans

cet équipage ils arrivent au conseil. Là, sous la présidence de l'abbé Bonmont, vicaire de l'évêque absent, étaient rassemblés quatre-vingts prêtres bien armés et embâtonnés, prêts à défendre la sainte foi catholique, à mourir pour elle, ou plutôt à « faire mourir de male mort les deux méchans » que l'on introduit devant eux, seuls, désarmés, protégés uniquement par la présence des deux syndics.

Farel espère une conférence amiable et une dispute libre. Mais quelques instans avant son arrivée, le juge des excès, procureur fiscal de l'évêque, s'est levé au milieu de ses confrères et naïvement leur a dit : Prenez garde, n'entamez pas la dispute, ce Farel est redoutable ; si l'on en vient aux paroles, tous nos mystères seront dévoilés et nous serons confondus.

Alors les chanoines, s'adressant à Farel : Viens ici, méchant diable de Farel, viens répondre ! lui crient-ils : Que vas-tu faisant çà et là, pervertissant toute la terre ? qui t'a fait venir dans cette ville ! pourquoi es-tu venu la troubler ? par quelle autorité prêches-tu ? Moïse donna des signes à Pharaon, où sont les tiens ? as-tu une licence de notre Seigneur l'évêque pour prêcher en ces lieux ? peut-on reconnaître à tes vêtemens que tu as reçu les ordres sacrés ? Ton habit est celui d'un gendarme et d'un brigand.

Méchant homme, ministre de l'erreur, tu n'es venu que pour séduire le peuple !

A ce déluge d'injures, Farel demeure impassible ; puis quand il lui est permis d'ouvrir la bouche, relevant la tête avec noblesse, d'une voix forte et accentuée : « Je ne suis point un diable, » répondit-il, « j'annonce Jésus-Christ crucifié, mort pour nos offenses, ressuscité pour notre justification ; si bien que celui qui croira en lui aura la vie éternelle, mais qui ne le croira point, sera damné. A cette fin suis-je envoyé de Dieu notre bon père, ambassadeur de Jésus-Christ, obligé de prêcher à ceux qui me voudront ouïr, et ne tâche autre chose, sinon qu'on le reçoive par tout le monde ; suis venu en cette ville pour essayer s'il y a personne qui me veuille ouïr, suis devant vous prêt à rendre raison de ma foi et de ce que je prêche, s'il vous plaît de m'ouïr patiemment, à maintenir ce que je dirai jusqu'à la mort, n'ayant autorité que de Dieu duquel je suis envoyé ; d'ailleurs si je voulais user de récriminations, j'aurais ample matière à dire que vous et vos semblables avez causé par vos vies déréglées une infinité de désordres dans tout le monde chrétien, comme encore par vos dogmes superstitieux uniquement fondés sur des imaginations et des traditions humaines. »

A ces paroles, l'un des juges se lève et s'écrie : Il a blasphémé ! nous n'avons plus besoin de témoins, il a mérité la mort. Au Rhône! au Rhône ! il vaut mieux que ce méchant Luther meure que de troubler tout le peuple !

Farel, dégoûté de cette mauvaise parodie d'une scène du Prétoire, lui dit : Parle les paroles de Dieu et non celles de Caïphe ! Et tous, en poussant le cri : Tue ! tue ! le Luther ! se jettent sur Farel, le chargent d'injures, lui crachent au visage et le meurtrissent à coups de poings. Ils le repoussent ainsi hors de la salle du conseil, et le jettent à la rue au milieu des vociférations de la populace ameutée. Les blessures continuent à pleuvoir sur lui ; François Ollard, serviteur du vicaire, lui lâche un coup d'arquebuse ; heureusement l'arme éclate et ne fait aucun mal à Farel. « Le pet de ton arquebuse ne m'effraie pas, » lui dit avec sang-froid le courageux Réformateur ; et Guillaume Hugues, l'un des syndics, tout indigné de cette violation d'une promesse solennelle, criait : Vous êtes méchantes gens ! plus mauvais que nous ne pensions. Ces luthériens sont sous la protection de notre parole et des seigneurs de Berne ; on les fera partir, ne les tuez pas ! Et le bon vieillard voulait sonner le tocsin pour appeler au secours ; enfin le cortége arrive à la Tour-Perce, et pour l'heure Farel et Saunier sont sauvés.

Le lendemain ils s'embarquent secrètement sur un bateau avec Claude Bernard, Jean Goulaz et Ami Perrin, qui les déposent sains et saufs sur la côte entre Morges et Lausanne. Sans perdre de temps, ils se rendent à Grandson; là ils racontent leurs aventures, et Froment, l'un des prédicateurs de cette ville, jeune homme de vingt-trois ans, éloquent et courageux, se résout, sur les instances de Farel et malgré le danger, à essayer de réformer Genève.

Il y arrive le 3 novembre; il se rend aussitôt auprès des amis de Farel, s'annonce à eux, leur expose ses projets, leur demande des conseils et leur appui. Mais il les trouve froids, timides, embarrassés; aucun d'eux ne veut le soutenir, ils trouvent le moment inopportun, ils se rappellent l'insuccès de ceux qui ont voulu entreprendre cette tâche; leurs paroles versent le découragement et la tristesse dans l'ame de Froment. Le jeune homme recule devant une œuvre jugée si difficile; il sort de Genève et s'achemine effrayé et abattu le long du lac pour retourner dans le pays de Vaud. Mais bientôt une résolution généreuse le saisit au cœur; sa conscience lui reproche avec force d'abandonner la place sans avoir combattu; un trait de lumière frappe son esprit, il se rappelle ce que lui a souvent raconté Farel de ses commencemens

à Aigle, il ne continue sa route que lentement; indécis il s'arrête, il semble hésiter encore, puis brusquement il retourne sur ses pas et rentre dans Genève, poussé par un de ces mouvemens instinctifs familiers aux grandes ames, présages et garans de succès.

Deux ou trois jours après, on trouve affiché à tous les coins des rues des écriteaux ainsi conçus : «Il est venu un homme en cette ville qui veut enseigner à lire et à écrire dans un mois à tous ceux et celles qui voudront venir, petits et grands, hommes et femmes, même à ceux qui ne furent jamais en école; et si dans ledit mois ne savent lire et écrire, ne demande rien pour sa peine. Lequel trouveront en la grande salle de Boitet, près du Molard, à l'enseigne de la Croix d'Or, et s'y guérit beaucoup de maladies pour néant.» La foule, toujours curieuse de semblables avertissemens, s'empresse autour de ces écriteaux, chacun en dit son avis tantôt en bien, tantôt en mal. Les uns : Je l'ai entendu parler, il dit bien. D'autres : Puisqu'il ne demande rien pour sa peine, nous l'irons ouïr et verrons ce qu'il dit. D'autres : Méfiez-vous de lui, c'est un méchant luthérien qui vient nous abuser. D'autres : C'est un diable qui enchante tous ceux qui y vont.

Du reste, la foule se pressait dans la salle de

Froment, curieuse de voir se réaliser ses belles promesses; son attente était même surpassée, car l'étranger enseignait aussi l'arithmétique et donnait gratis des remèdes; de sorte que sa réputation et ses auditeurs augmentaient chaque jour. Quand il se vit ainsi en pied, il commença peu à peu et sans fracas à entretenir ses élèves d'objets étrangers au but principal de ses leçons; il prêcha les vérités évangéliques, faisant des sermons sur la Sainte Ecriture et principalement sur le Nouveau Testament, de quoi les enfans étaient très-étonnés, n'ayant jamais entendu pareille doctrine. De retour dans leurs maisons, ils racontaient à leurs parens ce qu'avait dit le maître, et ils leur inspiraient le désir de les accompagner aux leçons suivantes. Déjà le bruit s'en répandait par la ville, et les femmes qui prenaient part à ces réunions étaient dites ensorcelées. Les auditeurs de Froment n'apportaient pas tous les mêmes dispositions à ces exercices; les uns y venaient par moquerie et curiosité; les autres pour être instruits; des disputes de paroles s'élevaient journellement entre eux et tournaient plutôt à l'avantage de la réforme; plusieurs s'en retournaient dans leurs maisons convertis, et glorifiant Dieu; ils cherchaient à amener avec eux des prêtres, afin de les gagner au Seigneur; le plus grand nombre

résistait encore, disant au peuple : Vous arrêtez-vous auprès de ce diable? C'est un enchanteur. Que voulez-vous apprendre de ce petit folleton? — Les fous vous enseigneront la sagesse, répondaient les disciples du jeune docteur ; et quelquefois le cas arrivait. Claudine Levet, femme d'un bon citoyen, dévote, sachant lire, superstitieuse à merveille, n'avait pas encore consenti à aller entendre Froment ; elle le considérait comme un sorcier et ne voulait pas s'exposer à ses artifices. Un jour cependant, elle se laisse entraîner et accompagne quelques-unes de ses amies ; elle se rend à la salle de Boitet, munie de toutes armes propres à chasser le diable, comme chapelet, reliques, agnus-dei, etc. ; elle se place vis-à-vis de Froment après s'être recommandée à Dieu par des signes de croix et des prières, puis elle l'écoute attentivement. Le sermon fini, étonnée de ce qu'elle a entendu, elle s'approche de Froment et lui demande : Avez-vous bien prêché la vérité? — Oui, répond le prédicateur, tout ce que j'ai dit, je peux le prouver sur l'Evangile. — La messe ne s'y trouve donc point? fit-elle. — Non. — Ce livre sur lequel vous avez prêché est le Nouveau Testament? — Oui, c'est le mien. — Prêtez-le-moi. Et elle l'emporte. Arrivée chez elle, elle s'enferme dans sa chambre ; elle emploie trois jours

et trois nuits à lire sans relâche la Parole du Sauveur, ne mangeant ni ne buvant, dormant peu, toute affectionnée à sa lecture. Elle l'interrompt par des oraisons, des prières, des exclamations selon les mouvemens qui l'agitent; elle se sent saisie d'admiration en parcourant les pages du livre précieux; son cœur s'émeut, la vérité entre à flots dans son ame, elle pleure à chaudes larmes d'attendrissement et de respect, elle prie, elle reconnaît ses erreurs passées, elle en demande pardon à Dieu, puis elle fait venir Froment, et lui raconte la conversion qui s'est opérée en elle. Tous deux prient en commun, ils rendent des actions de grâces au Père des lumières, et depuis ce jour, cette femme publie partout la vérité qui lui a été dévoilée, elle gagne à sa cause ses parens et son mari, elle édifie par son exemple, elle rejette les dorures et autres ornemens de luxe pour les appliquer au soulagement des indigens: nouvelle Dorcas, elle est l'objet de leurs bénédictions et de leurs prières.

A quelque temps de là, Claude Pellin, vicaire de la Madelaine, se trouvait tranquillement à boire avec Claude Pasta, Ami Perrin et Claude Bernard, tous trois partisans de la réforme; ils causaient amicalement, devisant de choses et d'autres, quand la conversation vient à tomber sur Froment et sur ses prédications du Molard.

Le prêtre déverse sur lui le blâme, et se vante de le pouvoir réfuter quand on voudra, article par article, au moyen des Saintes Ecritures. Rendez-vous est donné et reçu. Le 31 décembre, les trois citoyens, accompagnés d'un de leurs amis, s'en vont à la cure de Pellin ; en entrant, ils jettent leurs épées sur un lit et de l'argent sur la table pour qu'on aille quérir du vin ; puis ils se mettent à boire en société avec plusieurs prêtres. Ils recommencent à provoquer Pellin et lui demandent sa réfutation. Celui-ci se lève, et leur lit un ouvrage de Nicolas de Lyra où sont contenues en effet des assertions contraires à celles de Froment. Les quatre amis répondent : Mais pour répliquer à la Parole sainte, que nous font les livres d'un Nicolas de Lyra qui n'est pas docteur approuvé ? vous aviez promis de réfuter Antoine Froment au moyen de la Bible ; faites-le donc si vous le pouvez !

A ces mots, une troupe de prêtres se précipite dans l'appartement, précédée par un maître d'école de la Roche, une épée nue dans la main. Claude Bernard indigné s'écrie : Qu'est ceci? Nous sommes venus à la bonne foi, nous avons envoyé quérir à boire, nous avons jeté nos épées sur le lit, nous ne sommes venus que quatre dans votre maison pour discuter, et vous faites venir séditieusement une troupe de prêtres en

armes ! qu'est-ce que cela signifie ? Et par un brusque mouvement, tous quatre sautent sur leurs épées ; puis pêle-mêle et en tumulte, ils descendent dans la rue et crient au secours. Quelques citoyens se joignent à eux, ils courent s'assembler à la Madelaine dont ils font leur place d'armes.

Les prêtres, de leur côté, sonnent le tocsin, réunissent leurs partisans et remplissent de leur nombre la rue des Chanoines ; les deux troupes vont engager une lutte qui sera sérieuse et acharnée ; mais aux premiers sons de la cloche, le lieutenant de police accourt, il s'approche des réformés groupés autour de la Madelaine, au nom de sa charge il leur impose silence et leur défend toute agression ; ceux-ci fidèles à la loi obéissent humblement et s'arrêtent. Le magistrat monte en hâte à la rue des Chanoines où il rencontre la troupe des prêtres qui se préparait à descendre ; il leur enjoint de poser les armes et de regagner leurs habitations ; la plupart exécutent cet ordre ; Guillaume Canal, plus ardent, lève son arquebuse sur l'officier de justice et va lâcher son coup ; heureusement on lui retient le bras à temps et on l'envoie expier en prison son audacieuse révolte. Cette première scène qui menaçait de devenir sanglante, est ainsi apaisée ; les conseils défendent aux prêtres

de sonner le tocsin et d'attaquer en armes les bourgeois ; à ceux-ci de se rendre à l'avenir aux prédications de Froment que l'on contraindra au silence ; ils décident que le seul prédicateur autorisé sera Christophe Boquet, celui qui a prêché l'Avent et dont les discours ont été généralement goûtés.

Ce Christophe Boquet est un cordelier attaché dans l'ame aux principes de la réforme ; il use d'une grande modération dans ses paroles, évitant d'indisposer les deux partis ; mais que la réforme fasse des progrès dans Genève, et l'on peut compter qu'il abandonnera bientôt le catholicisme pour embrasser la cause nouvelle et s'en montrer un des plus fermes appuis.

Le lendemain de la scène que nous venons de rapporter, le 1er janvier 1533, Boquet monte en chaire et parle devant un concours immense d'auditeurs ; à l'issue de son sermon, le peuple encore ému des événemens de la veille, se précipite au Molard pour entendre Froment ; la grande salle de Boitet en un instant est pleine, et la foule est encore accumulée aux portes. Alors elle fait entendre ce cri répété : Au Molard ! au Molard ! On entraîne le prédicateur au milieu de la place ; on le hisse sur un banc de poissonnière, chaire improvisée, et derechef l'assemblée s'écrie : Parlez-nous la Parole de Dieu, nous

sommes prêts à l'entendre ! — C'est elle aussi qui demeurera éternellement ! répond Froment ; il parle, et sa voix retentissante parvient distincte à toutes les oreilles, tellement que les plus éloignés entendent comme ceux qui le touchent. Le prédicateur se jette à genoux, il prie le Seigneur avec gestes et avec larmes d'éclairer ce peuple et de lui accorder son secours. Puis commandant un profond silence, il lit les paroles de son texte dans le chapitre VII de saint Mathieu : *Donnez-vous garde des faux-prophètes qui viennent à vous en vêtemens de brebis et sont par dedans des loups ravissans; vous les reconnaîtrez à leurs fruits*. C'est le devoir du chrétien, dit-il, d'apprendre à discerner ce que notre Dieu nous a baillé par ses Saintes Ecritures ; nous ne devons rien y ajouter ou en retrancher, de plus être régénérés par l'Esprit de Dieu, revêtir un nouvel homme qui est Christ, et dépouiller le vieil qui est la chair, péché, Satan, idolâtrie, hypocrisie, orgueil, avarice, qui est la racine de tout mal avec la fausse doctrine de l'antechrist. Dieu veut que nous ayons simplesse sans amertume ni fiel ; si nous cheminons comme il nous enseigne en sa parole, facilement nous vaincrons nos ennemis, à l'imitation de notre bon Sauveur, qui par sa vie a vaincu ses ennemis, leur amolissant le cœur par

sa douceur et bénignité, non à battre et frapper, non à tuer et brûler, ainsi que font les tyrans et adversaires de sa parole. »

Pendant qu'il parle avec le plus d'entraînement et d'énergie, on voit descendre sur la place Pétremand Falquet, grand sautier de la ville, qui vient défendre à Froment de continuer son discours. Celui-ci se tourne vers l'interrupteur, et d'une voix plus élevée encore : « Il vaut mieux, lui dit-il, obéir à Dieu qu'aux hommes; Dieu me commande que je prêche sa Parole, toi tu me le défends, je n'en ferai rien par ton commandement, car je ne suis pas tenu de t'obéir; et s'adressant au peuple : Ne vous troublez pas, mes amis, continue-t-il, mais écoutez ce que le Seigneur Jésus-Christ dit de ceux que l'on regarde comme de faux prophètes, qui viennent à vous en habits de brebis, et par dedans sont des loups ravissans, vous les reconnaîtrez à leurs fruits. » Puis il reprend avec une animation toujours croissante : « Qui sont les faux prophètes ? quelle est leur doctrine ? quelle est leur vie ? comment sont-ils vêtus et marqués? il faut fuir cette doctrine, véritable peste venue peu à peu sous couleur de sainteté. Ces faux prophètes que nous n'avons pas su éviter, quoique Jésus-Christ les eût montrés au doigt et que les apôtres eussent averti de leur venue, ce Dieu du temps que l'on adore,

c'est le pape, les prêtres, moines, caffards et tous autres de son ménage.

» On va sans cesse criant contre nous : C'est vous qui êtes les faux prophètes ; votre doctrine n'est que de deux jours, tandis que la nôtre est ancienne ; pendant que les nôtres ont régné, nous étions en bonne paix et amitié ; depuis que vous êtes venus prêcher, il n'y a que guerre, peste, mauvaises années, divisions, noises, malveillance.

» Eh bien, mes frères, pour décider entre les deux partis, il faut un juge, des témoins, des raisons et des lettres-patentes. Nous prendrons pour juge Dieu, qui ne fait acception de personne ; Jésus-Christ, les prophètes et les apôtres pour témoins ; pour lettres signées et scellées du sang de Jésus-Christ, son Evangile. Le vrai Christ est celui qui nous a rachetés de son sang ; le faux Christ dit qu'il nous rachète par sacrifices ou autrement. Point d'autre pardonneur de péchés, ni rédempteur que le vrai Christ qu'il faut chercher par une vraie foi, là sus, à la droite du Père, non au profond de la maison, dans une armoire, ainsi que font vos nouveaux rédempteurs et purificateurs. Les faux prophètes viendront, non seulement en vêtemens de brebis, mais en longues robes et dévoreront les femmes veuves ; non que les longues robes soient défen-

dues ; mais bien la superstition, hypocrisie, etc. Ces faux prophètes, ce n'est pas nous, car nous ne donnons pas à entendre au peuple de nous donner ses biens, afin que nous le sortions du purgatoire. D'ailleurs Jésus-Christ et les Apôtres les désignent clairement, en les appelant citernes sans eau, mangeurs de troupeau, antechrists, moqueurs des magistrats, méprisant la Seigneurie et renonciateurs de Jésus-Christ. Saint-Paul les nomme gens hors de foi, défendant le mariage et les viandes ; alors leur pape défend le mariage et permet la débauche.

Froment continue avec la même force et la même hardiesse. Tout à coup, Claude Bernard qui voit arriver en armes les prêtres, le procureur fiscal, le lieutenant de la ville, crie : Sauve, sauve, Froment ! voici les prêtres ! pour l'honneur de Dieu qu'il n'y ait pas de sang répandu ! — Froment veut résister et achever son discours; mais ses amis l'entraînent, et le font secrètement entrer dans la maison du réformé Jean Chautemps. Les prêtres irrités voient échapper leur victime, et la foule s'écoule lentement, profondément émue, tout agitée encore de la scène extraordinaire qui a frappé ses regards et des paroles hardies qu'elle a entendues.

Pendant la nuit, Froment passe dans la maison d'Ami Perrin, et plus tard se réfugie chez

l'apothicaire Aimé Levet, mari de Claudine. C'est contre ce dernier que se dirige alors la rage de la populace catholique; elle lance des pierres contre son magasin, brise ses vitres et ses fioles, salit de boue le devant de sa maison. Un jour que Froment se hasarde à traverser les ponts du Rhône, les femmes de ce quartier se précipitent sur lui, et au milieu des plus affreuses vociférations se disposent à le jeter dans la rivière; heureusement quelques réformés inquiets accourent à ces clameurs; ils délivrent leur ministre et l'un d'eux donne un soufflet à une des femmes les plus acharnées. Froment, calme malgré le danger qu'il a couru, blâme ce mouvement d'une vivacité emportée; en même temps, il comprend que son séjour à Genève n'est plus praticable; accompagné de quelques amis, il retourne à Yvona, sur les bords du lac d'Yverdon, porter la Parole à des cœurs plus disposés à l'entendre.

Transportons-nous maintenant au 26 mars. Pourquoi cette longue députation de catholiques qui se dirige vers le Conseil, le front courroucé, la plainte à la bouche? C'est que la position des réformés est bien changée, et leur nombre considérablement accru; Christophe Boquet, dont nous pressentions la conversion prochaine, s'est effectivement élevé avec force et

liberté contre la messe et le culte des saints ; sa hardiesse l'a fait renvoyer de la ville ; un bonnetier, nommé Guérin, homme capable et très-versé dans la connaissance des Saintes Ecritures, a rassemblé le troupeau sans pasteur, il s'en est constitué le chef, il a prêché sans relâche dans les maisons particulières et dans un jardin du Pré-l'Evêque, il a célébré la communion sous les deux espèces, et quand pour prix de ses efforts on l'a renvoyé de Genève avec sa famille, son serviteur a su le remplacer, et les brebis persécutées ont toujours entendu la Sainte Parole. Claude Salomon et Beaudichon, irrités de ces mesures rigoureuses, se sont rendus à Berne ; ils ont exposé aux seigneurs de ce canton la situation religieuse de leur patrie, ils ont obtenu une lettre de reproche sur la manière dont on a traité Farel et Froment, et ils rapportent au Conseil des exhortations à laisser librement prêcher l'Evangile ; c'est pour prévenir une réponse favorable à la cause réformée, que plus de deux cents catholiques se sont formés en procession et envahissent la salle du Conseil. L'un d'eux s'écrie aux applaudissemens de tous : Qui sont ces gens qui nous prêchent ? quelle est leur charge? quelles sont leurs intentions ? Nous voulons qu'on les amène ici ; et nous n'en sortirons pas que la chose ne soit exécutée. — Vous connais-

sez, répondent les syndics, les intentions de Messieurs de Berne; ce sont nos meilleurs alliés; ils demandent que leur doctrine soit enseignée dans la ville; voulez-vous donc que nous l'empêchions et que nous attirions ainsi sur notre pays la colère de Leurs Excellences? — Faites justice, crient les catholiques en élevant les mains, faites justice et nous vous soutiendrons: ne craignez rien: faites ensorte que nous ne soyons pas insultés, injuriés, entièrement opprimés par ceux qui ne cessent de nous traiter de Papistes et de Pharisiens; ne permettez pas qu'il y ait deux partis dans l'état, et qu'on entende dire impunément par toute la ville: Séparons-nous de ces idolâtres, de ces faux témoins, et rangeons-nous du côté de ceux qui ont de meilleurs sentimens. Voilà ce qu'ils disent; voilà comment ils nous traitent! Délivrez-nous de ceux qui allument ainsi le flambeau de la discorde; faites comprendre à tous les citoyens qu'il ne doit y avoir parmi eux qu'un seul esprit, que tous ne doivent penser qu'à maintenir les libertés de la ville et à la garantir contre les entreprises de ses ennemis!

Les syndics cherchent encore à les adoucir par de bonnes paroles; ils ne veulent pas se conformer de suite à des désirs aussi violemment exprimés; alors les catholiques quittent

salle, courroucés, décidés à maintenir leur communion par eux-mêmes, et à ne pas faire grâce aux luthériens, si l'occasion s'en présente. Elle ne tarde pas long-temps.

Deux jours après, le 28 mars, vendredi de la Passion, le peuple s'assemble autour du temple de Saint-Pierre, comme pour assister au service religieux et entendre l'Evangile du jour; mais un bruit sourd se répand parmi les réformés, que ce n'est qu'un prétexte, et que les prêtres ont formé le dessein d'avoir leurs vêpres genevoises et d'exterminer toute la race des hérétiques. Justement effrayés, ils se rassemblent en armes chez Baudichon, au nombre d'environ soixante hommes, et ils envoient Pierre Vandel à la cathédrale pour sonder la disposition des esprits et les avertir si quelque danger les menace. Vandel arrive à Saint-Pierre; là un étrange spectacle frappe ses regards; plus de sept cents hommes s'agitent en tous sens sur la place, animés par cent-cinquante prêtres qui leur persuadent que les réformés veulent saccager les églises et détruire le service divin. Et le peuple de répondre à grands cris : Nous voulons aller sur ces chiens de luthériens, pires que des Turcs, et ne plus souffrir pareille infection dans notre ville! Ils courent dans leurs demeures chercher des armes, ils reviennent bruyamment se for-

mer en rangs épais. Vandel hasarde quelques mots sur les horreurs de la guerre civile, la troupe se jette sur lui, le foule aux pieds; un nommé Portier le blesse d'un coup de poignard par derrière, et les syndics présens le dérobent à grand'peine à la rage des assassins. Les cris de : Au feu! aux armes! se font entendre; les portes de la ville sont fermées, on met les cloches en branle, chacun s'apprête à jouer un rôle dans le drame sanglant qui se prépare; on distribue à chaque catholique un rameau de laurier en signe de ralliement, les prêtres vont se jeter à genoux devant le grand autel, ils se recommandent à Dieu et à la sainte Vierge; avec tout le peuple ils entonnent le *Vexilla Regis* et le *Salve Regina;* tous répètent : Aujourd'hui notre Seigneur est mort pour nous et pour nos péchés, nous n'épargnerons pas non plus de répandre notre sang pour son honneur, et nous prendrons vengeance de ses ennemis qui, à leur manière, le crucifient aussi brutalement que les Juifs. On sort les canons de l'arsenal, la foule se met en marche, elle se grossit à chaque pas, elle arrive au Molard en une masse de deux mille cinq cents hommes; la grande bannière flotte déployée, et un long houra accompagne cette vue; la maison de Baudichon va être assiégée par de l'artillerie; six pièces sta-

tionnent devant le lac, et les femmes elles-mêmes se disent les unes aux autres : Nos maris combattent les hérétiques, faisons aussi la guerre à leurs femmes, que toute la race soit exterminée! Accompagnées de leurs enfans, elles apportent des pierres dans leurs tabliers, bien décidées à se mêler dans la bataille.

Les réformés croient que leur heure est venue; malgré tous leurs efforts, ils n'ont pu rassembler que deux cents hommes; ils risquent d'être pris entre deux corps de gens armés, ceux du Molard et ceux de Saint-Gervais, qui vont les attaquer par derrière; ils savent qu'ils n'ont aucune miséricorde à espérer, que les relations de famille qui les unissent aux catholiques rendent seulement les haines plus vigoureuses et plus envenimées, qu'il s'agit de vaincre ou de périr. Malgré le danger, ils ne perdent pas courage; ils préfèrent le martyre à l'apostasie; amoncelés dans la rue des Allemands, ils font leurs préparatifs de défense et s'excitent à demeurer fidèles à leur religion. Encore quelques instans et le canon grondera dans les rues, les habitans de cette ville naguère si paisible s'égorgeront dans une horrible mêlée; le sang coulera à longs flots sous la main de frères et d'anciens amis, la Réforme sera perdue à Genève, les prêtres échauffés du carnage pourront redresser et raf-

fermir, sur un monceau de cadavres, l'étendard de leur foi qui vacillait emporté par le souffle puissant de la Réforme ; la ville, déchirant ainsi ses propres entrailles, sacrifiant elle-même ses propres citoyens, demeurera dépouillée et sans défense devant ses nombreux ennemis qui, comme une meute ardente, arriveront haletans à la curée; le duc et l'évêque reprendront ce pouvoir qui échappe à leurs mains, c'en est fait de la liberté de Genève.

Heureusement Dieu guide sur le lieu de la scène une vingtaine de Fribourgeois amenés dans la ville par le commerce; ils se précipitent éperdus au milieu des épées nues et devant la bouche des canons; ils parlent avec feu à ces citoyens égarés, du salut de leur patrie; ils leur rappellent leurs anciens sermens, ils les citent au tribunal de l'opinion universelle, ils leur font redouter la vengeance de Berne et de Fribourg, ils leur demandent s'ils sont assez fous que de s'égorger ainsi pour l'amour de quelques moines. Les armes tombent des mains des assaillans, la foule abandonne les prêtres restés seuls sur la place, une trève est conclue; grâce à ces Fribourgeois, des ôtages sont donnés, Genève est sauvée.

Le 4 mai suivant, le salut de la ville est remis en question.

Ce dimanche-là, les catholiques méditent une sédition nouvelle; ils savent que le parti réformé est affaibli par l'absence de plusieurs citoyens partis pour la foire de Lyon; vers les six heures du soir, le prêtre Pinet attaque de paroles Ami Perrin sur la place de Saint-Pierre, comme s'il s'agissait d'éclaicir quelque point de religion; des paroles on en vient aux coups, quelques épées brillent, la lutte va s'engager; cependant la paix se conclut et les deux partis descendent au Molard pour y boire ensemble. Ce n'était pas le compte des prêtres; à huit heures ils font sonner le tocsin et arrivent armés sur la place; les citoyens accourent aux sons de la cloche, plus de quinze cents se confondent dans un immense tumulte; le chanoine fribourgeois Verli s'écrie, l'épée à la main: Où sont ces luthériens? Suivez-moi, bons catholiques; et frappant d'estoc et de taille, il s'élance au milieu des réformés et entame un sérieux combat. Le sang coule, le syndic Coquet est récompensé de ses tentatives de médiation par une blessure à la tête, l'effroi circule dans tous les rangs, la nuit épaissit ses ombres, redouble la terreur; enfin Verli frappé par une pique ennemie tombe sur le pavé, et la lutte se termine à la mort de ce valeureux champion.

Mais les conséquences sont désastreuses pour la Réforme.

Les Fribourgeois, irrités de la mort de leur compatriote, redemandent son corps; ils envoient une ambassade soutenue de cent des amis de Verli et chargés d'obtenir justice; ils appuient de leur crédit l'évêque, depuis long-temps éloigné de Genève et qui y rentre le 1er juillet accueilli par les soumissions des citoyens; ils exigent la condamnation des meurtriers du chanoine; après quelque résistance, les Conseils obéissent, et le 7 août ils font trancher la tête au charretier Pierre Comberet, pour un acte de défense légitime qui, en toute autre occasion, lui eût valu l'ovation et des récompenses.

Mais, faible envers les Fribourgeois, le Conseil demeure inaccessible aux prétentions de l'évêque, et le prélat, irrité de cette opposition prononcée, quitte Genève pour n'y plus rentrer; il espère que ce départ consternera la ville: il se trompe; les citoyens sont déjà familiarisés avec les foudres de l'église, ils savent qu'elles font plus de bruit que de mal, ils se rient des menaces de leur évêque impuissant, et dès ce jour ils adoptent, comme dicton populaire, pour témoigner leur mépris de quelqu'un ou de quelque chose: Je ne m'en soucie pas plus que de Beaume.

A la fin de septembre et dans les premiers jours d'octobre, nous retrouvons, prêchant dans

les maisons et aux coins des rues, Antoine Froment et son ami Alexandre Camus Dumoulin, parisien de naissance, que la persécution a conduit en Suisse. A la première nouvelle du départ de l'évêque, ils sont accourus au grand danger de leurs personnes, mais aussi au grand détriment de la papauté.

Les Conseils désirent, à la considération de leurs utiles alliés les Fribourgeois, maintenir à Genève la doctrine catholique; comme, d'un autre côté, les messages répétés des Bernois leur enjoignent de laisser à tous la libre profession de la communion par eux préférée, ils se décident à ouvrir un vaste champ aux deux partis, et afin de neutraliser l'influence pressante de Froment et de Dumoulin, ils font venir de Montmélian un ancien docteur de Sorbonne, Guy Furbity, dominicain célèbre, érudit, doué de quelque éloquence, mais en même temps impérieux, emporté, animé d'une violente haine contre la Réforme. Furbity arrive à Genève pour prêcher l'Avent; ses premières prédications portent déjà l'empreinte de son âpre caractère; on y remarque plus d'injures adressées à la cause réformée, que de solides raisons contre elle; il rabaisse à plaisir les prédicateurs de cette communion, pour élever aux nues les prêtres demeurés fidèles à la foi catholique;

selon lui, le prêtre est supérieur à la Vierge Marie; celle-ci n'a mis au monde Jésus-Christ qu'une seule fois, tandis que le prêtre a la puissance de le faire venir du ciel aussi souvent qu'il souffle sur une oublie et qu'il prononce les paroles sacramentelles : Ceci est mon corps. Il compare le miracle de la naissance du Sauveur à celui de la transsubstantiation, disant, en termes ridicules et impies, que Jésus-Christ, dans l'hostie comme dans le sein de Marie, est aussi petit qu'une fourmi; puis il s'étonne du scandale qu'éprouvent quelques-uns à l'entendre ainsi parler « selon la pure doctrine de Dieu. »

Le sermon qu'il prononça le 2 décembre occasionna une scène animée et eut de graves conséquences.

Ce jour-là, on le conduit pompeusement dans la cathédrale, accompagné d'une troupe de soldats, comme s'il avait besoin d'escorte et qu'il eût à redouter quelque persécution. La foule était immense; beaucoup de protestans, attirés par la curiosité, s'étaient aussi rendus dans le temple, et parmi eux Froment et Dumoulin. Le prédicateur prend pour texte ce passage de l'Evangile où il est question des bourreaux qui se partagent les vêtemens de notre Seigneur; armé de ces paroles, il les applique à ceux qui déchirent l'église, aux Ariens, aux Sabelliens, aux

Vaudois et aux Allemands ; il s'emporte contre ceux qui mangent de la viande les vendredis et les samedis, qui lisent l'Ecriture-Sainte dans la langue vulgaire, qui parlent de secouer l'autorité du pape, de l'évêque et du clergé ; il déclame contre les novateurs, contre tous ceux qui les protègent ; il exhorte ses auditeurs à rompre commerce avec de pareilles gens, et il termine son discours par une bravade aussi téméraire qu'insensée : Que les luthériens s'avancent pour me combattre, s'écrie-t-il ; qu'ils s'avancent ces hommes pires que les Juifs, que les Turcs, que les païens ! Qu'ils viennent ! Mais non, ils se garderont bien de se montrer, ils sont trop lâches, ils n'apparaissent sous les cheminées que pour tromper les pauvres femmes !

Les catholiques applaudissent à ces mots ; les réformés se regardent confondus d'une pareille apostrophe. Froment s'élance sur un banc élevé ; et de là, d'une voix de tonnerre : Messieurs, Messieurs, dit-il, écoutez ce que je veux vous dire.

Le peuple s'arrête, le silence s'établit, tous les yeux se tournent vers celui qui a la hardiesse de prendre ainsi la parole.

Je veux être brûlé tout vif, s'écrie Froment, pour maintenir que tout ce que cet homme a dit n'est que menterie et paroles de l'antechrist;

et il commence, encouragé par Dumoulin, à réfuter Furbity, article par article. Celui-ci demeure muet et comme terrassé par une attaque aussi directe et aussi fondée, car Froment s'appuie sur l'Ecriture-Sainte, sur des passages nombreux et irrécusables. Mille cris confus s'élèvent de tous les coins de l'église. Les protestans : C'est bien dit! Que l'autre réponde maintenant! Les prêtres, les chanoines et les autres catholiques se répandent en clameurs : Tue, tue, au Rhône, le méchant luthérien ; ils se précipitent sur les deux Réformateurs ; les évangéliques s'avancent à leur rencontre et font à leurs ministres un rempart de leurs corps. Beaudichon ne perd pas Froment de vue ; il tire son épée, se poste à la porte du temple : Si quelqu'un le touche, dit il, malheur à lui, je le tuerai. Froment s'échappe hors de l'église. Vous avez tout gâté, lui dit Perrin ; nos affaires allaient si bien, vous avez tout perdu! — Vous ne savez ce que vous dites, répond le Réformateur ; c'est tout gagné et non pas perdu, car tout est au-dessus à cette heure... et il se perd dans les rangs du peuple et gagne la maison de Beaudichon qui lui offre un sûr asile.

Moins heureux que lui, Alexandre Dumoulin monte sur les degrés en dehors de la porte du temple, et tout en disant : N'est-il pas vrai?

Froment ne l'a-t-il pas bien repris? Je vais vous prouver comme quoi c'est un faux prophète.... il est saisi par la soldatesque qui le conduit au Conseil; là il est condamné à mort; on commue cette sentence en un bannissement perpétuel, crainte du roi de France et des seigneurs de Berne. Arrivé hors de la porte de Saint-Gervais, Dumoulin se retourne, il s'adresse à la foule qui s'est pressée tumultueusement sur ses pas, il lui parle avec véhémence pendant plus de deux heures, et cette dernière prédication du courageux français à la population genevoise, gagne à la Réforme plusieurs citoyens.

Ici, Dumoulin quitte pour jamais nos murs où il a fait briller une vertu intrépide; il va être conduit à Lyon, son zèle l'entraînera à y propager les nouvelles doctrines, les tribunaux le saisiront, le condamneront, et le feront partir pour Paris où le bûcher terminera son honorable vie; c'est avec regret que nous ne l'accompagnons pas dans le reste de sa carrière; il faut nous souvenir que c'est de lui qu'a été dite cette belle parole: Si cet homme n'est pas sauvé, jamais homme ne pourra obtenir son salut. Il n'a fait qu'apparaître sur l'horizon de la route que nous nous sommes proposé de parcourir; mais nous devions un mot et une larme à la mémoire d'un homme dont les sentimens et la vie

sont dignes de notre admiration, et qui par sa mort est devenu l'un des martyrs les plus glorieux de la cause protestante.

Berne décidée à réformer Genève, y envoie Farel. A peine l'arrivée de ce redoutable athlète est-elle connue dans la ville, qu'une insurrection catholique plus vaste encore que les précédentes commence à s'organiser, et qu'une armée entière se lève pour écraser l'homme dont on craint la parole puissante. Les mêmes détails se retrouvent ici : la sédition parcourt les rues, les prêtres se mettent à la tête du peuple, ils lui prodiguent du vin pour l'échauffer ; Beaudichon cache Farel dans son fenil, les Evangéliques se réunissent en armes pour se défendre, trois jours et trois nuits les deux partis demeurent en observation, et si le sang n'est pas répandu, c'est à la fermeté des Conseils et à l'intervention des syndics que Genève en est redevable.

Mais un grand changement va être imposé à la politique des Conseils ; jusqu'ici ils ont habilement concilié les intérêts politiques et religieux du pays, ils ont réussi à conserver alliés fidèles, malgré leur tendance opposée, Berne et Fribourg ; la première placée à la tête du mouvement de réforme, chef-lieu de la propagande religieuse en Suisse ; la seconde centre de la résistance catholique. Ils se sont maintenus dans

une sorte de juste-milieu à force de sagesse et de circonspection; mais actuellement la position n'est plus tenable; les deux partis redoublent leurs instances; Fribourg demande qu'on interdise la prédication aux Evangéliques, sinon elle rompra le traité de combourgeoisie. Berne manifeste vivement ses intentions; ses ambassadeurs arrivent au sein des Conseils, ils jettent sur la table la lettre d'alliance et protestent qu'ils vont en arracher leur sceau, si justice n'est pas faite de Furbity qui les a insultés du haut de la chaire.

Toute conciliation est impossible. Les Conseils agités de mille pensées demeurent en suspens; ils repassent dans leur mémoire les services que leur ont rendus les deux villes, ils calculent les avantages réciproques des deux alliances entre lesquelles ils doivent opter. L'opinion publique les déborde et les dépasse; les réformés ont doublé en nombre; c'est une de ces époques saillantes où la masse des esprits est entraînée par un seul torrent vers un même but; il faut ou lutter franchement contre lui, au risque de périr; ou se mettre à la tête du mouvement afin de le contenir et de le diriger: toute autre voie est dangereuse et superflue. C'est Berne qui l'emporte, c'est elle que désignait le vœu populaire; les conseillers conjurent avec larmes les ambassadeurs de ne pas effectuer leur

menaçante résolution, et au refus du vicaire, ils envoient des soldats chargés de veiller sur Furbity et de ne le pas perdre un instant de vue.

Furbity, avouons-le, Furbity, défenseur d'une cause maintenant désespérée, déploie de grandes ressources et parfois l'élan d'un noble caractère. Le 1er janvier 1834, il monte en chaire à Saint-Pierre, toujours escorté par les soldats du Conseil. Ne vous souciez pas de ces gardes qui me sont données, dit-il à la foule; mes amis, je vous en conjure, ne vous troublez pas; ce que j'ai prêché, je saurai le maintenir d'après la Parole de Dieu. Tous les hérétiques qui suivent cette nouvelle religion, sont gens lubriques, gourmands, ambitieux, homicides, larrons, qui n'aiment que leurs sensualités, vivent bestialement sans reconnaître Dieu ni leurs supérieurs, mais veulent être en une liberté damnable; aussi de tout le pouvoir de mon esprit et de ma langue je m'oppose à eux. Puis, selon l'usage, il adresse à toutes les classes de la société des complimens à l'occasion de la nouvelle année, et quand il en vient aux Luthériens: « Que Dieu les convertisse, dit-il, qu'il les fasse renoncer à leur méchante hérésie, sinon qu'il leur donne la fièvre quarte, et ce ne sera pas moi qui chausserai leurs mitaines. » Enfin, par un mouvement plein d'émotion et d'éloquence, il donne sa bénédic-

tion au peuple, il le conjure de se tenir en garde contre les séductions du temps, et lui fait solennellement ses derniers adieux ; l'assemblée attendrie verse des larmes, mais lui, calme, la sérénité sur le front, il se remet entre les mains des soldats, et regagne le lieu qui lui sert de prison et de demeure.

Encouragé par ce succès, le vicaire lance le même jour dans toutes les paroisses un mandement par lequel il défend toute prédication des Evangéliques, et ordonne de brûler incessamment les Bibles allemandes et françaises que l'on pourra trouver dans la ville, démarche funeste à la cause catholique, qui en assure l'impopularité et en hâte considérablement la chute.

Enfin, le moment de la grande dispute dès long-temps préparée, commence à s'approcher ; à Farel et à Froment est venu se joindre Viret, souffrant encore d'un coup d'épée reçu près de Payerne ; les ambassadeurs bernois insistent pour que l'on confronte Furbity avec ces trois prédicateurs, et qu'il ait à justifier par la Sainte Ecriture les discours qu'il a prononcés le 2 décembre et le 1er janvier. Si nous n'y avisons, dit un des membres du Conseil, Berne va rompre sa combourgeoisie avec nous ! — Eh bien ! de par Dieu qu'elle le fasse ! s'écrie le syndic Baud indigné. Un long murmure accueille ces paroles, et celui

qui les a proférées sort de la salle, malmené par ses collégues. Jour est pris pour la dispute. Elle commencera le 27 janvier.

Au jour fixé, s'assemblent dans la grande salle de l'hôtel-de-ville les 24 membres du Petit-Conseil, les Deux-Cents, les ambassadeurs bernois, leurs prédicateurs Farel, Froment et Viret, et les principaux chefs de famille. On introduit Furbity, qui a enfin consenti à venir défendre les paroles incriminées dans les deux discours.

Le premier syndic se levant, s'adresse à Furbity: Qu'avez-vous à dire, bon père, à ce que ces Messieurs proposent (en montrant les ambassadeurs) et à leur accusation, que vous les avez comparés aux bourreaux de notre Seigneur?

Messieurs, répond le chanoine, jamais je ne parlai et ne voulus parler contre l'excellence de Messieurs de Berne, lesquels je tiens gens de bien et ne voudrais en dire du mal; ceux qui vous ont rapporté ceci sont méchantes gens, que je sache; je suis religieux et docteur de Paris; je ne puis ni ne dois répondre devant vous qui n'êtes pas mes juges; ce serait faire tort à mon ordre, à la faculté de Paris et à toute l'église dont j'enfreindrais ainsi les priviléges et franchises.

Pourquoi alors, lui crie l'ambassadeur de Berne, avez-vous consenti de prouver votre dire

sur la Parole de Dieu ? et encourageant du geste Farel, celui-ci se lève et dit :.

Notre maître, où donc avez-vous vu que Jésus-Christ, un prophète ou un apôtre, ait voulu être remis à un juge spirituel et ait refusé de comparaître devant un juge temporel ? Jésus-Christ ne répondit-il pas à Pilate ? Saint Paul ne parut-il pas devant Félix et devant l'aréopage ? Etienne, saint Jean, saint Pierre, ne vinrent-ils pas rendre raison de leur foi au Conseil des Juifs ? Soyez aussi soumis à vos supérieurs.

Ce n'est pas avec vous que je disputerai, dit Furbity ; qu'on me conduise à Paris, qu'on y assemble les savans, et je saurai parler, je l'ai fait ; mais ici c'est à des ignorans que j'ai à faire. .... et il s'arrête dédaigneusement.

Chacun doit être prêt à rendre raison de sa croyance, répond Farel ; et si vous avez vaincu des savans, qui vous arrête de confondre notre ignorance ?

Les ambassadeurs de Berne donnent alors lecture des sept passages qui les ont choqués dans le discours de Furbity ; et celui-ci tout en réservant ses droits et en soutenant son dire ; déclare n'avoir pas voulu offenser les puissans Seigneurs de Berne. L'assemblée est levée et la discussion ajournée.

Furbity continuant à récuser ses juges, on s'adresse au vicaire pour avoir des tenans contre les réformés. Le vicaire et le Conseil épiscopal refusent de se prêter à cette dispute, ils demandent qu'on relâche le chanoine et qu'on le remette à ses juges naturels; Furbity consent enfin à se défendre par la Sainte Ecriture, et le 29 janvier la séance est rouverte.

Farel prend la parole et s'adresse à Furbity: « Je remercie Dieu qui vous a donné le cœur de vouloir maintenir par la Sainte Ecriture ce que vous avez prêché et d'en rendre raison; puisqu'il est ainsi que nous sommes tous faits à l'image de Dieu et que notre Seigneur Jésus-Christ est mort pour nous, pour l'honneur de ce bon père qui nous a créés, pour l'amour de Jésus-Christ qui nous a rachetés, en cette affaire de grande importance, parlons ensemble amiablement, en toute douceur et charité, ne cherchons que la gloire de Dieu et l'édification de notre prochain; parlez de votre bouche comme votre cœur le porte et le juge, sans renverser l'Ecriture Sainte, sans chercher à nous vaincre l'un l'autre, mais que la vérité vienne en avant, car ne pouvons avoir plus belle victoire que celle-ci, je donnerais ma vie pour qu'elle fût connue de tous. »

Le silence interrompu à ces mots par un mur-

mure d'approbation se rétablit bientôt, et Furbity a la parole pour soutenir sa première thèse.

« Il s'agit donc, Messieurs, dit-il, de savoir par la Sainte Ecriture si les prélats de l'église peuvent ordonner une chose qui ne soit pas contenue dans la Bible, et à quoi ils obligent sous peine de péché mortel. J'affirme que oui, et je le prouve par l'Ancien Testament. Deuter. XVII, 8—12. « Quand une affaire te paraîtra trop difficile pour juger, tu te lèveras et monteras au lieu que l'Eternel a choisi; tu viendras aux sacrificateurs de la race de Lévi et aux juges du temps, tu les interrogeras, et ils te déclareront ce que porte le droit. Tu feras de point en point ce que dit la loi et ne te détourneras ni à droite ni à gauche; l'homme qui agissant, fièrement, n'aura pas obéi au sacrificateur.... cet homme mourra et tu ôteras ce méchant d'Israël. » Or, Messieurs, c'est le saint Père, le pape, qui est figuré par ce prêtre lévitique; comment donc secouer son obéissance? »

FAREL.

Notre maître, vous avez dit votre cas; je vous prie, oyez-moi patiemment de même; vous avez parlé contre la Sainte Ecriture; Deuter. IV, il est défendu d'ajouter ni rien retrancher aux Paroles du Seigneur, pas même (chap. XIII) si un prophète ou un songeur de songes fait un

signe ou miracle pour confirmer son dire; et saint Paul dit: Si quelqu'un vous annonce un nouvel Evangile, qu'il soit anathème! Je vous ai ouï, maître, dites ce qu'il vous plaira, mais entendez le texte; ce n'est pas le pape, mais Jésus-Christ qui est figuré dans le prêtre, comme il le dit Matth. XI: Venez à moi, vous chargés et navrés d'iniquités, je vous allégerai, . . . et Dieu lui-même: C'est mon fils bien-aimé, écoutez-le.

FURBITY.

Nous ne sommes pas ici pour prêcher; je sais comment on dispute; moi, suis docteur; ceci ne prouve rien contre moi; faut obéir aux dignités constituées, les apôtres ont bien aussi dit des choses que Jésus-Christ n'avait pas commandées; où avait-il défendu de manger du sang des bêtes étouffées ou sacrifiées? C'est ordonnance des Pères présidés par saint Pierre; comme il y a ordonnances des conciles sous le pape. Répondez-moi, mais bref, vous êtes si long; faut disputer et non prêcher.

FAREL.

Je voudrais que vous eussiez la patience d'ouïr comme je suis prêt à vous ouïr tant qu'il vous plaira; les changemens qu'ont fait les apôtres, ils les ont faits par l'ordre de Jésus-Christ; saint Pierre a reçu les clés du royaume des cieux,

c'est-à-dire l'Evangile : Celui qui ne s'en sert pas, qu'il soit Pierre ou un autre, rencontre la malédiction de Dieu. Il n'y a rien dans l'Ecriture-Sainte sur l'autorité du pape.

FURBITY.

Mais pour vous montrer l'autorité des conciles, voyez comme ils ont substitué au sabbat du samedi la célébration du dimanche en mémorial de la résurrection de Jésus-Christ? et cependant il était dit : Souviens-toi du sabbat pour le sanctifier.

FAREL.

Ceci même est un ordre de Dieu; il veut qu'on travaille six jours et que l'on se repose le septième; celui qui ferait autrement que ses frères causerait un scandale et manquerait ainsi à la charité.

Il était tard, et la dispute fut terminée pour ce jour-là. Ce qui nuisait à Furbity, c'était cette manière simple et claire de raisonner, tout opposée aux subtilités de la Sorbonne, dans lesquelles il eût eu un grand avantage; cependant, plein de mépris pour ses adversaires et de confiance en son propre talent, il s'offrit à reprendre le lendemain la défense de ses thèses. Ayez soin, lui dit Viret, de vous en tenir plus à la Parole de Dieu qu'aux doctrines de la Sorbonne. — Je me conduirai en homme, lui répond Furbity. — Si la force de l'homme, pour-

suit l'autre, consiste à déraisonner, en vérité, vous êtes un grand homme.

Le 30, Farel reprend la parole :

Hier, dit-il, nous avons parlé de l'autorité de l'église et du pape ; plût à Dieu que tous gens d'église et docteurs comme vous, eussiez à cœur le bien de l'église, afin qu'elle fût édifiée et remise à son premier état, qu'on fît les choses de sa tête et par affection, non comme nous savons que vous le faites en vos assemblées et universités, sans avoir égard à Dieu ni à droit, sans appeler et ouïr personne, et que ce que vous avez conclu est tenu à peine de feu, et si quelqu'un veut amener à bonne raison et Ecriture, c'est par le bourreau que vous payez ses argumens. Votre pape, voyez, quelle ressemblance a-t-il avec Jésus-Christ? Jésus-Christ a été humble, son règne n'était pas de ce monde, il a dit : Soyez soumis aux puissances, rendez à César ce qui est à César ; il n'a pas introduit dans le monde tant d'honneurs et de préférences pour lui et les siens ; en envoyant ses disciples, il leur a recommandé de ne faire provision ni d'or, ni d'argent, ni de monnaie dans leur ceintures, ni de sac pour le voyage, ni de deux robes, ni de souliers, ni de bâtons, mais de dire à tous : Le royaume des cieux est proche. Voilà l'église apostolique. Maintenant voici l'église

du bourreau le pape : Vos dignitaires habitent dans des palais, ils soignent le temporel au lieu du spirituel, ils attirent à eux le bien des pauvres, vendent Jésus-Christ dans ses membres, livrent au diable les ames par la superstition et l'idolâtrie. Vous soumettez les princes au lieu de leur être soumis, votre pape est plus dominateur que qui que ce soit. Est-ce du Saint-Esprit que viennent vos emplois, dignités, juridictions, orgueil, pompe et luxe? C'est bien l'esprit de l'antechrist.

FURBITY.

Vous êtes fort contre les évêques; allez donc dire cela à Paris et en France; vous verrez; nous avons des évêques et des prêtres, oui, sans doute. N'y avait-il pas des apôtres et des disciples? n'y avait-il pas des diacres? saint Paul ne déclare-t-il pas que le Seigneur a donné les uns pour être apôtres, les autres pour être prophètes, les autres pour pasteurs et docteurs, etc. Ces apôtres ne se sont-ils pas crus en droit de modifier les ordres de Jésus-Christ? et tandis que le Maître leur avait dit : Allez et baptisez toutes les nations au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, n'ont-ils pas souvent baptisé au nom deJésusseul?

FAREL.

Il ne suffit pas de dire une chose pour qu'elle

soit prouvée; les apôtres ont aussi baptisé au nom du Père, puisque celui qui a le Fils a le Père, et que Jésus n'est Seigneur que par le Saint-Esprit; donc il est baptisé comme leur Maître.

FURBITY.

Ah! vous dites cela; répondez-moi catégoriquement; ceux qui seraient aujourd'hui baptisés comme le faisaient les apôtres, au nom seul de Jésus-Christ, seraient-ils réellement baptisés?

FAREL.

Oui, si cela ne scandalisait personne; le vrai baptême ne consiste ni dans l'eau, ni dans les paroles, mais il gît en la foi que Dieu donne aux élus et vrais enfans.

C'est faux! s'écrie Furbity; écrivez bien ceci, dit-il au secrétaire; et vous, Messieurs (s'adressant aux ambassadeurs), envoyez cette proposition à Paris, Louvain, par toutes les universités, elle sera condamnée.

Ne vous échauffez pas, répond avec sang-froid Farel; prouvez-moi, d'après les Saintes-Ecritures, la fausseté de mon assertion; le premier nigaud peut dire d'une chose : Elle est fausse, erronnée, impie. Les seigneurs de Berne s'en tiennent à la Parole de Dieu et y croient plus qu'à toutes les universités du monde, et même qu'à un ange du ciel qu'ils regarderaient comme

anathème, s'il enseignait un autre Evangile.

Belle réponse! dit Furbity. Les apôtres n'ont pas employé la formule de Jésus-Christ, parce que le Sauveur était méprisé des nations et qu'il fallait mettre son nom en honneur en l'employant seul pour baptiser.

Et la séance est pour ce jour interrompue.

Le 3 février, au moment de renouveler la dispute, une fâcheuse sédition s'élève entre les citoyens; Claude Pennet assassine d'un coup de poignard Nicolas Bergier, tranquillement établi dans sa boutique de chapellerie, au Perron; Jaques Derret, devant la porte même de Saint-Pierre, blesse grièvement Nicolas Porral. Les réformés se précipitent à l'Hôtel-de-Ville pour demander justice; les ambassadeurs bernois ont peine à calmer l'effervescence en promettant la punition des coupables. Claude Pennet est découvert au haut du clocher de Saint-Pierre, où il s'était réfugié, il est pris, jugé et décapité le même jour. Portier, secrétaire de l'évêque, qui, sans avoir trempé immédiatement dans le crime, avait été vu au milieu des meurtriers, est également saisi; on a lieu de s'applaudir de cette capture, quand on découvre chez lui une infâme correspondance avec le duc et l'évêque, qui le prouvait instigateur de troubles et traître à son pays. On le jette en prison en attendant de plus amples

éclaircissemens sur son forfait ; et le 10, il reçoit sur Champel une mort bien méritée, en dépit de tous les efforts tentés, pour le sauver, par l'évêque, ses parens et les Fribourgeois.

Le 11 février, la dispute entre Furbity et les Réformateurs recommence. Ils veulent traiter plus à fond la question du baptême, mais les ambassadeurs bernois se lèvent dans le Conseil et disent : Nous sommes assez instruits sur ce point, touchez un peu les autres articles comme celui de manger de la viande les vendredis et samedis.

J'avoue, dit Furbity, que notre Seigneur n'a jamais défendu d'en manger; ce que j'en ai prêché, je ne saurais guère le soutenir par la Sainte-Ecriture, mais je l'ai appris de saint Thomas, docteur approuvé; c'est chose assez connue à Paris et en France, je prie que l'on ait égard à moi, car je n'ai eu l'intention de blâmer personne.

Farel. Vous appelez cela tenir votre promesse !

Les ambassadeurs. Vous aviez promis de vous défendre par l'Ecriture, et vous n'êtes qu'un rêveur de saint Thomas ! vous n'avez pas gardé le commandement de Jésus-Christ ! ainsi donc que justice se fasse !

Furbity, *épouvanté de l'apostrophe.* Je m'en remets de bon cœur au jugement du Conseil ;

je demande seulement qu'il me soit permis de prêcher dimanche prochain à la cathédrale, et le ferai à la satisfaction de Messieurs de Berne et de tous autres.

Le dimanche, 15 février, à midi, tous, au son de la grosse cloche, arrivent à Saint-Pierre désireux d'entendre le discours de Furbity, qui a promis une rétractation solennelle. Les soldats amènent le défenseur de la cause catholique. Hélas! il sent qu'elle est désespérée, mais il se résout à s'ensevelir honorablement sous ses débris; et comme les vieux sénateurs de Rome qui, à l'approche de l'ennemi, se voilèrent la tête de leurs manteaux et attendirent la mort sur leurs chaises curules, Furbity monte en chaire déjà résigné à son sort et à tout ce que l'on pourra ordonner de lui. Sa contenance est émue, sa figure pâle, son geste agité, et sa parole saccadée; il commence par faire le signe de la croix comme les romains, et, se mettant à genoux, il demande à Dieu l'assistance du Saint-Esprit, par l'intercession de la bienheureuse Vierge Marie; puis se relevant, il s'adresse au peuple; mais pendant tout le cours de sa prédication pas un mot d'excuses ne sort de sa bouche, il se plaint de la manière dont on a agi envers lui, il crie à l'injustice et veut reprendre ses anciennes accusations contre la Réforme. On

ne lui en laisse pas le loisir; le peuple se jette sur lui, le précipite de la chaire et va peut-être le tuer sur la place. Les soldats le dégagent et le conduisent aux prisons de la Cité; sa captivité dure deux ans et ne cesse qu'à la prière instante de François Ier, roi de France.

Les ambassadeurs bernois et les Réformateurs étaient pendant ce temps logés à la Tête-Noire, lieu d'assez mauvais renom, mais encore la moins chétive hôtellerie qu'il y eût à Genève. L'hôte et l'hôtesse se montraient disgracieux envers les prédicateurs; ils faisaient courir le bruit que ces hommes avaient des conversations soutenues avec le diable qui s'insinuait dans leur chambre sous la forme d'un gros chat noir; et c'est pourquoi ils le caressent tant, disaient-ils. La populace catholique croyait bonnement ces choses, elle s'ameutait souvent sous les fenêtres de l'hôtel et criait à tue tête dans son mauvais patois:

Farel farera; Viret virera, et Froment mouldra,
Mais Dieu nous aidera, et le diable les emportera.

Et elle jubilait, la populace tout étonnée de son esprit, et fière de sa grosse plaisanterie.

Les ambassadeurs bernois, au moment de quitter la ville, recommandent les prêcheurs aux bourgeois réformés, et pour plus de sûreté, Claude Bernard les fait sortir de la Tête-Noire

et les reçoit dans sa maison. Il y a, comme servante, chez Bernard, une nommée Antoina Vax, de la Bresse, qui a l'air toute fervente pour la Réforme; elle est assidue aux prédications qui se font soit en public, soit dans les maisons particulières; elle saisit toutes les occasions de manifester son zèle et semble heureuse de servir les Réformateurs. Au bout de quelque temps, la femme de Bernard meurt après quelques jours de maladie; cet accident, que l'on attribue à des douleurs d'entrailles, attriste la famille du citoyen, et du reste n'excite aucun soupçon. Farel, Froment et Viret continuent leur œuvre à l'abri de l'hospitalité dont ils jouissent; leurs partisans augmentent chaque jour en nombre et en hardiesse; ils rient tout haut des mômeries des prêtres et s'efforcent de les discréditer dans l'esprit de leurs concitoyens; ainsi, par exemple, le clergé se traînant en une longue procession jusqu'à Notre-Dame-de-Grâce pour la remercier d'être apparue au curé de Saint-Léger, les protestans, qui savent que cette vierge descendue des cieux n'est autre chose que la chambrière du saint homme, plaisantent à cœur joie sur ce petit miracle, et sous-main rétablissent la vérité de l'aventure; les prêtres et les bourgeois du cortége se mettent-ils à chanter piteusement en patois leur litanie :

Mare de Dio, priez per no,
Mère de Dieu, priez pour nous.

Baudichon et les autres réformés reprennent en chœur :

Frare Farel, pregy torjo,
Frère Farel, prêchez toujours.

Et chaque jour voit se renouveler de semblables scènes où se peignent à merveille la naïveté, l'allégresse, et, il faut le dire, la grossièreté de ce temps.

Mais les réformés sont sur le point d'expier cruellement leurs succès par une odieuse trame qu'ont imaginée les catholiques pour se venger.

Un jour que les Réformateurs sont tranquillement à table chez Bernard, la servante dont nous avons parlé apporte le potage; on le sert à la ronde, et Antoina Vax, demeurée debout dans un coin de l'appartement, paraît attentive. Farel, soit qu'il fût préoccupé de quelque importante pensée, soit qu'il se sentît incommodé, refuse de manger; Froment, au moment où il va porter le mets à sa bouche, reçoit une lettre qui lui annonce l'arrivée de sa femme et de ses enfans; il se lève, oublie son repas pour songer à les recevoir; Viret, que rien ne sort de sa situation ordinaire, continue tranquillement à manger; la servante ne le perd pas un instant de vue, elle suit tous ses mouvemens; tout à coup on

la voit pâlir, ses lèvres tremblent, ses jambes fléchissent sous elle, elle fond en larmes, se précipite dans la chambre à côté, en rapporte un verre d'eau et supplie Viret, avec gestes et les indices d'une grande émotion, de l'avaler de suite. Personne ne comprend la bizarrerie d'une pareille conduite, mais sur sa demande, on ne la presse pas de questions. Quelques jours se passent, Antoina est sortie de la maison sans avertir personne, Viret se trouve saisi des mêmes douleurs qui ont tué Madame Bernard; un horrible soupçon traverse les esprits, le mystère d'iniquité se dévoile, on court après la servante, on la rattrappe à Copet, on la met entre les mains de la justice.

En même temps on entoure Viret de soins et de secours; affaibli déjà par sa blessure de Payerne, il demeure de longues semaines terrassé par le choc de cette terrible secousse; grâce au ciel, son tempérament résiste à cet empoisonnement, il revient peu à peu à la santé et à la vie, il peut enfin reprendre ses utiles travaux et consoler ses amis abattus.

Cet incident, qui achève de nous montrer la vie domestique de nos Réformateurs, nous a fait devancer de quelques mois la marche des événemens; revenons à Furbity qui languit dans son cachot malgré les confitures et autres frian-

dises que lui font passer les dames de Genève, et voyons qui le remplace, quel homme se présente pour soutenir dans la ville le catholicisme chancelant, pour ranimer chez ses partisans l'ardeur qui s'éteint.

Cet homme, c'est le cordelier François Coutelier; il promet de prêcher le Carême à la satisfaction de tous et d'obéir strictement aux ordres des Conseils; ceux-ci lui recommandent de ne toucher, dans ses sermons, ni au culte de la Vierge, ni à l'invocation des saints, ni au purgatoire, ni aux prières pour les morts; ils l'invitent à annoncer purement l'Evangile et à s'attacher plus particulièrement à la morale. Coutelier était logé au couvent des Cordeliers de Rive, et prêchait régulièrement dans l'église annexée au cloître; sa manière était en effet beaucoup plus modérée que celle de Furbity; cependant il ne remplissait pas exactement ses promesses, ce qui excitait souvent les plaintes des réformés.

Jusqu'ici, nous avons vu Farel, Froment et Viret sans cesse occupés à activer l'ardeur de leurs partisans, à raffermir leur courage, à influer sur eux et sur les ambassadeurs de Berne, pour obtenir d'être vigoureusement soutenus dans leur ministère, et d'avoir la possibilité de prêcher publiquement leurs doctrines. Le Conseil est toujours demeuré sourd à leurs récla-

mations, prétextant l'autorité supérieure, en matière ecclésiastique, de l'évêque et du Conseil épiscopal. Les Réformateurs ont donc échoué dans toutes les tentatives qu'ils ont faites par eux-mêmes.

Mais ici, les vœux du peuple, encouragé par les députés de Berne, se manifestent avec plus d'énergie ; maintenant ce sera lui qui voudra la réforme, ce sera lui qui se lèvera en masse pour obtenir la liberté des prédications, ce sera lui qui excitera à son tour les ministres, et qui prenant en main le soin de ses intérêts religieux, saura obtenir la célébration du culte le plus en rapport avec ses croyances et avec la nouvelle impulsion que lui ont imprimée les Réformateurs.

En conséquence, le dimanche 1[er] mars, à peine Coutelier est-il descendu de chaire, au couvent des Cordeliers, après sa prédication accoutumée, que les réformés s'assemblent ; ils se reprochent de n'écouter la Sainte Parole que comme en cachette, dans des chambres basses, et non publiquement, à la face des hommes et de Dieu ; ils s'excitent mutuellement et bientôt se partagent en deux troupes ; les uns montent à la tour du couvent et pendant près d'une heure en font résonner les cloches ; les autres vont chercher Farel, et l'amènent au milieu d'eux à l'église ; là, ils lui demandent de monter en chaire et de

leur prêcher ouvertement la doctrine de Dieu. Farel saisit avec empressement cette occasion d'engager par une démarche hardie et décisive tous les réformés aux yeux de la loi, des Conseils et du peuple; il prêche dans l'église, se promettant bien que ce droit, ainsi acquis, il ne se le laissera plus enlever et que c'est un pas important que vient de faire sa cause. Les catholiques confondus de l'audace de leurs adversaires n'essaient pas au premier instant de s'opposer à eux; le lendemain, revenus de leur stupeur, ils envahiront tumultueusement la salle du Conseil, ils se plaindront avec amertume et demanderont par quel ordre Farel a prêché. Ce sera déjà trop tard. — Le Conseil fera valoir l'autorité de Berne et le vœu du peuple; il promettra peut-être des démarches auprès de Farel, mais il sait et tous savent qu'elles ne peuvent avoir aucune influence sur cet homme ferme et courageux; celui-ci chaque soir montera dans la chaire et réfutera le cordelier qui a prêché le matin; le peuple assistera à ces luttes, il se passionnera tantôt pour l'un, tantôt pour l'autre, le plus souvent pour le Réformateur plus fort de raison et plus habile à invoquer l'Ecriture Sainte; les Fribourgeois même essaieront inutilement de s'opposer à la marche toujours progressive de la réforme, ils emploieront inutile-

ment les menaces qui ont réussi dans la bouche des Bernois, le 28 avril; ils rompront même le sceau de combourgeoisie qui les unit à Genève. Cet acte décisif n'ébranlera pas cette ville: pour quelques citoyens affligés de la perte d'un utile allié, pour quelques catholiques désolés de voir tomber cet appui de leur religion, la masse en sera plutôt contente, l'administration deviendra plus assurée, on se liera plus fortement à la puissante Berne, on arrivera mieux à l'unité de culte et de sentimens, unité si nécessaire au bonheur d'un état; le Conseil, jusqu'alors indécis par politique, se laissera aller au penchant qui l'entraîne vers la réforme, le peuple s'élancera dans une route maintenant débarrassée de ses principaux obstacles, l'œuvre nouvelle avancera rapidement, il faudra bien plutôt craindre et réprimer la fougue des Evangéliques, qu'enflammer leur ardeur et soutenir leurs efforts. On peut dire, sans se tromper, que d'ici date la décision de Genève contre le catholicisme.

Les actes du peuple que nous annoncions ne tardent pas à s'accomplir. Le 31 mars, Claude Bernard donne un coup de poing au cordelier son frère qui disputait en faveur du saint sacrement; Farel devant une nombreuse assemblée baptise un enfant à la manière de la primitive église; de concert avec Viret, il célèbre le ma-

riage selon les nouveaux rites ; au grand scandale de quelques-uns, la cérémonie s'effectue sans les traditions accoutumées, «sans solennité ni dévotion» ; il est seulement recommandé aux époux de s'unir, de s'aimer, d'élever leurs enfans au Seigneur, et autres paroles dissolues, dit une religieuse, tellement qu'à un cœur chaste c'est honneur de ne les pas penser. Le 1er mai, le citoyen Chenavard, après le sermon des Cordeliers, entre à l'église l'épée nue et perce les yeux à l'image de saint Antoine de Padoue ; la veille de la Pentecôte, pendant la nuit, le peuple rompt la tête à six statues placées devant le portail des Cordeliers et les jette dans un puits voisin ; le lendemain, les Réformateurs célèbrent la Cène dans leur église ; au milieu du service on voit entrer dans le sanctuaire, revêtu de ses ornemens sacerdotaux, le chanoine Louis Bernard, si connu par ses attaques contre Farel ; il s'approche solennellement de la table sainte ; les réformés craignent une interruption dans le service divin ; mais à leur grande surprise, Bernard, «dépouillant le vieil homme», jette au loin ses vêtemens de prêtre, revêt une cape espagnole et demande à Farel de lui administrer la communion ; tous viennent le remercier, et pleins de joie le serrent entre leurs bras ; pour satisfaire à sa conscience, cet homme abandonne

du gros bénéfice et peu de temps après Viret le marie à la sœur d'Ami Perrin. Dans la nuit suivante, les réformés arrachent et jettent au loin deux beaux anges sculptés devant le cimetière de la Madelaine; le jour de la Fête-Dieu, l'apothicaire Aimé Levet refuse de fermer sa boutique au passage de la grande procession; Goulaz et quelques autres empêchent les prêtres de sonner les vêpres; le 15 mai, on ne permet pas aux processions des villages voisins de pénétrer dans la ville et d'en parcourir les rues; le vicaire de Saint-Gervais se dispute avec Viret; appelé devant le Conseil, il ne donne aucun bon argument pour sa question, se détourne complètement de la vérité et reçoit la défense de prêcher ses erreurs; le 30 juin, on empêche les religieux de Rive d'emporter les joyaux et autres choses précieuses de l'église et du couvent; enfin, le 26 juillet, dans cette même église destinée aux deux cultes, les réformés abattent et brisent toutes les images suspendues dans l'intérieur, ils démolissent le grand autel, ils enlèvent le ciboire et toutes les reliques.

Le reste de l'année se passe de cette manière au sein de la ville. Farel, Froment, Viret et Bernard, réunissent leurs efforts pour propager leurs opinions; la foule se presse toujours plus avide de les entendre, plusieurs membres du

clergé chancellent dans leurs croyances, la majorité des Conseils incline à la réforme, le peuple se soulève quand on veut interdire les prédications hérétiques ; rien ne semble s'opposer à ce que Genève, par une publique profession, reconnaisse le changement qui s'est opéré dans les convictions de ses citoyens ; encore un effort, un léger poids dans la balance, encore un de ces événemens imprévus qui facilitent l'accomplissement des grandes révolutions humaines, encore une lutte, une dernière étreinte, et le catholicisme est à jamais terrassé, Genève se relève réformée ! !

Ce sont les ennemis de la Réforme qui, par leurs manœuvres maladroites et intempestives, en assurent le succès définitif ; ce sont des actes de politique extérieure, le mouvement que l'on se donne à l'étranger pour conserver Genève au catholicisme ou pour la punir de sa défection, qui hâtent cette ère nouvelle appelée par les vœux des citoyens, d'où l'on peut dater le bonheur et la gloire de notre patrie.

Pierre de la Beaume sentait parfois au-dedans de lui quelques velléités de reprendre son siége épiscopal de Genève, de ressaisir la domination dans cette cité, ou au moins d'en tirer une éclatante vengeance. Assuré de l'approbation de François Ier, il concerte avec le duc de Savoie

l'accomplissement de ses projets. Beaudichon et Collogny sont surpris à Lyon et jetés dans les fers; le roi interdit à tous les réformés l'entrée de ses états; l'évêque rassemble une petite armée, il réchauffe le zèle de ses créatures qui habitent la ville et promettent de lui en ouvrir les portes; à la tête de ses soldats, il arrive près des murs. Heureusement les syndics ont eu vent de cette expédition clandestine, ils ont appelé les citoyens aux armes; des hommes veillent à Saint-Pierre, leurs flambeaux brillent au milieu de l'obscurité : Qu'est ceci, disent les Savoyards quand à leur arrivée ils aperçoivent cette lueur; qu'est ceci? Ferait-on bonne garde? — Ils trouvent les portes fermées. — Ah! nous sommes trahis, s'écrient-ils, jamais nous n'entrerons dans Genève, puisque nous avons manqué cette expédition? Ils s'éloignent en saccageant les campagnes, en pillant, en brûlant tout sur leur passage.

De la Beaume, obligé de renoncer aux armes temporelles, a recours aux armes spirituelles; par une première bulle il excommunie Genève; par une seconde, il transporte à Gex toute la juridiction ecclésiastique.

Ici, le patriotisme genevois se manifeste avec la plus haute noblesse et la plus grande énergie; les habitans s'organisent militairement, ils sol-

licitent le secours de Berne; par un dévouement héroïque, ils démolissent leurs faubourgs, plus considérables que la ville même, et trouvent, à l'intérieur des murs, assez de demeures pour loger 7,000 habitans dépossédés; ils relèvent les fortifications à la hâte, ils se préparent à des sacrifices de tous genres, ils défendent aux ecclésiastiques de reconnaître le tribunal de Gex, ils se délient ainsi de ces restes de soumission qu'ils croyaient encore devoir au duc et à l'évêque; Genève s'érige en ville complètement libre, ne relevant que d'elle et de Dieu. Sous la protection de ce suprême monarque de l'univers, avec l'espoir de l'appui de Berne, elle se décide à tout souffrir plutôt que d'abandonner ses droits et de renoncer à sa précieuse indépendance. Voilà l'événement qui devait entraîner aussi l'établissement de la Réforme à Genève: dès ce jour, dans l'esprit des citoyens, les idées de liberté et de réforme, de catholicisme et de soumission aveugle, sont intimement unies; pour ce peuple, la liberté politique se confond avec la liberté religieuse; l'évêque, pour faire triompher sa communion, a commis une grosse faute, il a voulu passer par le triomphe de son pouvoir temporel et il a tout perdu. Auparavant, un citoyen pouvait aimer son pays, désirer l'alliance fribourgeoise et la conservation de l'église

romaine ; maintenant il ne le peut plus ; il deviendrait traître à sa patrie rien qu'en abordant cette idée ; l'église réformée est maintenant *l'église nationale*, parce qu'elle est unie à l'idée d'indépendance, de résistance à l'oppression étrangère, et ce résultat, vivement désiré par les Réformateurs, que seuls ils eussent eu grand'peine à atteindre, c'est l'évêque qui leur en a donné la facilité, c'est lui qui, par sa violence, par ses fausses démarches, a perdu sa cause sans retour et assuré le triomphe de ses adversaires.

Genève est donc forcément réformée ; quelques formes plus ou moins compliquées, quelques simulacres de résistance de la part du catholicisme, quelques défenseurs partiels, vivement combattus et presque aussitôt convertis, viendront retarder encore la proclamation définitive de la réforme religieuse, mais le mouvement n'en sera point ralenti ; l'année 1535, qui s'ouvre devant nous, verra s'accomplir cette œuvre déjà bien avancée, ou plutôt verra donner une sanction légale et solennelle à un fait déjà accompli.

Au mois d'avril, Louis Bernard, pressé de faire triompher les doctrines qu'il a récemment adoptées, se présente devant les Conseils, leur donne lecture des thèses qu'il se propose de sou-

tenir, demande que l'on convoque à cet effet les ecclésiastiques des deux communions, et que cette dernière lutte décide du sort religieux de Genève. Les Conseils, après de longues délibérations, acceptent la proposition de Bernard; la dispute est fixée au 30 mai et doit durer plusieurs semaines; la célébration des fêtes catholiques sera ajournée, les réformés devront s'abstenir de renverser les images avant l'issue du procès, le tout est publié dans la ville à son de trompe; on écrit aux catholiques d'envoyer de bons défenseurs, on leur distribue des saufs-conduits, on les assure d'une entière liberté dans la discussion. Huit inspecteurs et quatre secrétaires sont nommés pour donner aux débats une publicité entière, pour assurer l'ordre et le calme dans les séances qui doivent se tenir au couvent de Rive, où depuis quelques mois logent Farel et Viret.

Au jour marqué, la foule envahit l'immense salle du couvent, capable de contenir 6,000 personnes; là sont réunis les Conseils, les magistrats, les citoyens et les quatre Réformateurs Farel, Froment, Viret, Bernard, qui brûlent de convaincre publiquement leurs adversaires d'erreur et de superstition; les réformés circulent dans la salle impatiens et nombreux, ils cherchent des yeux les tenans du parti catho-

lique, et s'étonnent de ne les pas rencontrer.

La séance est ouverte. Farel commence par un discours où il expose le but de cette convocation solennelle, les espérances de ses amis, leur désir de faire triompher la cause réformée. Bernard lit ses thèses, et tous deux attendent des opposans. Mais aucun prêtre ne paraît; l'évêque, sous peine d'excommunication, a défendu aux catholiques d'assister à ces luttes dangereuses, et d'ailleurs peu d'entre eux sont assez instruits pour soutenir publiquement leurs opinions, ils redoutent de s'exposer à la risée, en laissant voir leur présomption et leur ignorance.

Cet aveu d'impuissance est vivement relevé par leurs ennemis; alors, Chapuis, prieur du couvent du Palais, et P. Caroli, docteur de Sorbonne, s'offrent à combattre Bernard; la curiosité publique se ranime, la foule devient plus nombreuse, quelques autres ecclésiastiques romains sont amenés de gré ou de force, la dispute continue, et au bout de peu de séances, Caroli, qui chancelait déjà dans ses opinions, qui n'opposait plus à la foi brûlante de ses adversaires qu'une conviction vacillante et indécise, qui peut-être ne s'était engagé dans cette lutte qu'avec l'espoir de remporter, lui, vieux athlète de Sorbonne, une facile victoire sur ses

jeunes antagonistes, Caroli s'avoue vaincu, et, donnant un coup terrible à la cause qu'il s'était proposé de défendre, passe au camp réformé, subjugué par la puissante logique et par la parole entraînante de Viret et de Farel.

Les catholiques consternés cherchent au tour d'eux quelque autre champion de leur cause; mais aucun n'a la hardiesse de se présenter; alors ils se souviennent de Furbity, qui, depuis plus de six mois, languit en prison, et qui seul est capable d'opposer de la résistance; les réformés, eux-mêmes, désireux de lutter avec un plus digne adversaire, se joignent aux vœux des catholiques. Caroli, Farel et Viret, se transportent dans la prison de Furbity pour qu'il rétracte ses précédens refus et qu'il vienne défendre la religion, cause de ses souffrances et de la perte de sa liberté.

Ils arrivent dans une chambre petite, mal éclairée, et trouvent ce prêtre affaibli par la réclusion et rongé par la fièvre. En voyant entrer Caroli, Caroli son ancien maître de théologie, en le voyant converti à une cause détestée, Furbity ne peut résister à l'excès de sa douleur, ses forces l'abandonnent, il tombe évanoui dans les bras de son vieux professeur. Quand il est revenu à lui: Guy, mon frère, lui dit Caroli, veux-tu donc mourir en ton obstination et hé-

résie? Jusqu'à présent nous étions en erreur, vois-tu, mais je suis aussi venu à la vérité de l'Evangile. Ne veux-tu pas, comme moi, reconnaître ton erreur et retourner à Dieu.

A Dieu ne plaise, répond le malade d'une voix étouffée, à Dieu ne plaise que j'aie jamais querelle avec mon maître, sinon pour maintenir la foi; je veux mourir en la vérité de l'Ecriture-Sainte que j'ai apprise de vous-même; Caroli, si je n'étais malade comme je le suis, et que j'eusse des livres pour étudier, je ne refuserais pas de maintenir la foi et la vérité de l'Ecriture-Sainte et de disputer avec cet idiot de Farel; mais il faudrait d'abord qu'on lui rasât la barbe sur tout le corps, car le diable y a mis son logis; et alors je voudrais mourir si je ne rendais vaincus les diables ses conseillers; mais contre vous, mon maître, à Dieu ne plaise que je dispute!

Toutes les sollicitations tombent devant l'obstination respectable de Furbity, et les catholiques voient ainsi s'évanouir leur dernier espoir.

Le reste de la dispute est un long triomphe pour les réformés; Chapuis lui-même, battu de toutes parts, forcé dans ses derniers retranchemens, prétexte un ordre qui le rappelle à Besançon et laisse le champ libre à ses adversaires. Ceux-ci continuent leurs séances jusqu'au

24 juin ; c'est pour eux une occasion excellente d'instruire le peuple, de lui bien faire comprendre les erreurs du catholicisme que l'on renverse, et de l'attacher fortement aux nouvelles doctrines et au culte épuré; l'enthousiasme des citoyens est, pour les Réformateurs, un sûr garant que leur voix a été entendue et comprise, ils savent maintenant qu'ils sont au bout de leurs efforts, que, par droit de conquête, ils sont maîtres du terrain, que Genève est acquise à la Réforme, qu'il ne manque plus, à cet important résultat, qu'une sanction régulière et solennelle, pour témoigner à la face des hommes et de Dieu du triomphe remporté par la lumière sur les ténèbres.

Le peuple manifeste à sa manière l'enthousiasme qui l'anime et le choix qu'il fait; le 28, le jour même où Pierre Goudet souffrait à Peney le martyre pour la Réforme, les citoyens, ayant à leur tête Vandel, Perrin, Claude Bernard, etc., se portent en masse au Conseil pour demander une sentence qui soit comme la conclusion et la conséquence de la dispute. Le Conseil apporte à cette mesure ses lenteurs ordinaires; alors les réformés, plus nombreux et plus ardens, songent à se faire jouir eux-mêmes de leurs droits, en introduisant leurs prédicateurs dans les différentes chaires, en enva-

hissant de gré ou de force tous les temples. Ceux de Rive et de Saint-Germain leur étaient déjà ouverts; le 22 juillet, ils se précipitent avec Farel à la Madelaine, tandis que les prêtres et les catholiques y sont assemblés pour célébrer la messe; à leur arrivée tumultueuse, le service est interrompu, les prêtres et le peuple veulent s'enfuir, mais les réformés occupent toutes les issues, empêchent que personne ne sorte, refoulent au contraire les catholiques épouvantés, s'établissent tout à l'entour et les forcent ainsi à écouter avec eux le sermon que débite Farel du haut de la chaire. Le Conseil veut en vain s'opposer à cet envahissement général; pour toute réponse, Farel va prêcher le 28 dans l'église de Saint-Gervais, à la foule qu'il a entraînée sur ses pas, et lorsque, le 30e juillet, le Conseil le fait appeler dans son sein, il s'y rend avec ses collègues, et après avoir écouté respectueusement les plaintes des syndics :

« Honorés Seigneurs », leur dit-il, « si le grand ouvrage de la Réforme n'était pas si avancé qu'il l'est par la bénédiction du ciel, vous pourriez, par égards et politique, en éloigner la conclusion, vous pourriez douter que ce fût un ouvrage de Dieu. Mais la ville presque entière est déclarée pour notre doctrine, il faut voir dans cet événement le doigt de la Providence mar-

qué d'une manière particulière. Il n'y a donc pas lieu de douter que ce qu'on voit ne soit son ouvrage, on ne peut pas, à l'avenir, en éloigner la consommation sans s'opposer à la Parole de Dieu ; prenez garde qu'alors il se trouve que, comme les magistrats et sacrificateurs juifs, vous ayez fait la guerre à Dieu même. Je suis dans le cas de ceux qui, se voyant dans la nécessité de déplaire à Dieu ou aux hommes, sans hésiter préfèrent encourir la disgrâce de ceux-ci, pour s'acquitter de ce qu'ils doivent à l'Etre Suprême. Commandez, Magnifiques Seigneurs, des choses justes, si vous voulez que les serviteurs de Dieu vous obéissent sans répugnance, et après avoir reconnu, comme vous l'avez fait depuis que la lumière de l'Evangile a commencé à paraître en cette ville, que tout ce qui est contraire à la Sainte Ecriture et ne peut se prouver par elle, doit être retranché de la religion, donnez enfin gloire à Dieu et faites partout triompher, en magistrats chrétiens, la vérité sur l'erreur et le mensonge, puisque les plus zélés défenseurs du papisme, confondus dans la dispute qui s'est faite, se sont vus contraints de reconnaître la vérité de la sainte religion que nous prêchons, et de lui rendre hommage par leur conversion. Au reste, si vos Seigneuries croient avoir besoin, pour être plus

autorisées dans ce qu'elles feront, de l'avis du Conseil des Deux-Cents, je les prie de le faire incessamment assembler et de me permettre d'y paraître pour y faire la même demande que j'ai l'honneur de vous faire présentement. »

Le 5 août Farel prêche à la Madelaine et à l'église de Palais, détruite aujourd'hui ; le 8, après le service du matin, à Rive, la foule se porte à Saint-Pierre et veut entendre la prédication de l'Evangile dans la cathédrale. Farel cède à ces violences qui sympathisent avec sa manière ardente de voir et de sentir ; et quand le Conseil veut lui adresser de nouveaux reproches sur cette infraction à ses ordres précis : « Je suis surpris, « répond le Réformateur, » qu'on me fasse un crime d'une chose qui, en elle-même, est bonne et conforme à la Parole de Dieu ; il y a long-temps que j'ai demandé à être introduit dans le Grand-Conseil, sans avoir pu l'obtenir, quoique ce ne soit pas la coutume de refuser des demandes de cette nature. Dans cette situation, en vérité, ma conscience ne me permet pas de refuser la vocation à laquelle je suis appelé; et je vous renouvelle ma prière d'assembler les Deux-Cents pour que je leur parle comme à vous, que je les engage à donner gloire à Dieu et à notre sainte religion. »

D'accusé, Farel s'élève ainsi à la position

d'accusateur; sa parole a trop d'autorité pour être désormais méconnue; d'ailleurs la nation est derrière lui qui l'appuie, qui manifeste énergiquement ses vœux par des actes de destruction, par des scènes violentes. Une troupe nombreuse divisée en trois corps, sous les trois chefs Beaudichon, Vandel et Perrin, s'en va hardiment à Saint-Pierre déchirer les images, abattre les statues, renverser tous les indices extérieurs du catholicisme à la face des prêtres épouvantés et aux acclamations de la populace exaltée; le lendemain, au su de tous, tambour en tête et armes aux mains, ils parcourent les églises et brisent tout ce qu'ils trouvent dans celles de Saint-Gervais, de Palais et de Notre-Dame-de-Grâce; les objets les plus précieux sont impitoyablement détruits; ils découvrent alors les misérables subterfuges au moyen desquels des prêtres séduisaient la foi des fidèles et extorquaient leurs richesses; ils aperçoivent les procédés mis en œuvre pour exciter l'effroi ou l'admiration chez le peuple, pour le faire crier au miracle et l'enfoncer toujours davantage dans l'abîme de la superstition et de l'asservissement. Debout, sur ces idoles renversées, ces hommes sautent de joie comme des esclaves délivrés de leurs chaînes honteuses, ils relèvent la tête avec plus de fierté, ils se prennent d'un rire prolongé

sur leur crédulité passée et d'un nouvel amour pour l'Evangile purifié; dans leurs cœurs ils bénissent Dieu de cette délivrance qui les rehausse à l'état d'hommes intelligens et libres, qui leur permet de satisfaire à leurs besoins religieux sans étouffer pour cela la voix de la raison et sans abjurer les simples notions du bon sens.

Le 10 août a lieu cette assemblée décisive du Grand Conseil impatiemment attendue. Les Réformateurs sont introduits; Farel se lève et expose sa demande: « Seigneurs », dit-il, « c'est par votre ordre et sous votre autorité qu'il s'est fait en cette ville une dispute publique afin de convenir des points contestés; vous y avez invité les ecclésiastiques de la ville et des environs; là pendant plusieurs semaines, nous avons examiné quels sont les articles qui ont leur fondement dans la Parole de Dieu et quels sont ceux qui ont été inventés en divers temps depuis les apôtres. Nous avons parcouru tous les dogmes en insistant particulièrement sur la messe et l'adoration des images. Nos adversaires confondus n'ont su que nous opposer dans la Parole de Dieu: cette religion que nous avançons, nous sommes prêts à en sceller la vérité par notre sang. La mort la plus cruelle ne nous effraie pas, s'il faut nous y exposer pour soutenir la bonne cause, et nous

voulons bien la subir; nous nous y abandonnons à présent nous-mêmes, si les prêtres peuvent faire voir que nous ayons avancé, soit dans la dispute, soit dans nos sermons, quoi que ce soit de contraire à la Sainte Ecriture. A vous maintenant, puissans Seigneurs, à décider la question, à prononcer entre nous et nos adversaires!... » Et par un mouvement admirable, il termine son discours en adressant une belle prière à Dieu pour qu'il daigne éclairer les membres du Conseil et répandre son esprit dans l'importante délibération qui va suivre.

Cette péroraison élevée et entraînante, produit sur l'assemblée tout l'effet que l'on pouvait en attendre; elle maintient dans toute la séance un calme et une modération remarquables.

Il est décidé de suspendre la messe et de consulter encore une fois les prêtres; ceux-ci se déclarent incapables de réfuter les « prédicans », alors, le 27 août, paraît le fameux Edit de Réformation *qui abolit le catholicisme et lui substitue la communion réformée;* quelques mois après, cette mesure est solennellement confirmée par le Conseil général*.

* En mémoire de cet heureux événement, on grava sur les murs de la ville l'inscription suivante :

« Cum anno 1535, profligatis Romanâ antichristi tyrannide abrogatisque ejus superstitionibus; sacrosancta

Genève, ainsi réformée, rallia bientôt à ses opinions les campagnes d'alentour; les prêtres qui refusèrent de se plier aux croyances nouvelles durent quitter la ville; les religieuses de Sainte-Claire, à l'exception d'une seule, insensibles à la prédication de Farel, aimèrent mieux persévérer dans leurs vœux et se retirèrent à Annecy; les pauvres et les malades trouvèrent un abri dans leur couvent, que la bienfaisance publique transforma en hôpital; et la ville, purifiée de ses erreurs religieuses, songea à purifier ses mœurs. Mais cette dernière tâche devait être de longue haleine, et demandait un bras puissant pour l'exécuter. Ce bras, Dieu prit soin de le guider vers Genève.

Au commencement de l'été de l'année suivante, un Français, traversant Genève pour se rendre à Bâle, descendit dans une hôtellerie avec l'intention d'y passer la nuit. Farel apprend l'arrivée

Christi religio hic in suam puritatem : ecclesia in meliorem ordinem singulari Dei beneficio reposita : et simul pulsatis fugatisque hostibus, urbs ipsa in suam libertatem non sine insigni miraculo, restituta fuerit : Senatus populusque Genevensis monumentum hoc perpetuæ memoriæ causâ fieri atque hoc loco erigi curavit, quo suam erga Deum gratitudinem ad posteros testatam faceret. »

Il y eut deux inscriptions; l'une à la Corraterie, l'autre à la Maison-de-Ville.

de cet étranger et se rend auprès de lui. Restez avec nous, lui dit Farel, nous avons besoin ici d'hommes savans et courageux; restez avec nous, notre tâche est grande et nous n'y pouvons suffire.

Je suis trop jeune, dit l'inconnu; il me faut étudier encore, et je vais à Bâle et à Strasbourg consulter les savans, lire leurs ouvrages; plus tard je pourrai revenir et enseigner.

Et je vous déclare, moi, interrompt Farel en haussant la voix, je vous déclare que si vous ne vous rendez pas à ma prière, si vous ne voulez pas travailler ici avec nous à l'œuvre du Seigneur, il vous maudira, car en prétextant vos études, c'est vous que vous cherchez et non pas lui, c'est votre gloire personnelle que vous voulez avancer et non pas la sienne.

Si Dieu le veut, j'obéirai et je suis des vôtres, dit le voyageur. Alors ces deux hommes se jettent dans les bras l'un de l'autre, se promettent mutuellement aide, secours, et persévérance dans la tâche commune.

Quel est donc cet inconnu que Farel met tant d'importance à garder auprès de lui?

Cet inconnu..... on l'appelle Jean Calvin.

TROISIÈME ÉPOQUE.

DE 1536 A LA MORT DES TROIS RÉFORMATEURS.

Calvin est donc installé à Genève; cet illustre Réformateur est d'une taille moyenne, il a le corps grêle, la figure pâle, des yeux noirs pleins de vivacité; sa conception est prompte, sa dialectique forte, son entendement supérieur, sa mémoire étonnante, son courage inébranlable; il est doué d'un infatigable zèle, d'une persévérance à toute épreuve, d'une grande puissance de travail et de beaucoup de présence d'esprit; il n'a que vingt-sept ans, et sa science contrebalance déjà celle d'Erasme. Calvin connaît les auteurs classiques, il écrit le latin avec élégance et pureté; il sait l'histoire, le grec et l'hébreu; il a étudié le droit d'une manière approfondie; son éloquence, ni entraînante, ni brillamment ornée, est liée, nerveuse; il pose un principe et le suit avec une logique sévère; sa vivacité va parfois jusqu'à l'emportement; il souffre malaisément qu'on lui résiste. S'il n'a pas eu l'honneur d'être le premier à prêcher la Réforme, si son âge lui a interdit ce poste glorieux, il saura entrer dans le plan de ses pré-

décesseurs ; par la force de ses combinaisons, par la hardiesse avec laquelle il les exécute, il les devancera bientôt ; le disciple donnera à son tour des enseignemens et des ordres.

En deux mots, voici l'histoire de ses premières années ; né à Noyon en Picardie, Calvin est bientôt allé à Paris étudier les langues et la philosophie sous Mathurin Cordier ; là son parent, Robert Olivetan, l'a converti à la Réforme ; à Orléans il a suivi les leçons de Pierre Stella, célèbre jurisconsulte ; à Bourges, il a entendu Alciat ; de retour à Noyon, il a publié les livres de Sénèque sur la clémence, leçon indirecte donnée à François Ier, qui, infidèle à son noble caractère, est devenu satellite du pape et persécute les protestans ; vivement excité par la fermentation des idées religieuses, Calvin a abandonné le droit pour la théologie, il a manifesté trop franchement ses opinions à Paris, et pour éviter de fâcheuses affaires, il a dû s'échapper par une fenêtre au moyen de ses draps. Il s'est sauvé à Bâle, il y a publié, sous le titre d'*Institutions chrétiennes*, le résultat de ses travaux dans sa nouvelle carrière ; sa belle préface à François Ier lui a déjà valu une réputation étendue. En 1536 il est allé rendre visite à Renée, fille de Louis XII, duchesse de Ferrare ; inquiété même dans cette retraite, il a dû l'a-

bandonner pour se rendre à Strasbourg; c'est dans ce dernier voyage qu'il a voulu traverser Genève, et que Farel, devinant l'importance d'une telle acquisition, se l'est adjoint comme collaborateur.

C'est ici, chez Farel, l'œuvre d'une grande ame, et le fait d'une conscience exacte de l'état de la Réforme à Genève.

Il y a grandeur d'ame chez Farel; en effet, s'il a mis tant d'importance à retenir Calvin, c'est qu'il était convaincu de la puissance de ce jeune homme, c'est qu'il avait compris que de ressources, que de talent, que d'avenir reposait sur cette jeune tête; il est rare qu'un homme placé dans une position importante consente à se donner un associé capable de l'éclipser lui-même et de lui ravir une part de sa gloire; un semblable sacrifice dénote beaucoup d'abnégation, des vues larges et élevées, le désir d'atteindre un grand but, de faire le bien de l'humanité, et de préférer ce résultat à son propre avantage, à sa réputation personnelle. C'est Moïse qui, après quarante ans de souffrances dans le désert, laisse à Josué la gloire de conquérir Canaan.

Mais il y a là aussi conscience exacte de l'état de la Réforme à Genève. Farel ne pouvait pas à lui seul achever l'œuvre qu'il avait si heureusement commencée.

La Réforme était établie à Genève, c'est-à-dire le catholicisme était renversé ; les habitans s'amusaient fort à jeter bas les statues et les images, à les traîner dans les égoûts ou à en faire des feux de joie sur les places publiques ; ils allaient volontiers au prêche parce que c'était chose nouvelle pour eux, parce que cela les délivrait de prêtres avides et dont ils étaient lassés, parce que cela se liait, dans leur esprit, à des idées de liberté et d'indépendance, parce que c'était un moyen de narguer leurs ennemis les Savoyards, qui, du haut de leurs châteaux-forts, pouvaient entendre le son des cloches réformées, que les vents prenaient à leur passage sur Genève pour le leur jeter aux oreilles ; plusieurs étaient réformés parce que cela les délivrait du confessionnal, des pénitences publiques, parce qu'ils croyaient avoir conquis, avec la liberté religieuse, la liberté de conduite; en secouant le joug de l'évêque, avoir rejeté celui de la morale, et s'être assuré la possibilité de faire « les libertins » plus à l'aise.

Or Farel et Viret ne pouvaient pas seuls satisfaire aux exigences du moment; ils ne pouvaient à la fois convertir les villages où ils étaient appelés et purifier la ville, à la fois soulever la population hors des murs et la contenir, la modérer au-dedans. La même voix qui a prêché la

révolte contre l'autorité constituée, est devenue mal habile à prêcher la soumission à une autorité nouvelle; celle qui a excité à profaner les sanctuaires catholiques, saura mal faire respecter la décence dans les temples réformés; le canon qui décime dans la plaine les ennemis du pays, est un mauvais moyen de soutenir, au sein des capitales, un gouvernement qui chancelle; Farel, « le fouet des moines », le bouillant adversaire d'une cause renversée par ses efforts, n'aura pas le calme et l'aplomb du législateur qui restaure et qui conserve.

Pour cette œuvre, Calvin est nécessaire; son crédit vierge encore à Genève, ne sera pas ébranlé par des antécédens mal connus; sa parole, qui n'a pas été entendue, aura plus d'autorité et d'empire; ce drapeau, qui n'a pas été traîné dans la poussière des camps, s'élèvera plus pur et pourra rallier à lui tous les défenseurs de la cause; il ne porte aucune trace des guerres civiles, rien ne l'empêchera d'être l'emblème de la paix et de signaler une ère nouvelle. Calvin est un de ces esprits supérieurs qui ont besoin d'unité, d'ordre et de règle; que la Providence suscite après de grandes secousses avec le goût et l'instinct du commandement; il saura faire plier à la subordination un peuple désaccoutumé des règles; il courbera, sous une

discipline sévère, les têtes orgueilleuses qui ne veulent plus reconnaître de maîtres, à peine d'égaux. C'est dans cette tête puissante que mûrira le vaste ensemble d'une réorganisation religieuse et sociale, que se décideront les plans de campagne; alors des hommes se grouperont autour de lui, comme des généraux d'avant-garde, prêts à exécuter ce que commandera le chef, à courir aux points importans que signalera son doigt impérieux, à formuler par des actes, par des faits matériels, l'expression de sa volonté puissante.

Ce simple exposé fait comprendre la marche que nous avons suivie jusqu'ici et celle qui nous est dorénavant imposée; il fait comprendre que la division de cette période historique, en trois époques, n'est pas aussi artificielle qu'elle peut le paraître au premier regard; dans la première partie, Farel était presque constamment seul sur la scène; nous avons raconté ses travaux, nous l'avons suivi rapidement, nous avons assisté à ses différens triomphes jusqu'au moment où il arrive à Genève. Là s'ouvrait naturellement une seconde période toute différente; nos trois Réformateurs se trouvaient heureusement réunis dans une même ville; leurs efforts étaient presque uniquement concentrés sur ce seul point, et nous avons cru pouvoir, « de la Ré-

formation de Genève », faire un seul tout avec unité de but et de lieu ; nous avons moins raconté, nous avons laissé davantage agir les Réformateurs ; ils ont eux-mêmes déroulé devant nous les scènes de cette mémorable époque ; les détails n'avaient rien de mesquin par eux-mêmes, et ils se rattachaient au cœur du sujet.

Mais ici tout change de face ; Farel, Froment, Viret, désormais presque constamment séparés, s'épuisent à des efforts partiels sans unité apparente ; ils ne sont plus à la tête de l'œuvre ; c'est Calvin qui a pris en main la direction suprême des travaux et des hommes ; deux partis se présentent : ou développer l'histoire générale de la Réformation, alors nous entrons dans une mer sans rivages, nous abandonnons nos trois Réformateurs pour Calvin qui les domine, nous nous écartons de notre but ; ou bien suivre séparément chacun des trois à son tour ; alors nous perdons Calvin de vue, de notre position d'historien nous descendons à celle de biographe, nous nous enfonçons dans des détails tous semblables à ceux qui ont précédé, sans unité aucune ; après beaucoup de pages, de récits et d'efforts, le lecteur aura peut-être peu compris la marche des événemens, il aura été médiocrement captivé par des scènes répétées, avec peu d'incidens neufs et saillans, sans enchaîne-

ment entre elles, sans aperçus généraux, sans une vue claire et intelligente de l'époque ainsi parcourue.

Un seul parti nous reste; nous esquisserons à grands traits la période qui sépare l'arrivée de Calvin de la mort des Réformateurs; nous rattachérons les événemens à quelques idées principales, nous ferons sentir le changement de direction imprimé à l'œuvre de la réforme, nous montrerons Calvin sur le premier plan de la scène, mouvant tous les ressorts du grand drame qui se joue, poursuivant partout l'accomplissement de ses vastes projets par le moyen de ses amis et de ses collégues; dans cet aperçu général, nous suivrons sans doute de préférence Farel, Froment et Viret, comme notre sujet nous en fait un devoir; mais nous ne ferons pas jouer à ces trois hommes un rôle supérieur à celui qui leur a été réellement assigné, nous ne tronquerons pas l'histoire au profit de quelques gloires individuelles, nous croirons mieux faire en donnant une idée de l'époque dans son ensemble, qu'en l'esquissant dans ses détails. C'est donc une ébauche vaste, rapide, générale que nous allons présenter, et non pas une suite méthodique de petits tableaux faits avec soin, mais forcément resserrés par l'étroitesse de leurs cadres.

Calvin, professeur de théologie à Genève, dé-

bute dans cette ville à la grande carrière qui vient de s'ouvrir devant lui et qui en fera le dictateur religieux d'une portion considérable de l'Europe. Une foule d'hommes marquans se déclarent ses amis, se font honneur de relever de lui, d'être soumis à son influence pour l'accomplissement de leurs vues communes. C'est d'abord Farel; désintéressé et magnanime, il incline son expérience et ses 47 ans devant le génie de son jeune collégue; il rattache par son exemple plusieurs hommes à ce centre unique. Parmi eux je remarque *Antoine Marcourt*, pasteur de l'église de Neuchâtel, qui abandonnera ce poste si on lui indique un théâtre plus utile de ses travaux et de ses efforts; *Fabry*, disposé à imiter son ami Farel, auquel sa jeunesse fait d'ailleurs un devoir de suivre les conseils de plus habiles; *Jean Lecomte* et *Saunier*, dauphinois tous les deux, le premier ancien réfugié de Meaux, une de nos vieilles connaissances; le second également capable de prêcher à la foule et d'instruire la jeunesse dans les lettres et la religion. C'est ensuite *Froment* que nous verrons peu occupé de prédications et de voyages; il embrassera bientôt une autre carrière et se plaira à nous donner le récit des scènes populaires, dont il a été l'acteur ou le témoin; c'est *Caroli*, le vieux docteur de Sorbonne, vaincu dans la der-

nière dispute ; il semble se mêler avec joie à ces jeunes gens pour avancer la même œuvre ; mais il est doué d'une grande ambition, d'une vanité insatiable, peut-être voudra-t-il se créer un parti et le verra-t-on, transfuge entre les deux camps, flatter au gré de ses passions réformés et catholiques ! C'est *Bernard*, qui par sa profession franche et par ses derniers succès, a rattaché dans Genève à la communion réformée plusieurs nobles familles indécises ; ses talens promettent à la nouvelle église un bon prédicateur. C'est *Bonnivard*, rendu par les Bernois à sa patrie et à la liberté ; après une détention de six longues années, quand l'espérance s'éteignait dans son cœur, quand la tristesse voilait son ame, et qu'il croyait sa vie pour jamais perdue entre les sombres murailles de sa prison, des soldats vainqueurs lui en ont ouvert les portes ; le pauvre captif a pu s'écarter de sa chaîne, respirer l'air du sol natal, et savourer avec jouissances l'affranchissement de son pays ; il aimera la ville pour laquelle il a souffert et la religion dont il a été long-temps le martyr. C'est *Corault*, le respectable vieillard dont les yeux ne voient plus la lumière du jour, mais dont l'ame a tressailli à la pensée du changement survenu dans l'église ; il est venu en hâte rejoindre Calvin son jeune ami, il se fait porter dans les chaires, et de là

il annonce la vérité aux fidèles émerveillés de son zèle et touchés de son état. C'est enfin *Viret;* il prêche déjà la Parole de vie aux habitans de Lausanne, il y prépare le terrain qui va être profondément labouré et ensemencé par ses collègues; mais il est attaché de cœur à l'église de Genève, dont il hâte la réformation; il sera l'un des plus fermes appuis et des plus sincères admirateurs de Calvin.

Avec cette élite brillante, avec ce chef entreprenant, on peut s'attendre à de grandes choses.

Tous les efforts qui étaient subdivisés à l'infini vont se réunir en un effort général et puissant; la réforme va changer sa marche indécise en un pas ferme et accéléré; les prédications partielles qui s'exécutaient dans les différentes villes au gré des habitans et des prédicateurs vont recevoir une direction plus assurée et plus une; Calvin portera les forces dont il peut disposer dans les places importantes où la résistance doit être plus tenace et la victoire plus disputée; il attaquera les villes et s'efforcera de les emporter d'assaut, assuré que les campagnes d'alentour suivent la destinée de leur métropole, que les modestes églises des hameaux s'empressent à renverser leurs reliques, à recevoir les prédicateurs, quand les grandes cathédrales ont secoué leur pompe catholique et ouvert leurs portes à la Parole nouvelle.

La mission que dirige Calvin a pour but principal la conversion du Chablais et du pays de Vaud, contrées qui entourent Genève et que les Bernois ont dernièrement conquises sur le duc de Savoie. Plusieurs hommes se mettent aussitôt en campagne ; Lécomte pour Granson et Yverdon, Saunier pour Lausanne et Neuchâtel, Froment pour Aigle et Fabry pour Thonon. De grandes difficultés entravent la prédication de Fabry dans cette dernière ville, le clergé encore puissant paralyse tous ses efforts ; Farel vient le remplacer quelque temps et essayer les effets de son habileté et de son éloquence ; quand Fabry retourne à son poste, la même opposition se renouvelle, des insurrections fréquentes le menacent, il n'échappe que par la fuite à une mort certaine ; il revient avec les Bernois ; ceux-ci renversent les images, proscrivent le catholicisme, châtient les mutins et déclarent la ville réformée. Fabry redouble d'énergie et de zèle ; pendant dix ans il se dévoue tout entier à la conversion de cette petite ville, il réduit au silence ou effraie les Cordeliers qui veulent disputer contre lui, et ses efforts semblent couronnés du succès !!

Le pays de Vaud n'opposa pas à la Réforme une résistance aussi tenace. Depuis plusieurs mois, Viret, protégé par les Bernois, s'efforçait

d'arracher Lausanne au papisme. Il n'avançait dans son œuvre qu'avec lenteur, et impatient d'accélérer le mouvement des esprits, de concert avec ses collègues de Genève, il indique une grande dispute pour le 1er octobre 1536. La nouvelle en est répandue au loin, les ecclésiastiques des deux communions sont instamment priés de ne pas manquer au rendez-vous.

En effet l'assemblée est nombreuse; les chanoines de la cathédrale de Lausanne, les dominicains, les cordeliers, les prêtres des différentes paroisses du pays de Vaud et les moines Augustins de Thonon se réunissent pour attaquer les dix thèses que Farel a composées: leur orateur le plus habile se nomme Claude Blancherose, médecin du roi de France, ce qui fait dire spirituellement à Viret que le clergé doit regarder sa cause comme bien malade, puisqu'il la remet entre les mains d'un médecin étranger. Parmi les réformés, on remarque Calvin, Farel, Viret, Caroli, Fabry, Marcourt et Lecomte; Farel et Viret se sont principalement chargés de défendre leurs thèses; ils occupent ordinairement la tribune; c'est une des occasions de leur vie où ils firent briller avec le plus d'éclat leur talent comme orateurs, où leur parole forte de raison et d'entraînement écrasa le mieux leurs adversaires. Il fallait en effet que leur éloquence

l'emportât beaucoup sur celle des catholiques pour expliquer leur succès, car à plusieurs égards ils avançaient des doctrines erronées, lorsque pour combattre avec plus de force les exagérations de l'église romaine sur le mérite des bonnes œuvres et sur tout ce qui se rattachait au commerce lucratif des indulgences, ils se jetaient dans un extrême opposé, et que pour exalter la puissance de la foi, ils dépréciaient outre-mesure les bonnes actions; mais ils avaient pour eux l'habitude de ces luttes publiques; puis dans ce grand procès agité par toute la chrétienté, le mouvement général qui débordait les catholiques et jetait tous les esprits à la rencontre de la Réforme, agissait si puissamment, qu'une résistance partielle, quoique légitime et fondée, ne pouvait rien pour contrebalancer le succès définitif, et que les opinions souvent exagérées et mal mûries des Réformateurs passaient comme inaperçues, parce que l'attention était concentrée sur les énormes abus du catholicisme, lequel vainement appuyé croulait de toutes parts et ensevelissait ses défenseurs sous ses ruines.

Cette dispute de Lausanne fut pour les catholiques une véritable défaite; deux d'entre eux, le cordelier Tandi et Drogy, vicaire de Morges, accablés par la logique d'un discours de Calvin, se levèrent pour abjurer leurs erreurs passées;

les laïques députés par les villes et par les différentes communautés du pays, ceux que la curiosité seule avait attirés aux séances, furent persuadés et convertis par l'effet de la discussion; ils s'en retournèrent emportant les instructions qu'ils avaient reçues et faisant circuler leurs nouvelles idées au sein de la population. Les Bernois comprirent que le pays était mûr pour la Réforme et la nation désabusée; mais ils eurent la louable prudence de ne rien brusquer et de laisser au temps le soin d'effectuer la révolution religieuse; quand ils crurent le moment venu, ils donnèrent ordre à leurs baillis d'abattre les autels et les images, de défendre la célébration de la messe, d'établir des pasteurs dans toutes les paroisses; Viret fit dans les communes une suite de prédications que suivirent des abjurations solennelles. Yverdon, Moudon, Cossonay, Morges et les autres villes du pays de Vaud, se montrèrent dociles à la voix du Réformateur, qui retourna après ce voyage occuper à Lausanne la seconde place de pasteur sous la présidence du vaniteux Caroli; Calvin, Farel et les autres ministres reprirent le chemin de Genève, glorifiant et bénissant Dieu des progrès de sa religion, animés d'un nouveau zèle pour la prédication de l'Evangile, décidés, maintenant que Genève n'était plus

bloquée par des pays catholiques, à y presser vivement la réforme morale, demandée par les esprits sages et par les cœurs pieux. C'est dans cette tâche difficile que se manifestera avec le plus de fermeté et de hardiesse le génie conservateur et créateur de Calvin; tel homme saura prendre une ville, renverser une dynastie, déchirer une charte, changer l'état politique d'une nation, et ne sait pas toujours fonder une dynastie nouvelle, consolider les bases d'un état, substituer à un ordre de choses vieilli et vermoulu des institutions neuves en rapport avec l'élan qu'il a imprimé à son peuple et avec l'avenir qu'il lui a préparé, C'est ici le triomphe de Calvin.

L'état des mœurs à Genève était désastreux; la débauche était devenue chose si commune et pratiquée avec tant d'effronterie que les coupables ne songeaient plus à s'envelopper du mystère et que les tribunaux n'osaient presque plus les punir; les jeunes gens élevés à l'école de la licence se faisaient gloire de leurs noms de « Libertins » et ils passaient sans remords les plus belles années de leur vie dans des orgies; les lieux de prostitution étaient protégés; les filles publiques, organisées en corporation régulière, avaient une reine élue à la pluralité des suffrages. Ces désordres étaient le fruit d'un infâme complot; par politique, les ducs de Savoie

avaient voulu corrompre la nation afin de la mieux asservir ; aucune loi, aucun établissement n'était assez fortement institué pour réformer les mœurs publiques et particulières ; l'opinion n'existait pas ou gardait un lâche silence sur ces actes honteux ; le vice pouvait marcher tête levée et la foule se riait des scrupules des gens de bien.

Calvin envisage le mal dans toute son étendue, il en comprend la grandeur et la portée, mais il ne recule pas. Afin de l'attaquer par sa base, il conçoit le vaste plan d'un système complet d'éducation publique, comprenant un collége et une académie où la jeunesse recevra une impulsion de moralité et de décence ; en attendant que ce projet puisse être réalisé, il fonde à Rive un établissement où Saunier, Cordier et un troisième régent, enseignent les langues anciennes, les belles-lettres et la religion ; lui-même il prêche chaque semaine et donne des leçons de théologie dans le temple de Saint-Pierre.

Puis il stimule le gouvernement. Par son influence, les Conseils décident de régulariser le genre de vie des citoyens ; au coucher du soleil, une cloche sonnera la retraite et ramènera les habitans dans leurs demeures ; passé neuf heures, il est défendu d'aller dans la ville pour jouer, « taverner et ivrogner » ; on prohibe la danse et les spectacles, divertissemens innocens en eux-

mêmes, mais qui peuvent conduire à des désordres; on emprisonne une coîffeuse qui a trop paré une jeune épouse, et l'on punit aussi les amies qui l'ont accompagnée dans cet accoutrement; on ordonne que le dimanche les boutiques soient fermées; un joueur de profession est mis au carcan avec des cartes pendues au cou; un homme adultère et sa complice sont bannis pour un an et promenés dans la ville escortés par le bourreau.

Calvin renforce toutes ces mesures par la création d'un consistoire préposé à la conservation des mœurs et à la censure des vicieux; ce tribunal fait comparaître devant lui ceux qui ont causé quelque scandale; il les reprend, il invoque contre eux la sanction des Conseils, et les fait condamner selon les cas à l'excommunication ou à des peines afflictives; institution redoutée, qui de nos jours a perdu sa puissance et l'a tant bien que mal léguée à l'opinion publique, mais qui était en harmonie avec les mœurs rudes de l'époque, et à laquelle Genève doit sans doute sa physionomie morale que les coutumes et les mœurs de l'étranger ont encore peine à faire entièrement disparaître.

Calvin heurtait ainsi de front les usages, les passions et les volontés de tout un peuple; il prétendait commander la vertu dont d'autres se

bornent à inspirer l'amour ; il se plaçait face à face avec les débordemens d'un siècle effronté, et d'une voix impérieuse il leur disait : Vous viendrez jusqu'ici et vous n'irez pas plus loin ; il pouvait donc s'attendre à voir se dresser devant lui une opposition violente, il fallait qu'il ceignît ses reins pour le combat, et qu'il se préparât à une rude mêlée. La lutte ne se fit pas attendre.

Les *Libertins** se révoltent bientôt à la pensée du joug qu'on veut leur imposer ; l'orgueil outragé renforce la voix de leurs autres passions et leur souffle un esprit de vengeance ; les indépendans, hommes hostiles au gouvernement de l'époque, se joignent à eux, et tous ensemble ils se promettent de saisir la première occasion pour résister hardiment au pouvoir toujours croissant du Réformateur. Deux anabaptistes arrivent à Genève ; vite, les mécontens les entourent, et par pur esprit d'opposition leur forment un parti considérable ; une dispute publique a lieu au couvent de Rive, et les débats trahissent l'animosité qui anime les ennemis de Calvin ; rien n'était plus propre à ébranler le protestantisme, encore un peu chancelant, que de voir

* C'est le nom sous lequel est constamment désignée, dans l'histoire, la faction opposée à Calvin.

des dissidences parmi des hommes également opposés à l'église romaine; les Conseils effrayés, chassent les anabaptistes; Calvin déclare qu'il faut avoir une confession de foi plus sévère que celle de Farel, il presse la conclusion de cette mesure, que le peuple ratifie en Conseil général, le 29 juillet 1537, et qui donne au consistoire une inspection étendue et une autorité presqu'illimitée. Mais les opposans profitent de cette infraction aux principes de la Réforme; ils crient à la tyrannie, à la violation des droits de l'homme, ils parlent de liberté individuelle et d'indépendance de conscience; pour soutenir les vices les plus honteux, ils empruntent le plus beau langage, et grâces à la faute de leurs ennemis, ils plaident la cause la plus sacrée; leurs clameurs trouvent de l'écho dans Genève; l'orage gronde avec toujours plus de violence; il va éclater sur la tête des Réformateurs, qu'assaillent en même temps d'autres attaques venues du dehors; c'est d'abord Caroli qui les accuse d'arianisme, et qui, désolé de voir ses opinions condamnées dans un synode tenu à Lausanne, rentre dans le sein de l'église romaine. Ce sont ensuite les Bernois qui veulent faire adopter à l'église de Genève quelques-uns de leurs usages, comme de communier avec du pain sans levain, de baptiser sur des fonts

de pierre, de célébrer les quatre fêtes, Noël, le Nouvel-An, l'Annonciation et l'Ascension, et qui, parce que Farel et Calvin refusent de les imiter, pour ce misérable motif demeurent en mésintelligence avec ces deux Réformateurs et enhardissent ainsi leurs ennemis à suivre de coupables projets. En effet, les Libertins ameutent le peuple, ils flattent ses passions les plus grossières, ils forment ostensiblement une faction dans l'état, ils injurient les syndics, ils ne craignent pas de tirer l'épée pour défendre ce qu'ils appellent « leurs franchises », et le 3 février 1538, ils font élever trois d'entre eux à la charge de premiers magistrats de la république. Corault indigné, blâme les Conseils trop indolens contre le vice, et on l'emprisonne; Calvin et Farel déclarent que, si les désordres continuent, ils n'administreront pas la Cène le jour de Pâque; les Libertins profitent de l'effervescence causée par cette nouvelle, pour obtenir contre eux un décret de bannissement. « Eh bien, de par Dieu! s'écrie le bouillant Farel. Si j'eusse servi les hommes, dit avec sang-froid Calvin, je serais mal récompensé; mais j'ai servi un Maître qui, loin de ne pas récompenser ses serviteurs, leur paie même ce qu'il ne leur doit pas...... » Et, accompagnés de Corault, ils sortent d'une ville manifestement ingrate envers eux.

Corault se réfugie à Thonon auprès de Fabry; il passe de là à Berne et plus tard à Orbe, où il meurt rassasié de fatigues et de jours. Calvin et Farel, après avoir traversé ensemble Berne et Bâle, se rendent, le premier à Strasbourg, le second à Neuchâtel, auprès de son ancienne église.

Délivrée de ses pasteurs les plus austères et les plus influens, Genève peut se livrer en paix à tous les désordres; la débauche règne dans cette ville qui lui est dévouée et en parcourt audacieusement les rues; les régens fidèles aux opinions de Calvin sont chassés; les prédicateurs impuissans offrent inutilement la démission de leur charge; Genève est réformée, mais corrompue; elle n'adore plus les saints, elle déifie les vices et se prosterne devant eux; comme les cités pécheresses de la plaine, elle risque d'attirer sur elle les châtimens de Dieu. Mais Dieu n'emploie pas contre elle les ressources de son pouvoir, il la laisse à elle-même, à sa propre folie, ce qui est un grand châtiment pour les peuples; il permet que les Libertins jouissent quelque temps de leur triomphe, assuré qu'ils se précipiteront eux-mêmes d'un poste élevé où ils siégent sans la justice et la vertu, et que leur chute remarquable donnera à ceux qui en seront les témoins une importante leçon. En

effet, ces hommes désordonnés et ambitieux périssent dans des séditions qu'ils ont follement occasionnées, le manque d'union entre les citoyens les expose à une foule de dangers, ils méprisent des prédicateurs qui ont abjuré la noble hardiesse de leur ministère, ils regrettent leurs anciens conducteurs spirituels, et par une éclatante rétractation, ils les rappellent au milieu d'eux. Calvin se résout, après bien des combats, à céder à la prière de Genève; il rentre dans cette ville au mois de septembre 1541.

Nos Réformateurs sont maintenant à la tête d'églises constituées; Calvin et Froment à Genève, Farel à Neuchâtel, Viret à Lausanne, ont échangé la vie errante du missionnaire contre la tâche du pasteur; désormais ils ne seront guère réunis; leurs relations se borneront à quelques rares visites et à un commerce de lettres; mais, si l'on y fait attention, dans les lieux séparés où ils agissent, ils ont un même but pour leurs efforts; on peut ramener leur ministère à l'accomplissement de quelques grands projets nécessités pour tous dans des églises récemment fondées; trois de ces circontances principales me paraissent dominer toute leur carrière, se rattacher essentiellement à l'avenir de la Réforme et pouvoir nous servir de subdivision dans la période que nous allons par-

courir ; ce sont : la réforme des mœurs, le maintien de la doctrine, et l'évangélisation des pays étrangers. Nous allons voir comment, dans des positions en apparence dissemblables, ces hommes concentrent cependant leurs efforts vers ces trois buts, et ce qu'il leur en coûte pour les atteindre.

1° *Réforme des Mœurs.*

Le but de toute religion, c'est de plier à la vertu ceux sur lesquels elle parvient à exercer de l'empire ; les sentimens naturels de l'homme, le penchant instinctif qu'il a reçu pour le bien, la voix de la conscience, ne lui suffisent ordinairement pas pour dompter ses passions ; il faut lui fournir des auxiliaires, il faut saisir son imagination, émouvoir sa sensibilité, employer ces puissans mobiles pour l'aider dans sa lutte contre les tentations ; c'est le rôle de la religion. Les législateurs anciens ont tous compris cette vérité ; toujours ils se sont servis de la foi comme d'un moyen pour pousser les hommes à la vertu ; la croyance aux dieux est intervenue dans leurs codes comme la plus sûre sauvegarde de la moralité des peuples, et c'est ce que je retrouve dans le christianisme. La foi, moyen d'acquérir la charité et de faire de bonnes ac-

tions, voilà la prédication du Maître, voilà ce que répètent les apôtres, voilà la grande leçon qui ressort de l'ensemble de leurs discours et de leur vie; le pasteur qui a compris le but de son ministère et le véritable mandat qu'il lui est donné d'accomplir, s'efforcera donc à réformer les mœurs de son troupeau, à lui donner des habitudes pieuses et chrétiennes, bien plus qu'à lui inculquer une même doctrine et qu'à vouloir jeter dans un même moule des intelligences dissemblables; trop souvent cette idée est méconnue; trop souvent des hommes honorables et bien intentionnés, mais sous l'empire de préoccupations dogmatiques, semblent attacher la plus grande importance à l'unité de la foi et à l'accord des opinions; les Réformateurs eux-mêmes ne surent pas toujours se préserver de cet écueil; lorsque diverses circonstances les contraignirent à descendre dans l'arène des luttes dogmatiques, ils ne le firent d'abord qu'avec répugnance, puis, peu à peu, ils s'échauffèrent comme le soldat au milieu des combats, l'amour-propre augmenta leur illusion, ils continuèrent avec acharnement les disputes commencées, ils en provoquèrent de nouvelles, ils semblèrent mieux respirer dans cette atmosphère desséchante, et ils s'écartèrent de leurs premiers principes.

Car au commencement de leur ministère, lorsque, placés pour la première fois vis-à-vis de leur grande tâche, ils l'examinèrent de sang-froid, ils avaient reconnu que, soit pour réparer les effets désastreux de plusieurs siècles d'ignorance et de la corruption du clergé, soit pour répondre par des faits aux attaques injustes qui représentaient la Réforme comme non chrétienne, ils devaient porter la plus sérieuse attention sur l'amélioration morale de leurs sectateurs, et en faire des hommes qui s'attachassent avec zèle aux bonnes mœurs. Dans cette conviction, ils se mirent de concert à l'ouvrage, chacun dans l'église où la Providence l'avait placé, rappelant ainsi la conduite des apôtres, que l'on a vus s'attacher également à détruire le paganisme et à changer les mauvaises mœurs, recommander à la fois d'adorer Dieu en esprit et de veiller sur le cœur, d'où sortent les mauvaises pensées et ce qui dégrade l'homme.

Viret, le premier, placé dès 1536 comme pasteur à Lausanne et devenu bientôt, par la défection de Caroli, chef de l'église, se mit en devoir d'atteindre cet important résultat. Durant vingt années d'un pastorat soutenu, interrompu seulement par quelques rares séjours à Genève et par de petits voyages dans le pays de Vaud, il se proposa toujours le même but, et

il ambitionna cette seule récompense de réussir à purifier les mœurs. On l'entendait, dans ses prédications nombreuses, parler des beautés de l'Evangile, de l'amour qu'il doit inspirer, des charmes de la vertu, des joies ineffables de celui qui obéit aux impulsions de sa conscience; il retraçait les beaux exemples que nous a transmis l'histoire sacrée, et il exhortait vivement ses auditeurs à les imiter. C'était surtout Jésus-Christ qu'il leur proposait pour modèle; il se plaisait à le montrer dans les différentes situations de sa vie toujours admirable, toujours grand, toujours bon, toujours aimant et faisant le bien; il le leur représentait actif pour soulager les autres, allant, à cet effet, de village en village et de bourgade en bourgade, résigné pour ses propres souffrances, disant : « Ma nourriture, c'est de faire la volonté de mon Père! » possédant son ame par la patience en Gethsémané : « Non pas ce que je veux, mais ce que tu veux »; il le leur montrait sur la croix remettant son esprit entre les mains de Dieu, calme et doux au milieu de ses souffrances, parce que son ame noble et pure jouissait d'une ineffable paix.

A consulter les apparences, cette prédication, pleine d'action et de force, agissait puissamment sur les cœurs et devait amener dans le

troupeau des améliorations sensibles; l'éloquence harmonieuse de Viret attirait dans les temples une grande foule désireuse de l'entendre, et qui lui semblait attachée par une affection éclairée et sentie. Mais quand, fidèle à son devoir, pressé par sa conscience, désabusé sur le compte des mœurs publiques, le prédicateur voulut pousser vivement la réforme morale, et heurter de front les passions de ses auditeurs, le prestige qui l'entourait s'évanouit comme un souffle, l'ingratitude fit entendre sa voix sèche et discordante, une cabale violente s'éleva contre lui, une faction libertine s'organisa à Lausanne et renouvela toutes les scènes qui avaient à Genève occasionné le bannissement de Farel et de Calvin. Le peuple, ameuté par des discours où l'on flattait ses passions favorites, préféra la séduction de ces paroles mensongères aux vérités que lui disait avec franchise son austère pasteur; il ne comprit pas que ceux qui l'excitaient ainsi à la révolte, le faisaient, non pour son bien, mais pour assouvir leurs inclinations particulières; il céda aux insinuations les plus malveillantes, et, malgré Viret, il retomba dans ses précédens excès; après l'avoir connue, il se détourna de la route de la justice! Malgré cette obstination et ces désordres, malgré la difficulté de résister avec une santé

faible, dans une lutte opiniâtre et sans cesse renaissante, le courage de Viret ne se serait point refusé à de nouvelles tentatives; mais il fut banni de Lausanne qu'il avait préférée aux églises les plus enviées, et en 1556 il vint à Genève, où, pendant cinq ans, il se montra le dévoué collégue et le digne émule de Calvin *.

Farel eut plus de succès que Viret. Soit qu'à Neuchâtel la corruption fut moins générale et l'opposition moins redoutable qu'à Lausanne, soit que l'énergie de Farel, son activité et son éloquence lui aient été d'un grand secours, si le combat fut rude et la mêlée épaisse, du moins la victoire lui demeura et il fit adopter aux citoyens les ordonnances qui devaient leur servir de frein et les retenir dans les bornes du devoir. A l'époque où il avait réformé Neuchâtel, Farel y avait déjà introduit une discipline assez sévère, il avait créé la *classe des pasteurs* chargée d'administrer l'église et de remplir les fonc-

* Je sais que la plupart des historiens ne placent cette arrivée qu'à l'année 1558, mais je ne sais alors comment ils se tirent de cette phrase que je trouve dans les registres de Genève, à la date du 30 août 1556 : « M. Viret étant malade, on le fait soigner aux dépens de la seigneurie en considération de ses services. » Peut-être pendant ces deux ans partagea-t-il son séjour entre Lausanne et Genève.

tions de consistoire; elle devait n'admettre à la sainte Cène qu'après examen, et exiger, pour les fautes scandaleuses, des pénitences publiques. Mais que sont les ordonnances et les lois, à quoi servent des codes artistement disposés, si personne n'a le courage d'en presser l'exécution, s'ils demeurent enfouis dans des registres? Les règles établies par Farel avaient été, en son absence, une lettre morte, sans effet sur les citoyens; il fallait qu'il revînt lui-même pour les appliquer aux coupables; celui-là seul qui les avait posées, en avait bien compris l'importance et se sentait assez fort pour y plier l'église et pour ne se laisser effrayer, dans cette œuvre, par aucune opposition. Tel avait été le but de Farel depuis son retour à Neuchâtel en 1538. Mais ses mesures avaient bientôt excité du mécontentement dans la ville; de sourdes rumeurs circulaient parmi le peuple, sa conduite était décriée comme abusive et tyrannique, on s'excitait mutuellement à secouer ce nouveau joug et à reconquérir la liberté morale que le Réformateur prétendait enchaîner. Farel n'a jamais su céder à des menaces; jamais des dangers personnels, des craintes de sédition n'ont pu ébranler sa constance et le faire dévier d'une route qu'il s'est consciencieusement tracée; il méprise ces clameurs; il

continue à tancer les Libertins, à démasquer leur vices, à appeler sur leurs désordres l'indignation des gens de bien et les châtimens de Dieu; indépendant et plein de dignité, comme doit l'être un serviteur de Jésus-Christ, il se met au-dessus des distinctions inventées par la vanité humaine et déclare ne reconnaître parmi les hommes d'autre supériorité que celle de la vertu : une femme d'une naissance relevée se sépare avec éclat de son mari, brave toutes les convenances et demeure inaccessible aux reproches particuliers de Farel; celui-ci s'arme de courage, et du haut de la chaire il apostrophe cette femme et la somme de renoncer à son train de vie; cette hardiesse jette l'alarme dans la ville; les méconteus saisissent cette occasion de se répandre en reproches, ils voient se rallier à eux les parens de l'accusée, ils ameutent le peuple sur la grande place du château et proposent des mesures violentes contre le prédicateur. Cette demande est suivie d'un long tumulte : quelques-uns, indignés de l'impudeur de ces citoyens, élèvent la voix en faveur de Farel et veulent essayer de justifier sa conduite; mais une clameur générale leur impose silence, la sédition s'accroît et le peuple soulevé prononce le bannissement du Réformateur.

La cause des mœurs est donc perdue à Neu-

châtel ; Farel va être chassé de cette ville ; heureusement les Bernois interviennent ; les honnêtes gens, revenus de leur première stupeur, s'accusent de lâcheté et reprennent confiance ; ils agissent sur l'esprit public et en changent si bien la disposition, que, trois mois après, le Conseil d'Etat se décide à flétrir, dans un décret, les détracteurs de Farel ; il les condamne à une forte amende, il proclame ce pasteur « le chariot et la cavalerie du pays, la lumière de la nation, le fidèle dépositaire de la vérité » ; il enjoint « d'ôter les mésintelligences, d'étouffer les partialités, et de terminer les défiances. » Le 4 janvier 1542, ce même peuple, auparavant abusé et séduit, confirme Farel dans ses fonctions, et se soumet ainsi d'avance aux ordonnances ecclésiastiques que le prédicateur fait adopter le mois suivant. Les mutins sont rentrés dans le devoir, ils sont devenus plus souples et plus dociles aux lois de l'Evangile, Neuchâtel, vraiment digne de son titre de ville réformée, s'humilie devant la croix de Jésus-Christ et rejette avec ses anciennes erreurs les vices et les désordres qui en étaient l'inévitable cortége.

A Genève, la faction des Libertins était encore plus puissante et plus habilement dirigée ; ses chefs étaient turbulens et audacieux ; ils avaient beaucoup favorisé l'établissement de la Réforme à Ge-

nève, ce qui augmentait leur influence auprès du peuple et paralysait les attaques des prédicateurs. Ceux-ci étaient représentés comme des ingrats, ennemis de toute autorité étrangère à la leur, qui brisaient sans pudeur les instrumens dont ils s'étaient servis, et qui ne rougissaient pas de sacrifier à leur ambition et au désir de dominer, des hommes auxquels ils étaient redevables et qui pouvaient leur faire ombrage. Ces Libertins appartenaient en outre à des familles riches et considérées, ils réunissaient autour d'eux un nombre considérable de créatures et de partisans; tout présageait à Calvin une lutte violente et de grands efforts à faire.

Notre Réformateur Froment se trouvait naturellement placé de manière à aider Calvin dans cette tâche utile et dangereuse; il continue en effet à occuper la charge de pasteur de Saint-Gervais jusqu'en 1552. Mais avec les grands mouvemens de la Réforme, son influence a disparu; homme d'un moment, il rentre dans son obscurité et semble déposer, avec ses belles années, les nobles sentimens qui avaient fait battre son cœur et qui l'avaient guidé dans ses premiers pas; des chagrins domestiques viennent entraver son ministère; sa femme, trop accessible à la contagion de l'exemple, devient la première infidèle aux devoirs que prê-

che son époux, elle trahit la foi conjugale, ses torts sont connus, sa honte dévoilée attire sur elle et sur Froment des réprimandes publiques. Le malheureux Réformateur perd ainsi, peu à peu, la tendance relevée de ses idées; il se décourage dans l'exercice de ses fonctions, il accepte avec empressement l'offre qui lui est faite de seconder Bonnivard dans la rédaction de son histoire de Genève, et il se livre bientôt tout entier à ce nouveau genre d'étude. En 1552, il renonce à l'état ecclésiastique et obtient une place de notaire. Genève ne se montre pas ingrate envers lui, elle se rappelle qu'il a puissamment contribué à la convertir, et elle s'efforce de l'en récompenser. En 1553 les citoyens lui donnent le droit de bourgoisie; en 1559 ils le nomment du Conseil des Deux-Cents. Mais à mesure qu'on lui prodigue les distinctions les plus flatteuses, Froment semble prendre à tâche de s'en rendre indigne; abattu par ses chagrins particuliers, il ne sait où puiser des consolations, trahissant ainsi le manque de foi d'une ame peu à peu aigrie et desséchée; il n'imagine pas de meilleur moyen, pour se venger d'une épouse infidèle, que d'imiter ses désordres; il renie sa gloire passée, étouffe la voix de la conscience et de l'honneur. Les Conseils, qui l'ont récompensé, savent le punir et lui appliquer la loi qu'il ou-

trage; en 1562 on l'emprisonne, on lui ôte sa charge de Conseiller et on le renvoie de Genève; durant dix ans il traîne à l'étranger sa honte et ses remords; après ce long espace de temps, corrigé par l'exil, atteint par la vieillesse, il éprouve l'impérieux besoin de revoir Genève, sa véritable patrie; la ville consent alors à oublier ses torts et à lui pardonner; même en 1574, elle le réintègre dans sa place de notaire, afin qu'il puisse pourvoir à sa subsistance. L'histoire ne raconte pas la mort de Froment; il ne survécut à ces événemens que six ou sept années, ayant pu effacer, aux yeux de ses concitoyens, par une vieillesse honorable et par les beaux souvenirs de sa jeunesse, les fautes qui avaient souillé son âge mûr et entaché une vie commencée sous les plus heureux auspices.

Pour résister aux Libertins, Calvin ne peut donc compter ni sur Froment, ni sur les autres ministres, hommes faibles et timides; c'est en lui seul qu'il doit se confier, c'est dans sa force de volonté qu'il doit puiser les ressources nécessaires pour contenir le torrent et faire exécuter les arrêts promulgués avant son exil. Il commence par rédiger des ordonnances ecclésiastiques qui fixent les devoirs des pasteurs, l'autorité des magistrats en matière religieuse, les fonctions du consistoire, celles des directeurs

de l'hôpital, la manière d'administrer les sacremens, la police et la surveillance des églises; il engage le Conseil des Deux-Cents à ordonner la fréquentation du service divin, à obliger à la célébration de la sainte Cène; il fait décréter par le consistoire des remontrances sur les envahissemens du luxe dans les repas et dans les vêtemens; on défend à son de trompe les vertugadins et dorures sur la tête, les coîffes dorées, les chaînes d'or et d'argent; on fixe le nombre de plats qui peuvent apparaître sur la table pendant le repas; ces lois somptuaires, sévères et minutieuses, sont destinées à prévenir les occasions de plus graves désordres et à introduire chez les citoyens un esprit d'ordre, de modération et de simplicité, qui amène infailliblement les bonnes mœurs. Outre ce service signalé rendu à Genève, Calvin est le législateur de cette ville, dont il rédige les édits civils et politiques; il est l'ame des Conseils, la providence visible qui soutient le courage des habitans et devient pour eux la source de précieux avantages. Quand la peste déploie ses horreurs dans Genève et glace le courage des citoyens, quand une conspiration infernale s'efforce d'activer les progrès du fléau, Calvin veut soigner les malades, et il faut un ordre exprès du Conseil pour réprimer son zèle; par sa fermeté,

il rend de l'énergie aux plus faibles et il contribue efficacement à préserver la ville; quand la disette vient accabler de son joug de fer une ville déjà si fort travaillée, Calvin excite et dirige des collectes publiques, dont le produit est destiné aux pauvres; quand des dangers extérieurs viennent se réunir aux autres souffrances de la république, Calvin, le premier, donnant l'exemple de la résignation et du courage, saisit la truelle, et, comme un simple manœuvre, travaille aux fortifications; tous les citoyens l'imitent; un esprit d'abnégation et d'héroïsme anime tous les cœurs; la vue de ce grand dévouement en inspire de pareils à toute la population; c'est en déployant ce noble caractère, que Calvin peut commander de grandes choses.

Aussi la partie saine des habitans lui rend une éclatante justice; on le consulte dans toutes les occasions importantes; on ne néglige rien pour le retenir dans une ville dont il est la gloire et le protecteur; s'il est incommodé, on lui paie un secrétaire; on lui donne un héraut pour l'accompagner à la diète de Francfort; on lui accorde le droit de bourgeoisie. Quand il tombe malade, on ordonne des prières publiques pour demander à Dieu son rétablissement, et quand on a des craintes sérieuses qu'il ne meure, le Conseil se transporte chez lui et reçoit en pleurant ses

dernières exhortations et ses touchans adieux.

Plus les preuves de la reconnaissance publique entourent Calvin, et plus la faction des Libertins lui témoigne de mépris et de haine. Ils l'insultent dans les rues, ils refusent de communier de sa main, ils l'appellent Caïn, ils se moquent ouvertement de la religion et des ministres; Farel et Viret protestent contre ces injures, ils déclarent que l'on devrait témoigner la plus grande déférence à ce grand serviteur de Dieu et que personne sur la terre ne combat l'antechrist avec autant d'efficace; Farel surtout, indigné, s'écrie qu'il ne faut pas ajouter foi à ce que rapportent sur lui « un tas de gens de néant, piliers de cabaret, qu'il faut honorer Calvin; » alors les mêmes calomnies et les mêmes accusations se tournent contre Farel que Calvin défend à son tour, et Farel lui-même dans un discours plein de force, de sentiment et d'éloquence, réfute si victorieusement les attaques et émeut tellement les membres du Conseil, que tous viennent à lui le serrer entre leurs bras et protester qu'ils le regardent comme un fidèle ministre de l'Evangile. Les réfugiés que la persécution chasse de France et des vallées du Piémont grossissent le nombre des admirateurs de Calvin, deviennent ses auxiliaires les plus fidèles et lui permettent enfin d'écraser la faction libertine. Accom-

pagné de tout le clergé, Calvin se présente en Conseil, il réclame pour le consistoire le droit d'excommunication, et soutenu par les honnêtes gens, il obtient cette arme puissante. Aussitôt il en frappe Berthelier, Perrin, Vandel et les autres chefs du parti; ceux-ci excitent des séditions en leur faveur et prétendent le maintenir par la force; ils changent ainsi avec imprudence un crime contre l'église en un crime contre l'état, ils donnent un immense avantage à leurs adversaires qui profitent habilement de leur faute pour les mettre en jugement et les faire condamner à la déportation ou à la mort.

Genève débarrassée de cette écume qui souillait sa pureté morale, devient comme Neuchâtel soumise à l'influence du vrai christianisme; elle mérite par cette révolution d'être le chef-lieu du protestantisme, la gloire de son parti, et l'objet des bénédictions divines. —Délivrés d'une opposition dangereuse, victorieux et respectés, les Réformateurs dirigent sur d'autres points leur activité et leur zèle, et comme ils ont plié les églises aux mêmes lois et aux mêmes ordonnances ecclésiastiques, ils veulent essayer maintenant de les soumettre à la même doctrine et aux mêmes confessions de foi.

2° *Maintien et unité de la doctrine.*

Les Réformateurs se trouvaient à l'égard de la doctrine placés dans une position difficile: d'un côté ils entendaient leurs adversaires catholiques s'écrier de concert : Ces hommes détruisent notre religion ; ils n'en veulent plus souffrir aucune, ils n'ont ni foi ni Dieu, ce sont des impies qui secouent un joug salutaire ! D'un autre côté, dans leur parti même, plusieurs se plaignaient : Que voulez-vous nous enseigner ? leur disaient-ils ; que substituez-vous au catholicisme ? où nous menez-vous ? Et pour répondre aux uns et aux autres, les Réformateurs se voyaient obligés de rédiger des confessions et d'annoncer publiquement leur doctrine : comment s'étonner encore qu'ils attachassent une grande importance à des opinions proclamées avec solennité, vivement défendues par les uns, violemment attaquées par les autres. C'est d'ici que viennent toutes leurs erreurs ; on peut en être affligé, mais non surpris. L'homme placé aux pieds d'un monument considérable, en perd les proportions et en ignore l'ensemble jusqu'à ce qu'il s'éloigne à une certaine distance ; de même pour apprécier un événement, il faut pouvoir l'envisager de haut, à sa place véritable,

avec l'entourage des causes qui l'ont amené et des conséquences qu'il entraîne. Or les Réformateurs étaient trop rapprochés de leur révolution religieuse, ils y étaient encore plongés en entier, et bien loin de pouvoir la juger d'une manière impartiale, ils étaient dominés et emportés par elle. Ils avaient renversé le catholicisme, ils l'avaient remplacé par leur magnifique principe de l'examen des Saintes Ecritures, mais ou ils n'en comprenaient qu'imparfaitement les conséquences, ou ils en étaient effrayés, et ils prétendaient qu'on interprétât la Bible à leur manière; ils en vinrent à mettre au niveau de leurs adversaires catholiques les réformés qui arrivaient à des conséquences dogmatiques différentes des leurs; ils les regardaient comme de lâches transfuges abandonnant leurs drapeaux pour le camp ennemi; ils les traitaient avec la dernière rigueur, ils n'avaient aucune idée de ce sublime résultat tout chrétien : « l'union de tous, non dans la foi, mais dans la charité » ; ils voulaient une seule foi. Hommes du dix-neuvième siècle, nous étonnerons-nous de cette erreur de nos devanciers du seizième? Sommes-nous beaucoup plus avancés qu'eux? Hélas, ne rencontrons-nous pas sous nos yeux, parmi nous, des hommes aveuglés encore par ce préjugé, qui se séparent d'une église quand cette église n'adopte

plus toutes leurs idées dogmatiques, qui ne voient pas de salut et ne reconnaissent pas la religion de Jésus-Christ en dehors du cercle étroit où ils sont entrés et où ils tournent incessamment sur eux-mêmes; pour eux le temps a marché, des scènes désolantes se sont déroulées, mais ils n'ont rien appris, l'expérience funeste de leurs prédécesseurs a été perdue; peut-être serviront-ils eux-mêmes de leçon aux générations suivantes.

Il faut ajouter à ces considérations générales que le caractère de nos Réformateurs, surtout celui de Calvin, les portait à aimer l'unité, l'ordre, la règle, même le despotisme; ils étaient tellement convaincus de la vérité de leurs croyances, ils avaient une foi si entière aux résultats de leurs recherches théologiques, qu'ils croyaient faire le bien de l'église et travailler à la gloire de Dieu en lui façonnant des disciples taillés tous d'après le même modèle, unis par les mêmes opinions. Hélas! ils ont fait par cette conduite un tort immense à la réforme auprès de tous les esprits réfléchis; les libres penseurs comprirent qu'en abjurant le catholicisme, ils secoueraient le joug de l'autorité du pape pour retomber sous celui des formulaires et des confessions, et ils s'abstinrent avec soin d'une démarche devenue inutile; nous n'avions pas besoin de ce déplora-

ble exemple pour savoir que l'homme réduit à de mesquines proportions tout ce qu'il touche, et qu'il est plus exigeant que l'Eternel. Dieu a départi aux hommes des facultés et des intelligences dissemblables ; dans son immense charité, il ensevelira les différences de doctrine, tandisque l'homme ne peut supporter une foi modeste, conforme aux limites de ses facultés et à l'exiguité de ses connaissances.

Nous allons raconter brièvement les débats théologiques élevés à Genève et dans la Suisse française ; le simple exposé des faits prouvera la justesse des sinistres prévisions que nous avons indiquées.

Genève est le théâtre des discussions, Calvin en est le principal acteur ; c'est lui qui imprime à la réforme ce cachet dogmatique qui en a paralysé l'essor ; avant lui, les Réformateurs laissaient assez de liberté en fait de croyance, ils attaquaient le catholicisme, et ils prêchaient l'Evangile sans exiger une interprétation identique. Calvin sut à la fois modifier leurs opinions personnelles et leur en exagérer l'importance ; c'est ce que nous aurons occasion de prouver avec plus de détails quand nous examinerons les opinions dogmatiques de Farel, Froment et Viret.

Farel et Viret, s'ils eussent été soustraits à l'influence de Calvin et laissés à leur propre ca-

ractère, eussent plutôt montré un esprit conciliant et eussent cherché à terminer les disputes bien plus qu'à les envenimer ou qu'à en susciter de nouvelles. Tous les détails de leur vie confirment cette présomption ; Farel, plutôt que de troubler la paix de l'église neuchâteloise, endure les vexations de son collègue Chaponneau et de Cortésy, gendre du dernier ; il se laisse chicaner par eux à diverses reprises et sur plusieurs points de dogme et de discipline : il souffre même l'accusation d'hérésie, et dans ses rapports avec eux ne dément jamais sa modération et sa dignité. Il serait trop long de rapporter ici toutes ses tentatives pour apaiser les esprits aigris par la querelle sur l'eucharistie, et la confession de foi modérée qu'il publia sur ce sujet, espérant ainsi rallier les opposans ; je ne raconte pas ses nombreux voyages entrepris en toute saison pour rapprocher l'église luthérienne de celle de Calvin, et pour que la réformation présentât une masse unie et compacte ; les détails des historiens à cet égard sont monotones et peu intéressans ; mais ils prouvent évidemment la tendance charitable et tolérante de Farel et de Viret, que l'on voit presque toujours associé à son ami ; ils suivent exactement la même marche ; modérés avec les hérétiques, prêts à s'accommoder avec eux ; ils sont fougueux contre les

Libertins et les catholiques, ils les accablent sous le poids de leurs preuves, ils ne les épargnent ni dans leurs ouvrages ni dans leurs prédications.

Calvin a une allure toute différente; lui, il a des ennemis théologiques bien déclarés, il ne les craint pas, il n'en refuse aucun, le plus souvent il les brave et les attaque, il les poursuit à outrance, et il entraîne sur ses pas la plupart des théologiens réformés. Dès qu'un homme émet des opinions contraires aux siennes et qu'il peut croire dangereuses, Calvin s'empresse de le défier, de se constituer son adversaire personnel; il transforme la discussion en un procès régulier plaidé de part et d'autre avec force, dont la décision est remise aux tribunaux civils, et qui entraîne des condamnations et des châtimens. Les exemples abondent, la vie de Calvin est comme un tissu de ces débats qui, vu la célébrité de l'homme, retentissent au loin, captivent l'intérêt et excitent les passions des théologiens et des penseurs.

Tantôt c'est Gruet qui laisse entrevoir des doutes et de l'incrédulité sur la personne de Jésus-Christ, sur ses miracles, et sur d'autres dogmes; Calvin le fait condamner à avoir la tête tranchée et ses ouvrages sont brûlés par la main du bourreau.

Tantôt c'est Castalion, régent du collége, qui conteste l'inspiration du Cantique des cantiques et qui ose énoncer quelques opinions particulières sur la descente de Jésus-Christ aux enfers; Calvin le fait déposer de sa place et chasser de Genève.

Ici c'est le médecin Bolsec, qui dans une congrégation s'enhardit à attaquer la théorie favorite du Réformateur sur la prédestination, théorie que son bon sens, son cœur et l'écriture repoussent. — Calvin le réfute, le fait emprisonner; on lui applique une vraie question morale et on le condamne à un bannissement perpétuel.

Là c'est Trolliet, qui veut reprendre les opinions du médecin persécuté, et qui aussitôt voit condamner ses doctrines, heureux que son titre de Genevois le garantisse d'un châtiment corporel.

Plus loin, c'est le malheureux et célèbre Servet, dont le crime est de ne pas admettre la trinité et de professer des opinions que Calvin réprouve. — Calvin l'attaque avec un acharnement incroyable et ne recule pas devant la hideuse sentence de mort qui surgit à l'issue de ce procès.

Et quand l'italien Gentilis s'écrie avec sa raison soulevée : Il faut dans votre système que

vous croyiez un seul Dieu ou que vous en admettiez quatre, — la menace de la mort lui arrache une rétractation humiliante, et néanmoins deux ans plus tard sa tête roule à Berne sur l'échafaud.

On comprend que par ce régime de terreur on puisse arriver à une apparente unité de doctrine ; mais ces faits répétés ne devaient-ils pas crier hautement à Calvin que cette unité tant poursuivie était une chimère ? qu'un appareil de tribunaux et de mort est un mauvais moyen de s'attacher des partisans sincères, et que cette manière barbare de défendre une cause prouve contre elle ? Et cependant, chose inconcevable, Calvin ne pensait pas même à éprouver des remords ; il voyait ses contemporains applaudir généralement à sa conduite et lui trouver des éloges ; les Réformateurs eux-mêmes, Bucer, Ecolampade, Mélanchton, Farel, Viret, etc., entraînés par son ascendant, l'excitaient à persévérer dans la voie qu'il avait prise ; Farel venait à Genève l'aider à confondre Bolsec ; les églises de Suisse, Berne seule exceptée, lui conseillaient la sévérité ; Viret approuvait la condamnation de Servet ; Farel écrivait que cet infâme hérétique méritait une peine capitale et il avait l'horrible courage de l'accompagner au supplice en l'exhortant sans cesse à une rétracta-

tion. Pour nous, nous ne pouvons nous séparer des idées plus tolérantes de notre siècle; nous pensons avec le poète que la gloire efface tout, excepté le crime, que les traces de sang demeurent rouges et fraîches, qu'elles renaissent sous le doigt qui veut les effacer.

Les protestans du seizième siècle faisaient donc taire leurs consciences d'hommes et de chrétiens plutôt que d'inculper leurs plus illustres Réformateurs; mais les catholiques et les libres penseurs se révoltaient à ces nouvelles, ils sentaient ce que ces actes de violence avaient de tyrannique et d'odieux, ils s'éloignaient toujours plus d'une réforme que l'on voyait marcher de condamnations en condamnations et s'éclairer à la triste flamme des bûchers. L'église s'affaiblissait réellement en poursuivant l'unité de doctrine; l'unité qu'elle pouvait atteindre était chez elle ce que dans certaines maladies est ce faux air de santé qui vient colorer les joues et qui présage la mort, — il lui fallait des conquêtes, la création de communautés nouvelles, une prédication active de l'Evangile, pour réparer ses brèches et renouveler son éclat. C'est à quoi les Réformateurs s'efforçaient de pourvoir par l'évangélisation des pays étrangers.

3° *Evangélisation des pays étrangers.*

Les Réformateurs, nous venons de le voir, n'avaient rien épargné pour faire régner au sein de l'église l'empire de la vertu et l'unité de la foi. Alors ils jetèrent les yeux autour d'eux, et s'interrogeant du regard ils se demandèrent: A quoi allons-nous employer ce qui nous reste d'activité et de force? Et comme le catholicisme dominait encore dans la plus grande partie de l'Europe: Il faut le forcer dans ses retraites, dirent-ils. Mais ils ne pouvaient suffire à tout; alors la patrie parla au cœur de ces réfugiés français, Farel et Calvin tressaillirent, et ils tournèrent leurs regards et leurs prédications vers la France.

Ce vaste pays, moins heureux que la Suisse, était torturé sous l'effort de la lutte qui se livrait dans son sein; la nation désirait la Réforme, elle s'élançait au-devant d'elle, elle l'embrassait par districts entiers; mais le gouvernement ne voulait pas se brouiller avec le saint Père, et il persécutait ses sujets infidèles à l'ancienne foi catholique; une impulsion donnée à propos pouvait changer la face religieuse du pays et lui procurer un avenir de gloire et de bonheur.

Farel, le premier, en septembre 1542, demande un congé à Neuchâtel et se rend à Metz, ville qu'on lui a signalée comme disposée à abjurer le catholicisme. Il y avait vingt ans qu'il n'avait mis le pied sur le sol natal; aussi, quand il revit la terre de sa patrie, quand il eut contemplé ses campagnes étendues et ce ciel regretté, un frémissement de bonheur courut dans ses veines, des larmes d'émotion et d'amour mouillèrent ses joues, il reporta ses pensées vers cette époque où il avait dû franchir la frontière en exilé; il bénit Dieu du changement arrivé dans son sort, de cette dispensation qui lui permettait de revoir ses compatriotes pour leur annoncer la bonne nouvelle. Ses souffrances, ses années d'éloignement, ses heures de découragement et d'amertume s'envolèrent aussitôt de son souvenir; il ne songéa plus qu'au bonheur de voir se réaliser le plus ardent de ses vœux, la plus chère de ses espérances, et, impatient de se mettre à l'œuvre, il entra dans Metz. Le maire et le prince de Fürstemberg lui étaient favorables; néanmoins, la plus violente opposition s'organise contre lui, il voit se renouveler les scènes qui ont mis sa vie en danger et rempli les premières années de son ministère, il lui faut, à son âge, déployer l'activité, la vigueur et le courage de sa jeunesse. La première fois qu'il

prêche, c'est dans le cimetière annexé à l'église, les Dominicains font sonner les cloches afin de couvrir sa voix. Mais Farel, par la puissance de son organe, domine le tumulte et parvient à se faire entendre des fidèles émerveillés; le lendemain, 3000 auditeurs se pressent autour de lui pour écouter sa prédication. Caroli, le renégat de la cause réformée, est son plus violent adversaire; il ameute contre lui les chefs et le peuple, il le fait traîner devant le Conseil. D'après quel ordre parlez-vous, lui demande-t-on? « D'après l'ordre de Jésus-Christ », répond le courageux Réformateur, « et d'après le désir des chrétiens de cette ville; si vous ne voulez pas recevoir Jésus-Christ, je vous dis qu'il viendra une nation qui vous dépouillera de votre autorité, et ne serez maîtres ni de vos maisons, ni de vos biens. » Tandis qu'il parle, la populace fanatisée entoure l'Hôtel-de-Ville, elle demande à grands cris sa victime, comme autrefois les Juifs devant le Prétoire; ce n'est qu'à l'aide de subterfuges et de travestissemens qu'on dérobe Farel à la fureur populaire et qu'on le fait évader dans l'abbaie de Gorze. Là viennent se grouper autour de lui les hommes qui préfèrent la religion et leur conscience à l'intérêt personnel, à l'amour des aises et du repos : il leur prêche sans relâche; mais le jour de Pâque 1543,

tandis qu'il distribue la communion à son fidèle petit troupeau, le duc d'Aumale, guidé par Caroli, vient le surprendre avec ses soldats; ils emportent la place d'assaut, passent les uns au fil de l'épée, assomment les autres à coups de pierres ou les pendent aux arbres et jettent les femmes dans la Moselle. Fürstemberg et Farel n'échappent qu'à travers mille dangers; ce dernier, atteint d'un coup d'épée, se rend malade à Strasbourg, attristé de la fâcheuse issue d'une prédication qui lui tenait au cœur et dont il s'était promis les plus douces jouissances. Mais nous connaissons assez le caractère hardi de Farel pour être certains qu'au premier appel des églises de France, il s'empressera de voler auprès d'elles et de braver tous les dangers pour avancer les progrès de la Réformation.

Ce ne fut qu'en 1557 que ses occupations en Suisse lui permirent de reprendre l'œuvre de l'évangélisation; il essaya vainement de convertir Porentruy; l'année suivante il missionna en Bourgogne et pénétra jusqu'à Dôle, avec tant de succès, que les Parlemens s'en plaignirent aux Bernois ses protecteurs; en 1559 il fit une tournée dans les états de Nassau-Saarbruk et prêcha dans les différentes villes de la principauté; en 1561, Gap, sa ville natale, le sollicita de venir lui annoncer la Réforme; ce fut pour

lui un jour de fête et de bonheur; malgré son grand âge il ne put résister à une tâche aussi douce, il arriva accueilli par une foule immense accourue à sa réputation et fière de le recevoir; il y déploya, dans ses prédications, tout ce que son ame recelait de tendresse, de force et de chaleur, il pouvait leur dire, comme Jésus aux Juifs : Que de fois j'ai voulu vous réunir ainsi que la poule rassemble ses poussins sous son aile, mais vous ne le vouliez pas! Et plus heureux que notre Sauveur, il pouvait ajouter : Maintenant vos cœurs se sont approchés de Dieu, j'ai la joie de vous annoncer son Evangile; oh! demeurez-lui fidèles!

Quand des ordres supérieurs le contraignirent à abandonner le cours de ses prédications, il revint à Neuchâtel, et, en traversant Grenoble, il trouva le moyen d'y jeter les fondemens d'une petite communauté; la dernière fois qu'il revit la France, ce fut en 1564. Metz, plus paisible, voulut recevoir et entourer d'affection, pendant quelques semaines, le pasteur qu'elle avait jadis indignement accueilli; Farel s'y rendit; trop faible pour y aller seul, l'église de Neuchâtel lui donna un compagnon de voyage destiné à veiller sur cette santé précieuse; ce fut le dernier trait remarquable de la vie de Farel; mais il est touchant, il dut jeter une

lueur vivifiante sur les derniers jours du vieillard, qui, entouré du respect des populations, se voyait à l'envi consulté, comme saint Jean par les églises d'Asie.

Viret, Suisse de naissance, n'avait pas les mêmes motifs que Farel pour prêcher la Réforme aux Français; aussi bornait-il sa prédication au pays de Vaud, quand les ennuis dont nous avons parlé le contraignirent à quitter Lausanne; son premier mouvement le poussa à Genève, et il y séjourna quelques années; la ville se montre désireuse de s'attacher ce pasteur éloquent et chéri, pour le retenir elle lui accorde la bourgeoisie et lui prodigue les soins les plus affectueux. Mais la maladie mine le corps de Viret, ses forces le trahissent, il ressent les funestes effets de ses blessures et de son empoisonnement, et en 1561 il obtient un congé de deux mois pour aller dans le Languedoc, sous un ciel plus doux, rétablir sa santé chancelante*. Son congé expiré, il revient à Genève,

* Un passage des registres indique que Viret serait allé prêcher la réforme à Paris; aucun autre indice ne vient confirmer ce témoignage isolé, contraire à la nature des choses, puisque Paris est plus au nord que Genève, et il est démenti par la correspondance de Viret, assez suivie à cette époque et dont aucune lettre n'est datée de la capitale



il fait ses adieux à cette église et il retourne à Nîmes y continuer l'œuvre de la Réforme, ainsi que dans le pays environnant. « Quand j'y arrivai, dit-il, je semblais une anatomie sèche couverte de peau qui avais porté là mes os pour y être enseveli; ceux qui n'étaient pas de notre religion, même qui y étaient fort contraires, avaient pitié de me voir, jusqu'à dire : Qu'est venu faire ce pauvre homme en ce pays? N'y est-il venu que pour mourir? Et quand, pour la première fois, je montai en chaire, plusieurs, me voyant, craignirent que je ne défaillisse en icelle, avant d'achever mon sermon. »

Tel était son état; mais son courage surmontait tous les obstacles; demi-mort, il retrouvait des forces pour parler aux chrétiens de leur Dieu, de leur salut, des erreurs du papisme; ses yeux se rallumaient à la pensée des turpitudes du clergé catholique, et il lançait contre lui de sanglans sarcasmes; il y avait au-dedans de ce corps frêle une ame forte et héroïque; peu à peu sa poitrine se souleva plus doucement aux tièdes haleines du midi, les rayons bienfaisans du soleil lui redonnaient la vie. En juin 1562, il se trouve assez bien pour affronter les brouil-

de la France ; l'église de Paris a peut-être fait demander le prédicateur, mais je ne crois pas qu'il y soit allé.

lards du Rhône et répondre à l'appel des réformés de Lyon; il y passe environ une année; tous, pêle-mêle, catholiques et protestans, se plaisent à l'entendre, tant sa parole a d'entraînement et de charme; il prêche en pleine rue, on se presse autour de lui afin de recueillir tous les sons de sa voix épuisée, et il convertit ainsi plusieurs milliers d'ames; les passans qui surviennent fortuitement, sans dessein de l'entendre, s'arrêtent, et malgré eux se sentent obligés de l'écouter jusqu'à la fin. Encore quelque temps, et la seconde ville de France sera réformée, le protestantisme aura dans ce royaume un refuge assuré et une barrière puissante; Lyon est déjà désigné pour le siége d'un synode que Viret préside. Mais les Jésuites, effrayés des succès du Réformateur, font agir leurs créatures à la cour, ils circonviennent Charles IX et obtiennent un édit en vertu duquel ceux-là seulement qui sont originaires de France peuvent prêcher dans les églises protestantes du royaume. Le Suisse Viret est obligé de quitter Lyon; Genève fait une dernière et inutile tentative pour le rappeler dans ses murs, mais il préfère se rendre à Orange; il y enseigne la théologie, et, plus tard, il gagne Orthez, résidence de la reine de Navarre: c'est là qu'il a paisiblement terminé ses jours.

Calvin n'a pas travaillé en personne à l'évangélisation de la France ; sa présence était trop nécessaire à Genève pour qu'il pût s'en absenter, et d'ailleurs il importait que les églises réformées eussent, dans cette époque de crise, un centre unique et un représentant à poste fixe qu'elles pussent au besoin consulter et qu'elles sussent où rencontrer. Mais s'il ne parcourut pas lui-même les provinces, on peut dire qu'il y dirigea toutes les missions et qu'il contribua plus que personne à accroître le nombre des réformés en Europe. Ses leçons de théologie et l'académie qu'il avait fondée attiraient auprès de lui une jeunesse studieuse qu'il instruisait dans les saintes lettres, à laquelle il soufflait un esprit d'activité et de vie, et qu'il dépêchait ensuite sur les points les plus importans ; les églises lui envoyaient demander des pasteurs et il soutenait avec elles une correspondance vaste et animée qui lui permettait de distribuer partout des directions, d'imprimer un même élan et de l'unité à cette grande œuvre ; ses ouvrages et ceux de ses collègues répandus avec abondance contribuaient efficacément à dissiper les erreurs et à ouvrir les yeux ; il recueillait dans Genève les réfugiés qui arrivaient d'Italie, de France, d'Angleterre et d'Espagne ; il leur procurait de l'argent au moyen de collectes et de fondations

pieuses, il les arrachait au désespoir; il s'en faisait des partisans et des admirateurs dévoués, il dotait Genève de nombreux citoyens qui s'attachaient à elle comme à leur véritable patrie et qui lui apportaient en tribut leurs connaissances, leurs arts, leur zèle et leur industrie; il encourageait Farel à faire des collectes dans toute la Suisse en faveur des Vaudois du Piémont, il électrisait les cœurs, il les remplissait d'un noble amour pour la cause réformée. Quoique d'une constitution maladive, quoique des infirmités prématurées et des douleurs aiguës tourmentassent son corps, il se montrait supérieur à toutes les souffrances, il s'adonnait à un travail continuel, il oubliait tout pour songer au bien de l'église; les services qu'il a rendus sont incalculables et ce qu'il a exécuté en sa vie confond la pensée. D'une même chaîne de montagnes partent les rivières qui fertilisent la plaine; du cœur le sang s'élance aux extrémités et répand par tout le corps la chaleur, l'accroissement et la vie: de même, dans l'église, Calvin placé à Genève en observateur des événemens, faisait circuler au loin ses idées et ses conseils, il dirigeait sans se mouvoir et avec une admirable sagacité les populations les plus éloignées.

Quand enfin la Providence eut trouvé que ces hommes avaient rempli leur mission, qu'ils

avaient assez travaillé pour la gloire de Jésus et pour le bien de l'humanité, que leur vie avait assez été tourmentée et qu'ils avaient mérité de prendre quelque repos, elle les enleva successivement aux églises qu'ils avaient dirigées. Calvin le premier, en 1564, succomba aux maladies qui le dévoraient, conservant jusqu'à la fin la force de son esprit et la chaleur de son ame, et il donna l'exemple d'une des morts les plus belles et les plus chrétiennes que nous ait transmises l'histoire. Un an plus tard, son vieil ami Farel qui était venu l'embrasser sur son lit de mort, s'endormit aussi du sommeil des justes, le sourire de l'espérance sur les lèvres, attendant avec la foi de saint Paul la récompense méritée par sa longue carrière et par ses vastes travaux. En 1571, Viret mourut à Orthez un an avant le massacre de la Saint-Barthélemy, comme si Dieu eût voulu lui éviter la douleur de voir les protestans persécutés et les églises décimées. Froment n'est mort qu'en 1581 ou 1582, demeuré le dernier pour pleurer plus long-temps ses fautes et se mieux préparer à comparaître devant son Souverain Juge.

Privées de leurs chefs spirituels, les églises prennent le deuil; elles ne leur élèvent pas de fastueux monumens et ne leur adressent pas de pompeuses oraisons funèbres; mais elles éprou-

vent une vraie douleur, elles comprennent l'étendue de cette perte; veuves alarmées, elles jettent sur l'avenir un regard d'inquiétude et se demandent si les Réformateurs auront des héritiers dignes d'eux.

Mais Dieu veille sur l'église; en vain est-elle semblable à un vaisseau privé de ses pilotes et qui doit errer à l'aventure; Dieu est là, il fait souffler un vent favorable qui enfle les voiles, il guide le vaisseau dans sa course, il lui fait suivre une marche assurée au travers des flots qui le tourmentent et qui menacent de l'engloutir, il le conduit heureusement jusqu'au fond du port. Ce que Dieu garde est bien gardé.

PARTIE CRITIQUE

OU

APPRÉCIATION DES TROIS RÉFORMATEURS.

La grande révolution du seizième siècle est accomplie ; les hommes qui l'ont exécutée sont déjà couchés dans leurs tombeaux ; mais leur mémoire est impérissable, leurs œuvres subsistent, on s'étonne devant les ruines qu'ils ont faites, et devant les magnifiques constructions qu'ils leur ont substituées. Ils avaient trouvé le pape debout, dominant les têtes couronnées, et partout obéi ; ils l'avaient trouvé plein de force et ils le laissèrent chancelant ; la marche du temps nous le montre plus abattu encore ; aujourd'hui ses foudres vengeresses n'effraient plus, ses excommunications sont usées, son prestige est détruit, sa majesté évanouie ; aujourd'hui de simples prêtres lui résistent impunément ; on l'amène de force à Fontainebleau où sa présence est nécessaire à un sacre, et on l'y entoure d'un

respect devenu dérisoire, car ce n'est plus la foi, mais la seule politesse qui l'inspire ; l'homme du dix-neuvième siècle est tellement accoutumé à cette infériorité de puissance des évêques de Rome, qu'assimilant dans sa pensée l'histoire du seizième siècle à celle du temps présent, il doute d'un pouvoir dont il ne voit plus de traces.

Et cependant quelle domination égala jamais celle des pontifes romains? où trouver au même degré que dans leur histoire une force morale asservissant tout le monde connu, faisant tout plier à ses volontés, écoutée plus que Dieu même, et parvenue à ce point de puissance où déjà l'on ne conteste plus? Si ces idées vous semblent bizarres et incroyables, rappelez-vous l'histoire, les royaumes interdits, les rois dépouillés, l'occident levé comme un seul homme pour conquérir un coin de terre en Palestine; rappelez-vous Hildebrand qui pendant trois nuits fait gémir l'empereur d'Allemagne accroupi pieds nus à sa porte; visitez à Avignon le colossal château que ces papes se sont élevé dans un temps d'exil; contemplez à Rome leur cathédrale gigantesque et le Panthéon suspendu dans les airs; lassez-vous à parcourir leurs palais; alors peut-être en mesurant les monumens et les demeures, vous arriverez à mesurer les hommes, peut-être vous comprendrez l'effroyable torrent qui en-

gloutissait à Rome les richesses de l'Europe, vous vous sentirez pénétrés d'admiration et de reconnaissance pour les Réformateurs qui ont osé lutter avec de tels colosses et qui les ont vaincus dans un combat jugé au premier abord téméraire et impossible; et quand vous songerez que le sort de l'occident a été changé par la résistance de quelques moines chétifs et isolés, vous répèterez avec les apôtres aux premiers jours du christianisme: Les voies de Dieu ne sont pas les nôtres; rien n'égale l'abondance de ses moyens; il choisit quand il lui plaît les choses faibles du monde pour confondre les fortes!

Mais encore, demanderez-vous, de quel levier ces hommes se sont-ils servi pour accomplir leur étonnante révolution et pour remporter une victoire aussi extraordinaire? — Au premier coup-d'œil on ne sait guère découvrir quelles auront pu être leurs armes; l'examen montre ensuite qu'ils durent les forger eux-mêmes; ils se sont créé une puissance redoutable dans l'opinion publique, force inconnue ou négligée avant eux; doués de génie, ils ont compris leur siècle; comme les chevaux sur la montagne à l'approche de l'orage, ils ont senti la terre trembler sous eux et la tempête gronder sourdement dans le lointain; ils ont deviné par instinct la volonté des populations qui soupiraient après une ré-

forme, ils ont formulé hautement et crié sur les toits le vœu tacitement formé au fond des intelligences et qu'on n'osait s'avouer, ils ont résumé la pensée de leur époque, ils l'ont exprimée au moyen de leur puissante parole. Le catholicisme, forme particulière du besoin religieux, avait passé selon le sort de toute forme, son règne était fini, son influence était morte, les populations s'éclairaient et devenaient insensibles à son empire fondé sur des moyens extérieurs, le clergé avait indisposé les masses par ses souillures et par ses vexations de toute espèce, de sorte que tous applaudirent à la voix qui protesta contre les abus; les plaintes formées trouvèrent un assentiment général, et en voyant l'élan primitif de la réforme, on est bientôt conduit à se demander : Pourquoi ne fut-elle pas partout acceptée et pourquoi tant de pays sont-ils demeurés soumis au catholicisme?

Lorsque le système catholique fut attaqué avec tant de vigueur, il dut naturellement trouver des défenseurs; ses ramifications étendues faisaient à bon nombre d'hommes un devoir et un intérêt de le conserver; le clergé était affilié à toutes les familles riches et puissantes. L'égoïsme et l'utilité personnelle chez les uns, une conviction véritable chez les autres; chez ceux-ci, faibles d'esprit, le besoin d'une autorité; chez

ceux-là l'empire de l'habitude; chez d'autres, l'intérêt qui s'attache à une cause difficile à plaider et vivement débattue; chez le plus grand nombre, la crainte d'une réformation dans le culte et dans la doctrine qui entraînait avec elle une réforme morale austère et de solennelles sanctions; tous ces différens motifs procurèrent au pape une foule de partisans qui se rangèrent autour de lui pour le défendre; il sut en accroître le nombre et en fortifier le zèle par la création des Jésuites, milice disciplinée, aveuglément dévouée aux intérêts du Saint Siége, par système et par haine contre le protestantisme; enfin la réformation trouva les plus grands obstacles dans l'effroi qu'elle inspira aux princes; ils s'inquiétèrent de la facilité avec laquelle on avait sapé la puissance des pontifes de Rome, ils craignirent que l'autorité du pape étant reconnue de création humaine, on n'en vînt à contester le *droit divin* des têtes couronnées, que les peuples lancés dans la voie des révolutions religieuses et enivrés de leurs succès, ne s'attaquassent à la royauté elle-même pour en rogner les priviléges; ils s'opposèrent de toutes leurs forces à cet esprit d'indépendance qui surgissait autour d'eux, ils employèrent pour le paralyser tous les moyens à leur portée, les séductions et les menaces, les châtimens et la force

ouverte; rien ne leur coûta pour raffermir leur force ébranlée, le catholicisme fut ainsi soutenu dans des vues politiques et la lutte put être vivement débattue. . . . .

Néanmoins il est si difficile de rompre en visière à l'esprit général qui anime tout un siècle; il y a dans la diffusion de certaines idées une telle puissance, qu'ils auraient succombé eux et leur cause, si les Réformateurs n'eussent commis des fautes dont on sut profiter et n'eussent amorti leur élan en faussant leur principe. — Ils avaient à défendre la plus belle des causes, celle de la liberté de conscience contre l'absolutisme religieux, mais ils la trahirent; ou bien ils ne surent pas la comprendre, et s'arrêtant à quelques erreurs grossières, ils crurent avoir tout fait lorsqu'elles furent renversées; ou bien comme ces héros qui après avoir chassé un tyran, enivrés au parfum du pouvoir, se substituent à sa place et s'asséient sur un trône resté vide, ils ont voulu imposer aux populations leurs opinions particulières, et nouveaux papes de leur création propre, dicter des décrets et formuler la croyance universelle; de là ces confessions qu'il fallut signer, protestation manifeste contre le principe de l'examen; de là ces funestes excommunications qui les accompagnèrent et auxquelles il ne manqua que le titre de *Bulles* pour qu'on les

crût parties de Rome ; de là cette scission déplorable entre les luthériens et les calvinistes, qui dégoûta à tout jamais les catholiques indécis de passer dans un camp où l'on entendait aussi des anathèmes.

Les Réformateurs, grandis à l'aide du principe de l'examen, accueillis avec faveur à l'ombre de ce drapeau, tombèrent dans la plus triste inconséquence ; ils eurent du courage, du dévouement, des intentions droites et souvent élevées ; protestans, nous ne méconnaîtrons pas les services qu'ils ont rendus, leur supériorité à leur époque ; nous ne leur dénierons pas une justice hautement méritée ; mais nous ne nous laisserons pas aveugler par l'esprit de parti ; nous reconnaîtrons qu'ils n'avaient pas compris leur tâche dans tout son ensemble, et qu'ils se sont heurtés contre de petites difficultés ; de nos jours, il y a des ames qui conçoivent le christianisme d'une manière plus large qu'eux, et qui les ont dépassés à l'aide des progrès du temps. Calvin brûlant Servet commet une action sans apologie ; il ne devait pas pour satisfaire des ressentimens personnels abuser de la barbare législation de son siècle ; mais comme homme de génie, il commet une plus grosse faute encore, il change la réforme chrétienne en réforme calviniste ; au moment de couronner son bril-

lant édifice, il en renverse lui-même plusieurs étages; il en disperse les matériaux, il laisse à ses descendans le soin de recommencer et d'achever d'après ses plans primitifs une œuvre méconnue et gâtée.

Farel, Froment et Viret n'étaient pas capables de lutter contre l'ascendant de Calvin; ils étaient plus des hommes d'action que de pensée, ils étaient sans cesse maîtrisés par la volonté plus ferme de leur ami, qui bientôt devint leur chef, et ils approuvèrent ses rigueurs contre les hérétiques.

Mais ce tort nous empêchera-t-il de rendre à ces hommes remarquables l'éclatante justice qui leur est due? Nous aussi, irons-nous, méconnaissant l'ensemble de leur vie et la grandeur de leurs services, nous heurter contre leurs faiblesses et perdre notre temps à critiquer leurs imperfections? Sera-ce après avoir esquissé leur histoire dans le but de les rappeler à des hommes oublieux, que nous tomberons dans la même ingratitude, et que nous négligerons de leur assurer dans notre souvenir et dans nos cœurs la place qu'ils réclament si justement? Non; nous ne serons pas de ceux qui épluchent toutes les belles actions pour y découvrir la faiblesse humaine, qui comptent les taches du soleil pour s'en dissimuler l'éclat,

qui rabaissent à leur niveau ceux qu'ils ne peuvent atteindre, ou qui ne les élèvent sur un brillant piédestal qu'afin de les mieux couvrir de boue, et de leur jeter des pierres à la face d'une multitude plus nombreuse. C'est à ces hommes que nous devons notre Réformation, et, pour nous, rien ne peut contrebalancer une considération pareille.

Il ne s'agit pas ici de récapituler tous les services que ces hommes nous ont rendus, et d'épuiser d'une manière complète leur influence; il faudrait pour cela recommencer notre narration, dresser de nouveau le catalogue des prédications qu'ils ont faites, des mauvais traitemens qu'ils ont soufferts, des veilles qu'ils ont consacrées à leur ministère, des voyages qu'ils ont entrepris en toute saison; il faudrait repasser toutes les scènes où ils ont montré du dévouement, du courage, de la présence d'esprit, citer les villes qu'ils ont converties, celles où ils ont affermi la Réforme chancelante, celles enfin d'où ils ont été indignement chassés pour prix de leurs généreux efforts. Quelle longue suite de noms viendrait se présenter à nous! Meaux, Bâle, Strasbourg, Berne, Aigle, Lausanne, Morat, Avenche, Grandson, Neuchâtel, Bienne, Genève, Vevey, Thonon, Metz, Lyon, Nîmes, Montpellier, Gap, Grenoble,

toutes les villes du pays de Vaud, celles des contrées de Gex, du Chablais et les campagnes qui en dépendent. Il faudrait, pour chacune de ces conversions, calculer la résistance qu'ils ont vaincue, la hardiesse et la rapidité avec laquelle ils ont agi. Il faudrait faire tout cela pour nous expliquer la vie de trois hommes, pour motiver notre admiration, pour prouver par des faits, par des dates et par des noms, qu'ils ont bien mérité de la postérité et de l'église. Ah! si Homère, comparant les hommes de son temps aux héros de son poème, se plaignait de la dégénérescence physique, nous pouvons, à notre tour, nous plaindre et rougir, quand nous mettons en parallèle les travaux paisibles des hommes de notre siècle, avec les vies agitées et remplies des grands apôtres du seizième.

Partout où vont ces prédicateurs, outre la Réforme religieuse, ils apportent aux villes des institutions utiles, l'amour de l'instruction et de l'étude; ils les dotent de colléges et d'académies; ils posent, à Genève et à Lausanne, les fondemens de la gloire de ces deux villes, comme foyer de science et de lumière; ils y attirent des hommes distingués, un Cordier, un Castalion, un Théodore de Bèze. Ils créent partout un esprit public, esprit d'ordre et de progrès, d'examen et d'intelligence; à leur voix, les

mœurs se modifient et s'améliorent; l'opinion réveillée en sursaut, se prépare à surveiller le vice; des consistoires s'établissent pour sanctionner les décrets de cette opinion; une discipline ecclésiastique sévère, mais honorable, domine la société; le peuple s'éclaire; la Bible, imprimée en langue vulgaire, est rendue aux fidèles, cette source tarie se féconde de nouveau et jaillit abondante en consolations et en secours. Le catholicisme lui-même subit l'influence de la Réforme; dès lors on ne voit guère des indulgences audacieusement vendues, des conditions matérielles imposées pour obtenir le pardon des péchés, des milliers de moines, sangsues de la société, plantes parasites qui en absorbent les sucs et en dévorent la moëlle, les papes plus moraux s'asseient pour l'honorer sur le Saint Siége, et plus d'un curé prêche la vertu autrement que par ses discours et ailleurs que dans la chaire. Le christianisme revient à sa véritable essence, il se dépouille des formes conventionnelles dont on l'avait revêtu, il est de nouveau catholique, c'est-à-dire universel; il n'y a plus de clergé maladroitement interposé entre Dieu et l'homme; chaque chrétien peut aller directement à son Père céleste, il trouve dans la Bible une volonté clairement exprimée, il y trouve une lampe pour ses pas, un moyen

facile d'obtenir son pardon et son salut ; il puise dans ces communications le sentiment de sa dignité morale, de la bonté de son Dieu, des efforts qu'elle nécessite en retour pour lui plaire, et dans les afflictions il est raffermi et consolé.

D'une manière générale, la Réformation influe puissamment sur l'esprit humain ; comme l'a dit un écrivain célèbre, le protestantisme et le catholicisme ne viennent pas de ce qu'il y a eu des papes et des réformateurs ; ils existent dans le cœur humain ; ce sont deux puissances morales qui se développent dans chaque homme, et dont l'action s'exerce sur toutes les sciences et sur toutes les affections humaines. L'une de ces forces de l'esprit dominait seule ; les Réformateurs rétablirent celle qui était écrasée, ils lui redonnèrent le mouvement et la vie, bienfait incalculable dont ils ne pouvaient ni sonder ni prévenir les conséquences ; c'est pour cela que nous attachons de l'importance à leur œuvre ; c'est qu'elle s'étend indistinctement à tout ; elle embrasse dans son action la politique, l'industrie, les sciences, comme la religion et la morale ; elle a sans doute entraîné des maux après elle, elle a jeté sur le monde un germe de scepticisme, elle a causé des guerres et des révolutions ; mais quelque grands que soient ces malheurs, que sont-ils auprès du réveil des intel-

ligences? que sont-ils auprès du pas que fit l'humanité au seizième siècle? N'est-ce pas une chose admirable pour de faibles hommes que d'avoir travaillé dans le sens du Créateur, en rendant à l'esprit humain l'action et la portée qui lui avaient été assignées à l'origine de toutes choses.

Enfin et dans un tout autre ordre d'idées, si maintenant il existe en Europe une force morale capable d'opposer quelque résistance aux envahissemens du pouvoir matériel, si la Suisse et Genève, en particulier, ont conservé leur indépendance, si leurs habitans sont heureux de fouler un sol libre, c'est à la Réformation qu'il faut en rapporter la cause, elle a eu son action sur la politique. Notre patrie dut bientôt tomber au rang des peuples faibles et pauvres par le nombre et par la force matérielle; mais l'empire moral que lui procura la Réforme lui attira l'intérêt et la protection de plusieurs princes protestans; ils n'oublièrent pas le petit pays d'où leur était venue leur religion; reconnaissans, ils sauvèrent la Suisse. Le temps marcha; le moment de succomber arrivait pour elle; mais tout était changé en Europe. A la suite des mouvemens excités par la Réformation, il existe maintenant parmi les nations un équilibre organisé de telle sorte, que la Suisse, trop

faible pour être inquiétante par elle-même, ne peut être réunie à quelqu'un de ses voisins sans lui assurer la suprématie et sans rompre l'état actuel des choses, fruit de longues guerres et acheté à prix de sang. Sans doute, nous devons reconnaître ici l'effet d'une dispensation bienveillante de la Providence, qui intervient par les événemens dans l'histoire et les destinées des peuples, et c'est elle que nous devons surtout bénir de ce résultat inespéré; mais ce sont les Réformateurs qui ont été les instrumens de ce grand bienfait pour notre patrie; c'est à leur esprit et à leurs institutions que nous devons de n'avoir pas été engloutis par quelqu'un des puissans royaumes qui nous entourent, au sein desquels nous nous serions perdus ignorés, tandis que nous pouvons encore, porter la tête en hommes libres, travailler à la réputation d'un pays resté nôtre, et par nos efforts et nos vertus en assurer le bonheur.

Ces faits n'ont-ils donc par eux-mêmes aucune éloquence? Faudra-t-il chercher encore des motifs pour constater la gloire de nos Réformateurs et pour tirer leurs noms d'un injuste oubli? Partagerons-nous encore l'erreur de la foule qui, après avoir nommé Luther et Calvin, s'arrête et n'a plus de voix ou de mémoire pour célébrer Zwingle leur prédécesseur à tous, Fa-

rel, Froment et Viret? Non; nous avons constaté l'état de leurs services, nous savons que ces vieux soldats de la cause réformée ont fait toutes leurs campagnes, qu'ils portent d'honorables cicatrices, qu'ils ont mérité une large part dans les récompenses accordées trop exclusivement à d'autres; nous savons qu'il y a beaucoup de hasard dans les réputations humaines, et que lorsqu'il s'agit d'habileté et de courage, nos trois Réformateurs peuvent se présenter avec confiance et attendre du temps la justice lente à venir. Une seule chose nous reste à faire; nous allons descendre plus avant dans l'examen de ces trois hommes, les faire successivement poser devant nous afin de les peindre, afin de comprendre exactement leur mérite réel et la place que doit leur assigner l'histoire.

---

§ I.

FAREL, FROMENT, VIRET,

COMME PRÉDICATEURS DE L'ÉVANGILE.

Farel, Froment et Viret ont annoncé l'Evangile, ils ont été prédicateurs entraînans et po-

pulaires, voilà leur vrai titre de gloire et le principal motif de notre admiration. C'est à un enchaînement particulier de circonstances qu'ils ont dû cette carrière, car élevés tous trois dans le catholicisme, rien ne pouvait leur faire présager un avenir aussi extraordinaire et un apostolat aussi rempli. Froment s'est converti à la Réforme à Tries, sa patrie, en entendant quelque réfugié de Meaux; la persécution le contraignit à chercher un refuge en Suisse, et nous avons vu comment Farel le décida à entreprendre l'œuvre périlleuse de réformer Genève. La conversion de Viret fut plus simple encore; il se trouvait à Orbe lors du fâcheux accueil qu'y reçut Farel; un attrait irrésistible le porta vers le Réformateur persécuté, ils s'unirent d'une amitié étroite; Viret essaya une prédication suivie d'un tel succès, qu'il ne put se défendre de continuer des fonctions commencées avec tant de bonheur. Farel est celui des trois qui fut amené à la Réforme de la manière la plus intéressante et la plus dramatique; nous avons vu au prix de quels combats intérieurs, après quelle affreuse perplexité et quelles souffrances il put enfin trouver la paix et asseoir ses convictions; il eut l'honneur de deviner le principe de la Réforme, d'y arriver logiquement par son instinct et par son intelligence; si Lu-

ther et Zwingle ne fussent pas les premiers descendus dans l'arène et n'eussent pas publié les résultats de leurs travaux, Farel peut-être n'aurait pas accompli tout ce qu'ils ont fait, mais, à coup sûr, il eût été le précurseur de Réformateurs futurs; il eût su, par son élan et par son éloquence, sinon remuer la France et l'Allemagne, du moins y propager ses opinions, chez quelques ames, et jeter un cri d'alarme qui eût incontinent trouvé de l'écho; il a prouvé, par son énergique persévérance et par sa foi vive et agissante, la sincérité de sa conversion, et les efforts qu'elle lui avait coûtés; son histoire est celle d'un grand esprit qui découvre un fécond principe.

Ces trois hommes lancés dans la prédication active, s'y distinguent par des qualités différentes.

Farel et *Froment* ont une éloquence abondante, nerveuse, forte de choses, pleine d'imagination et de chaleur; à leur vivacité, on devine leur patrie méridionale; des moyens physiques remarquables, de belles figures animées et expressives, des voix retentissantes, des gestes caractérisés, toutes ces qualités nécessaires à l'orateur populaire, ils les possèdent et en font un brillant usage. Il faut les entendre s'élever contre les abus du catholicisme, dévoiler les

scandales de la cour de Rome, peindre de vives couleurs les dérèglemens du clergé, l'oppression des peuples, l'ignorance et la superstition maintenues au milieu d'eux par un effroyable calcul; il faut les voir répondre à d'injurieuses attaques, écraser leurs adversaires sous le poids d'une généreuse indignation; s'emporter parfois et éclater en de sublimes mouvemens qui transportent et enlèvent les masses; il faut les voir parler dans les rues et sur les places publiques à des foules immenses, dominer le tumulte, captiver les attentions rebelles, se répandre en improvisations éloquentes, remuer les esprits et les cœurs, employer hardiment des expressions ignobles ou peu décentes si elles doivent être mieux comprises et frapper davantage la multitude, reproduire dans leurs discours mal soignés mais pittoresques quelques-uns de ces admirables effets que nous ont transmis les fastes de l'éloquence. Et certes on n'accusera pas ces détails d'exagération et d'hyperbole; les faits parlent assez haut d'eux-mêmes; nous devons reconnaître une parole puissante et incisive à ces hommes qui ont réformé tant d'églises et converti tant de populations; Froment et Farel, me semblent avoir le même genre d'éloquence; seulement Farel supérieur en tout à son collégue a laissé chez ses contemporains de plus longs

souvenirs ; sa parole, racontent-ils, roulait plus véhémente que les torrens, retentissait comme le tonnerre, répandait partout l'effroi et ressemblait bien plus aux grondemens d'un orage qu'à des mots prononcés par un homme ; il est parlé sans cesse dans l'histoire contemporaine « des divins discours de Farel, — de ses belles remontrances, — de ses grands et beaux sermons, — de ses prières si ferventes qu'on ne pouvait les entendre sans en être ravi et sans être pour ainsi dire élevé jusqu'au ciel ». Tel on se représente saint Paul répandant son ame devant les fidèles de Corinthe, et saint Pierre prêchant Jésus-Christ crucifié aux églises de Judée.

Viret a un autre genre ; il ne faut chercher en lui ni beaucoup de force, ni une imagination brûlante, ni des morceaux d'éclat, ni un entraînement irrésistible ; ce n'est pas un torrent qui laboure la plaine emportant dans son cours tumultueux les obstacles renversés et les clôtures déracinées.

Son éloquence était douce et onctueuse ; sa constitution maladive ne lui permettait pas des élans qui eussent abrégé ses jours ; sa voix était faible, sa poitrine délicate, sa figure pâle et amaigrie ; mais cette voix faible avait un charme tout particulier et une douceur admirable ; son

imagination facile et variée abondait en peintures gracieuses et bien choisies, ses paroles coulaient harmonieuses comme le ruisseau dans les prés, elles s'insinuaient dans les cœurs, elles y remuaient toutes les fibres sensibles, elles s'en emparaient par un doux empire et les amenaient soumis à Jésus. On ne pouvait se lasser de l'entendre, on se pressait autour de lui, on aidait sa diction d'un silence solennel, et l'on retournait chez soi non accablé et terrassé, mais per-persuadé, convaincu et désarmé. Viret avait aussi parfois des mouvemens d'indignation et de colère; alors il ne s'élevait pas à des accens passionnés comme Farel, mais sa bouche se contractait en un sourire sarcastique et il lançait sur ses adversaires une ironie acérée et mordante qui les réduisait au silence. Le plus souvent il se laissait aller à sa douceur habituelle, il laissait agir sa sensibilité. N'avez-vous jamais cru entendre une prédication onctueuse et pleine d'autorité de saint Jaques dans le temple de Jérusalem, ou du Bien-Aimé à Ephèse? C'est ainsi que j'aime à me représenter Viret.

Froment et Farel sont deux types du missionnaire; Viret rappelle l'idéal du pasteur; les deux premiers conviendraient à une ville impénitente, ils y effraieraient les cœurs endurcis, y remueraient les consciences, y travailleraient les ima-

ginations par des peintures de l'enfer et du malheur des vicieux; ils arracheraient à leurs auditeurs des larmes de repentance et de terreur, des sanglots de contrition et de désespoir; puis on voudrait voir leur succéder dans la chaire Viret et sa douce éloquence; il parlerait des charmes de la vertu, des joies de l'homme de bien, du bonheur des élus, des espérances chrétiennes; il élèverait les ames, il attacherait au christianisme ceux qu'aurait arrachés au vice et à l'enfer l'éloquence plus mâle et plus énergique des deux autres prédicateurs.

Voilà ce qu'étaient nos trois Réformateurs; sans doute ils n'étaient pas à la taille d'un Luther ou d'un Calvin; leur heureuse influence s'exerça dans certains lieux et sur certaines réunions d'hommes, plutôt que sur toute leur époque et sur des générations successives; mais ce qu'ils n'ont pas fait ne peut pas légitimer l'oubli de ce qu'ils ont su faire; en appréciant leurs vies, il faut tenir compte des difficultés qu'ils rencontraient et du peu de ressources dont ils pouvaient disposer; sans eux, sans ces précurseurs qui lui avaient largement frayé la voie, Calvin lui-même eût été paralysé dans ses efforts. Quand il vint à Genève, la ville était convertie; c'était un centre tout choisi, un poste préparé, il n'eut qu'à s'y établir et de là à continuer

l'œuvre ; le mouvement rénovateur était imprimé partout ; il s'agissait de l'accélérer et de le fortifier ; des hommes étaient prêts à exécuter ses ordres, il n'était plus nécessaire de chercher des ouvriers et de les convertir. Calvin précédant Farel n'eut pas fait mieux que lui et son nom ne resplendirait pas aujourd'hui des rayons d'une gloire éclatante ; souvent l'impulsion primitive est accompagnée de difficultés particulières et immenses ; dans une voûte solidement construite, la première pierre seule résiste à qui veut démolir, les autres tombent comme d'elles-mêmes.

Si nous ne comparons nos trois Réformateurs qu'entre eux, nous accorderons une supériorité marquée à Farel ; il était plus en rapport avec les besoins de l'époque et la nature de son ministère ; son éloquence forte et rude convenait à l'œuvre de destruction qu'il avait entreprise ; il fallait des coups violens pour abattre le catholicisme et un lutteur robuste pour une vie de combats ; Farel est l'orateur de l'église en temps de guerre et en nécessité d'être vaillamment défendue ; aussi le voyons-nous convertir plus de villes que ses deux collégues réunis ; quand il se trouve avec eux, il les éclipse et il attire la principale attention des historiens ; mais on comprend que, d'après la nature même de ses facul-

tés, il doit, comme écrivain et comme penseur, céder la palme à d'autres, et mieux figurer au milieu d'une multitude soulevée, que paisiblement occupé dans son cabinet de théologien.

---

§ II.

FAREL, FROMENT, VIRET,

COMME ÉCRIVAINS.

Malgré les occupations pressantes de leur ministère, il fallait que les Réformateurs sussent trouver du temps pour écrire des ouvrages destinés à répondre à des éclaircissemens demandés, à défendre leurs opinions, et à détruire dans leurs églises les restes du papisme. Dans ces ouvrages, il y a toujours deux choses à considérer : *le fond*, c'est-à-dire la doctrine des auteurs, leurs opinions, leur manière d'envisager le christianisme ; c'est ce que j'appellerai leur mérite comme *penseurs ;* et *la forme*, c'est-à-dire leur mode de publication, les titres de leurs écrits, l'enchaînement des idées, le style, etc. ; c'est leur qualité d'*écrivains* proprement dits.

Nos trois Réformateurs n'étaient pas des penseurs remarquables, et ce fait n'a rien qui doive nous étonner. On comprend que dans leur vie agitée ils n'avaient pas eu le loisir de creuser à fond leurs doctrines, de réfléchir profondément à leur tâche, de s'expliquer d'une manière claire et précise ce qu'ils voulaient, quelle était leur mission, où ils devraient s'arrêter. Ils n'avaient, comme je l'ai dit plus haut, qu'imparfaitement compris la Réformation qu'ils annonçaient avec tant d'ardeur; ils l'envisageaient avant tout comme la subversion des erreurs du catholicisme, et ils bornaient leur ambition à le modifier. Ils employaient pour moyen ce qui aurait dû être leur but, savoir l'Evangile de Jésus-Christ.

Faire connaître ce précieux livre, le répandre, le proclamer comme la seule règle de la foi et de la conduite, y renvoyer les hommes pour y chercher des explications à leurs doutes, un appui dans la vie, une espérance dans le malheur, l'abandonner ensuite à leur jugement, à leur cœur, à leur foi, voilà la réforme, voilà la seule tâche que devaient se proposer les prédicateurs du seizième siècle, et c'est ce qu'ils n'ont pas toujours fait. Souvent au lieu d'annoncer l'Evangile seul, ils l'expliquaient, ils le commentaient à leur guise, et par une pente insensible, ils arrivaient à substituer à cet Evangile même

des confessions de foi dans lesquelles ils espéraient en exprimer toutes les doctrines. Tous, ils ont partagé cette erreur, et ils ont la même excuse, savoir, le temps où ils vécurent, les besoins pressans qu'ils avaient à satisfaire et les attaques dont ils étaient les objets.

Une autre preuve bien convaincante du peu de profondeur qu'ils avaient apporté dans leurs méditations religieuses, c'est le prodigieux changement qu'exerça dans leurs croyances l'influence de Calvin. Avant lui, ils étaient ce que dans la richesse de notre classification théologique nous appellerions des orthodoxes mitigés; ils ne faisaient pas consister le christianisme uniquement dans le dogme; ainsi, dans sa première confession, Farel ne songe pas à spécifier la nature de Jésus-Christ; ils regardaient tous la Bible comme la règle unique de la foi; pour eux, le baptême et la sainte-cène étaient de simples symboles, sans aucune efficace, et ils ne cessaient de presser la nécessité des bonnes œuvres. Leur prédication à cette époque n'était guère hérissée des distinctions théologiques et des subtilités de la science; ils allaient à l'essentiel, à la pratique, ils semblaient ignorer les divisions de l'église protestante, et leur polémique n'avait trait qu'aux erreurs de la communion romaine.

Telles étaient les opinions que leur raison et

la lecture de la Bible leur avaient suggérées; mais Calvin sut les modifier; il ne pouvait souffrir l'indécision et le vague en aucune matière; sa foi forte et liée partait de l'esprit plus que du cœur; ses convictions rigoureuses et sévères lui étaient dictées par une désespérante logique, et il les inculquait profondément à tous ceux qui l'approchaient. Farel, Froment et Viret furent bientôt entrepris et burinés par sa main puissante; leurs opinions sur Dieu se prononcèrent plus fortement en faveur de la trinité; Farel modifia sa confession un an après l'avoir publiée, et elle se ressentit déjà de l'esprit âpre de Calvin; Jésus-Christ et le Saint-Esprit furent pour eux deux manifestations de l'Etre suprême, qui réunies à lui, retournées au centre d'où elles étaient parties, constituent le Dieu créateur des cieux et de la terre. Ils s'ancrèrent dans l'idée du péché originel et de la damnation éternelle. Leurs opinions étaient peu précises et peu développées à l'égard de la prédestination; ils admettaient une grâce sanctifiante et ne spécifiaient ni comment elle agit ni jusqu'à quel point elle est nécessaire; le peu de cas qu'ils faisaient des œuvres était chez eux une sorte de formule d'humilité et de foi, et non pas la conséquence d'un système établi; mais Calvin les modifia à ces deux égards; ils leur fit adopter sa théorie

d'une prédestination à la vie et à la mort, indépendante de la conduite, uniquement propre, disait-il, à faire briller la gloire de Dieu ; il leur enseigna à mépriser les bonnes œuvres, à les considérer comme tout-à-fait inutiles au salut, malgré les plus formelles déclarations de l'Ecriture ; il les convainquit de la nécessité d'excommunications sévères et indistinctement applicables à tous leurs adversaires théologiques.

Ce n'est pas ici le lieu de discuter ces opinions; il suffit de remarquer qu'en influant dans ce sens sur ses collègues, Calvin changea essentiellement la tendance de la Réforme; il lui imprima un caractère pointilleux, raisonneur et sec, qu'elle n'avait pas auparavant ; il oublia que si la raison est un élément indispensable de toute religion, que s'il faut pouvoir écarter la superstition et rendre compte de ses croyances, il faut aussi que la foi soit un sentiment du cœur et un besoin pour l'homme, plus que le résultat d'argumens et de calculs ; il ne borna pas cette influence à ses contemporains, il sut l'imprimer à de puissantes institutions ; par elles il a moulé le caractère du Protestant et surtout celui du Genevois ; il lui a donné cette disposition logique à apprécier les causes et les effets, à calculer souvent avec un peu de sécheresse; nous manquons d'entraînement et d'imagination ; avant de nous

livrer à une inspiration quelconque, nous prétendons que la réflexion vienne la régulariser et la maintenir strictement en de certaines limites; c'est Calvin qui nous a fait ce caractère; ou plutôt il nous a légué le sien et nous nous sommes empressés à nous rendre ses fidèles copies. Jamais Farel, Froment et Viret ne nous eussent inculqué cette tendance; il y avait plus d'enthousiasme et d'élan chez ces trois hommes.

Voyons maintenant dans quels livres nos Réformateurs ont déposé leurs croyances ainsi faites; apprécions-les comme écrivains.

Froment. Ce qui nous reste de Froment est peu considérable, mais précieux; on possède son sermon du Molard dont nous avons donné un extrait, son sommaire des Chroniques de Bonnivard qu'il a aidé quelque temps en qualité de secrétaire, deux pièces préparatoires à son histoire de l'établissement de la Réforme à Genève, un avertissement au peuple, simple et clair comme tout ce qui sort de sa plume, et ses Mémoires sur la Réformation. Ce dernier ouvrage est le seul dont nous voulions nous occuper; c'est son principal titre littéraire, et le document qui jette le plus grand jour sur son caractère et ses facultés.

On comprend qu'il ne faut pas juger ces chro-

niques en y appliquant les règles de la composition et du style, et en les comparant aux travaux des bons auteurs; ce serait chose injuste; Froment n'a probablement pas prétendu à la gloire d'historien et au mérite d'un important ouvrage; il avait été le témoin et l'acteur de faits sur lesquels on n'avait pas de sources exactes. Bonnivard, le grand chroniqueur de l'époque, ne pouvait raconter la période pendant laquelle il avait été retenu prisonnier à Chillon; Froment se chargea alors de recueillir et de rédiger ses souvenirs; c'est à ces circonstances que nous sommes redevables d'avoir ses « Actes et Gestes merveilleux », La négligence ordinaire aux mémoires se retrouve dans ce livre; il n'y a aucun ordre; la suite chronologique n'est pas exactement observée; c'est plutôt une succession de chapitres intéressans qui attendent une rédaction finale; mais ces défauts n'empêchent pas que la lecture n'en soit très-attachante; il y a des détails curieux et vrais qui trahissent le témoin oculaire; le récit est simple, naïf, original, quelquefois spirituel et animé; la narration est parfois interrompue par des dialogues bien amenés et bien conduits; au total, les chapitres conservés font vivement regretter la perte des autres.

L'écrivain a le malheureux penchant de donner des détails licencieux et de nommer crûment

les choses par leurs noms propres; sans doute la chasteté du langage n'était pas aussi rigoureusement observée au seizième siècle que dans le nôtre, les oreilles étaient moins chatouilleuses, et chez tout autre écrivain de cette époque, de pareils traits nous surprendraient peu. Mais dans la bouche d'un ministre de l'Evangile, ils ont toujours quelque chose de déplacé qui choque, et quand cela se lie malheureusement à une conduite aussi peu réservée que le langage, l'impression est pénible, l'observateur attentif reconnaît avec chagrin une liaison entre ces deux circonstances, il s'étonne moins de voir certains vices chez l'homme qui en parle cavalièrement et sans que la honte lui monte au visage. Froment n'est pas le seul des Réformateurs auquel on puisse reprocher ce manque de chasteté dans l'expression.

Farel. Farel était un hardi missionnaire et un médiocre écrivain; écrire était pour lui une œuvre étrange, et l'on s'en aperçoit à chaque page; on le reconnaît à ce que les idées sont décousues, et à ce que le plan erre à l'aventure; l'auteur manque de cette espèce de méditation qui coordonne et gradue un ouvrage de longue haleine; il suit ses pensées dans l'ordre où elles se présentent sans s'inquiéter de leur arrangement; il écrit des livres comme des lettres fami-

lières, il revient sans gêne reprendre des idées déjà émises et des exemples déjà présentés.

Mais, et précisément à cause de ces défauts, on peut dire que ses ouvrages ont un cachet frappant d'individualité; chacun de ses morceaux, pris à part, ne manque ni de force ni de logique; il montre partout une grande connaissance de la Bible et cette chaleur qui faisait le fond de son caractère; il ne craint pas non plus de stigmatiser ses adversaires par d'injurieuses épithètes; il ne les ménage pas; athlète vigoureux, il tombe sur eux à bras raccourci; il se plaît à les accabler, à les traîner dans la boue; de nos jours, des formes plus polies ont succédé généralement à ces attaques brusques et presque brutales; on se pique de montrer de la courtoisie à ceux même dont on combat les principes et les actions; on laisse cette manière virulente et ces formes grossières à quelques publicistes furieux et à quelques hommes irritables; mais au seizième siècle le mauvais ton était à l'ordre du jour, personne ne s'en trouvait scandalisé; les moines flétris par Farel lui rendaient la pareille dans leurs réponses, et la victoire demeurait au plus impassible ou au plus violent, quand le bras séculier ne s'immisçait pas dans les querelles.

Farel n'a pas beaucoup d'idées; celles qu'il a

réunies, il les développe avec abondance; on a conservé de lui un grand nombre de petits ouvrages, espèces de brochures publiées au jour le jour, selon les besoins du moment, et qui ont perdu pour nous presque tout leur intérêt; ce sont les thèses qu'il a soutenues dans les différentes disputes publiques et qui forment une polémique dogmatique bien surannée; quelques petits traités sur l'Oraison dominicale, sur la Cène, sur les moines, sur le purgatoire, ses débats avec Furbity, qu'il raconte sous la rubrique d'un assistant catholique, et ses luttes contre Caroli. On peut recueillir également ses épîtres au duc de Lorraine, aux amateurs de la sainte Parole, aux reliques de la dissipation horrible de l'antechrist, aux églises et à tous chrétiens, une supplication aux princes et seigneurs, etc., etc. Je ne prétends rendre compte, et en peu de mots, que des ouvrages que j'ai lus en entier et qui sont les plus essentiels.

1° *Le Sommaire pour que chaque chrétien mette sa confiance en Dieu et aide son prochain.* C'est un ouvrage populaire où Farel démontre les abus de la papauté et la gloire de l'Evangile; il est divisé en quarante-cinq chapitres qui forment une dogmatique très-simple et assez complète; on n'y trouve ni obscurités, ni distinctions subtiles; les mots de Trinité, de

personnes en Dieu, de prédestination, etc., ne s'y rencontrent pas. Farel, homme de sens, désireux d'éclairer le peuple, s'efforce de lui parler un langage intelligible et s'attache surtout à développer ses deux idées favorites, les devoirs envers Dieu où la foi, les devoirs envers le prochain ou la charité. Plût au ciel que nos Réformateurs ne nous eussent pas transmis plus de science.

2° *L'Epître à tous seigneurs*. Elle est assez longue et assez importante pour être classée parmi les ouvrages de Farel; son but est de détourner du papisme, et pour l'atteindre, il décrit l'état déplorable du monde avant la Réformation; la portion la plus intéressante de ce morceau est celle où il raconte sa propre conversion, la manière dont il y est arrivé et le bonheur dont elle a été pour lui la source. Nous en avons reproduit et développé les traits principaux en dépeignant la lutte du jeune homme au collége de Paris.

3° *Le glaive de la parole véritable* est destiné à combattre les Libertins et à faire l'apologie de Calvin leur principal adversaire. Ce livre est comme les autres irrégulièrement écrit, diffus, prolixe; les morceaux élevés et entraînans que l'on y rencontre sont en petit nombre; c'est là surtout que se remarque la grossièreté dans

l'attaque dont nous avons parlé ; c'est ici l'œuvre de Farel calvinisé, et non pas de Farel laissé à son impulsion propre, à son caractère naturellement tolérant ; on a peine à y reconnaître l'homme autrefois inspiré par une naïve lecture de la Bible.

4° *Du véritable usage de la croix de Christ.* Ce livre est précédé d'un avertissement de Viret et dédié au prince de Nassau-Saarbruck. Je pourrais répéter ici ce que j'ai dit du *Glaive*, car ce sont les mêmes défauts ; l'auteur cherche à démontrer que la croix, en elle-même, est un bois sans vertu, et que le signe qui la représente n'a pas de valeur ; il contredit les miracles qu'on lui a attribués, il énumère les erreurs des papistes à ce sujet, et, après les avoir réfutées, il prouve que l'homme est sauvé par la grâce de Dieu sans le secours de pratiques extérieures ; il donne un historique très-détaillé de la superstition qu'il attaque, et montre que l'origine doit en être rapportée à Hélène, mère de Constantin.

Le désordre est complet ; Farel prend un sujet, le laisse, y revient, l'abandonne encore et enfin le reprend et l'épuise. Quelques morceaux rappellent le prédicateur, sa vivacité, son énergie, mais au total l'ouvrage n'est pas saillant. Farel, même pendant sa vie, ne doit pas avoir eu beaucoup d'influence par ses écrits ; si les

réformés reçurent avec transport les œuvres du pasteur vénéré de Neuchâtel, l'un des oracles de leur parti, les catholiques ne durent pas en profiter; il ne s'agissait déjà plus de précautionner les réformés contre les erreurs romaines, le fossé entre les deux communions était devenu large, il y avait assez d'aigreur et d'animosité entre les deux partis; ce qui eût été utile, c'eût été de démontrer aux catholiques eux-mêmes la fausseté de plusieurs de leurs croyances, de faire tomber leurs dernières illusions, de les amener ainsi à la Réforme; or la violence devait manquer ce but; qu'on s'adresse avec énergie à une assemblée d'hommes, cela se conçoit, on les remuera peut-être et on les amènera à quelque importante décision; mais qu'on dépose cette véhémence si crue, si âpre, si sauvage, si peu voilée, dans des livres où rien ne la soutient, ni le geste, ni l'accent, ni une récitation inspirée, qu'on la présente ainsi à des hommes non plus émotionnés par leur nombre sur une place publique, mais calmes et de sang-froid chez eux; alors elle rebute, elle est bientôt délaissée, elle produit peut-être un effet contraire à celui qu'on en attendait, et c'est pourquoi, je pense, que l'utilité de quelques-uns des écrits de Farel peut justement être contestée.

VIRET. Farel n'est pas écrivain; ce n'est que

lorsque le besoin le commande qu'il prend la plume et qu'il trace sur le papier quelques pages ardentes qui s'allongent souvent, mais qui conservent toujours le ton, le but et l'allure d'un pamphlet; Viret, au contraire, est un véritable auteur; il aime écrire, il y consacre plusieurs heures dans la journée, il retrouve sans doute avec plaisir son cabinet d'étude, il s'y enferme, il s'y établit à son aise, et là, à tête reposée, il compose des ouvrages revêtus de formes, nourris d'une science réelle, décidément destinés à l'impression. Le nombre prodigieux de ceux qu'il a publiés le prouve avec évidence; Sénebier en énumère avec détails jusqu'à trente-six; un auteur aussi abondant est digne de notre attention.

Viret a du savoir et de l'esprit; beaucoup de l'un et de l'autre, souvent trop des deux. Le plaisir de montrer son érudition, l'entraîne dans des détails qu'il ferait mieux de passer sous silence; l'envie de paraître spirituel le conduit à citer des traits amusans qui rabaissent son style à ce que nous appellerions aujourd'hui « style de feuilleton », et l'on est tout surpris quand on voit ces détails sous le nom d'un Réformateur religieux.

L'Avertissement aux chrétiens sert de préface à tous les écrits de Viret, et confirme par

cela même ce que nous disions des habitudes littéraires de notre auteur, et de la carrière étendue qu'il se proposait de parcourir. Il expose les motifs qui lui font prendre la plume: « Sans doute, dit-il, je ne suis pas digne d'imiter l'exemple des grands et savans hommes qui ont publié leurs différens travaux; mais j'ai sur eux l'avantage d'abandonner le latin pour le français, ce qui donne à mes écrits une couleur populaire, leur facilite l'accès à toutes les classes, et leur permet d'être plus utiles; mon langage n'est qu'un mauvais patois, mais Amos n'écrivait pas comme Esaïe, et cependant le berger était aussi prophète. »

Le but particulier de Viret est de montrer que Dieu éprouve ses serviteurs pour qu'ils aient ensuite l'expérience nécessaire et qu'ils puissent secourir les autres; il s'applique à lui-même cette réflexion générale et cherche à détourner ses lecteurs du papisme; dans ce but, il le leur fait envisager comme une maladie, il leur raconte qu'il en a été attaqué, qu'il en est heureusement guéri, et que pour entrer dans les vues de Dieu, il s'attache à en guérir les autres; la même chose, dit-il, se passe en Orient, où les malades vont consulter ceux qu'ils savent avoir souffert de la même maladie.

La *Cosmographie infernale* est un ouvrage

plus considérable, composé de cinq dialogues principaux, dans lesquels quatre saints de l'église prennent tour à tour la parole pour décrire les enfers et leurs accessoires. Trois hommes sont allés au sermon; on leur demande si le prédicateur leur a plu? — Oui, car il a parlé profondément; on ne pouvait parler avec plus de profondeur, puisqu'il nous a entretenus de ce qui se passe au centre de la terre, de l'enfer et de la géhenne. Viret saisit cette occasion d'exposer les opinions des pythagoriciens et des platoniciens. Un des interlocuteurs se moque des détails que le prédicateur a abordés; il parlait de l'enfer, dit-il, comme s'il en revenait, décrivant successivement les salles, les cuisines, les cheminées, les chaudières, etc. L'autre répond: Il n'y a pas de royaume sur la terre dont les prêtres tirent autant de revenus, ils peuvent donc le connaître. — Il s'agit ensuite de découvrir l'entrée des enfers; Viret étale ses connaissances classiques, il passe en revue Virgile, Aristote, Cicéron, Diodore; il parle d'Encélade, des géants, du puits de Saint-Patrick et de la possibilité que cette entrée soit en Sicile; il explique comment les papistes ont divisé l'enfer en trois grandes parties, les limbes, le purgatoire et le lieu des damnés; il rapproche ces fictions des inventions païennes, il en montre la ressem-

blance intime et en tire comme conclusion que, pour éviter les erreurs, il faut craindre Dieu seul et ne s'attacher qu'aux Saintes Ecritures.— Il y a de l'esprit et du mouvement dans ce dialogue; l'esprit, comme on a pu s'en apercevoir, descend quelquefois à de puérils calembourgs; Viret déploie beaucoup d'érudition et traduit en vers français les poésies latines que son sujet l'amène à citer.

Le second dialogue roule sur le *purgatoire.* L'auteur réfute le passage des Machabées allégué par les catholiques à l'appui de leur thèse, et il fait une digression sur les livres Apocriphes et sur les Canoniques. Il compare la doctrine du purgatoire avec le paganisme, opposant les Pères et Origène, à Mahomet, à Plutarque, à Orphée, à Pirithoüs, à Hercule, etc. Il déclare que l'idée de la justification par la foi est plus favorable à la pureté des mœurs, il admet que le sacrifice de Jésus-Christ a suffi à tout et qu'aucune peine n'attend plus le croyant, il termine par une prière pour la résurrection des morts et pour l'avènement du Sauveur. — Le ton de ce dialogue est assez semblable à celui du précédent; cependant, à tout prendre, il est moins remarquable, soit que le sujet ait déjà perdu de sa nouveauté, soit qu'il y ait réellement moins d'esprit et d'entrain dans la manière dont il est conduit.

Le troisième dialogue traite des *limbes;* Viret réfute le système catholique et se livre à des digressions peu intéressantes sur la différence qu'il y a entre la circoncision et le baptême, et sur la nécessité de ces signes extérieurs.

Les deux derniers dialogues n'offrent rien de saillant; dans l'un, il explique cet article du Symbole : « Jésus-Christ est descendu aux enfers » ; il cite et commente les différens passages qui s'y rapportent; dans l'autre, intitulé : *Le Sein d'Abraham*, il parle du paradis, il développe ses idées sur les jugemens de Dieu, sur le degré des peines, sur l'efficace du sang de Jésus-Christ pour nous sauver et sur l'importance de la foi dans le même but.

Le traité sur la *Vraie et fausse religion* est un grand ouvrage divisé en dix livres qui traitent des vœux, des anathèmes, des sacrifices d'hommes, des bonnes intentions, des excommunications, etc., etc.

Ces dix livres sont une lutte grossière contre le catholicisme, dans le but de prouver l'analogie de cette communion avec le paganisme le plus éhonté; on y trouve de l'esprit, de la naïveté, des anecdotes bien racontées, une érudition surprenante; mais plusieurs fois le volume m'est tombé des mains, et il m'est venu à la pensée qu'il figurerait avec avantage parmi

les notes du dictionnaire critique de Bayle; aussi Bayle semble charmé de pouvoir appuyer l'obscénité de son langage sur l'autorité de Viret, il le loue en disant qu'il sut prendre un ton railleur et divertissant: quant à nous, qui, grâces à Dieu, ne croyons pas à l'infaillibilité de nos Réformateurs, nous n'essaierons pas de justifier ce qui est sans apologie, nous déplorerons plutôt les fautes de ces grands hommes en cherchant à imiter leurs nobles et belles qualités; Viret a su nous laisser des pages dignes et sérieuses; je n'en veux d'autre preuve que son livre sur *l'Autorité et perfection des Ecritures.*

Ici se montre dans tout son jour la douceur naturelle de l'auteur; il déclare constamment que la Bible est la seule règle de notre foi, que chaque fidèle doit s'en rapporter à lui seul du soin de la lire et de la comprendre; il regarde Jésus-Christ comme la Parole de Dieu faite chair, comme une simple manifestation; la tendance calviniste se retrouve sûrement dans quelques passages; c'est ainsi qu'il est parlé de la préférence que l'on doit accorder aux doctrines sur les mœurs, il est dit que les meilleures œuvres sont en abomination devant Dieu quand elles sont faites avec opinion de mérite et qu'on veut les placer à côté de la justification par Jésus-Christ. Mais à côté de ces passages désolans,

il y en a d'autres où l'on reconnaît la tendance plus saine du Réformateur et la douceur de son caractère; c'est, par exemple, lorsqu'il demande qu'on ne flétrisse pas du nom d'hérétiques ceux qui faillent par ignorance; on applaudit encore à l'élévation de Viret quand il s'écrie : Ce sont nos ennemis qui nous appellent Calvinistes, Luthériens, Zwingliens, Ecolampadiens, nous ne devons être nommés que Chrétiens.

Le dernier ouvrage de Viret, dont je veuille rendre compte, est intitulé : *Du ministère de la Parole de Dieu;* il est divisé en quatre livres; dans le premier, Viret parle du baptême et de la sainte-cène; il explique la nature de ces sacremens, leur institution, leur but, etc. Dans le deuxième, il exalte le saint ministère parce que c'est à lui qu'est confiée l'administration des sacremens, il développe ses idées particulières sur la Cène et attaque les erreurs introduites par l'église romaine dans cette touchante cérémonie. Le troisième livre est consacré à combattre les sacremens d'invention humaine; Viret les passe tous les cinq en revue, il déploie assez d'érudition en les réfutant et surtout à l'article du mariage, où il trouve le moyen de rapprocher toutes les cérémonies païennes des cérémonies catholiques et de la simplicité de cette union dans l'église protestante. Enfin,

dans le quatrième livre, il revient au baptême dont il avait déjà parlé et il attaque également les erreurs qui s'y sont glissées.

Cet ouvrage sur les sacremens est très-volumineux; il contient plus de cinq cents pages d'un petit caractère; c'est un véritable traité de discipline protestante; il y a des détails curieux, du savoir et un peu de mysticisme; du reste l'auteur m'a paru long et diffus, les digressions sont multipliées et s'allongent à perte de vue, Viret justifie le mot de Calvin : « Si vous voulez un travail court et rapide, ne le confiez pas à notre prolixe ami Viret. »

Ruchat, compatriote du Réformateur, est en général moins sévère sur les ouvrages dont nous venons de parler, et c'est pourquoi je me fais un devoir de rapporter ici son jugement. A propos des plaisanteries sur la messe et autres sujets : « Cela fait, dit-il, le composé le plus plaisant et le plus réjouissant qui se puisse. On remarque, dans les ouvrages de Viret, ajoute-t-il ailleurs, une vaste érudition, une littérature surprenante, une connaissance exacte de tout ce que l'antiquité sacrée et profane, grecque et latine, renferme de plus beau et de plus curieux, une connaissance profonde de la Bible et de la théologie; personne, dans la Suisse romande, ne l'a égalé à mon avis, et si l'on en-

treprenait de réimprimer ses ouvrages, ils se feraient lire avec fruit et plaisir par tout ce qu'il y a de gens savans et de bon goût. »

Outre les ouvrages dont nous avons parlé, les Réformateurs nous ont laissé de précieux monumens sur eux et sur leur époque dans la vaste correspondance qu'ils soutenaient entre eux; leurs lettres mal connues vaudraient la peine d'être soigneusement explorées, si cet examen ne devait pas nous entraîner beaucoup trop loin *. C'est en effet dans cette correspondance suivie et animée que nos Réformateurs se dévoilent tels qu'ils sont, grands et faibles, tolérans et emportés, toujours infatigables; c'est là qu'ils racontent leurs mécomptes et leurs soucis; on les suit dans les différentes situations de leur vie, on les voit un jour découragés et abattus, un autre jour pleins d'espérance; on apprécie leurs caractères, on comprend les mobiles qui les dirigeaient dans leur vie agitée; ils se livrent aux épanchemens de l'amitié, ils ne sont plus ni écrivains ni prédicateurs, ils laissent percer l'homme, ils nous donnent ainsi la

* Un de mes amis, M. H. Jaquemot, a pris la peine de les déchiffrer et de les recueillir, et il rendrait un véritable service, s'il livrait au public le résultat de ses travaux.

possibilité de reconstruire leurs physionomies et de les évoquer devant nous.

CARACTÈRE

DE FAREL, FROMENT ET VIRET.

Pour juger sainement nos Réformateurs, il faut les dépouiller de l'auréole dont la renommée les entoure, il faut saisir les traits principaux de leur caractère, rechercher comment ils apparurent à leurs contemporains, et isoler leur mérite personnel des services qu'ils nous ont rendus.

Quand, retournant en arrière, on arrête sa pensée sur ces hommes éminens, on se représente involontairement de vénérables vieillards, à la barbe blanche, aux fronts ridés par la méditation, à la figure amaigrie par les veilles, qui, forts d'une longue expérience et mus par un sentiment d'indignation, ont su retrouver l'énergie de leur jeunesse pour combattre les erreurs et les abus dont ils étaient lassés. Mais ici l'imagination se trompe ; le portrait qu'elle trace convient aux Réformateurs, alors que parvenus à

la fin de leur carrière, ils dirigèrent leurs églises et se virent entourés de considération et de pouvoir; — mais lorsqu'ils commencèrent la lutte, au plus fort du combat, ils étaient de jeunes hommes, ardens et passionnés; à 23 ans, Farel découvre le principe de la Réforme; au même âge, Viret prêche à Orbe et Froment à Genève; à 27 ans, Calvin est déjà célèbre, et plusieurs villes se disputent sa présence.

Ce sont de jeunes hommes qui entreprennent la Réforme; cette condition était nécessaire au succès; il fallait l'ardeur de la jeunesse pour commencer une œuvre aussi périlleuse, et pour ne pas succomber à la fatigue et au découragement; il fallait que ces chefs eussent devant eux de longues années, afin de surveiller et de consolider les églises qu'ils avaient fondées, afin de se créer des disciples dignes d'eux et de ne pas laisser un édifice imparfait et inachevé; quand il s'agit de démolir et de porter de rudes coups, c'est l'activité du jeune homme que l'on requiert; la prudence du vieillard convient mieux aux époques de réorganisation ou aux temps de calme.

Ce sont de jeunes hommes qui entreprennent la Réforme; cela ne préjuge rien contre la bonté de leur œuvre, bien au contraire; il fallait que les abus fussent crians pour que des hommes

encore peu avancés dans la vie en fussent tellement frappés et pour que leur voix ait été aussi favorablement accueillie; c'est ici le doigt de Dieu qui choisit ses instrumens où et comme il lui plaît, qui ne s'engage pas, pour atteindre un certain but, à employer toujours les moyens qui nous semblent les plus naturels, de peur que l'on n'attribue la gloire aux hommes et qu'on ne remonte pas au grand Arbitre des événemens; déjà à l'origine du christianisme ce furent des pêcheurs et des faiseurs de tentes qui furent chargés de convertir le monde connu; au seizième siècle, c'est à une poignée de jeunes hommes que la réforme de l'Europe est confiée.

Ce sont de jeunes hommes qui entreprennent cette réforme; vous pouvez suivre dans leur caractère les influences de l'âge; ici vous les voyez fougueux et emportés résister opiniâtrement à tous leurs contradicteurs; là, défians et modestes, ils avouent leurs erreurs et leurs fautes; à coup sûr ils ne sont pas infaillibles, et on ne peut pas leur accorder ce privilége uniquement parce qu'ils ont réussi. Si nous voulons arriver à la vérité, nous ne mesurerons pas le mérite d'un homme aux succès qu'il obtient; dans les glorieux événemens du seizième siècle, après avoir fait la part des circonstances, nous verrons quelle aura pu être la part de nos Réformateurs,

et pour cela nous allons examiner quelles étaient les qualités dont se composait leur caractère.

Le premier qui se présente à nous, est Froment, homme d'une science et d'une portée ordinaires; il a été continuellement entraîné et servi par les circonstances; d'un caractère faible, il était susceptible de généreuses pensées et d'élan, mais il manquait de l'énergie qui assure de la durée à ces impulsions et qui réagit vigoureusement sur les autres; il était incapable d'imprimer à la réforme un sceau particulier et d'exercer une vaste influence, mais guidé par un homme supérieur, il pouvait être utile, et il a eu quelques belles années dans sa vie. A l'âge où l'ame est accessible aux grandes impressions, une pensée noble et hardie s'élève dans son esprit; électrisé par la parole de Farel, profondément touché des souffrances de ce prédicateur, il sent au-dedans de lui une force inconnue; une voix intérieure lui crie: Essaie, tu réussiras peut-être; et il vient à Genève, essayer la réformation d'une ville où Farel a échoué; pendant cinq ou six ans, il demeure fidèle à son poste et ne se rebute pas dans son entreprise.

Puis ce moment d'enthousiasme passe insensiblement; des hommes plus habiles le surpassent et l'effacent; la faiblesse de son caractère reprend le dessus, il succombe sous un rôle trop

fort pour lui, il rentre dans l'état ordinaire d'où une inspiration soudaine l'avait fait sortir. Dès lors ce n'est que par des fautes que son existence nous est rappelée; c'est pour le faire rougir devant elle que l'histoire l'arrache à son obscurité; jetons un voile sur cette triste époque de sa vie, oublions généreusement ses torts, ne nous souvenons que de ses bonnes qualités et de ses heureuses actions; reconnaissons qu'à Genève il a su décider en faveur de la réforme un mouvement dont d'autres se sont emparés après lui; plaignons plutôt le malheur d'un homme dont les chagrins ont brisé l'énergie, qui n'a pas su se montrer supérieur à ses souffrances morales; il aurait dû respecter en lui l'homme de ses belles années, et avoir plus de soin d'une réputation qui pouvait être grande et sans tache.

Les fautes que Froment a commises dans son âge mûr et l'obscurité de sa vieillesse, nous expliquent assez le silence qu'ont gardé sur lui la plupart des auteurs contemporains. Théodore de Bèze, qui a eu des éloges pour tous les Réformateurs, qui les a célébrés dans ses vers et dans sa prose, n'a pas parlé de celui dont il était pénible à un protestant de rappeler l'existence surtout à une époque d'attaques injurieuses et d'outrageantes calomnies; nous ne le retrouvons pas nommé dans l'hymne bien connu où

sont chantés Calvin, Farel et Viret. « Certes, dit quelque part de Bèze, c'était un beau spectacle de voir ces trois hommes si éminens dans l'église et pourtant doués de facultés si diverses s'accorder si bien dans leur œuvre. Farel se distinguait par une grandeur d'ame peu commune ; on ne pouvait entendre sans trembler le tonnerre de sa prédication et ses ardentes prières vous transportaient au ciel. Viret avait tant de douceur dans son éloquence que ses auditeurs s'attachaient pour ainsi dire à sa bouche. Quant à Calvin, chacune de ses paroles était une sentence pleine de gravité qui pénétrait dans le cœur de ceux qui l'écoutaient, de sorte qu'il m'est souvent arrivé de penser qu'un pasteur possédant les qualités de ces trois hommes, devrait certainement être un pasteur accompli. »

Voilà le jugement des contemporains sur nos Réformateurs ; nous ne pouvons que nous associer à l'opinion de Th. de Bèze, qui, par son silence, déclare Froment inférieur à ses deux collègues.

Viret était un homme aimable et spirituel, un pasteur éloquent et zélé, un chrétien chaste malgré ses écrits ; il fut le martyr d'une cause qu'il a défendue de plusieurs manières ; l'affaiblissement de sa santé ne lui permit pas de déployer toujours autant d'activité qu'il l'aurait voulu

pour la propagation de la Réforme, mais l'attentat dont il faillit être victime et dont il ne se remit jamais complètement est une preuve de plus de la crainte qu'il inspirait aux catholiques, lui et ses collègues. Son caractère était naturellement doux et aimant, et cependant il ne manquait pas d'énergie; non qu'il eût cette puissance d'ame qui surabonde chez un homme et qui inspire tous ceux qui l'approchent, mais plutôt cette force passive qui résiste au danger et qui le supporte; si Viret à certains égards était au-dessous de son rôle, c'est un homme tel que nous en voudrions voir aujourd'hui beaucoup à la tête de nos églises, homme de zèle et de tolérance qui s'attacherait surtout à faire aimer l'Evangile, qui accomplirait cette parole du maître : C'est à ceci que tous vous reconnaîtront pour mes enfans, si vous avez de l'amour les uns pour les autres. Isolé de Farel et de Calvin, Viret n'eut pas garanti suffisamment la Réforme contre ses ennemis, il ne lui eût pas imprimé un élan puissant; à Lausanne, il dut céder à l'orage et demander de plus paisibles fonctions; mais placé comme il était entre des caractères âpres et ardens, il servait à modérer leur fougue, à calmer leurs transports, à les éloigner de chocs trop rudes et de mesures trop violentes; son influence sur ses collégues a presque toujours eu d'heureux résultats.

Farel est sans aucun doute le plus grand de nos trois Réformateurs. Sa vie est irréprochable, son ministère a laissé de bons fruits et de longs souvenirs; quelques imperfections, trop de vivacité, pas assez d'empire sur lui-même, ne peuvent en aucune manière contrebalancer ses grandes facultés et obscurcir l'éclat de son noble caractère; il était plein de fermeté, de foi, de persévérance et de courage; c'était un de ces hommes impressionnables et actifs qui se dévouent tout entiers à une cause; auxquels on dit: Parlez-nous de Dieu et de l'Evangile, et qui aussitôt en parlent avec abondance et avec chaleur; c'était un homme généreux et loyal que l'on présente avec confiance à ses amis parce qu'il leur vouera un attachement sincère et inviolable, et à ses ennemis parce qu'il les attaquera franchement, ouvertement, sans employer d'indignes moyens et sans fléchir par des considérations mesquines; sa rudesse convenait aux hommes grossiers qu'il avait à convertir; son éloquence pleine d'à-propos lui fournissait des formes vives et pénétrantes; en réponse à des attaques, il lui échappait souvent des mots et des traits sublimes: « Vous nous voulez du mal, lui dit-on à Genève, vous troublez la paix de la ville. » — Moi, s'écrie-t-il, je vous veux tant de mal que je voudrais verser mon sang pour vous!

— Dans une sédition violente, il s'élance avec Calvin au milieu des épées nues, ces deux hommes présentent leurs poitrines et leurs têtes vénérables au fer de ceux qui vont se massacrer, et les combattans vaincus par ce courage, jettent leurs armes et se tendent les mains en signe de réconciliation. — Voilà quels étaient ces nobles caractères, voilà ce qui leur donnait tant d'influence sur les hommes de leur temps.

Si maintenant, abandonnant les détails de la vie de nos Réformateurs, nous voulons rechercher les dispositions générales, qui les animaient et qui leur ont permis d'exercer tant d'empire, nous verrons bientôt que certaines qualités saillantes distinguent ces hommes remarquables et suffisent largement à nous expliquer leurs succès.

Chez eux tous, il y a dévouement et courage, absence d'égoïsme, foi vive et entraînante, source inépuisable de sacrifices et d'efforts. C'est cette foi qui est leur vrai titre de gloire et qui en fit des hommes remarquables. La nature ne les avait pas créés avec du génie ; elle ne leur avait pas départi ces qualités extraordinaires qui brillent de loin en loin chez quelques êtres privilégiés, et qui, en commandant l'admiration, découragent les imitateurs ; leur éducation n'avait rien eu de remarquable ; ils se sont eux-mêmes

fait ce que nous les avons vus ; par leur piété et par leur foi, ils se sont rendus capables d'accomplir de grandes choses, ils se sont donné leurs vertus et leurs défauts. S'ils sont emportés, imprudens, grossiers et rudes, âpres à l'attaque, acerbes à la défense, nous pouvons nous l'expliquer par l'ardeur de leur foi ; ils visaient à un grand but ; ils voulaient purifier les mœurs, déraciner des abus, enchaîner des ames à Jésus, travailler à la gloire de Dieu, au salut des églises, élargir l'entrée du ciel, et alors ils s'inquiétaient peu des misères de ce monde, des susceptibilités de l'homme, des tracasseries qu'on leur suscitait ; peu leur importait de heurter les préjugés, d'irriter les passions, de blesser quelques sentimens, de fronder les usages et les habitudes ; tout ce qui était en dehors de leur sublime tâche, ils le tenaient à mépris.

La foi leur faisait un devoir et un besoin d'agir ; et on les voyait voyager, prêcher, se fatiguer l'ame et le corps, employer les exhortations, les prières, les menaces, l'effroi ; toute arme leur était bonne pourvu qu'elle frappât fort et juste, ils arrachaient ainsi à leurs auditeurs remués, ici des cris de fureur et des imprécations, là des applaudissemens, des exclamations et des larmes ; jamais ils ne les laissaient indifférens, ils s'en faisaient des partisans dé-

voués ou des ennemis implacables ; ils ne perdaient pas misérablement leur vie à manger, à boire et à dormir ; mais ils luttaient sans relâche contre les passions humaines, ils croyaient combattre avec et pour Dieu, et soutenir contre la corruption générale les intérêts du ciel. C'étaient les mêmes mobiles qui jadis poussaient les prophètes à élever la voix au milieu des juifs idolâtres et impénitens, qui conduisaient Nathan à la cour de David, Esaïe devant Achab, Jérémie devant Sédécias ! C'étaient ces convictions profondes qui soutenaient les martyrs devant les tribunaux et jusque sur les bûchers au milieu des flammes ! C'était cette même foi qui transporte les montagnes et qui a permis à douze pauvres Galiléens de conquérir le monde au christianisme ! C'est cette foi parvenue à son degré le plus sublime, à une communication intime avec le Père, qui relevait Jésus abattu en Gethsémané et qui lui donnait la force d'achever le calice.

Oh ! qui nous rendra des hommes comme nos Réformateurs ! qui soufflera sur nos convictions une haleine de jeunesse et de vie? qui chassera de notre société l'égoïsme desséchant ? qui ranimera les élans généreux que l'on voit se glacer au milieu de nous ? Nous accepterions volontiers nos Réformateurs avec leurs défauts et

leurs faiblesses? Il y a de la ressource chez de tels hommes; on sent que de nobles cœurs battent sous ces poitrines, que de beaux sentimens guident ces grands caractères, qu'à la vue d'une tâche utile à l'humanité, les viles suggestions de l'intérêt et de l'amour-propre pâliront vite et s'effaceront; pour eux, il n'y aura ni respect humain, ni crainte du ridicule, ni effroi de l'enthousiasme, trois mains de fer avec lesquelles la corruption civilisée réprime les élans de l'homme et ôte à notre époque toute allure indépendante et généreuse!

Ne se pourrait-il pas que ce seizième siècle, avec ses vices, ses crimes, ses souillures, ses hideuses taches de sang et ses bûchers, ne se pourrait-il pas qu'à tout prendre il fût plus grand et plus noble que le nôtre? Sans doute nous avons fait de grands progrès; aujourd'hui les mœurs ont perdu leur rudesse, les sciences sont avancées, l'industrie prospère, le matériel est perfectionné, la vie est douce et agréable; quand on fouille dans les esprits et dans les cœurs, on y trouve des idées saines et philanthropiques, d'assez bons principes, des sentimens généralement honnêtes; mais au milieu de tout cela, il y a des pertes; à certains égards nous sommes en arrière; voyez plutôt: notre siècle se dessèche, la foi ne règne plus, le scepticisme

envahit tout, famille, société, religion; les beaux-arts languissent, il n'y a plus assez de foi pour inspirer de grands poètes, la musique devient spirituelle et perd son élévation, le ridicule triomphe, l'enthousiasme est moqué, le fanatisme même se montre mesquin et pitoyable, les dévouemens disparaissent, les grands caractères sont rares ou inaperçus.

Le catholicisme languit; ses partisans diminuent, la foule s'en éloigne, les saints demeurent sans hommages, les cérémonies n'attirent que des curieux, les confessionnaux peu à peu se vident, les jeûnes sont inobversés, la foi meurt; on n'est plus catholique, et l'on ne songe pas à devenir réformé; il est reconnu que l'on peut se passer de religion, que les convictions sont un poids incommode et inutile, que la foi était bonne jadis — et telle est la marche de l'Europe catholique.

Les protestans eux-mêmes ne présentent plus le consolant spectacle qu'ils ont long-temps offert; s'ils vont encore au temple, s'ils aiment encore à y entendre une prédication animée et consciencieuse, les larmes du cœur n'y coulent plus, les élans de l'imagination ne s'y font plus apercevoir, on n'y entend plus ces cris comme autrefois dans les églises de Neuchâtel et de Genève. C'est l'Eternel! nous voulons être à lui!

nous et nos familles, nous demeurerons fidèles à son Oint!

Heureux Réformateurs! c'était là la récompense de vos travaux! une exclamation de cette nature compensait pour vous des mois entiers de fatigue et de lutte; vous vous sentiez amplement dédommagés, car votre siècle avait de la foi et mettait du prix à ses convictions religieuses; on se passionnait pour ou contre vous, mais on se passionnait, et on trouvait là un mobile pour faire de grandes choses; ceux qui rejetaient vos doctrines, se rattachaient plus fortement au catholicisme; la foi parlait à tous les cœurs, sa grande et généreuse voix faisait entendre des accens solennels, l'Italie se couvrait de chefs-d'œuvre inspirés par le christianisme, l'Allemagne et la France se battaient à l'envi pour obtenir la liberté de conscience, l'Angleterre devenait héroïque à l'instigation d'une souveraine protestante, la reine d'Ecosse savait mourir plutôt que d'abjurer les souvenirs de son pays et les rites de sa communion; partout se consommaient de grands sacrifices commandés par la religion.

Le Suédois quittait sa patrie septentrionale et ses majestueuses forêts pour défendre ses coreligionnaires d'Allemagne; il supportait les fatigues de marches pénibles, les tortures de la

faim et de la soif, il se faisait hâcher sur les champs de bataille, et il périssait, fier de confesser son Dieu, heureux de souffrir pour sa foi.

Ratisbonne s'éclairait au reflet d'un immense incendie allumé dans ses murs, elle se baignait dans le sang de ses citoyens, plutôt que de fléchir sous un joug détesté, et que de reprendre des superstitions répudiées.

Le ligueur tirait de sa cache-d'armes sa vieille arquebuse, il allait pendant les froides nuits de l'hiver élever des barricades dans les rues et former des bataillons afin de prévenir les envahissemens de la Réforme et de demeurer fidèle à la foi de la sainte église catholique.

Le jeune prince de Béarn dédaignait les molles voluptés d'une cour corrompue; à dix-huit ans il montait sur son noble coursier, il ornait sa tête du panache que l'on devait voir sur la route de l'honneur, et il se dévouait à une vie aventureuse, pleine de fatigues et de dangers, plutôt que de renoncer à la religion de Jeanne d'Albret, sa mère.

Genève, qui a des droits à être nommée dans cette liste glorieuse, Genève renaissait à la liberté politique et religieuse, elle relevait ses remparts, elle doublait ses gardes et s'exposait à une destruction totale, voulant avant tout conserver sa réformation et sa foi.

Voilà ce que produisait le seizième siècle avec ses convictions généreuses et son enthousiasme magnanime; voilà ce qui l'élevait au rang d'une époque saillante, et ce qui lui assurera toujours plus d'admiration à mesure qu'il sera mieux connu; et aujourd'hui, dans ces mêmes pays, les ministres de l'Evangile se plaignent du peu de fruit de leurs efforts, ils parlent d'incrédulité progressive, d'égoïsme envahissant, de tiédeur générale, de convictions inertes et de foi morte. Ces jours de froideur n'auront-ils pas un terme? La foi ne renaîtra-t-elle pas au milieu de nous?

Le Jubilé s'approche; elles sont réunies toutes les circonstances qui devraient remuer les imaginations et les cœurs; c'est le troisième anniversaire depuis les événemens; l'histoire n'est pas bien éloignée; c'est une fête séculaire; quand les cloches de notre ville s'ébranleront pour célébrer le Jubilé suivant, nous serons tous couchés dans les tombeaux, tous morts à la vie, morts au souvenir du monde; personne ne songera plus à nous, nous ne possèderons que nos bonnes œuvres. Sans doute il y a des ames qui songent à ces choses; à la pensée du grand bienfait de la Réformation, quelques cœurs tressaillent et quelques yeux se mouillent involontairement de larmes; pendant la célébration de

la fête, quelques pensées et quelques sentimens se réveilleront dans les cœurs. — Mais n'y aura-t-il pas des hommes qui demeureront étrangers à ces émotions? n'y en a-t-il pas qui dans le Jubilé ne voient s'approcher autre chose que des fêtes? et pour les autres, combien de semaines, de jours ou d'heures leurs impressions dureront-elles? Quelle influence peut-on espérer que ce Jubilé exerce sur l'avenir de la Réforme? N'est-ce pas une chose profondément triste que de voir le protestantisme, cette magnifique religion, restaurée par nos pères au prix de tant de sacrifices, de le voir arrêté dans sa marche, stationnaire vis-à-vis du catholicisme, rétrograde dans son propre sein, de le voir mal compris par ceux-là même qui se font gloire de le professer, de songer qu'il a pu être assez cruellement méconnu pour être envahi par le méthodisme, que l'on ne peut s'empêcher de considérer comme un retour déguisé à l'autorité et au catholicisme.

Et cependant, le protestantisme est voué à un immense avenir, il doit se trouver un jour la religion universelle; la révolution commencée au seizième siècle est bien loin d'être à son terme, elle n'a pas encore pris tout son développement dans les matières religieuses, et son influence sur la politique a presque entièrement avorté. Telle est la lenteur des œuvres humai-

nes que trois siècles ne suffisent pas à développer un principe; mais le principe est émis, tôt ou tard il accomplira son œuvre et l'on verra se dérouler les conséquences. Jésus-Christ a dit que le ciel et la terre passeraient, et que ses paroles ne passeraient pas; or, le protestantisme, qu'est-ce autre chose que les paroles de Jésus-Christ sans commentaire obligé, sans interprétation imposée? qu'est-ce autre chose que les paroles de Jésus-Christ comprises différemment par les différentes intelligences, senties différemment par les différens cœurs, mais toujours utiles, belles, toujours allant à l'ame et y éveillant de grandes pensées, toujours sanctifiantes et consolantes, toujours propres à rendre l'homme tranquille et heureux. Qu'un peu de foi renaisse sur la terre, que les circonstances fassent de la religion un besoin; on s'appliquera à la comprendre; et j'en suis assuré, on arrivera bientôt à la seule forme désormais possible pour les esprits libres et intelligens: Le PROTESTANTISME.

O notre Dieu, Arbitre suprême des événemens, c'est en toi que nous plaçons le salut de l'église et les espérances de notre religion! S'il te plaisait, dans ta bonté, de nous susciter quelques hommes semblables à nos Réformateurs, saisis comme eux de résolutions généreuses, ca-

pables de réveiller les masses endormies et de faire circuler de la foi au milieu des populations, nous t'en bénirions! Nous craignons que si tu n'envoies sur la terre de ces hommes étonnans et dévoués pour faire sentir ta présence et pour te rappeler aux mortels, tu n'aies recours à tes fléaux, tu ne décimes les capitales et les provinces, tu ne frappes de stérilité le sol ingrat, et tu ne te montres Dieu terrible et jaloux après avoir été si long-temps méconnu! Sans doute, nous mériterions les châtimens de ta justice; mais plutôt prends-nous en pitié, éveille toi-même par ta grâce les bons sentimens qui dorment au fond de nos cœurs, prépare à ton église un avenir plus brillant, des jours d'activité religieuse et de foi; que nous voyions renaître une époque de zèle, de dévouement, d'obéissance à tes ordres, de respect et d'amour pour Toi; — alors nous serions heureux de vivre dans ces temps, nous et nos maisons nous nous distinguerions parmi tes plus fidèles serviteurs!

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

INTRODUCTION . . . . Pag.	5
Plan.	14
PARTIE HISTORIQUE. Ire Epoque. De l'origine de la Réforme jusqu'en 1532.	18
IIe Epoque. Réformation de Genève, 1532—1536.	117
IIIe Epoque. De 1536 à la mort des trois Réformateurs	198
Réforme des mœurs.	221
Maintien et unité de la doctrine.	237
Evangélisation des pays étrangers.	246
PARTIE CRITIQUE ou appréciation des trois Réformateurs	259
Farel, Froment, Viret, comme prédicateurs. .	275
Comme écrivains.	281
Caractère de Farel, Froment et Viret. . . .	303

FIN DE LA TABLE.

DOCTRINE CHRÉTIENNE

EN HUIT SERMONS.

Genève. — Imprimerie Ch. Gruaz,
Rue du Puits-Saint-Pierre.

DOCTRINE CHRÉTIENNE

EN HUIT SERMONS,

PUBLIÉS A L'OCCASION DU JUBILÉ DE LA RÉFORMATION,

ET PRÉCÉDÉS

d'une Adresse à ses Concitoyens;

PAR

BARTHÉLEMY BOUVIER,
PASTEUR DE L'ÉGLISE DE GENÈVE.

GENÈVE,
ABRAHAM CHERBULIEZ, LIBRAIRE,
RUE DE LA CITÉ.
PARIS,
MÊME MAISON DE COMMERCE,
Rue Saint-André-des-Arts n° 68.

1835.

ADRESSE

A MES CONCITOYENS,

A L'OCCASION

DU JUBILÉ DE 1835.

Chers Concitoyens et Frères!

Nous touchons à une grande époque : le Jubilé séculaire de notre Réformation. Nous le célèbrerons avec transport, autrement ne se peut. La Réformation est l'ère du monde moderne qui lui doit tout ce qu'il a de bon, tout ce qui l'élève au-dessus des siècles antérieurs. Genève, en particulier, lui a dû d'être, et d'être tout ce qu'elle a été : pieuse, austère dans ses mœurs, prospère, savante, industrieuse, connue et respectée des peuples, je

dirais grande si je l'osais. Le sentiment de tout cela est profond dans le Genevois. On peut bien lui reprocher d'être parfois inconséquent avec ce sentiment, comme ces gens qui ont un trésor auquel ils tiennent comme à la vie, et qui négligent pourtant d'y puiser; mais à travers ces restes d'indévotion que le passage de la grande incrédulité française a laissés sur lui, il porte toujours au fond du cœur un puissant souvenir de gratitude à cette Réformation dont il se sent le fils. Appelés à en célébrer l'anniversaire, vous tiendrez à honneur de montrer au monde à quel point vous l'aimez et vous en glorifiez.

Toutefois, ne nous le dissimulons pas, cette solennisation rencontrera chez plusieurs de l'indifférence, et chez quelques-uns de l'antipathie et des oppositions. L'Eglise de Genève est malheureusement placée entre des incrédules, des adversaires romains, et des séparatistes. Les premiers ne se feront de notre Jubilé qu'une idée incomplète, et n'y verront peut-être qu'une superfluité. Les seconds y verront mal à propos une hostilité. Les derniers prétendront y voir une contra-

diction dérisoire entre nos actes et nos doctrines, et en prendront prétexte à de nouvelles inculpations.

Je veux parler de ces trois classes l'une après l'autre. Je le ferai sans réserve, mais aussi sans inimitié quelconque; et s'il pouvait y en avoir à mon insu dans mon cœur, je prierais Dieu de me l'ôter. Je veux, s'il se peut, exposer nettement la situation actuelle de l'Eglise Protestante chez nous, et peut-être ailleurs, et en tirer occasion de faire quelque bien.

Et d'abord, pour parler aux premiers : Il est impossible de célébrer dignement la Réformation si on ne la comprend, et c'est ne la pas comprendre que de n'y voir, comme tant de gens, qu'une révolution politique et civile, qu'un secouement de joug, qu'une source d'améliorations et de bienfaits temporels. C'est le bienfait religieux, Citoyens, qui renferma dans son sein tous les autres. C'est parce que la Réformation nous rapporta la Bible, qu'elle nous donna tout le reste avec elle. Otez la Bible, et tout le reste nous quittera. Or, c'est l'ôter, que de n'y pas croire.

Je reconnais, car je ne veux rien exagérer, que ne n'est pas à un peuple irréligieux que je m'adresse, ni près de là ; que sur ce point, comme sur tous les autres, nous sommes en progrès ; que Dieu et sa religion reprennent une place inaccoutumée dans les discours et dans les écrits, qu'on en parle là où on n'osait point en parler, et qu'on en parle comme d'une chose sérieuse et qu'il faut tout au moins respecter. Si l'incrédulité n'est pas détruite, du moins elle ne tient plus école ouverte, l'opinion ne l'encourage plus ; il semble même que plus d'un incrédule commence à se sentir mal à l'aise dans son incrédulité. L'ignorance engendre la superstition, les demi-connaissances sèment le scepticisme, la science ramène à la foi : après avoir passé lentement par ces diverses phases, le monde arrive. C'est à présent qu'on peut reconnaître qu'il y avait un grand plan de la Providence caché dans ce débordement du siècle passé, qui entraîna les choses sacrées comme les profanes : L'esprit d'investigation, introduit par cette philosophie dénigrante qui contrôlait tous les respects des hommes, et remettait tout en

question comme si elle eût voulu recommencer l'homme et la société, ne sera finalement funeste qu'à l'erreur ; en apprenant à douter, il a appris à mieux croire ; il a travaillé sans s'en douter au triomphe de la Foi. La philosophie, plus éclairée, se hâte de reconstruire l'édifice de la religion qu'elle avait elle-même détruit. Aujourd'hui on revient de tous les extrêmes : lassés de voir tout crouler devant eux, les hommes veulent enfin quelque chose qui ne croule plus. Ils ont besoin de foi, ils appellent la foi, mais une foi dont leur esprit garantisse à leur cœur la solidité. Notre siècle ne s'accommode plus ni du doute, ni de la confiance implicite, ni des préjugés, ni des ténèbres en aucun genre. Chacun se rend compte de lui-même : celui qui croit, veut savoir pourquoi il croit ; celui qui ne croit pas se demande s'il est bien fondé à ne pas croire ; le monde entier, travaillé du besoin de la vérité religieuse, s'émeut de toute part à sa recherche.

Mais, si nous contemplons avec joie ce grand mouvement qui porte vers la foi, nous ne pouvons méconnaître à côté l'existence d'un

autre grand mouvement en sens inverse ; et bien des ames sont tiraillées chez nous entre ce flux et ce reflux. Nous avons toujours beaucoup d'hommes, et je dirai presque des classes d'hommes, qui demeurent réfractaires à toutes les idées et à toutes les habitudes religieuses ; qui se croient assez pieux parce qu'ils ne disent point de mal de la religion et qu'ils en disent du méthodisme ; qui confessent volontiers que Dieu est, mais qui hantent peu nos temples, qui ne prient point, et qui ne croient point en Jésus-Christ, regardant l'Evangile comme un bel et admirable livre, mais rien de plus.

Les ennemis de l'Evangile sont aussi nombreux que jamais. Ces ennemis, ce sont presque toutes les dispositions qui constituent le bagage moral de la plupart des hommes, le fond de la société moderne, et en premier lieu : L'ORGUEIL DE L'ESPRIT. — Fiers, jusqu'au ridicule, d'un mot qui a je ne sais plus quel sens : *la civilisation*, nos hommes d'aujourd'hui se persuadent, pour peu qu'ils aient lié dans leur esprit deux ou trois connaissances, qu'ils sont arrivés au faîte de l'intelligence ;

qu'ils sont par droit de naissance les juges du passé, les réformateurs du présent, et les maîtres de l'avenir; qu'ils ont mission de réorganiser le monde social et religieux; que tout doit dater de leur passage. Penser comme les autres, comme on pensait il y a cent ans! croire ce que l'on croyait il y a mille, il y a dix-huit cents ans! quel anachronisme! une religion qui vient de si loin est toute jugée, il n'y a pas besoin de la connaître, elle a vieilli. Aussi se garde-t-on bien de prendre la peine de l'étudier; ce qui n'empêche pas d'en parler, et même d'en écrire au besoin, non pour l'attaquer, ce n'en est plus la peine, mais pour lui rendre un hommage de convention qui équivaut à un dernier adieu; et tout cela, sur de pauvres réminiscences, sur des lambeaux retenus par ouï-dire, hérités peut-être des maîtres avoués de l'incrédulité. Grand Dieu, voilà tes ennemis! ils ne savent ni ce qu'ils disent, ni de quoi ils parlent, et pourtant ils trouvent des disciples et des échos!

Il en est d'autres qui s'abstiennent de l'Evangile, parce qu'ils se persuadent qu'il ne

peut rien leur apprendre que la raison et la conscience générale ne leur disent déjà. Ils ne savent pas que c'est à l'Evangile qu'ils doivent toutes ces lumières qu'ils lui opposent, que sans lui leur raison eût été aveugle, et leur conscience muette ; que leurs instituteurs, leurs écoles, leurs livres, leurs lois, que les premiers conseils de leur mère, que l'air qu'ils respirèrent en naissant, étaient tout imprégnés de cet Evangile ; semblables à un voyageur qui nierait l'existence et la nécessité du soleil que des nuages lui voileraient, ne se doutant pas que c'est à sa lueur qu'il marche, et que le jour qui remplit l'atmosphère n'est qu'un reflet disséminé de ses rayons.

Et parmi ceux même qui connaissent l'Evangile, combien n'en est-il pas que ce même orgueil de l'esprit rend étrangers à sa divine influence! Accoutumés par le goût du siècle, et par le procédé naturel des sciences humaines, à tout analyser, à chercher en toutes choses le comment et le pourquoi, et à n'admettre que ce dont ils ont pu trouver la raison suffisante, ils transportent la même

habitude et le même besoin dans les choses du salut, pour lesquelles il n'y a quant à nous ni comment ni pourquoi, si ce n'est que Dieu les a voulues ainsi : adorateurs de la raison et de sa puissance, comment seraient-ils accessibles à la foi, qui n'est autre chose que l'humiliation de la raison humaine devant une raison plus haute qu'elle? Et pourtant Dieu la veut, cette humiliation ; c'est l'hommage qu'il requiert de notre esprit, comme il en demande un à toutes les facultés qu'il nous a données ; et pourtant ils devraient comprendre, puisqu'ils raisonnent si bien, que Dieu ne se fût pas révélé si la raison leur eût suffi, et que la seule existence d'une Révélation suppose des enseignemens supérieurs à leurs lumières naturelles. Ce sont ces enseignemens là qu'ils rejettent, privant ainsi l'Evangile de tout ce qu'il renferme de plus caractéristique de Dieu et de son infinie sagesse, et le rabaissant jusqu'à eux au lieu de s'élever jusqu'à lui. Il y a dans cet orgueil qui choisit, une incrédulité mitigée, plus inconséquente que l'incrédulité complète, puisqu'elle retire à Dieu d'une main ce qu'elle lui

concède de l'autre, et plus dangereuse, parce qu'elle n'anéantit que mieux l'Evangile en feignant de le recevoir.

Un second obstacle à la foi, c'est *la tendance matérielle* de tout notre siècle. Comment des ames perpétuellement appliquées à des calculs d'industrie, de fortune, ou de bien-être, habituées à juger de la valeur des choses sur leur bénéfice positif, palpable, présent ou immédiatement prochain, seraient-elles capables de nobles élans, d'un amour désintéressé, de cette foi qui n'est qu'une démonstration de choses qu'on ne voit point? Dieu nous demande de tout estimer par rapport à lui, et nous envisageons tout par rapport à nous. Dieu nous demande d'attendre parce qu'il est éternel, et nous sommes pressés de jouir parce que nous n'avons que deux jours en vue; il ne peut donc y avoir entre nous et la foi ni sympathie, ni compatibilité.

Un troisième ennemi de l'Evangile, ce sont *les passions charnelles* des hommes. Ils ne veulent pas d'une doctrine qui leur impose le sacrifice de tout ce qu'ils préfèrent, ils tien-

nent ce sacrifice impossible, ils estiment une rêverie de le leur demander. Ils sont devant l'Evangile comme des criminels devant un honnête homme, embarrassés, confus, avides de se délivrer de ce juge importun qui les fait rougir, dont le calme leur fait ombre, dont la supériorité les oppresse ; ils lui disent comme Festus à Paul : pour le moment va-t'en, une autre fois je te rappellerai. Cette sainte doctrine les effarouche, parce qu'elle vient les troubler dans le repos qu'ils s'étaient arrangé, qu'elle ressuscite des souvenirs d'innocence et de douceurs perdues, des scrupules dont ils avaient pris leur parti, des reproches intérieurs qu'ils avaient réussi à faire taire ; ils la nient pour s'en débarrasser. Ils enveloppent dans cette proscription de la vérité ceux qui la professent : pour n'avoir pas à les trop estimer, et pour se justifier de leur ressembler trop peu, ils les livrent au ridicule ou au mépris ; ils interprètent à hypocrisie tout ce qui les dépasse. Voilà le secret de cette aversion dont les méchans de tous les siècles ont honoré les Chrétiens, de ces persécutions dont ils les harcelèrent, de ces flots de bile

amère qu'ils déversaient sur eux. On voyait bien à leur rage que leurs attaques étaient moins une attaque qu'une défense, et qu'ils se sentaient personnellement atteints et blessés par cette foi.

Enfin, un dernier ennemi de la foi chrétienne, c'est *la faiblesse et la lâcheté* du cœur humain. Il craint les hommes et leurs jugemens, parce qu'il n'a pas la véritable crainte, celle de Dieu. De là vient qu'on se range pour plus de sûreté au parti qui attaque, parce qu'il a l'air du plus fort ; de là vient qu'on rit avec les rieurs, qu'on s'enveloppe d'indifférence au milieu des indifférens, ou qu'on se laisse entraîner à des paroles et à des actions contre lesquelles on se sent une réclamation de conscience. Que d'hommes croiraient peut-être, s'ils l'osaient, s'ils ne s'étaient faits les esclaves de l'opinion ! leur cœur leur dit bien dans l'épreuve quelque chose d'approchant, le temple devant lequel ils passent leur donna plus d'une fois la tentation d'y entrer, la paix du Chrétien leur fait envie ; mais il leur faudrait subir des questions, des interprétations, des mots pi-

quans, des sourires moqueurs, l'étonnement de leurs amis; et le cœur leur manque. Que de fois n'eûtes-vous pas sur les lèvres de bonnes paroles que le respect humain refoula, parce que vous ne saviez comment elles seraient prises! Et pourtant, que vous font tous ces hommes? ce ne sont pas eux qui répondront pour vous devant le trône de Dieu: c'est vous qui répondrez, et pour vous, et pour eux peut-être; car non-seulement vous ne deviez pas vous laisser gagner à leur incrédulité, mais votre tâche était de les gagner vous-mêmes à la foi.

Ils vont me répondre, je le sais: Tout ce que vous nous dites là peut être bon et vrai, mais la religion n'a que faire de toute cette foi dont vous parlez; la religion, c'est d'être honnête homme. — Grande confusion dans les idées! la vertu n'est pas plus la religion que le fruit n'est la plante. Sans doute, le fruit de la religion, si elle est vraie, doit être et sera de faire d'honnêtes gens; mais, ne vous y trompez pas, il n'y a qu'elle qui en fasse: il n'y a point de vertus réelles en l'absence de la religion, ni chez les individus,

ni chez les peuples. Et quand je dis la religion, je parle de l'Evangile, car pour la religion dite naturelle, j'en ai bien ouï parler, mais je ne l'ai vue nulle part. J'ai bien entendu des gens me dire : Personne n'adore Dieu comme moi ; je l'admire dans la nature, je lui rapporte tout ce que j'ai ; et je n'ai pas besoin pour cela de l'Evangile. Mais au fait, ces gens ne priaient point, ne demandaient à Dieu ni son secours dans leurs besoins temporels, ni sa force pour leur ame, ni son pardon pour leurs péchés ; en d'autres termes, ils ne s'approchaient pas de lui, ils ne le mêlaient pas à leur vie, il n'y avait rien entre eux et lui. Est-ce une religion que cela? Non! c'est le triste accomplissement de cette parole de Jésus, qui n'en a pas dit une qui ne fût vraie : *nul ne vient au Père que par moi*. Est-ce une religion, dites-moi, de ne connaître, ni de se soucier de connaître la volonté du Créateur? car qui peut nous faire connaître sa volonté, si ce n'est lui? Il a bien écrit son nom sur le front des étoiles, et sur ces monts glorieux qu'il n'éleva si haut par-dessus les œuvres de l'homme que pour que sa pensée surnageât

par-dessus toutes les autres pensées de l'homme ; mais la nature ne nous dit rien que de vague : si elle nous parle de l'existence et des perfections de Dieu, elle se tait sur sa volonté. Et pourtant, Dieu doit en avoir une par rapport à nous, une volonté précise ; il doit donc avoir trouvé quelque moyen plus sûr de nous la révéler, de nous la mettre au cœur, car c'est ce qu'il nous importe le plus de connaître de lui.

Fort bien, réplique-t-on ; mais la conscience et la raison sont précisément là pour nous enseigner cette volonté de Dieu, comme les lois humaines pour nous forcer d'y obéir. — Pauvres, pauvres moyens, tous essayés sans succès ! Les lois arrêtent le mal, mais elles ne font pas aimer ni vouloir le bien ; elles ne changent rien au cœur, elles n'y descendent pas. La conscience est un mors qu'on jette aux autres, mais dont les passions et l'intérêt personnel se secouent au premier besoin. C'est un beau mot, sonore, admirable pour arrondir des périodes ; mais de chose point ! Au fait et au prendre, jamais la conscience n'est vivante que par la foi, et il n'y

a de foi que par la Parole de Dieu. Et quant à la raison, elle a fait de son mieux au temps de sa divinisation ; il n'est pas de beaux systèmes qu'elle n'ait imaginés en guise de religion. On ne parlait que philosophie, vertu, morale, philantropie, intérêt universel : mots fiers et retentissans..... Qu'en vit-on sortir en fin de compte? — le bouleversement de toutes les choses qu'on peut nommer ! et tout le mal que nous déplorons encore aujourd'hui dans l'état social n'est que le dernier ricochet de la pierre qu'une raison audacieuse avait lancée contre la religion. Il faut donc que tous les gens de bien, tous ceux qui aiment encore tant soit peu leurs semblables, se retournent vers Dieu, pour savoir s'il n'a pas trouvé mieux que nous autres le secret de la paix du monde et du bonheur des nations.

Bonheur, ai-je dit... oh! que cette idée, si je la poursuivais, me fournirait de preuves de la nécessité de notre sainte religion! Il n'y a point de bonheur pour l'incrédule : tout le mouvement qu'il se donne, son bruit, et son rire, et ses fêtes ne me trompent pas; s'il vou-

lait être sincère, il nous le dirait. Toutes les choses de ce monde le lassent et le dégoûtent l'une après l'autre, et il n'a rien de mieux à leur substituer ; il n'a point de pensée où il puisse venir reposer son ame de tout cela ; point de joie véritable, sereine, intérieure : il ne parle pas de Dieu avec sa femme et ses enfans, il ne fait pas entrer dans ses idées d'avenir l'espérance de leur réunion dans le sein de Dieu ; de là quelque chose de misérablement incomplet dans ses rapports avec eux, quelque chose de peu sérieux, d'étroit, d'égoïste, une affection sans racines et qui n'est à l'épreuve de rien. C'est un être manqué, car il laisse toute une classe de ses sentimens sans les développer, tout un pan de son avenir sans le lever ; c'est un être isolé, sans ancre, sans consolateur dans ses chagrins, car il porte tout entier sur lui-même !

Le bonheur, amis, voulez-vous que je vous dise où on le trouve ? Il me souvient avec un inexprimable délice du temps des études, de ces études en théologie qu'on a pris à tâche de décrier depuis : Nous étions

quatre frères et amis, rarement séparés. Aux jours de loisir, nous sortions de la ville à la première aube, nous cherchions quelque beau site, nous faisions halte dans un bois ou sur une éminence près d'une source d'eau; et là, préparés par ce sourire ineffable et céleste de la nature à son réveil, par tous ces joyeux bruits de vie que les créatures animées bourdonnaient autour de nous, nous tirions notre Evangile, et l'un de nous lisait. Un silence profond régnait parmi les autres, nous nous rapprochions, notre cœur se remplissait de joie et nos yeux de larmes délicieuses, surtout quand nous avions lu quelques paroles du Sauveur : ses béatitudes, ses derniers conseils à ses Disciples avant de les quitter. Tout ce qui nous entourait était si bien d'accord avec ses divines paroles, les commentait, les justifiait, en démontrait la vérité. Comme notre promenade se terminait joyeusement après cela ! Nous ne nous croyions pas obligés de prendre des visages contraints et des maintiens austères : notre gaîté avait été sanctifiée... Nous nous aimions davantage, nous nous serrions plus affectueusement les uns

contre les autres ; et certainement, si quelqu'un de ces quatre dont j'ai parlé, et qui se le rappellent comme moi, a jamais pu faire quelque bien, ce sont des fruits de cette sainte et précieuse racine qui s'implantait profondément en nos cœurs dans ces heures dont je viens de parler. Cette expérience a été faite par d'autres, elle est accessible à tous et réussira infailliblement à tous. Je ne donnerais pas d'autre recette à tout incrédule de bonne foi qui voudrait se convaincre, et qui ne sait comment l'essayer.

Pour prouver la divinité de l'Evangile, point n'est besoin de témoignages historiques ni de gros livres ; il ne faut que l'Evangile lui-même, lu sous le Ciel de Dieu. L'un dit le Créateur, l'autre dit le Sauveur, et tous deux s'harmonisent d'une manière si merveilleuse et si simple, qu'elle nous dispense de toute autre explication : celui qui a senti, a compris le livre de Dieu. Sa vérité se manifeste d'elle-même à l'ame sincère, parce que l'ame a l'instinct du vrai, comme l'œil, l'instinct du beau, et l'oreille, l'instinct de l'harmonie. Que l'incrédule, quel qu'il soit,

lise donc une fois sérieusement, de suite et jusqu'au bout, l'un seulement des quatre Evangiles : si, à travers les difficultés d'inhabitude qui pourront l'embarrasser à la première lecture, et à travers les hauteurs qui le dépasseront toujours, il n'a pas senti là une odeur de divinité, s'il n'est pas convaincu que toutes ces choses ont eu lieu et devaient avoir lieu, je le déclare un homme mal fait et sans ame, ou un menteur qui se débat contre la vérité, et qui nie par orgueil ou par méchanceté ce qu'il a senti en effet. Et maintenant, votre devoir à tous n'est-il pas de faire au moins cet essai? vous y refuser, n'est-ce pas vous exposer à dire à Dieu qui voulait vous tendre sa puissante et miséricordieuse main : Je ne veux pas de toi, j'en sais plus que tói sur mes besoins.

Et ne dites pas : Mais comment l'entendre votre Bible? tous l'interprètent différemment, et je ne puis ni ne veux me jeter dans ces difficultés et ces débats sans fin. — Eh, mon Dieu! sûrement, les hommes se disputent sur la Bible comme sur tout le reste, mais qu'est-ce que cela fait à la Bible? autant vau-

drait dire qu'il ne faut pas se servir de sa raison parce qu'il y a des hommes qui abusent de la raison ; de quoi n'abusent-ils pas? Que m'importe à moi que mes interprétations diffèrent ou non de celles des autres? Ce n'est pas aux autres que j'en ai à répondre, mais à Dieu. Avec Dieu il ne sera pas question d'interprétations, mais de soumission. Pourvu que je reçoive son Evangile avec un cœur droit et simple, comme nos bons vieux ancêtres, c'est tout ce qu'il me demande : avec ces dispositions-là, il y aura toujours sentiment de la divinité du livre, fruits de paix et de salut dans l'ame, et pas trace de méthodisme, ni de socinianisme, ni de rien de ce qui divise. Dieu a pourvu à ce que son œuvre demeurât pure et intacte malgré tous les efforts des impies, des incrédules, des raisonneurs, et des fanatiques ; l'Evangile est là tel quel : voilà ce que Dieu pouvait et devait faire, et il l'a fait. Mais comment pouvait-il empêcher que la malice, l'orgueil et la déraison humaine ne défigurassent sa doctrine par leurs interprétations? Cela ne pouvait pas ne pas avoir lieu : plus les passions de l'homme sont

en cause dans ce livre, plus elles devaient être mises en jeu à son occasion ; on s'entendrait mille fois mieux sur une chose humaine. Ces débats à eux seuls seraient presque à mes yeux une présomption de sa divinité.

Je viens, moi aussi, vous apporter mon interprétation de l'Evangile dans les discours qui suivent. Je dirai tout ce que je crois le plus important dans la foi, persuadé que ce n'est pas par un christianisme radouci et comme au rabais qu'on ramène les hommes, mais en les mettant face à face devant la vérité de Dieu ; je dirai ce que je crois incontestable et irrépondable ; et si j'en juge à ma conscience, il me semble que je serai fort. Mais je n'ai pas la prétention de me faire la règle des autres. Tout ce que j'ambitionne, c'est de vous inspirer le désir de vous éclairer par vous-mêmes ; c'est de vous prouver que le sujet importe, et que la foi n'est pas si déraisonnable que vous vous l'étiez imaginé. Je voudrais pouvoir ôter la pierre de scandale qui vous barre le chemin de l'Evangile ; après quoi chacun de vous le suivrait à son gré ; et moi, je pourrais m'endormir en paix, j'aurais fait ma tâche.

Ah! croyez-moi, mes concitoyens, célébrer la Réformation n'est rien, si elle ne vous mène à l'Evangile. Pour servir à quelque chose, il ne faut pas que ce Jubilé soit une fête, mais un évènement. Il faut qu'il laisse une empreinte après lui; qu'il ranime les ossemens desséchés de notre christianisme et de notre protestantisme genevois; qu'il nous soit une occasion de réfléchir sérieusement sur la Parole de Dieu, sur les besoins de nos cœurs, sur ceux de notre pays, sur le véritable sens de ce nom de Chrétien, et de tirer de tout cela des motifs nouveaux de dévoûment, de respect et de fidélité pour cette vieille Eglise nationale qui nous a servi d'abri durant tant d'orages, et de point de ralliement quand tous nos autres liens étaient brisés. C'est la seule manière que je sache de rendre à nos grands Réformateurs un hommage digne d'eux.

Des indifférens qui ne comprennent qu'une face de notre Jubilé, je passe aux adversaires qui ne le comprennent point du tout, ou qui feignent de ne le pas comprendre; et je range

en première ligne le Clergé romain, qui s'en émeut mal à propos, affectant de l'envisager comme un acte d'hostilité contre lui. — Rien n'est plus loin de notre pensée : ce n'est pas nous qu'on accusera d'oublier que nous sommes un canton mixte, et que nous faisons partie d'une Confédération mixte. A Dieu ne plaise que nous voulions ressusciter des animosités ou même des préventions entre les Frères des deux Communions ! ou je connais mal l'esprit genevois, ou je crois pouvoir répondre qu'en donnant essor à la joie de ce bel anniversaire, chacun s'abstiendra par instinct et par devoir de tout ce qui pourrait froisser les susceptibilités de nos Concitoyens de l'Eglise romaine. Mais à Dieu ne plaise aussi que nous sacrifiions la vérité à ces justes ménagemens ! se réjouir d'un bien qu'on possède, n'est point insulter à ceux qui le refusent. — Mais, diront-ils, comme ils l'ont déjà dit à satiété : si ce n'est pas une hostilité, qu'est-ce donc? quel est ce bien dont vous faites le Jubilé? ce n'est pas la foi des Réformateurs, puisque vous ne l'avez plus, que vous ne savez dire ni ce que vous croyez,

ni ce que vous ne croyez pas. Tout votre Protestantisme consiste à n'être pas Romains. Si ce n'est pas cela, qu'est-ce donc? dites-le-nous. — Contentez-vous, je vais le dire; je vais placer une fois nos positions respectives sur leur véritable terrain.

La réponse à cette question : *qu'est-ce que le Protestantisme?* quoique la même au fond dans tous les temps, a dû se présenter sous des formes différentes en raison de la diversité des circonstances. Nous l'avouons volontiers à l'ingénieux La Mennais : suscité par de grands abus, le Protestantisme naissant ne fut et ne dut être qu'une grande négation ; oui, la négation de l'Eglise Romaine telle qu'on l'avait faite, de ses erreurs, de ses excès, de ses vaines cérémonies, et par conséquent de son autorité. Avant d'édifier, il fallait détruire ; pour rendre les consciences à leur véritable *Maître*, il fallait commencer par les soustraire à la domination illusoire que cette Eglise s'était arrogée sur elles. Qu'avaient donc à faire les Réformateurs, que de montrer comme au doigt qu'elle ne s'était servie de cette autorité, dite infaillible,

que pour défigurer la religion et pour égarer les hommes? C'était par son histoire qu'il la fallait condamner, conformément à cet ordre de l'Evangile : gardez-vous des faux Prophètes ; ils viennent à vous déguisés en brebis, mais au-dedans ce sont des loups ravissans; *vous les reconnaîtrez à leurs fruits* (Matth. VII, 15). Le Protestantisme se présenta donc à cette première époque comme une simple question de fait, qui revenait à ceci : Le Catholicisme a-t-il été fidèle ou prévaricateur ? Sa doctrine, sa morale et sa discipline sont-elles bien celles de Jésus et des Apôtres? Cette question nécessita l'examen ; et comme Bâcon, ce Protestant en fait de philosophie, en avait appelé des erreurs traditionnelles de l'école à la seule source de la vérité philosophique : l'observation, Luther dut en appeler des traditions de l'Eglise à la seule source de la vérité religieuse : l'Evangile, c'est-à-dire, des hommes à Dieu même. De la nécessité de l'examen, résultait si naturellement aux yeux des Réformateurs le droit de l'examen, qu'ils crurent à peine besoin d'en faire un principe exprès. C'était

pourtant là l'idée-mère, la pierre angulaire du Protestantisme, qui pouvait à la rigueur se passer de tout le reste. Qu'ils eussent une fois solidement démontré que chaque homme pouvait et devait chercher sa foi dans l'Evangile seul, leur œuvre était achevée, l'Evangile eût assez fait la sienne. — Mais cela se pouvait-il? il est permis d'en douter. Un principe abstrait, tout simple qu'il fût, n'eût pas fait la conquête des hommes du seizième siècle, qui, peu appris à penser et habitués de longue main à être guidés en toutes choses, n'auraient ni osé ni peut-être su se prévaloir de cette liberté nouvelle qui leur eût semblé d'un vague effrayant. Il fallait donc réaliser pour eux cet examen dont le droit leur était acquis, afin de montrer où il conduisait; il fallait leur présenter un système positif à la place de celui qu'on détruisait; il fallait opposer doctrine à doctrine, morale à morale, et discipline à discipline; en un mot, faire un sage et légitime usage du principe de l'examen, était la seule manière de le justifier et de l'établir. D'ailleurs il y avait des La Mennais alors comme aujourd'hui : déjà on répon-

dait à des faits par des calomnies, et l'on taxait impudemment le Protestantisme de néant religieux. Force fut bien de rédiger des expositions et des confessions de foi, pour servir de guides au-dedans et d'apologies au-dehors (1). Tant que ces confessions ne furent que des actes libres, et comme un échantillon des résultats de l'examen, elles furent utiles et légitimes; mais on crut nécessaire de les maintenir tant que le Catholicisme et le Protestantisme resteraient en présence dans une attitude hostile, et, au mépris du principe, on leur donna force de loi. Le Protestantisme se présenta donc à cette seconde époque, très-voisine de la première, comme un corps de doctrine déterminé; et ce fut un malheur, car il se mit en contradiction avec lui-même: c'était un despote qui prêche la liberté. De large qu'il était dans son principe, il devint dans l'application étroit et tout spécial; les confessions étant empreintes du génie, du caractère et des lumières particulières de ceux qui les avaient rédigées, quiconque ne

(1) Voyez l'épître de Calvin à François I[er], servant de préface à l'*Institution Chrétienne.*

se trouva pas fait exactement comme eux ne put se réunir à eux, ou dut se séparer d'eux; ainsi la foi devint théologique et la piété querelleuse, et le Protestantisme asservi ne fut plus, à bien dire, qu'un Papisme amélioré.

Ce ne fut que beaucoup plus tard, que l'habitude de l'analyse philosophique fit découvrir, au travers de toutes ses enveloppes humaines, le grand et beau principe qui constituait l'essence du Protestantisme, presque à l'insu des Protestans eux-mêmes. Ce fut l'Eglise de Genève qui, la première, remit l'homme à sa place, et rendit gloire et autorité à Celui qui seul mérite la gloire et l'autorité. En abolissant les confessions de foi, et en y substituant le seul engagement pour les Ministres, *de tenir la doctrine des saints Prophètes et Apôtres, telle qu'elle est contenue dans les livres du Vieux et du Nouveau Testament*, la Compagnie des Pasteurs, dans sa mémorable séance du 1er juin 1725, dégagea enfin le Protestantisme de ses complications accidentelles, et le ramena à n'être plus qu'une simple question de droit,

qui se résume ainsi : *Il n'y a point d'intermédiaires fondés de pouvoir entre l'homme et le Saint-Esprit. Chacun peut et doit chercher sa foi dans l'Ecriture seule, et n'en est comptable qu'à sa conscience et à Dieu.* Ce principe si simple et si incontestable a eu peine à se faire jour ; mais enfin il a gagné peu à peu tous les esprits conséquens, et déjà nombre d'Eglises l'ont admis et proclamé pour leur règle. Ainsi une troisième période arrive pour le Protestantisme : — *Négatif* dans la première, il montrait ce qu'il ne fallait pas croire, il réfutait le Catholicisme. — *Positif* dans la seconde, il enseignait ce qu'il fallait croire, il se constituait le Christianisme même. — *Inductif* dans la troisième, il se contente d'amener à croire, en indiquant et ouvrant aux hommes la source où ils doivent puiser leur foi.

Considéré sous ce point de vue nouveau et plus exact, le *Protestantisme* ne doit pas être confondu avec le *Christianisme*. Le premier est un instrument ou une méthode pour arriver au second ; mais il n'est pas plus le second que le moyen n'est le but, que l'observation

n'est la philosophie. Seulement ce que nous croyons pouvoir affirmer, c'est que, comme le véritable observateur devient infailliblement philosophe, le véritable Protestant devient infailliblement Chrétien. Demandez donc au Protestant ce qu'il croit : s'il a usé de la méthode qui était entre ses mains, il sera prêt à rendre raison de son espérance, il peut et doit vous répondre. Mais ne demandez pas au Protestantisme ce qu'il croit : c'est demander à une méthode d'être une science ; sa tâche est de conduire à la vérité, et non de la professer. Il est vrai que le fondement sur lequel repose toute la méthode protestante est un dogme, savoir *la divinité de l'Evangile ;* mais ce dogme n'est pas plus protestant qu'il n'est grec ou romain ; il est la condition première et indispensable de toute prétention au titre de Chrétien, il appartient à toutes les époques et à toutes les branches de l'Eglise universelle dont il est la base et le lien commun. Partant de ce dogme comme d'un point reconnu, le Protestantisme a bien pu lui donner un relief nouveau, en fortifiant les preuves extérieures

qui l'établissaient de preuves intérieures non moins convaincantes, mais il ne peut le revendiquer comme sien. Ce qui lui appartient en propre, ce sont les conséquences et les usages qu'il en a tirés; encore une fois, ce sont ses principes et non ses doctrines.

Je dis de même du Catholicisme, qu'il n'a pas droit à s'identifier avec le Christianisme, et à se qualifier de religion ; car, il est évident qu'on n'est pas plus chrétien pour croire à l'autorité de l'Eglise romaine en matière de foi, qu'on ne serait philosophe pour croire à l'autorité de l'Ecole allemande ou écossaise en matière de philosophie; ce ne serait là tout au plus qu'un acheminement à la science. Donc le Catholicisme aussi n'est qu'une méthode pour arriver à la foi chrétienne.

Avant de comparer ces deux méthodes, commençons par définir la croyance à l'Evangile, fondement commun des deux Eglises, et de tout ce que nous dirons pour les juger.

Croire à l'Evangile, c'est croire *que les Apôtres qui l'ont prêché et les Prophètes qui lui avaient préparé les voies ont écrit*

et parlé sous l'assistance de l'Esprit divin! qu'ainsi les livres qu'ils nous ont transmis sont l'expression originelle de la vérité de Dieu, et de sa volonté par rapport aux hommes. Or, comme la Religion n'est et ne peut-être que la connaissance de cette vérité et de cette volonté, il s'ensuit que l'Evangile est la Religion, la Religion prise à sa source, que son autorité est précisément la même que celle que Dieu exercerait sur nous s'il nous parlait face à face, c'est-à-dire perpétuelle, inconditionnelle et suprême. Tant qu'il n'aura pas plu à Dieu d'intervenir pour l'abroger, comme il est intervenu pour l'établir, l'Evangile règne, il a force de loi sur les esprits et sur les cœurs; quand il commande, rien au monde ne peut nous dispenser d'obéir. Voilà ce qu'emporte nécessairement la croyance à la divinité de l'Evangile.

Au reste, il n'y a jusqu'ici, nous le répétons, ni Protestantisme, ni Catholicisme; tous deux admettent que la vérité de Dieu se trouve dans ce livre. L'Eglise romaine est si loin de le contester, du moins dans la théorie, qu'elle

en appelle toujours à l'autorité de l'Evangile pour justifier la sienne. Mais c'est dans la pratique, c'est quand il s'agit de savoir comment nous devons procéder pour connaître ce que Dieu nous a révélé dans l'Ecriture, que la divergence commence : — La méthode romaine, inconséquente, indirecte, et partant trompeuse, prétend que c'est en passant à travers les hommes qu'il faut remonter à Dieu. — La méthode protestante, conséquente, directe, et partant sûre, prend la Parole de Dieu même pour point de départ et pour guide, et voici ses raisons :

Si l'Evangile est de Dieu, lui seul a pu nous dire à qui et à quoi il le destinait; lui seul a pu en permettre, en interdire, ou en restreindre l'usage. Ainsi, lorsque l'Eglise romaine s'attribue la propriété exclusive de l'Evangile, c'est-à-dire, le droit de n'en donner aux hommes que ce qu'il lui plaît et aux conditions qu'il lui plaît, elle ne peut pas compter que nous l'en croirons sur parole, ce serait nous exposer follement à préférer une volonté humaine à la volonté de Dieu; il faut qu'elle justifie ses prétentions à cet

étrange privilége, qu'elle nous montre Dieu lui-même lui transférant ses pouvoirs, en un mot, qu'elle nous prouve invinciblement, et par l'Evangile lui-même, qu'elle est maîtresse de l'Evangile ; car la chose est trop importante pour que Dieu ne l'y ait pas consignée. Nous sommes donc toujours ramenés de nécessité à lire l'Evangile, ne fût-ce que pour vérifier les titres de l'Eglise romaine à nous le fermer; ce qui revient à dire que, pour savoir si nous devons respecter ses défenses, il nous faut commencer par les enfreindre.

Cette inévitable et ridicule contradiction n'est pas la seule de ce système. Quoi ! Dieu parle, et des hommes pourront me dire : ne l'écoute pas, écoute-nous! Quoi! Dieu aura gravé ses volontés dans un livre, et il m'aura interdit de le consulter! il m'aura mis aux mains un flambeau céleste, et je devrai détourner les yeux de ce flambeau pour demander la lumière à de misérables vers qui rampent à côté de moi, comme si la sienne valait moins ! suppositions qui se réfutent d'elles-mêmes. Ou l'Eglise romaine puise la

vérité dans l'Evangile, et alors c'est un intermédiaire inutile; ou elle la puise ailleurs, et alors c'est l'Evangile qui devient inutile, autant et mieux valait le confier purement à la tradition orale; l'écrire, était donner aux hommes avides de salut une inutile et dangereuse tentation : *on n'allume point une lampe pour la mettre sous le boisseau.* La seule existence de l'Evangile suffirait donc pour nous convaincre qu'il a été destiné à tous les hommes, même quand Dieu ne l'eût pas dit; mais il l'a dit : *Il est écrit dans les Prophètes : ils seront tous enseignés de Dieu* (1). — *Aucun d'eux n'enseignera plus* son prochain, ni son frère, disant : connais le Seigneur; *car tous me connaîtront*, depuis le plus petit jusqu'au plus grand (2). — L'Evangile du règne de Dieu sera publié par toute la terre, *pour servir de témoignage à toutes les nations* (3). — Je vous conjure par le Seigneur, dit saint Paul, *que cette lettre soit lue par tous nos saints frères* (4). — Il adresse

(1) Jean, VI, 45.
(2) Heb. VIII, 11.
(3) Matth. XXIV, 14.
(4) 1 Thess. V, 27.

sa première aux Corinthiens, non-seulement à l'Eglise de Corinthe, mais *à tous ceux qui invoquent en quelque lieu que ce soit le nom de Jésus-Christ* (1). — Saint Pierre adresse sa seconde Epître *aux fidèles qui sont étrangers et dispersés* dans le Pont, dans la Galatie, dans la Cappadoce, dans l'Asie et dans la Bithynie (2). C'est donc aussi à nous que saint Paul et saint Pierre s'adressaient; l'Evangile est donc aussi notre droit, un droit originel que nul ne peut nous ravir.

Mais il y a plus : Si l'Evangile est le don de la miséricorde divine, ce n'est pas assez de dire que nous avons le droit de le lire, je dis qu'il ne nous est pas permis de ne le pas lire; le dédaigner, ou, ce qui revient au même, n'en point user, serait une stupide indifférence, une ingratitude, une révolte. Ici le droit est un devoir sacré. Aussi les auteurs de la Bible ne se contentent pas de nous autoriser à la lire, ils nous l'ordonnent : *Prenez l'épée de l'Esprit, je veux dire la Parole de Dieu*, nous dit saint Paul (3). — *Examinez*

(1) 1 Cor. 1, 2.
(2) 2 Pierre 1, 1.
(3) Eph. VI, 17.

avec soin les Ecritures, nous dit Jésus lui-même (Jean v, 39).

Maintenant comparons et jugeons lequel des deux systèmes a été conséquent : — Le Catholicisme, mettant sa volonté à l'encontre de celle du Maître, a proclamé dangereux (1) ce livre pour la propagation et la conservation duquel Dieu avait fait tant de miracles ; les Conciles l'ont interdit au peuple (2) ; la Chancellerie romaine a osé le mettre à l'index (3) ! — Le Protestantisme, au contraire,

(1) *Jules III* donnant son avis aux évêques rassemblés à Bologne pour délibérer sur la résidence de l'évêque de Rome, leur dit : N'oubliez rien pour faire en sorte qu'on ne lise au peuple que le moins qu'il se pourra de l'Evangile. Le peu qu'il y en a dans la messe doit suffire, et l'on ne doit permettre à aucun mortel d'en lire davantage, car tant que les hommes se sont contentés de ce peu, tout allait bien ; mais il en est tout autrement depuis qu'on en lit communément davantage. C'est un livre qui, plus que tous les autres, a excité les orages et les tempêtes qui nous ont presque emportés. Et, en effet, si on le considère avec soin et qu'on le compare avec ce qui se fait dans notre Eglise, on trouvera que ces deux choses sont fort opposées l'une à l'autre, et que notre doctrine est non seulement différente, mais encore contraire à celle de l'Ecriture.

(2) La commission nommée par le Concile de Trente interdit l'Ecriture Sainte aux particuliers, parce qu'il leur en reviendrait plus de mal que de bien (index librorum prohibitorum, Reg. 4. Conc. de Trente).

(3) L'index expurgatoire de Rome défend la Bible traduite en quelque langue vulgaire que ce soit (voyez les index d'Alexan-

ne s'attribuant ni autorité ni volonté propre, n'a élevé la voix que pour l'Evangile ; il s'est présenté le livre de Dieu à la main, et il n'a pas dit : écoutez-moi, mais : écoutez-le. L'Evangile est la seule lettre de créance dont il se soit jamais réclamé, le seul fondement sur lequel il appuie ses discours et ses livres, le seul but pour lequel il ait combattu, la seule force qui ait combattu pour lui. Il l'a rendu à ceux à qui on l'avait dérobé, à ces simples et à ces petits pour lesquels ses instructions étaient le plus nécessaires et ses consolations le plus précieuses ; il a fait autant d'efforts pour le rendre accessible à tous que le Catholicisme en avait fait pour en fermer l'accès ; il en a multiplié les versions en langue vulgaire, quand le Catholicisme ne légitimait que la version latine improprement nommée *Vulgate* (1) ; il a fondé et propagé avec ardeur la sainte institution biblique, quand des Papes

dre VII et d'Innocent XI. — Clément XI, dans sa Constitution *unigenitus*, condamne les propositions du Père Quesnel où il recommande la lecture de l'Ecriture Sainte.

(1) Clément VIII ôte aux évêques la faculté de permettre l'achat, la lecture et la conservation des Bibles en langue vulgaire (page 208 des lettres de Clément).

l'ont anathématisée (1). Lequel de ces deux systèmes cherche le jour et la confrontation? lequel semble la redouter? Que penserait-on d'un subalterne qui, se fondant sur l'obscurité des ordonnances de son souverain, sur l'ignorance du menu peuple (ignorance que d'autre part il aurait peu à cœur de dissiper), sur des éclaircissemens particuliers qu'il prétendrait avoir reçus, ou sur tel autre prétexte, refuserait de promulguer et de laisser lire ces ordonnances, se réservant de les transmettre oralement, ou de leur substituer les siennes? Un tel homme ne serait-il pas suspect d'infidélité, si ce n'est de haute trahison? Lequel du Protestantisme ou du Catholicisme est ce subalterne? lequel est conséquent à la croyance de la divinité de l'Evangile? lequel l'aime? lequel veut qu'il soit aimé? lequel lui obéit (2)?

(1) Pie VII a anathématisé la Société biblique.

(2) C'est une justice et ce m'est une joie de dire ici, que, grace à l'influence insensible de la Réforme, le Catholicisme tend à marcher dans une voie de jour en jour plus évangélique. C'est ainsi, par exemple, que M. de Genoude et M. l'abbé Juste viennent de publier, *sous les auspices du clergé de France*, une traduction française de la Bible, où ils établissent, dans la préface, que tous les chrétiens lisaient jadis l'Ecriture en langue vulgaire, ajoutant qu'il importe, dans la situation moderne, de la répandre de nouveau, pour faire tomber les objections de

Non-seulement c'est un droit et un devoir à tout Chrétien de lire l'Evangile pour y chercher lui-même la vérité qui sauve (αληθεια η σωτηρια), mais il n'y a pour lui aucune autre autorité obligatoire, aucun autre guide certain que l'Evangile, dans ce qui concerne les choses du salut.

En effet : si l'Evangile est l'œuvre de Dieu, les perfections de Dieu me répondent qu'il est *parfait*, c'est-à-dire qu'il est tout ce qu'il devait être pour atteindre son but ; qu'il est *clair*, c'est-à-dire que tous peuvent le lire et l'entendre ; qu'il est *complet*, c'est-à-dire qu'il n'y a ni trop ni trop peu, qu'il n'a besoin ni de supplément ni de correctif. Destiné à la race humaine tout entière, comme nous l'avons vu, il a dû être adapté aux besoins de tous les hommes et de tous les âges, de la civilisation comme de la barbarie, de la liberté comme de l'esclavage, des simples comme des esprits éclairés ; il a dû prévoir tout, s'accommoder à tout, car Celui qui l'a fait est aussi celui qui a fait l'homme.

l'incrédulité. C'est un retour à la vérité dont nous prenons acte, et dont nous félicitons l'Eglise gallicane comme d'un sérieux et beau progrès.

L'Evangile se rend témoignage à lui-même qu'il est parfait : *Vous avez dès votre enfance la connaissance des Saintes-Lettres, qui peuvent vous instruire à salut par la foi en Jésus-Christ*, dit Paul à Timothée. *Toute l'Ecriture est inspirée de Dieu, et utile à enseigner, à convaincre, à corriger, et à former à la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli, étant rendu propre à toute bonne œuvre* (1). — *La Parole de Dieu est vive et agissante ; elle est plus tranchante qu'une épée qui coupe des deux côtés ; elle pénètre jusque dans le fond de l'ame et de l'esprit, jusque dans les jointures et dans les moelles* (2). — *L'Evangile de Christ est la puissance de Dieu pour sauver ceux qui croient* (3).

L'Evangile se rend témoignage à lui-même qu'il est clair : *Celui qui m'aime, je me ferai connaître à lui* (4). — *Je te loue, ô mon Père, de ce qu'ayant caché ces choses aux sages et aux savans, tu les as révélées aux*

(1) 2 Tim. III, 15.
(2) Heb. IV, 12.
(3) Rom. I, 16.
(4) Jean XIV, 21.

enfans (1). Et d'ailleurs, ne fût-il pas clair, qui aurait le droit d'être plus clair que lui? qui aurait la témérité d'y prétendre?

L'Evangile se rend témoignage à lui-même qu'il est complet : *La divine puissance nous a donné tout ce qui regarde la vie et la piété, en nous faisant connaître celui qui nous a appelés* (2). — *Quand l'Esprit de vérité sera venu, il vous enseignera toutes choses, et vous conduira dans toute la vérité* (3); or, ils l'avaient reçu cet Esprit, quand ils écrivirent l'Evangile. Aussi saint Jean, en terminant le dernier livre qui devait clorre le Canon, nous défend-il sous les peines les plus sévères *d'y rien ajouter et d'en rien retrancher* (4).

Si donc l'Evangile est parfait, clair et complet, il s'explique lui-même, il se suffit à lui-même, il n'a pas besoin du secours des hommes. C'est ce que nous fait entendre le Sauveur dans ces paroles : *je ne mettrai point*

(1) Matth. II, 25.

(2) 2 Pierre I, 3.

(3) Jean XVI, 13.

(4) Apoc. XXII.

dehors celui qui vient à moi (1). — *Vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous affranchira* (2), et, lorsqu'après avoir dit : *examinez les Ecritures, car ce sont elles qui rendent témoignage de moi*, il ajoute : *je ne tire point ma gloire des hommes* (3). Ainsi prétendre, comme l'Eglise Romaine, que l'Evangile n'est bon que moyennant un long cortége de restrictions et de supplémens, de gloses et de canons, c'est restreindre la sagesse ou la puissance de l'Esprit-Saint qui l'a dicté, c'est le ravaler au niveau de l'esprit de l'homme qui ne voit les choses que sous une face, qui ne sait tendre qu'à un but à la fois, qui ne pourvoit qu'au jour présent parce qu'il ne connaît que le jour présent. Que dis-je? c'est mettre celui-ci au-dessus de celui-là; c'est faire de Dieu un homme, et de l'homme un Dieu. Je le demande à la conscience de tout homme qui en a une : Que font les Conciles et les Papes, quand ils mettent leur autorité à côté de l'Evangile, au-dessus de l'Evangile s'ils se trouvent en conflit avec

(1) Jean VI, 17.
(2) Jean VIII, 32.
(3) Jean V, 41.

lui (1)? Ne se déclarent-ils pas plus avancés dans la vérité, plus au fait des besoins de l'homme, plus clairs dans leurs décisions que les Prophètes, les Apôtres, et Jésus lui-même? J'aurais trop à dire sur un tel sujet, je me réduis : je puis me tromper en m'expliquant la Bible, car je suis homme, sans doute; mais vous pouvez me tromper en me l'expliquant, car vous êtes hommes aussi, et nous savons tout ce qu'emporte ce mot; vous ne faites donc autre chose que de me multiplier les chances d'erreurs.

Non, disent-ils, car ce n'est pas en tant qu'hommes que nous sommes en possession du sceptre de la vérité, c'est en tant que conducteurs de l'Eglise, successeurs et représentans du collége des Apôtres, chargés de continuer et de perfectionner leur œuvre par le Saint-Esprit qui siége au milieu de nous, et qui parle par nous comme il parlait par

(1) Ecoutez deux Conciles : « Bien que Jésus-Christ ait ordonné que tous boivent la coupe du Seigneur, et que les apôtres et l'Eglise primitive l'aient ainsi pratiqué, *Nous*, pour de bonnes raisons, défendons à l'avenir de donner la coupe au peuple!
(Concile de Constance, session 13. — Concile de Trente, session 21).

eux. — Cette assertion suppose deux choses : la première, que les Apôtres ont laissé leur œuvre incomplète, et nous avons démontré le contraire ; la seconde, que le Saint-Esprit parle en effet par les Conciles et les Papes, et c'est ce qu'il faudrait démontrer. Jusque-là nous nous en tiendrons à l'Evangile unique, estimant avec saint Cyprien : *qu'il ne faut pas avoir égard à ce qu'auront dit ou fait les autres avant nous, mais seulement à ce qu'aura commandé Christ qui est le premier de tous* (1), et avec saint Augustin : *que l'Eglise ne doit pas se préférer à Christ, parce que lui juge toujours droitement, tandis que les juges ecclésiastiques, étant hommes, peuvent souvent s'abuser* (2) ; car c'est ainsi que les Pères de l'Eglise protestaient par avance contre cette autorité qu'on devait leur prêter.

Mais vous anéantissez donc l'autorité des Conducteurs de l'Eglise, nous diront-ils. — Oui, toute autorité absolue et personnelle qu'ils voudraient s'approprier ; nous leur re-

(1) Second livre des Epîtres, ép. 2.

(2) Contre Cresconius le grammairien, chap. II.

fusons, comme Jésus, le titre de maîtres et de pères : *Ne vous faites pas appeler maîtres, car vous n'avez qu'un maître qui est Christ; et pour vous, vous êtes tous frères. N'appelez personne père sur la terre, car vous n'avez qu'un seul Père, savoir celui qui est dans les Cieux* (1) ; nous leur refusons, comme saint Pierre, *de dominer sur les héritages du Seigneur* (2), et par conséquent d'imposer aux fidèles leurs interprétations et leurs décisions, car, au fond, *ce sont des aveugles qui conduisent d'autres aveugles* (3). Mais la part que nous leur laissons, et que nous osons réclamer pour nous-mêmes, est encore assez belle : c'est à eux de faire de l'étude et de la propagation de l'Evangile l'objet continuel de leurs soins, le but de leur vie ; c'est à eux d'en proclamer et d'en démontrer l'autorité, de nous la faire aimer et respecter ; c'est à eux de nous guider pour en comprendre le sens, toutefois en le prenant pour leur guide à eux-mêmes. Leur autorité est tout entière dans leur fidélité à l'Evangile. Hors de là, ils sont

(1) Matth. xxiii, 8, 9.
(2) 1 Pierre v, 2, 3.
(3) Matth. xv, 14.

sans titres à nos respects et à notre docilité : *Si quelqu'un parle, qu'il parle sèlon les oracles de Dieu* (1).

De là résulte conséquemment pour les fidèles, le droit et l'obligation de ne pas se fier aveuglément à leurs conducteurs, mais d'étudier de leur côté la Parole de Dieu, pour y confronter tout ce qu'on leur enseigne : *Examinez les esprits pour savoir s'ils viennent de Dieu* (2). — *Si quelqu'un, fût-ce un ange de Dieu, vous annonce un autre Evangile différent de celui que nous vous avons annoncé, qu'il soit anathème* (3). — *Je vous parle comme à des personnes intelligentes, jugez vous-mêmes de ce que je vous dis* (4), nous demande un saint Paul ! provoquant ainsi sur sa propre prédication l'examen, que lui, l'homme de Dieu, ne redoutait pas. — Saint Luc dit que ceux de Bérée avaient des sentimens plus nobles que ceux de Thessalonique, parce qu'ils examinaient tous les jours les Ecritures pour voir si ce

(1) 1 Pierre IV, 11.
(2) 1 Jean IV, 1.
(3) Gal. I, 9.
(4) 1 Cor. X, 15.

qu'on leur disait y était conforme (1). Tel est pareillement le principe, et telle la pratique du Protestantisme ; et c'est ainsi que le Papiste et le Protestant, partis d'une même croyance fondamentale, arrivent à des conséquences tout opposées. Le Papiste reçoit la vérité médiatement, il ne croit à l'Evangile que par contre-coup, il y croit parce que l'Eglise lui dit d'y croire et comme elle veut qu'il y croie ; en un mot, il substitue l'Eglise à l'Evangile, elle est pour lui toute la foi. Le Protestant écoute aussi l'Eglise et ses conducteurs, mais il n'abdique pas pour cela l'intelligence que Dieu lui a donnée, et, écoutant avant tout la Parole de Dieu, il arrache toute plânte que le Père Céleste n'a pas plantée (2), il rejette toute tradition qui annulerait les commandemens de Dieu (3), et tout précepte qui n'est fondé que sur des ordonnances et des doctrines d'hommes, quelque apparence de sagesse qu'elles puissent avoir d'ailleurs, parce que ces préceptes deviennent tous per-

(1) Act. XVII, 11.
(2) Matth. XV.
(3) Marc VII 9.

nicieux par leur abus (1). En un mot, le Protestant consulte les hommes, mais il ne croit qu'à l'Evangile. Encore une fois, lequel des deux est conséquent?

Et n'allez pas croire que ces principes que nous avons énoncés soient nouveaux dans l'Eglise de Christ. Je pourrais vous citer un long catalogue de ces grands Chrétiens des premiers siècles, que le Catholicisme ose compter comme siens, et qui pensaient en tout point comme nous quant à l'usage et à l'autorité de l'Evangile : un *Basile*, qui disait : tout ce qui est hors de l'Ecriture, n'étant point de la foi, est péché (2); — un *Jérôme*, qui disait que les choses qu'on invente de soi-même, comme par tradition apostolique, sans autorité et témoignage de l'Ecriture, sont frappées par le glaive de Dieu (3), que l'ignorance de l'Ecriture produit une infinité de maux, et que de là sont venues la plupart des hérésies (4);—un *Cyrille :* qu'il ne faut pas enseigner la moindre chose des divins mystères de

(1) Col. II, 21.
(2) Basile, Morales, vers la fin.
(3) Jérôme, sur le premier chapitre d'Aggée.
(4) Jér. Premier sermon sur l'épître aux Romains.

la foi, sans les Saintes-Ecritures (1); — un *Athanase :* que les Ecritures divinement inspirées sont suffisantes pour faire entendre la vérité (2), qu'il ne faut rien écouter ni dire au-delà de ce qui est écrit (3); — un *Cyprien :* que la tradition doit céder à la Bible, la coutume sans la vérité n'étant qu'une vieille erreur; — un *Grégoire de Naziance* qui nous fait cette confidence singulière : s'il faut dire la vérité, je me trouve disposé à fuir toute assemblée d'évêques, car je n'ai point vu de Concile qui eût une bonne fin. Ils remédient moins au mal qu'ils ne l'augmentent; il n'y a que jalousies et disputes de primauté (4); — un *Gerson*, qui, plus tard, ne craint pas de dire : si quelque homme simple et non autorisé était bien instruit dans les Saintes-Lettres, il faudrait plutôt, en cas de doute, croire à son assertion qu'à la doctrine du Pape, car il est constant qu'il faut plutôt croire à l'Evan-

(1) Cyrille de Jérusalem, 4e catéchèse.

(2) Athanase, au commencement de son livre contre les Grecs.

(3) Athan. Traité de l'incarnation du Sauveur.

(4) Grég. Naz. Epître à Procope, tome I, page 814, édit. Cologne.

gile qu'au Pape. La foi peut demeurer en un simple laïque (1); — un *Chrysostôme* répondant à un païen qui lui objectait les différentes manières d'interpréter la Bible : dis-moi donc, n'as-tu pas un entendement et un jugement ? celui qui veut connaître la vérité ne doit point croire à tout ce qu'on lui dit, mais examiner lui-même si les doctrines se trouvent conformes aux Saintes-Ecritures, car nous n'avons pas plusieurs docteurs, mais un seul docteur qui est au Ciel ; nous n'avons à recevoir que de lui les enseignemens qui regardent notre salut (2). Si les hommes étaient bien versés dans les Ecritures, et les lisaient avec attention, non-seulement ils ne tomberaient pas eux-mêmes dans l'erreur, mais encore ils retireraient ceux qui auraient eu le malheur de se laisser tromper (3); — un *Augustin*, enfin, qui disait : entre les choses qui sont clairement enseignées dans l'Ecriture, se trouve tout ce qui concerne la foi et les mœurs ; il n'est pas difficile d'y découvrir ce qui est nécessaire pour le salut (4).

(1) Jean Gerson, Traité de l'examen des Docteurs.
(2) Chrys. Hom. 23 sur les Actes des Apôtres.
(3) Hom. 8 sur l'épître aux Hébreux.
(4) Doctr. chrét. liv. II, ch. 9.

Ils étaient les Protestans de leur siècle, les hommes qui parlaient de la sorte : ils trouvaient déjà dans l'Eglise des tendances à condamner. Si leur foi vigoureuse et indépendante épargnait si peu cet embryon de Papisme, que n'eussent-ils pas dit à ce même Paspisme dans sa virilité?

Quoi qu'il en soit du Protestantisme ancien, c'est uniquement dans ce principe du *libre Evangile* que gît toute la question entre le Protestantisme de nos jours et le Catholicisme. C'est de ce saint et glorieux principe que nous célébrons la conquête dans notre Jubilé d'aujourd'hui. C'est la fête de la Bible et de son autorité! cette fête n'est donc ni haineuse, ni aggressive, ni même comparative. A Dieu ne plaise que nous songions à faire trophée de ces antiques abus de l'Eglise Romaine, si grandement mitigés depuis la Réforme, comme nous nous plaisons à le reconnaître et à le confesser! A Dieu ne plaise que nous lui cherchions des griefs dans les immoralités de ses anciens conducteurs, aujourd'hui que tant de caractères vénérables,

placés en tête de cette Eglise, ont appelé sur eux les respects de tout ce qu'il y a de Protestans! Nous ne voulons pas même nous prendre corps à corps avec elle sur le détail des dogmes, soit pour attaquer, soit pour nous défendre. C'est de *la source* des dogmes et de la morale qu'il s'agit exclusivement entre nous. Ainsi, que les Romains nous accusent d'être infidèles aux doctrines des Pères de l'Eglise, pouvant répondre nous ne répondrons point : peut-être que oui, peut-être que non, que nous importe? Qu'ils nous accusent de contrevenir aux Conciles et aux lois de l'Eglise : peut-être que oui, peut-être que non, nous ne voulons pas même nous en enquérir. Qu'ils nous accusent de nous écarter de la foi des Réformateurs : qu'importe, si nous sommes fidèles à l'autorité posée par les Réformateurs? Quand nous serions seuls de notre foi, qu'importe encore? où sont ceux qui définissent l'Eglise par la multitude, et qui méprisent indignement le petit troupeau? dit Grégoire de Naziance (1). Mais qu'ils nous accusent et nous convainquent d'infidélité à

(1) Grég. Naz. 25e Oraison.

l'Evangile : oh ! alors, nous sommes des coupables, nous avons abusé de nôtre principe, et nous devons nous hâter d'abjurer et de détester nos erreurs; qu'ils nous le prouvent donc, mais la Bible à la main ; c'est sur ce terrain que nous répondrons.

Ce principe est si beau, qu'il ne peut pas ne pas se faire reconnaître à la longue pour le seul vrai. Quiconque commence à descendre un peu avant dans son ame, sent qu'il est libre dans ce domaine, et que nul autre que Dieu n'a le droit d'y commander. Voilà pourquoi tous les hommes éclairés et réfléchis se tournent instinctivement vers la Religion de la liberté ; partout où la pensée s'insinue, elle y dépose un germe de protestantisme qui n'attend que l'occasion pour se développer. Et si nous ne sommes pas en circonstances d'espérer un mouvement de conversion, positive et proprement dite, au Protestantisme, du moins nous avons lieu de compter et nous comptons sur une modification profonde du Catholicisme lui-même, dans le sens protestant. Pour moi, j'ai cette confiance en Dieu que nous reverrons ces jours de ferveur et

de conviction, où les savans qui avaient professé des doctrines d'erreur, touchés de la prédication des Apôtres, apportaient à brûler pour des sommes considérables de ces livres superstitieux dont ils avaient tiré jusque-là leur existence et leur considération (Act. 19). Les temps sont mûrs pour l'Evangile.

Malheureusement il s'est élevé, dans le sein même du Protestantisme, un grand obstacle à son progrès : les contestations et séparations, issues de certains passages des Ecritures diversement interprétés, sont venues arrêter cet essor, et servir de prétexte aux incrédules contre l'Evangile, et aux Catholiques romains contre la Réforme ; et le prétexte est spécieux, il faut l'avouer. C'est ici la troisième ombre à notre joie, c'est ici la plaie saignante de notre Eglise. Avoir à l'étaler aux yeux est quelque chose de contristant ; mais, au temps où nous sommes, le faire est un devoir et peut-être un remède.

Des frères sortis de nos rangs, et dont je ne condamne point les intentions mais les

actes, ayant repassé de la méthode inductive à la méthode positive ou d'autorité, dont nous avons signalé les inconvéniens, accusent notre Jubilé d'inconséquence, prétendant que l'Eglise de Genève a rejeté la foi protestante, et faisant de notre prétendue infidélité le premier article de leur symbole. *Nous passons pour insensés, mais eux sont sages en Christ; nous sommes faibles, et ils sont forts; ils sont en honneur, et nous en mépris.* Je connais bien les causes de tout cela, mais ce n'est point ici le lieu de les dire. Quoi qu'il en soit, le cœur des hommes est tel que les accusations sont toujours sûres d'être crues sur parole, rien n'est contagieux comme la malveillance. La leur s'est propagée au loin, jusque-là qu'une Eglise illustre, dont nous honorons le caractère même à travers son injuste erreur, a osé prier pour que Christ arrivât à être prêché dans nos chaires *comme Fils de Dieu!!!* Que répondre à de telles choses? Il n'y avait qu'une réponse, et je l'aurais ardemment voulue : c'est que tous mes bien-aimés collègues prissent au hasard dans leurs discours, et fissent voir au monde

un échantillon de cette prédication que l'on maudit sans la connaître. A défaut, je le fais pour eux. Les sermons que je livre ici, et qui, depuis bien des années, ont eu le bonheur de donner à notre Eglise quelque édification, ne seront pas seulement ma réponse, mais la leur; car, si tous les détails de ma foi ne s'expriment pas identiquement comme la leur, et cela ne se peut comme je le montrerai ci-dessous, du moins je crois pouvoir affirmer qu'il n'est aucun de mes frères qui ne soit prêt à en signer l'esprit, l'ame et les fondemens.

Long-temps la Compagnie a cru n'avoir pas besoin de justification. Plus jalouse de la paix religieuse que de sa propre défense, forte de la conscience de ses principes, consolée de la défection de quelques-uns par l'attachement de tous les autres, encouragée par l'approbation de ses magistrats qui l'invitaient à laisser ses travaux répondre de sa foi, elle a dû se résigner au silence et aux outrages, et s'y est résignée. Mais si la Compagnie, comme corps, se tait, et fait bien, nous, ses membres et ses enfans, ne devons-nous pas

parler, même sans mandat pour la défendre? aujourd'hui qu'on nous fait un titre d'accusation capitale d'avoir renoncé aux confessions de foi; aujourd'hui qu'on attaque, en nous attaquant, ce principe sacré de la liberté évangélique que nos pères nous ont légué comme leur plus beau titre de gloire, et qui est, après la bénédiction de Dieu, l'ancre de salut du Protestantisme, ne devons-nous pas parler? Si c'est notre devoir perpétuel de préserver l'Eglise du relâchement dans la foi, n'est-ce pas pour nous un impérieux devoir de circonstance de la préserver, autant qu'il est en nous, de cette tendance étroite qu'on voudrait lui donner, de cet esprit de contention, de ce zèle amer que tant de gens déploient contre nous? ne faut-il pas dissiper les inquiétudes de beaucoup d'ames simples, qui se laissent troubler par les anathèmes, et qui demandent à être éclairées? ne faut-il pas leur répéter cet ordre de l'Apôtre : *tenez-vous fermes à la liberté que Christ vous a donnée, et ne vous remettez point de nouveau sous le joug de la servitude* (Gal v, 1)? Ces principes de la Réfor-

me, qui ne sont pas assez connus ou compris, et qui furent plus d'une fois mis en oubli par ceux-là même qui les avaient fondés et proclamés, il faut en faire une fois la proprofession solennelle, sans ressentiment, sans aigreur, comme aussi sans déguisement et sans crainte, à la face de Dieu et des Eglises. L'exposé de ces principes sera l'explication de toute la gestion de l'Eglise de Genève, car, tels que nous les avons conçus, nous les avons maintenus, et les maintiendrons, s'il plaît au Seigneur, pour nous et pour les ames qu'il nous a confiées.

PRINCIPES DU PROTESTANTISME.

Celui-là est Chrétien, qui croit à l'Evangile de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ. J'ai défini plus haut cette foi.

L'Evangile ayant été donné à tous et pour tous sans distinction ; tous aussi ayant reçu de Dieu, pour l'entendre, une mesure de raison et d'intelligence *suffisante*, puisque c'est celle d'après laquelle ils seront jugés ; il résulte de là que c'est le droit et le devoir

de tous de lire les Saintes-Ecritures, et de se les interpréter à eux-mêmes, chacun selon ses facultés. S'en remettre aveuglément à d'autres du soin de cette interprétation, c'est mépriser les dons de Dieu qui ne sont refusés à personne, c'est s'exposer volontairement à l'erreur, c'est croire aux hommes plutôt qu'à Dieu.

Mais si Dieu nous a donné des facultés suffisantes pour entendre sa Révélation, il ne s'ensuit pas qu'il nous ait établis juges et censeurs de ce qu'il lui a plu de nous révéler. Ainsi, tout ce que l'intelligence de chacun, éclairée par la comparaison de l'Evangile avec l'Evangile, y trouvera d'expressément et manifestement enseigné, est pour lui de la foi. Il ne lui est pas permis de trier, et de dire : Cela me convient ou ne me convient pas, cela est important ou cela ne l'est pas. Il ne saurait en rejeter la moindre partie, sans rejeter le tout, sans rejeter Dieu lui-même auteur de cette Révélation.

Cela posé, quiconque lira et sondera les Ecritures, s'il le fait avec ardeur et sincérité ; si, après l'avoir fait, son cœur accepte avec

amour et soumission tout ce que son esprit reconnaît être enseigné dans ces Ecritures; nous tenons pour certain qu'il y trouvera ce qu'il y cherche, non la vérité absolue qui n'est pas faite pour l'homme, mais toute la portion de vérité nécessaire à son salut; nous tenons pour certain qu'un tel homme à la foi, et *qu'il vivra par sa foi*, quelle que soit sa manière d'interpréter les passages de l'Ecriture susceptibles de divers degrés d'interprétations.

Nous disons : quelle que soit sa manière d'interpréter certains passages, parce que nous ne pensons pas que Dieu exige des hommes une mesure de foi fixe, invariable et commune à tous. En effet :

1° Dieu est *saint*, et il veut que nous soyons saints comme lui; tel est, selon l'Evangile, le grand but de l'Evangile : *la grâce salutaire a été manifestée, afin que nous vivions dans le siècle présent selon la justice, la tempérance et la piété* (Tit. II, 11, 12). Toutes les vérités religieuses ne sont donc que des moyens pour opérer la sanctification des cœurs. Ainsi, Dieu ne nous demandera pas

tant le nombre des dogmes que nous aurons trouvés dans l'Evangile, comme l'effet qu'ils auront produit sur notre cœur, l'usage que nous aurons fait de notre foi, l'accord de nos sentimens et de nos œuvres avec ce que nous aurons cru; car c'est le cœur qui aime, le cœur qui croit, *le cœur qui est la source de la vie*, le cœur qui fait le Chrétien : *Ce qui sert devant Dieu, c'est la nouvelle naissance* (Gal. VI, 15).

2° Dieu est *juste :* il *ne moissonnera pas où il n'a point semé, et il demandera plus à qui il aura été plus donné.* Comment donc penser qu'il exige la même mesure de foi d'êtres si inégalement partagés, qu'ils diffèrent presque en tout, et d'organisation, et de facultés, et d'éducation, et de circonstances? ils ne peuvent pas même s'accorder sur des connaissances tout humaines fondées sur le témoignage des sens, comment s'accorderaient-ils en tout sur des choses qui tiennent à Dieu et aux dernières extrémités de la pensée de l'homme? Et ici l'expérience se joint à la raison pour attester cette impossibilité : jamais cet accord absolu n'eut lieu, même

entre les Chrétiens les plus instruits, les plus droits, les plus humbles, les plus désireux de la vérité. Depuis que l'Evangile est interprété et commenté par des hommes, il y a toujours eu des foules de différences dans leurs commentaires et leurs interprétations, soit quant au nombre des dogmes, soit quant à la manière de concevoir et d'expliquer les mêmes dogmes. Les Pères de l'Eglise, les Conciles, les Réformateurs, saint Paul et saint Jacques eux-mêmes, ne différèrent-ils pas? Qu'est-ce que cela prouve, sinon que cela ne se pouvait autrement, que Dieu ne nous demande pas cette unité parfaite, que peut-être il ne la veut pas?

3° Dieu est *infini* et l'homme est *borné;* voilà la cause et la clé des obscurités chrétiennes. Cette largeur de sens des Ecritures, cette susceptibilité d'interprétations diverses, était le résultat inévitable, — d'une part, de l'immensité des choses révélées, qui ne pouvaient nous être présentées dans un langage humain, sans que le sens débordât les mots, et se refusât par conséquent à une analyse précise et à une compréhension uniforme ; —

d'autre part, de l'étroitesse de notre esprit par rapport à ces vérités divines dans lesquelles *les Anges même désirent de voir jusqu'au fond. — Nous ne voyons que les bords des voies de Dieu. — Nous ne connaissons qu'en partie. Quaud j'étais enfant, je parlais comme un enfant, je jugeais comme un enfant* (1 Cor. 13). Comment donc pourrions-nous prétendre que ces idées d'enfans que nous nous formons des mystères de Dieu, que ces fractions étroites de vérités que nous entrevoyons, fussent entièrement concordantes? Pour s'accorder, il faudrait approfondir et définir, et les profondeurs de Dieu ne s'approfondissent ni ne se définissent : *Tu as parlé, et tu n'y entendais rien; ces choses sont trop merveilleuses pour toi, et tu n'y connais rien.*

Les rapports du Fils avec le Père, par exemple, sont une de ces profondeurs divines dont l'esprit des hommes ne peut voir que le bord; cependant ils se condamnent réciproquement à l'occasion de ces rapports. D'où vient cela? De ce qu'ils sont trop partiels dans leur point de vue : l'un ne sait voir dans

l'Evangile que ce qui établit l'union du Père et du Fils, et laisse en dehors les différences qui les constituent l'un Père et l'autre Fils; l'autre ne sait voir que ces différences, et laisse en dehors l'union. La vérité se trouve sans doute dans un mode de relation, qui, sans être l'identité, constitue l'union la plus intime et la plus profonde; mais cette ineffable union dépasse la portée actuelle de l'homme de toute la hauteur de Dieu. Le Trinitaire et l'Unitaire ont donc raison, chacun dans son point de vue; tous deux ont tort, sitôt qu'ils viennent à méconnaître ce qu'il y a d'incomplet et de pâle dans leur conception, sitôt qu'ils tranchent et s'excluent. L'un et l'autre système sont vrais, tant qu'on ne les isole pas; l'Ecriture les renferme tous deux, mais elle les contrebalance, les amalgame; c'est leur ensemble qui fait la vérité.

J'en dis de même quant à cette doctrine, si débattue, de l'incapacité de l'homme pour faire le bien, et de la nécessité que la grâce de Dieu le fasse en lui et pour lui. Evidemment l'Evangile réclame partout l'action de l'homme, et partout l'action de Dieu, les déclarant

tour à tour indispensables pour le salut. Comment et jusqu'à quel point ces deux actions se précèdent-elles, s'engendrent-elles, se combinent-elles? voilà le mystère ; nous ne pouvons le comprendre qu'imparfaitement ici-bas, parce qu'il se rattache à ce qu'il y a de plus subtil, et à ce qu'il y a de plus profond : la volonté de l'homme, et la prescience de Dieu. Qu'arrive-t-il de là? c'est que l'un se laisse trop préoccuper des passages qui se rapportent à l'action de l'homme, et néglige ceux où il est dit que c'est de Dieu que tout vient. L'autre, au contraire, ne s'attache qu'à ceux-ci, et il déclare l'action de l'homme vaine, nulle, que sais-je encore? Chez l'un prédomine le sentiment de l'obéissance ; chez l'autre celui de l'humilité. Tous deux ont raison, tous deux ont tort. Leur tort n'est pas de laisser prendre sur eux la prépondérance à l'un des élémens du salut, car c'est le résultat de leur nature bornée, et Dieu ne répudie aucune des voies qui mènent à lui ; leur tort est de ne pas vouloir comprendre qu'une voie autre que la leur peut aussi mener à Dieu.

En effet, et c'est ici ma quatrième raison, non-seulement ces divergences étaient inévitables, mais elles étaient bonnes, et Dieu s'est montré *sage* en les permettant. Ce n'était pas aux hommes de jugement, aux hommes d'imagination, ou aux hommes sensibles seulement qu'il destinait son Evangile, c'était à toutes ces classes d'hommes ; il fallait donc qu'il lui donnât une largeur, une puissance de transmutation, et, si j'ose le dire, d'élasticité, qui lui permît de s'adapter à toutes les tailles, de s'assimiler à toutes les organisations, d'arriver à notre cœur par toutes ses avenues, de répondre en un mot à tous les besoins du monde moral. Il voulait que chacun pût être amené par son mode propre, et que la vérité *se fît* en quelque sorte *toute à tous*, *pour en gagner un plus grand nombre.* Il voulait, j'insiste bien, que tous les hommes sincères trouvassent leur salut dans l'Evangile, à quelque profondeur qu'ils y pénétrassent, et sous quelque teneur qu'il se présentât à leur esprit. C'est pour cela qu'il choisit, pour l'écrire, plusieurs écrivains, afin de nous offrir en eux comme un

abrégé complet des caractères, des facultés, de toutes les formes de l'ame humaine, et de nous montrer comment la foi, en changeant les hommes et en les harmonisant d'une harmonie céleste, peut pourtant se modifier, et laisser à chacun sa couleur et son individualité. Comme la nature se fait sentir diversément à tous, attirant les uns par ses splendeurs, les autres par ses mystères; ravissant ceux-là par la hardiesse de ses grands traits, ceux-ci par l'admirable fini des détails; il en est de même de l'Evangile, parce qu'il a le même auteur que la nature, et qu'il porte comme elle son cachet d'infinité. Tel sera plus frappé, en lisant les Ecritures, de la pensée du *Dieu qui se cache dans une lumière inaccessible :* il se sentira le désir ardent de soulever le voile, il s'engagera dans la recherche des mystères, il en fera le pivot de sa religion. Tel autre plus touché de la pensée de ce Dieu *qui se voit comme à l'œil*, et qui révèle aux enfans ce qu'il cache aux savans et aux sages, se plaira à considérer l'Ecriture sous ce côté facile qui se comprend par le cœur, et qui ne demande aucun effort

d'intelligence et d'imagination ; sa dogmatique sera familière et toute d'application. — Tel plus frappé de la terrible majesté du Dieu saint et juste, que l'Ecriture appelle *un feu dévorant*, attaquera l'homme par la terreur, recueillera ses menaces avec une sorte de prédilection, et tout son système religieux revêtira une couleur sombre et menaçante. Tel autre touché de la pensée du Dieu-*Charité*, qui ne veut pas qu'aucun de ces petits périsse, qui ne se plaît point à la mort du pécheur mais à ce qu'il se convertisse et qu'il vive, nous parlera de paix, attirera les hommes à la foi par les promesses et les espérances ; sa dogmatique sera douce et consolante. — Tel, plus frappé des riches dons que Dieu a faits à l'homme pour se l'amener, de sa raison, de sa sensibilité, de cet instinct de bien qui est en lui, et qui faisait dire à Paul : *il est vrai que j'ai la volonté de faire le bien. — Je prends plaisir à la loi de Dieu selon l'homme intérieur* (Rom. VII), comme aussi des passages multipliés qui nous sollicitent et nous somment de travailler à notre salut par les bonnes œuvres, s'efforcera de réveiller et de

stimuler ces nobles principes qui nous ont été donnés, et sa théologie encourageante s'adressera de préférence à la partie active de l'homme. Tandis que cet autre, plus frappé de la partie mauvaise qui est en lui, de cette inconstance, de cette éternelle fragilité, de cette rébellion de la chair qui faisait dire à ce même Paul : *je suis charnel, vendu au péché ; je vois dans mes membres une loi qui combat contre la loi de mon esprit*, cet autre, dis-je, anéantira l'homme, convaincra sa volonté d'impuissance et ses œuvres d'anathème, pour le forcer à chercher en Dieu sa force, et à mettre en sa miséricorde son unique recours. Cette diversité d'interprétations est pour moi une des preuves les plus frappantes de la divinité de ce livre : Jamais livre d'homme n'y a prêté et n'y pourrait prêter à ce point, parce que toute pensée humaine est, de sa nature, limitée, facile à trancher, inflexible. On peut la rejeter ou l'admettre, mais il est difficile de s'y méprendre ; ou elle n'offre aucun sens, ou elle n'en offre qu'un. Aussi le livre humain ne se fait-il ses sectateurs

que parmi ceux dont les sympathies correspondent, il saisit une classe de lecteurs et laisse les autres insensibles ; tandis que le livre de Dieu les saisit tous, j'entends tous les hommes droits, chacun par l'anse qui lui est propre. Et qu'importe le chemin par où nous passions, pourvu que nous arrivions au but ; pourvu que nous entrions *comme des pierres vives dans l'édifice de Dieu*, qu'importe la forme en laquelle ces pierres sont taillées? ou plutôt, n'est-il pas nécessaire qu'elles diffèrent de formes pour remplir dans l'édifice de Dieu la destination particulière que leur assigne l'architecte?

C'est par le Protestantisme, c'est-à-dire, par la méthode inductive laissée à sa liberté, que ce bénéfice est atteint. En nécessitant une comparaison plus attentive des diverses parties de l'Ecriture, cette méthode développe tout l'être humain, en extrait et en fait jaillir tout ce qu'il peut renfermer, provoque de sa part des travaux en tous sens, épanouit toutes ses facultés, tous ses sentimens, et accroît ainsi indéfiniment la religion vitale en multipliant les contacts de la foi avec son es-

prit et avec son cœur; et, à son tour, l'intelligence de l'homme, ainsi développée, réagit sur tous les objets de son ressort, et devient la cause de la supériorité reconnue des pays où cette méthode est en vigueur sur tous les pays qui en sont déshérités.

Le Papisme, au contraire, c'est-à-dire la méthode positive des Eglises à autorité, pousse les esprits à la file sur un sillon étroit et uniforme, les jette dans un moule applati; la Religion y devient une affaire entendue et tout accordée; la foi y est passive et inanimée. L'ame ne s'exerçant plus sur son salut, n'ayant plus à se demander le principe et le fond de son espérance, tombe en langueur. Comment en serait-il autrement? le salut lui est acquis moyennant un signe de tête, quoi qu'elle fasse, sans rien faire, sans qu'elle ait besoin dorénavant d'aucune recherche, d'aucun effort individuel!

Et voilà pourquoi, loin de prétendre qu'il faille rejeter ou exclure, en aucun sens et en aucune manière, aucun des points sujets à diversités que renferme la Révélation, l'Eglise de Genève, jalouse de toutes ses richesses, en

appelle au contraire l'examen et la culture. Seulement, nous pensons qu'il faut se garder de s'attacher exclusivement à ces points au détriment des autres, qui ont leur part aussi dans les desseins de Dieu. Seulement, convaincus que faire de ces points l'objet de décisions tranchantes, c'est une orgueilleuse témérité pour des êtres qui ne voient *que comme au travers d'un verre obscur*, nous pensons qu'il faut accepter respectueusement la majestueuse réserve des Ecritures qui laissent indéfini ce qui est indéfini, qu'il ne faut pas prétendre au-delà de ce qui est écrit, qu'il faut nous humilier dans le sentiment de notre faiblesse et de notre ignorance terrestres, et tourner notre espoir d'unité vers cette économie de lumière où *nous verrons Dieu tel qu'il est*.

Il suit de là que nous ne devons point emprisonner les choses divines dans des compartimens de main d'homme, dans les hardis prononcés des Conciles, des Synodes ou des Ecoles : qu'il faut laisser à la conscience et à l'intelligence de chacun de saisir le sens des Ecritures et d'en atteindre la hauteur ; que

personne au monde n'a le droit de condamner les interprétations des fidèles, ni de leur imposer les siennes. Le Fondateur de notre foi en est le seul juge, comme sa parole en est la seule règle. Sitôt donc qu'un homme nous dira qu'il croit pleinement, qu'il croit uniquement à l'Evangile, à cette marque nous le reconnaîtrons pour notre frère en Jésus, et nous lui dirons : Venez et communions. Les particularités de sa foi sont une affaire de Dieu à lui, et nous ne pensons pas qu'aucun homme ni aucune assemblée d'hommes puisse sans témérité s'interposer entre son ame et celui qui la juge. Et en cela nous croyons suivre les leçons et les exemples des saints Apôtres. Eux qui pouvaient appuyer leurs décisions d'une démonstration d'esprit et de puissance, ils usaient envers les faibles en la foi d'une indulgence et d'une réserve que bien des docteurs de nos jours, qui n'ont d'autre garant d'eux-mêmes que leur propre sagesse, rougiraient d'imiter. Loin de condamner et de séparer d'avec eux ceux qui différaient d'eux, ils leur disaient : *Si vous pensez autrement, Dieu vous fera connaître*

ce qui en est. En attendant, suivons une même règle dans les choses à la connaissance desquelles nous sommes parvenus, et soyons en bonne intelligence (Phil. III, 15, 16). *Quant à celui qui est faible dans la foi*, disaient-ils encore, *recevez-le avec bonté, sans contester sur ses opinions. — Qui es-tu, toi qui condamnes le serviteur d'autrui? s'il se tient ferme ou s'il tombe, c'est l'affaire de son Maître; mais il demeurera ferme, parce que Dieu est puissant pour le soutenir* (Rom. XIV, 1, 4). — *Chacun de nous rendra compte à Dieu pour lui-même; c'est pourquoi ne nous condamnons plus les uns les autres, mais pensez plutôt à ne rien faire qui soit une pierre d'achoppement, ou une occasion de chute pour vos frères* (Rom. XIII, 14).

Mais, dira-t-on, quel sera donc le lien commun d'une Société chrétienne dont tous les membres pourront différer dans leur manière d'entendre et de professer l'Evangile? — Nous répondrons : l'amour de cet Evangile et la charité. Sans renoncer à nous éclairer et à nous ramener mutuellement de nos

erreurs, nous tolèrerons, comme saint Paul, des divergences inévitables, nous ne nous évertuerons pas à la poursuite d'une unité chimérique et qui n'eut jamais lieu, mais nous nous efforcerons de *conserver l'unité de l'esprit par le lien de la paix.* C'est là la seule unité possible, la seule désirable, la seule que nous demande l'Evangile. S'il fallait une unité de foi complète et réelle pour constituer une société chrétienne, il ne saurait y avoir de société chrétienne.

Voici donc le résumé des principes qui font à nos yeux l'essence de la Réforme :

Premier principe : Etre Chrétien, c'est croire que tout ce qu'enseigne l'Ecriture-Sainte est la vérité de Dieu.

Second principe : Pour bien connaître ce qu'enseigne l'Ecriture, il faut la lire et l'interpréter soi-même.

Troisième principe : Interpréter l'Ecriture, ce n'est pas juger les dogmes qu'elle renferme, c'est chercher et s'assurer quels dogmes y sont réellement enseignés.

Quatrième principe : Tout homme qui lira

et s'interprétera l'Ecriture en toute sincérité de cœur, y trouvera toute la portion de vérité nécessaire à son salut.

Cinquième principe : Cette portion de vérité nécessaire au salut ne saurait être identique pour tous.

Sixième principe : Cela étant, nul n'a le droit de se prétendre seul dans la vérité, de condamner la foi des autres et de leur imposer la sienne.

Septième principe : Cela étant enfin, la seule unité praticable dans une société chrétienne, c'est l'unité du cœur, de la tolérance et de la paix.

Que l'homme vrai confronte ces principes à la raison et à l'Evangile, et je m'assure qu'il les trouvera fondés. Qu'il repasse ensuite les reproches dont l'Eglise de Genève a été l'objet, et il reconnaîtra que toute sa conduite depuis un siècle ne fut que la juste conséquence de ces mêmes principes. Et pour entrer dans le détail, au risque de me redire, on reproche à ses conducteurs :

1° De n'avoir plus de formulaires de foi

pour maintenir l'unité. — Non, la Compagnie n'a plus et ne veut plus de confessions; et ses motifs, les voici :

Ou ces confessions n'auraient pas force de loi, et alors ce ne serait qu'un vain simulacre sans plus de crédit et d'utilité qu'un simple traité de théologie, et l'on n'en pourrait conclure autre chose que la croyance individuelle de ceux qui les auraient rédigées ; ou elles auraient force de loi, et alors qu'obtiendrait-on par elles? une unité purement extérieure; l'unité du silence, c'est-à-dire de la lâcheté, de la paresse ou de l'hypocrisie; car, qu'est-ce que la foi d'un homme qui dit : Je crois, parce qu'on m'impose de croire? Il y a plus : loin de conserver l'unité, ce moyen n'est bon qu'à la rompre. Ce sont les confessions qui mettent en lumière les divergences d'opinion, les forcent à se déclarer, à prendre de la consistance, et les grandissent ensuite de tout ce que la résistance éveille d'orgueil et d'obstination. Ainsi l'on n'a produit que l'esprit de parti avec tout ce qu'il a d'étroit et de haineux, à la place de cette unité d'esprit que l'Evangile commande et où l'on

prétendait. Et en effet : ou ces confessions seront rédigées d'une manière large et indéterminée, tellement qu'on pourra les prendre à double entente (1), mais alors qu'y aura gagné l'unité? ou le sens en sera si restreint qu'elles ne pourront se prêter aux interprétations diverses, et alors elles seront bien loin de l'esprit des Ecritures qui laisse tant de latitude à l'intelligence humaine, premier inconvénient ; — second inconvénient, c'est qu'il faudra se séparer de l'Eglise qui les aurait arborées, sitôt qu'on divergera d'elle en un seul point. Mais alors qu'arrivera-t-il, tant est grande la faiblesse humaine? Les uns tairont ces divergences, et entreront en composition avec leur conscience pour s'établir en paix dans leur dissimulation. D'autres tremblant de pousser trop loin des recherches qui pourraient mettre leur conscience aux prises avec leurs intérêts, cesseront d'examiner l'Ecriture, et s'en remettront aux confessions de foi du soin de penser pour eux. D'autres enfin, ou par con-

(1) C'est le cas des 39 articles de l'Eglise anglicane qu'on peut signer calvinistement ou arminiennement.

science ou par orgueil, se sépareront à grand bruit ; mais bientôt ceux qui s'étaient séparés pour un point se subdiviseront pour un autre; et ainsi il n'y aura point de fin aux schismes et aux déchiremens, tellement que, si le scrupule était poussé jusqu'au bout, chaque homme finirait par être à lui seul son Eglise, et il se trouverait que Jésus, qui était venu pour unir les hommes, ne serait venu en effet que pour les diviser! Enfin, un des grands dangers des confessions, c'est qu'elles sanctionneraient et perpétueraient l'erreur dans une Eglise où elle se serait une fois introduite; et où est l'homme qui, s'avançant pour les rédiger, pourrait se vanter d'être exempt de toute ignorance et de toute erreur? où est le Protestant qui osât ressusciter en sa faveur la doctrine de l'infaillibité humaine? Quand la Compagnie des Pasteurs de 1725 eut aboli sa confession pour y substituer l'engagement de fidélité aux Ecritures, elle en garda le secret long-temps, soit par déférence à l'invitation du Conseil, soit peut-être par un ménagement outré pour le préjugé des longues habitudes, qui asservissait encore aux

confessions le monde réformé. Mais aujourd'hui la maturité semble venue pour les Eglises ; la plupart commencent à comprendre qu'on peut rejeter les confessions de foi sans rejeter la foi, et que si nous devons à Dieu la soumission et l'abnégation de nos pensées propres, du moins ne les devons-nous qu'à lui. Le temps est mal choisi pour un tel reproche.

2° On reproche, en second lieu, aux Pasteurs de Genève, d'avoir trop insisté sur les dogmes naturels, et d'avoir long-temps délaissé la prédication de ces dogmes, proprement dits évangéliques, qui seuls ont le droit de consoler, de relever, de changer notre pauvre humanité. — Quand il y aurait quelque vérité dans ce reproche, qu'y aurait-il de surprenant pour qui se reporte aux temps que nos Pasteurs traversèrent? Eh! pouvaient-ils faire autrement que d'insister sur les dogmes naturels, quand ces dogmes eux-mêmes étaient sappés, quand on contestait l'immortalité et jusqu'à Dieu? comment pouvaient-ils songer à introduire le troupeau dans le sanctuaire du temple, quand toute leur vie n'était pas

de trop pour en défendre les fondemens? n'est-ce pas à l'endroit de la brèche que le défenseur doit porter son effort?—Qui le fit? Qui soutint le long combat du Christianisme contre le matérialisme du siècle passé? qui souffla sur ces froides cendres de l'incrédulité pour les réchauffer? qui conserva par tant d'écrits, par tant d'éloquentes prédications, ces germes de foi dont Genève resta l'une des principales dépositaires, et d'où sont sorties les croyances plus développées de nos jours? qui empêcha de s'éteindre ce lumignon qui fumait encore? Etaient-ce nos méthodistes? plusieurs d'entre eux, peut-être, étaient des incrédules alors. Ce furent ces vieux et vénérables pasteurs de Genève, qu'il est si commode aujourd'hui d'accuser et de renier. Mais, pour s'être plus occupés de défendre ce qu'on s'occupait plus à attaquer, qu'ils aient pour cela négligé d'annoncer le Sauveur, non-seulement c'est ce que je n'ai pas dit, mais c'est ce que je nie et démens. Où donc ont sucé leur premier lait de Christianisme ceux qui s'élèvent avec ingratitude contre notre Eglise nationale, si ce n'est dans son

sein? y avaient-ils appris à maudire ce qu'ils bénissent aujourd'hui? Si d'autres pensées, si les plaisirs, les vanités, le mouvement d'un siècle qui emportait tout, leur avaient fait oublier ces vérités du salut; s'il n'a fallu rien moins que des secousses religieuses pour les réveiller; s'il a fallu extraire certains dogmes de la place qu'ils occupent dans l'harmonie chrétienne, pour les mettre en relief, et les leur rendre plus frappans par l'exclusion de tout le reste; s'il a fallu, enfin, que l'étincelle fût apportée par des mains étrangères, doivent-ils s'en prendre à leurs maîtres en la foi de ce qu'ils avaient laissé s'émousser et se perdre leurs leçons? L'étranger, que je sache, ne nous a apporté que l'abus; mais la chose était là vivante, qui portait et porte encore ses fruits, grâce au Seigneur.

3°. Enfin, on reproche à la Compagnie de ne pas déclarer franchement si elle est encore, ou si elle a cessé d'être dans les opinions de Calvin. A cela nous répondons: Il n'est aucun de nous, qui, comme individu, refuse ou plutôt ne se fasse un devoir de professer humblement, mais ouvertement, ses opinions,

soit en particulier, soit en public ; et peut-être s'en trouvera-t-il plusieurs qui s'honoreront de se rapprocher plus ou moins dans leurs interprétations de cet illustre Réformateur. Mais, comme corps, la Compagnie fait profession de l'ignorer ; elle estimerait une infraction à la liberté de conscience, fondée par Calvin lui-même, de s'ingérer dans les opinions particulières d'aucun de ses membres ; elle les respecte toutes, et c'est pour cela qu'elle n'en veut professer aucune. Comme corps, la Compagnie ne veut point de confession de foi, et la réponse à cette question en serait déjà une. Comme corps, la Compagnie rejette toute autorité humaine, proteste contre toute dénomination qui tendrait à indiquer qu'elle va chercher la foi ailleurs qu'à sa source. Ce sont les noms qui ont tourmenté l'Eglise dès sa naissance. Ce sont les noms qui la déchirent, qui font paraître distans des hommes plus rapprochés qu'ils ne le croient eux-mêmes, qui élèvent des murs de séparation entre des communions faites pour s'aimer et s'estimer. Tout nom d'origine humaine est de sa nature exclusif, orgueilleux, anti-chré-

tien, et c'est pour cela que nous n'en voulons point. Je le déclare donc : nous ne sommes ni de Calvin, ni d'Arius, ni de Wesley, ni de Socin ; nous sommes de Christ et de son Evangile. A la Bible! Chrétiens de tous les pays, de toutes les dénominations ; y croyez-vous sincèrement? l'aimez-vous? vous êtes nos frères et nos sœurs ; nous voulons marcher avec vous, et nous réjouir avec vous à sa clarté divine.

Calvin et Luther furent de zélés réformateurs, ils durent l'être : le mal était à son comble. Mais l'éternelle reconnaissance qui leur est due nous empêcherait-elle de voir qu'ils n'ont pas tout fait, et que leurs actes ne furent pas toujours en accord avec les principes qu'ils avaient conquis? Pourquoi s'établirent-ils eux-mêmes à la place de ce qu'ils abattaient? pourquoi eux, et non pas la Bible, la Bible seule? pourquoi ne furent-ils pas les fondateurs de la Société Biblique avec son large et beau principe? le monde entier les eût suivis. Sans doute leurs circonstances expliquent leurs torts; mais aujourd'hui que les circonstances ont changé, pourquoi garde-

rions-nous ces marques et ces désignations particulières qui divisent Christ? pourquoi l'un dirait-il : je suis de Paul ; l'autre : je suis d'Apollos ; un autre : je suis de Céphas ? *Paul a-t-il été crucifié pour nous ? avons-nous été baptisés au nom de Paul ?* Que les chrétiens cherchent désormais en quoi ils s'entendent, plutôt que de chercher en quoi ils diffèrent, et bientôt les différences se rapprocheront, les nuances se fondront ; bientôt, peut-être, à cette foi qui compte les articles, qui discute, qui accuse, qui injurie, à cette foi qui prend les paroles de l'Evangile pour les secouer comme des brandons sur le monde chrétien, sera substituée cette foi humble, cette foi agissante par la charité, qui vivifie et féconde le cœur, qui rapproche, unit, sanctifie, élève et sauve.

Pour nous, nous laisserons désormais et les attaques et les défenses ; nous irons notre chemin devant Dieu, travaillant de notre mieux à son œuvre, et nous en remettant pour l'accroissement à Celui qui le donne. Le temps calmera toutes ces effervescences, et il n'en restera peut-être à la fin qu'une liqueur

mieux fermentée et plus généreuse. Les esprits dominateurs continueront à s'imposer de haut ; les ames humbles et timorées, qui ont besoin d'abriter leur faiblesse sous une autorité, continueront à se laisser imposer ; les ames superficielles et sans consistance continueront d'aller où les poussera le vent du jour. Mais tous ceux qui aiment le vrai, le chemin droit et naturel, qui, ne voulant que l'Evangile, le cherchent avec inquiétude peut-être, mais avec impartialité, reconnaissant dans leur cœur que ce que nous prêchons est aussi l'Evangile, que c'est l'Evangile, reviendront tard ou tôt, dans l'unité de la charité, réenrichir notre bonne Eglise de tout ce qu'il y a de juste et de beau dans leur zèle et dans leurs désirs. Foi, douceur et patience ! et Dieu tirera le bien du mal. Il réchauffera les uns, il tempérera les autres, il nous rapprochera tous. Pour moi, je suis très-loin de désespérer de l'issue. Puisse notre grand Jubilé, avec l'aide du Seigneur qui nous aime, hâter ce temps heureux où il n'y aura qu'un berger et qu'un troupeau !

Concitoyens et Frères ! célébrons-le donc, ce Jubilé, avec des ames joyeuses, mais sérieuses ; abandonnez-vous à tout l'élan de vos cœurs, mais après avoir auparavant changé ces cœurs. Faites honorer par toute la terre ce nom de Protestans que vous portez, et que l'on outrage. Dites à l'incrédule, dites à l'indifférent, dites à l'ennemi de notre Eglise, dites à celui qui, l'aimant au fond, ne laisse pas de la diviser misérablement : *Choisissez qui vous voulez servir; pour moi et ma maison, nous servirons l'Éternel;* et que chacun de vous apporte sa pierre au temple de l'Eternel.

SERMONS.

BUT DES MIRACLES

DE L'ANCIEN TESTAMENT.

SERMON

SUR EXODE XI, 9 :

L'Eternel avait dit à Moïse : Pharaon ne vous écoutera pas, ensorte que mes miracles devront se multiplier sur le pays d'Egypte.

Elle a déjà trop duré, cette lutte impie du Roi d'Egypte contre Celui qui règne sur les rois ; il est temps qu'il se ressouvienne de son néant. Il a demandé qui est l'Eternel, l'Eternel va le lui faire voir. La voix de Moïse se fait entendre pour la dernière fois ; il détaille à Pharaon les horreurs de la dixième plaie, avec un accent d'indignation, qui dut être

nouveau à l'oreille d'un tyran, et qui l'intimida sur son trône, puisqu'il ne s'en vengea pas. Tant la plus chétive des créatures grandit et devient imposante, quand elle s'avance appuyée sur le droit et sur Dieu! *Retirez-vous*, s'écrie Pharaon dans le grincement de sa rage impuissante, *et gardez-vous de vous présenter devant moi*, *car le jour que vous y paraîtrez vous mourrez. — Vous l'avez dit*, réplique Moïse, *je ne paraîtrai plus devant vous* (x, 28, 29)...... Cependant Pharaon, comme tous les méchans, tour à tour craintif et audacieux, s'endurcit d'autant plus qu'il s'est senti trembler un instant. Comme un vautour acharné, il referme ses serres sur les Israélites, et mourrait sur sa proie plutôt que de s'en dessaisir; il faut que le Dieu fort, poussé à bout, le déchire pour la lui arracher; et tel est le grand coup qui s'apprête. L'heure de la justice s'ébranle et va sonner sur l'Egypte : à minuit, Dieu prononcera entre l'oppresseur et l'opprimé; il ne confiera plus sa vengeance à Moïse, il passera lui-même, et la Maison de servitude se hâtera d'élargir ses portes, et Pharaon laissera partir tous les Is-

raélites, ou plutôt il les chassera; car cette fois, l'Eternel le veut; à minuit, sa gloire sera vengée et son grand dessein accompli.

Mais ici se présente à nos réflexions une question plus importante que les détails de notre texte, question qui, au reste, les ramènera tous, puisqu'elle enferme toute l'histoire du peuple de Dieu :

En lisant cette étonnante histoire, qui n'est qu'un miracle perpétuel, celui qui ne serait pas familiarisé avec l'ensemble des Révélations serait tenté de se demander, avec une sorte d'inquiétude, pourquoi tous ces miracles; pourquoi Dieu déploya plus d'intérêt et d'appareil pour ce seul peuple d'Israël que pour tous les autres ensemble; pourquoi il bouleversa la terre et abaissa les cieux pour le fonder, le conserver, le châtier, ou le faire triompher de ses ennemis; s'il n'eût pu trouver dans sa toute-puissance des ressorts plus simples et des voies plus naturelles pour en venir à ses fins, quelles qu'elles fussent; en quoi ce peuple, enfin, mérita de si augustes priviléges, et, s'il les méritait, comment il se fait qu'il les ait perdus. C'est la réponse à ces

questions qui va nous occuper. Je sais qu'elle dépasserait les bornes d'un discours, aussi n'aspiré-je qu'à mettre les méditations de mes frères sur la voie de ce grand sujet.

Ce serait se faire une idée bien rétrécie des vues de Dieu, de n'envisager les miracles de l'Ancien Testament que par rapport aux Israélites, et qu'en regard des circonstances particulières dans lesquelles ils étaient opérés. Jugés isolément, ces moyens prodigieux pourraient sembler, tantôt injustes, tantôt bizarres, tantôt disproportionnés au but et au résultat. Et par exemple : aurait-ce été seulement pour châtier Pharaon que Dieu aurait appesanti ses fléaux sur l'Egypte? — Mais avait-il besoin de se ranger en bataille contre un vermisseau? la maladie, la mort, n'étaient-elles pas à ses ordres pour le débarrasser de cet impie? mais les derniers des Egyptiens étaient-ils responsables de l'endurcissement de leur roi? n'avaient-ils pas apporté, en tremblant, au peuple de Dieu des vases d'or et d'argent, pour faciliter et hâter son départ? — Aurait-

ce été seulement pour délivrer un malheureux peuple, injustement opprimé? Mais n'y avait-il point de moyen plus simple? Dieu, qui incline les cœurs comme les ruisseaux d'eau, ne pouvait-il fléchir, malgré lui, Pharaon, comme il fléchit et arrêta Saul sur la route de Damas? ne pouvait-il susciter une guerre à l'Egypte, ou sauver Israël par ses propres armes en leur donnant efficace de victoire, comme il la leur donna tant de fois? Pour délivrer des opprimés... mais quel temps, quel peuple n'a pas eu à son tour ses Pharaons? quel temps, quel peuple n'eût pas exigé les mêmes prodiges? Si l'oppression appelait nécessairement sur l'oppresseur le visible courroux du Très-Haut, l'Ange exterminateur ne trouverait-il plus à passer de nos jours? — Aurait-ce été seulement par une prédilection singulière pour les enfans d'Abraham? Mais comment concevoir dans le Père commun des hommes cet amour exclusif pour une petite portion de ses enfans, et surtout pour un peuple ignorant, grossier, vendu à l'idolâtrie, et si peu digne de ses bienfaits? et d'ailleurs, que serait devenue cette

prédilection? pourquoi Dieu se contredirait-il? pourquoi ce peuple, qui, au milieu de ses adultères et de ses infidélités, marchait tout couvert d'une protection miraculeuse, serait-il dispersé, proscrit et comme abandonné de Dieu, aujourd'hui qu'il conserve avec une longue fidélité son culte et ses ordonnances?

Non, Mes Frères, c'est en dehors de l'intérêt prochain d'un petit peuple qu'il faut chercher la raison de ce que l'Ecriture appelle les *merveilles de jadis*, et les *exploits du Très-Haut*. Il règne par-dessus tous ces faits un plan magnifique et plus merveilleux encore, qui les explique, les enchaîne et les nécessite; plan formé dès l'origine des siècles, déroulé successivement avec eux, et dévoilé enfin par l'Evangile. Séparée de la Nouvelle-Alliance, qui est pour toutes les nations, l'Ancienne est incompréhensible. Oui, c'était à nous, c'était à la terre entière que Dieu regardait, quand il se promenait avec ses fléaux sur l'Egypte; c'était le salut des hommes qu'il préparait, quand il frappait tant de grands coups.

Dieu, en créant l'homme libre, avait vu,

dans sa toute-science, qu'il abuserait de sa liberté, qu'il passerait, de chute en chute, de l'amour de son Créateur à l'éloignement et à l'oubli, de l'oubli de Dieu à l'ignorance de lui-même, et de l'ignorance à la corrruption; qu'ainsi toute son existence ne serait plus qu'un cheminement déplorable de péchés et d'erreurs, qui aboutirait à la mort seconde, c'est-à-dire, à la privation éternelle du bonheur pour lequel il nous avait faits. Alors ses entrailles s'émurent pour ses enfans à venir: il vit qu'il ne les pourrait pas laisser seuls avec leur faiblesse; que la conscience et la raison, qu'il leur avait données pour les garder, ne leur serviraient qu'à s'arranger plus orgueilleusement dans le mal; il vit qu'il ne leur fallait rien moins qu'une lumière divine pour éclairer leurs ténèbres, qu'une essence divine pour leur montrer aux yeux ce Dieu invisible qu'ils ne savaient plus voir dans ses ouvrages, qu'un modèle divin pour les ramener sur le chemin des Cieux et du bonheur en y marchant devant eux, qu'un secours divin pour y soutenir leurs pas et contrebalancer la pente rapide des passions et des exem-

ples, qu'un sacrifice divin pour les convaincre de misère et les transformer par la foi en de nouvelles créatures, tellement qu'à cette confiance en leurs propres forces, qui les avait perdus, succédât la confiance en la seule miséricorde de Dieu, qu'à l'orgueil succédât l'humilité, à l'inimitié l'amour, au péché la sainteté, au doute ou au désespoir une espérance certaine. Il le vit, et il prépara dans le secret de son éternité le Rédempteur des hommes, jurant par lui-même de sauver ceux qui croiraient.

Mais pour que ce grand dessein eût tout son effet, et ne passât pas inaperçu des hommes quand il l'accomplirait, il fallait l'annoncer long-temps et avec une majestueuse solennité. Mais à qui l'annoncer? nul ne connaissait le Père, comment auraient-ils cru à la promesse du Fils? toute la terre avait corrompu ses voies. Il fallait donc, avant tout, que Dieu se choisît et se façonnât lui-même un peuple, qui le connût et lui demeurât inviolablement attaché, pour en faire le dépositaire, le premier héritier, l'ambassadeur de la promesse parmi les nations.

Ce peuple, il fallait le conquérir à main-forte sur l'idolâtrie, et l'en défendre à bras étendu; car si l'auteur de la promesse y eût été une fois mis en oubli, que fussent devenus et le souvenir de la promesse et les mémoriaux où elle aurait été consignée? Il fallait donc que Dieu le prît et l'environnât dès sa naissance; qu'il ne le laissât pas un instant sans témoignage, qu'il lui parlât par des visions et des songes, qu'il lui donnât des signes de sa présence, qu'il l'élevât comme un enfant nouveau-né, à la vue et au toucher, l'instruisant par des images grossières, le conduisant par des promesses charnelles et toutes terrestres, et ne lui distillant qu'insensiblement, et pour ainsi dire goutte à goutte, sa connaissance; qu'il le protégeât, non par des moyens naturels et secrets, mais à découvert, car les hommes sentent peu les bienfaits de Dieu dès qu'ils croient pouvoir les attribuer au cours de la nature; qu'il le gardât du contact des étrangers, avec la vigilance d'un père jaloux de la tendresse et de la vertu de ses enfans; qu'il l'isolât du reste de la terre par la grandeur de ses souvenirs, par l'étrangeté

de ses institutions, de ses lois, de ses cérémonies, et par des ordonnances sévères et minutieuses, qui le poursuivissent dans les moindres détails de la vie, et incorporassent, malgré lui, la pensée de l'Eternel à tous les instans de son existence; en un mot, il fallait qu'il mît entre ce peuple et le débordement universel une digue insurmontable, et, si j'ose ainsi dire, des monceaux de miracles.

Il fallait, en second lieu, que Dieu marquât ce héraut de la promesse d'une marque à lui, d'une marque inimitable et glorieuse qui le mît en dehors de la ligne des peuples, afin que l'attention de l'univers, successivement éveillée, se tournât du côté de ce peuple si favorisé, qu'on apprît à distinguer son Dieu de la foule des dieux, que rien de merveilleux n'étonnât de sa part, et que ses prophètes, révérés et consultés, allassent au loin semer l'attente d'un grand événement. Il fallait, par exemple, qu'on trouvât chez lui des connaissances que l'intelligence humaine avait en vain cherchées, et que le plus petit de ses enfans, interrogé sur le Créateur, sur la création, sur l'homme et ses devoirs, en sût plus

que tous les sages. Il fallait que Dieu l'investît d'une protection visible; que ses armes fussent la grêle, la mortalité, les eaux de la mer; que la nature entière combattît pour lui; que, partout où il passerait, il laissât sur ses pas comme un sillon de lumière divine. Dès lors il était bon que ce peuple fût petit, pour qu'il fût plus sensible qu'il était fort d'une force étrangère. Il était bon qu'il fût ignorant et grossier, pour qu'on ne fît pas honneur à la sagesse humaine de la sublimité de ses notions et de ses écrits. Mais plus il était petit, plus il était ignorant, plus il fallait multiplier les miracles.

Il fallait, en troisième lieu, que ce peuple s'attachât lui-même à la promesse dont il serait le porteur et le gardien; qu'il s'en nourrît, qu'il en devînt jaloux, qu'il en fît sa gloire, sa pensée habituelle, sa consolation dans les captivités; qu'il en attendît l'accomplissement comme celui qui souffre dans la nuit attend le lever de l'aurore, afin qu'il se plût à fouiller les prophéties, à en amalgamer les détails divers, à supputer les temps, à en chercher avidement au ciel et sur la terre

les signes précurseurs, et qu'ainsi l'événement ne le prît pas au dépourvu. Dans ce but, il fallait que la promesse, montrée d'abord aux premiers croyans comme un point obscur et mystérieux dans le lointain des temps, fût renouvelée sous toutes les formes, figurée emblématiquement par toutes leurs institutions, progressivement éclaircie et développée, jusqu'à ce qu'enfin les derniers des prophètes, tout pleins et comme possédés de l'avenir, eussent dépeint le Libérateur trait pour trait et comme s'ils l'avaient vu, afin de ne plus laisser ombre de prétexte à ceux qui refuseraient de le recevoir. Mais il était indispensable que tous ces prophètes, pour se faire écouter, justifiassent de leur mission par des signes, et captivassent par des prodiges frappans l'attention d'un peuple enfant, et par conséquent volage et sans intelligence. Donc il fallait, de nécessité, que Dieu, en choisissant un peuple, ouvrît dès ce moment une communication perpétuelle et miraculeuse entre ce peuple et lui, et qu'il réalisât la vision de cette échelle, qui reposait sur la terre, dont l'extrémité touchait au ciel, et où

les Anges montaient et descendaient devant Israël.

Toutes ces nécessités, appliquons-les, Mes Frères, à l'histoire du Peuple que Dieu choisit en effet pour faire passer par lui ses miséricordes à la race humaine, et peut-être comprendrons-nous maintenant tel de ces prodiges, dont nous nous surprenions à demander compte à la justice ou à la sagesse de Dieu.

Il fallait inaugurer ce peuple d'une manière solennelle : un miracle fut son origine. Dieu le fit sortir du vieil Abraham et du sein stérile de Sara, pour qu'il fût reconnu sien par la naissance aussi bien que par l'adoption, et il se hâta de bénir toutes les nations de la terre dans la postérité de cet Isaac qui était encore à naître (Gen. XXI, 18), indiquant déjà dans cette bénédiction la vocation des Gentils et l'universalité de son salut. Mais l'orgueil des Juifs s'y trompa : ils se crurent l'objet exclusif de l'alliance et de la bénédiction, tandis qu'ils n'en étaient que l'instrument et le moyen, et c'est aussi ce qu'oublient ceux qui osent s'étonner des grandes choses que Dieu fit pour ce peuple.

Jacob avait hérité de la promesse. Joseph son fils excita la jalousie de ses frères qui voulurent le tuer, mais Dieu inspira l'un deux qui se prit à dire : *Que gagnerions-nous à tuer notre frère? vendons-le plutôt à ces Ismaëlites;* et cette simple parole, à l'insu de celui qui la prononçait, renferma comme en germe toute la suite des évènemens et du conseil de Dieu. Il voulait les exiler pour un temps de cette *terre de lait et de miel* dont il leur avait promis la possession; afin que l'épreuve tournât leur attente vers lui; il voulait les mettre à portée de comparer les merveilles des arts, des sciences, et de la magie avec les siennes, tous les dieux de l'idolâtrie avec le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, afin qu'ils vissent de leurs yeux que *lui seul est Dieu, et qu'il n'y en a point d'autre.* Dans ce but, Joseph monta, contre toute espérance humaine, du fond des cachots de l'Egypte sur les marches du trône, et toute sa famille fut appelée pour venir partager sa gloire et la faveur des rois. Cette faveur ne dura qu'autant qu'elle fut nécessaire, c'est-à-dire jusqu'à ce que la famille de Jacob fût devenue

un peuple dont on ne pût plus arrêter le progrès. Alors Dieu vit qu'il était temps de continuer son œuvre et de les délivrer. Il choisit à dessein pour cela le règne d'un prince dont il connaissait la cupidité, l'humeur intraitable et l'invincible orgueil : *Je sais*, disait-il à Moïse, *que le roi d'Egypte ne vous permettra pas de vous en aller, s'il n'y est contraint par la force ; mais j'étendrai ma main et je déploierai ma puissance contre l'Egypte, après quoi il vous laissera partir* (1) ; *alors vous raconterez à vos fils et à vos neveux comment j'aurai traité l'Egypte et les prodiges que j'y aurai faits, et vous saurez que je suis l'Eternel* (2). Cependant la tâche dont Dieu chargeait Moïse semblait requérir une capacité, une éloquence et une intrépidité que le berger de Madian ne se sentait point, et il s'en effrayait, ne comprenant pas que c'était précisément à cause de son infirmité que Dieu le choisissait, et qu'il ne déposait son pouvoir en un vase de terre que pour le faire éclater davantage. Il fallut lui

(1) Exode III, 19.
(2) Exode X, 1.

inspirer cette foi pleine et ce courage en Dieu, qui supplée à tout, qui entreprend tout, qui surmonte tout : Dieu enleva ses hésitations à force de prodiges, et il partit. Vous avez vu comment il frappe à coups redoublés au cœur endurci de Pharaon ; mais Pharaon refuse de se rendre, et la mort des premiers-nés est résolue.

Ici l'on s'arrête épouvanté du gémissement de l'Egypte en deuil, et l'on sent le besoin de s'expliquer ce terrible décret d'un Dieu juste et bon. Oui, là même il était juste : Celui qui nous a prêté la vie, n'a-t-il pas le droit de nous la redemander quand il lui plaît? Ses châtimens peuvent-ils tomber sur homme vivant, sans tomber sur un coupable? et rencontrât-il des innocens, sa main n'est-elle pas assez pleine pour les dédommager plus haut de ce qu'il leur ôterait ici-bas? Et si, en abrégeant de quelques jours la vie des uns, il donnait à tous les autres sa connaissance, qui vaut mieux que la vie, ou du moins s'il les préparait à la recevoir, là même il était bon. Les premiers fléaux leur avaient bien inspiré déjà la crainte du Dieu d'Israël,

comme d'un Dieu plus puissant que les leurs, mais le craindre ainsi ce n'était pas le connaître ; il fallait qu'ils éprouvassent qu'il est le seul au ciel et sur la terre, et que la vie des hommes est à lui ; et s'ils ne le comprirent pas encore, la Mer-Rouge dut achever de le leur apprendre. Aussi voyons-nous qu'une multitude de gens de tout ordre quittèrent l'Egypte pour suivre Moïse (1) ; et quand l'histoire vient attester qu'un de leurs anciens temples porta cette inscription : *à Celui qui est, qui était et qui sera*, que les Egyptiens furent les premiers à faire traduire en grec les livres de Moïse et des Prophètes, et que, peu après l'établissement du christianisme, Alexandrie reconnut le Sauveur, et ne demanda plus comme Pharaon : *qui est l'Eternel?* ne sommes-nous pas fondés à conclure que les plaies miraculeuses, qui délivrèrent les uns, ne furent pas perdues pour ceux qu'elles frappèrent, et qu'en arrachant Israël du sein de l'idolâtrie, elles avaient fortement ébranlé l'idolâtrie elle-même? Enfin Dieu, dont la sagesse sait toujours atteindre mille

(1) Exode XII, 38.

buts à la fois, liait par des liens mystérieux cet événement mémorable à un autre plus mémorable encore, la Pâque d'Egypte avec une autre Pâque, spirituelle et plus excellente, qui devait consommer la promesse : Cet ange frappant à droite et délivrant à gauche ; ce sang d'un agneau sans tache préservant de la mort ceux qui en avaient teint leurs linteaux ; le jour, l'heure de cette délivrance ; toutes les circonstances de l'immolation de l'agneau, dans la fête perpétuelle instituée à cette occasion, renfermaient le type expressif de la mort de Jésus, et les préparaient à recevoir un jour la grande et vivifiante doctrine du rachat des hommes par le sang de l'Agneau de Dieu.

Les captifs ainsi délivrés, Dieu les avait conduits au désert comme un troupeau chéri, tandis que la mer engloutissait leurs maîtres. Mais ils n'étaient pas encore guéris des habitudes de l'Egypte : il leur fallait un Dieu qu'ils vissent et qu'ils touchassent, et Dieu condescendit à se rendre visible dans la nuée qui marchait devant eux, et plus visible encore dans les bienfaits de tous les jours

qu'il semait sous leurs pas. Il fit pleuvoir sur eux sa manne pour les nourrir ; il fendit les rochers, et il en jaillit d'abondantes eaux. Quand les peuples du Désert arrêtaient Israël pour le combattre, Moïse élevait la main vers le ciel, et il était vainqueur. Miracles de bonté, miracles de justice, tout lui fut fait et prodigué. Mais c'est pour la publication de la loi sur Sinaï que Dieu réserva tout ce qu'il y avait dans ses trésors de plus frappant et de plus majestueux. O Sinaï, que tu dus être terrible ! que l'impression que tu laissas sur ces cœurs si durs dut être profonde, puisque ta loi, cette loi sévère et qui contrariait tous leurs penchans, s'incrusta dès lors à leur existence sans jamais décroître en vénération, et qu'aujourd'hui, après trente-trois siècles, ce peuple, comme un antique monument, est encore là debout, tenant à la main cette loi qui le condamne ! O Sinaï, ce fut là ton ouvrage !

Cependant Dieu les retint au désert, consumant leurs jours dans de vains travaux et leurs années dans des marches pénibles, afin de ne les introduire dans la terre promise qu'é-

purés des restes et des scories de l'Egypte. Alors il parle au Jourdain, et le Jourdain leur ouvre un passage; il chasse de devant eux les Cananéens, leur ordonnant d'anéantir cette race empestée d'idolâtrie et de tous les vices qu'elle engendre. Israël n'obéit pas à la lettre, et la contagion le gagne plus d'une fois. De là des châtimens, de là des défaites. Mais aussitôt qu'Israël repentant redevenait son peuple, l'Eternel redevenait son Dieu, et le lui prouvait par la victoire.

Miraculeux, ou naturels en apparence, tous les événemens qui suivirent furent également tissus par la main de Dieu, et toujours dans les mêmes desseins. S'il appelle à la dignité de roi ce David simple berger de Juda, c'est pour accomplir dans sa famille cet oracle qu'il avait rendu par la bouche de Jacob son serviteur : *le sceptre ne sera point ôté de Juda, jusqu'à ce que le Scilo vienne pour réunir l'assemblée des peuples.* — Si ce roi, selon le cœur de Dieu, est néanmoins châtié sévèrement pour avoir dénombré son peuple, c'est pour qu'on apprenne que ce n'est pas le nombre qui fait sa force, qu'Israël

n'est rien, que son épée c'est l'Eternel. — Si la gloire d'Israël va croissant ; si Salomon, fils de David, monte en paix au faîte de la grandeur, c'est pour qu'un temple auguste, monument de sa puissance, appelle sur le Dieu qu'on y sert les regards du monde entier. — Si le Royaume est divisé après lui en deux nations distinctes et désormais ennemies, c'est pour que le Code de la promesse, conservé à la fois par les Samaritains et par les Juifs, offre aux générations futures une pleine garantie de son authenticité. — Si la puissante armée de Sennachérib tombe, couchée par le souffle de Dieu, aux pieds de sa Jérusalem, c'est pour attester que c'est lui, l'Eternel, qui la sauve quand il veut, qui la perd quand il veut, et que ce qui va suivre est son ouvrage. Alors il permet à Nébucadnetzar de la renverser de fond en comble, et d'en labourer le sol encore infecté d'idolâtrie, pour en extirper jusqu'au dernier rejeton cette opiniâtre ivraie, et la sécher au vent de la calamité, afin que le Fils, à son avènement, n'en trouve plus de vestige. — Si la Vigne du Seigneur, encore une fois transplantée, va

ombrager de ses saints rameaux les rives de l'Euphrate, c'est pour parfumer l'Orient de la connaissance de l'Eternel et de son Oint; c'est pour que le grand Cyrus confesse le Dieu des Cieux, et rende en son nom la liberté aux Juifs (1); c'est pour que les Mages, guidés par les Prophètes, trouvent cette lumière objet de leurs recherches, et accourent les premiers saluer les rayons naissans du soleil de justice. — Si, depuis le retour de la captivité, les Juifs, sous divers jougs et à travers mille vicissitudes, conservent, comme par privilége, leur loi, leur sanhédrin, leur culte, une sorte d'indépendance, c'est pour que les deux économies, entées l'une sur l'autre, se succèdent sans saut et comme par héritage, et qu'il soit réservé au Médiateur de la Nouvelle-Alliance, d'accomplir l'Ancienne pour l'abolir, de réaliser les figures, et d'éteindre à jamais les feux des sacrifices, en mettant lui-même son ame en oblation pour le péché. — Enfin (dernier anneau de cette chaîne merveilleuse), si Dieu donne aussi la Judée à ces Romains maîtres du monde, c'est

(1) Esdras 1, 2.

pour qu'on sache à Rome tout ce qui va se passer à Jérusalem ; c'est pour que Paul ait le droit de se réclamer d'Auguste, et d'aller semer au centre du monde ce grain de senevé qui doit devenir un grand arbre et abriter les nations ; c'est pour que les portes de l'univers soient ouvertes à la Bonne-Nouvelle, et que les aigles romaines lui en fraient tous les chemins.

Voici maintenant : les temps marqués arrivent, la terre est prête, les idoles chancellent de toute part, et les peuples détrompés demandent un Dieu. L'attente est grande en Israël et dans les pays voisins, tant le dessein de Dieu s'est clairement manifesté. Mais pour que rien ne manque à ses précautions, un dernier Prophète, miraculeusement annoncé, annonce à son tour que le Messie le suit ; il le montre, il le baptise, le Ciel parle, et le Désiré des hommes est révélé à la terre. Il instruit, il guérit, il pardonne, il sauve, il accomplit toutes les prophéties, il remplit l'attente, il la dépasse. Les vrais Israélites le reconnaissent avec transports et se précipi-

tent sur ses pas. Mais une foule d'hommes grossiers, qui n'avaient retenu des prophéties que ce qui flattait leur orgueil, ne veulent pas d'un maître qui les humilie ; ne reconnaissant pas en lui ce roi glorieux et ce triomphateur superbe qu'ils s'étaient figuré, et s'irritant de la pensée de partager avec les Gentils les priviléges de la race d'Abraham, ils le rejettent, le persécutent, le crucifient, achèvent ainsi d'accomplir les plans et les promesses de la miséricorde éternelle, et sauvent le genre humain en se deshéritant eux-mêmes.

Cependant le Sauveur ressuscite ; les yeux s'ouvrent, les fidèles se rallient, l'Eglise naît. Alors cette Jérusalem, qui l'a enfantée, cesse d'être nécessaire, et Dieu la brise dans sa main, comme on brise la paille quand on a cueilli l'épi qu'elle était destinée à porter. Mais la tâche du peuple de Dieu n'est point finie, ou plutôt, une tâche nouvelle lui est imposée : après avoir servi tant de siècles aux desseins de Dieu par sa fidélité, il faut qu'il serve désormais ces mêmes desseins par son incrédulité. Chassé et dispersé pour ja-

mais, il va promener sur la terre son attente perpétuelle et toujours déçue, pour attester qu'il n'a pas su reconnaître les temps de la bienveillance et les jours du salut, et pour demeurer le gardien non suspect des sources et des preuves de cette même foi qu'il a rejetée. Qu'on ne dise donc pas : qu'est devenue cette providence miraculeuse qui gardait Israël ? Israël subsiste ; et cela seul démontre que Dieu est avec lui, et qu'il a encore ses vues sur lui : quand tous les peuples contemporains, quand ceux qui l'on réduit à l'état où il se trouve sont dès long-temps effacés de la terre, Israël, décrépit mais toujours vivace, rompu et pourtant uni, mêlé à toutes les nations et pourtant distinct et inaltérable, Israël est un miracle permanent qu'il n'appartient qu'à un insensé de ne pas voir ; l'Egypte et le Désert n'en ont point vu de plus frappant. Mais quand toute la multitude des Gentils sera entrée dans l'Eglise, le témoignage des Juifs ne sera plus nécessaire, et le miracle cessera ; alors, selon la déclaration de l'Esprit-Saint, Israël aussi sera sauvé (1), et la

(1) Rom. XI, 12, 25.

prophétie sera épuisée. Ainsi s'accomplira cette vieille promesse du Seigneur : *Ecoutez-moi, maison de Jacob, vous dont je me suis chargé dès votre naissance, et dont j'ai pris soin dès votre origine. Je serai le même pour vous jusqu'à votre vieillesse, je me chargerai de vous jusqu'à votre âge le plus avancé; c'est moi qui vous ai faits, je vous prendrai dans mes bras, je vous porterai, et je vous délivrerai* (1). C'est ainsi, M. F., que l'Eternel est toujours le même, alors qu'il paraît le plus différent.

Reconnaissez maintenant tout ce qu'il y avait de sagesse dans ces grandes voies de Dieu, tout ce qu'il y a de profondeur dans ce plan éternel des Ecritures, dont nous n'avons esquissé que les bords. Là tout s'attend, tout se lie, chaque détail est une pierre comptée du plus admirable des édifices ; là tout est vaste et lointain dans le but et les conséquences ; là tout est miséricordieux et infiniment bon, puisque tout se rapporte en dernière fin à la consommation du salut des hommes par le Fils de l'amour divin. Lisez-

(1) Esaïe 46.

les donc, ces antiques récits, avec hâte, avec reconnaissance, avec adoration ; lisez-les avec cet *esprit nouveau* que demande Jésus, et vous les comprendrez. Ne vous laissez pas surprendre à ces nuées d'objections vulgaires, qui ne prouvent autre chose que la mauvaise foi qui les suggère, l'ignorance et l'étroitesse d'esprit qui les accueillent, et qui seraient misérables de ridicule, si elles ne l'étaient d'impiété. Pour vous, expliquez-vous les détails par l'ensemble, les moyens par le but, Moïse par l'Evangile, vous rappelant ces paroles de l'Apôtre : *Il y a sur la lecture de l'Ancien Testament un voile qui n'est levé que par Jésus-Christ* (1). *Christ est la fin de la loi* (2). Oui, sachez-le bien : la Bible n'est point une histoire, une législation, un poème, un livre à la manière des autres livres, destiné à satisfaire vos humaines curiosités ; c'est le Livre du salut de Dieu : tout vous y sera clair, si c'est le salut que vous y cherchez. O mes amis, ne le méprisez pas ce salut si précieux, qu'il n'est rien de grand et de

(1) 2 Cor. 3, 4.
(2) Rom. x, 4.

merveilleux que Dieu n'ait fait pour vous le préparer et vous l'apporter. Ne ferez-vous donc rien pour l'aliment qui demeure, vous qui êtes si empressés après l'aliment qui périt? Croyez-moi, croyez-moi: faites-en le premier objet de vos recherches le jour et de vos méditations durant les nuits; dites-vous : les Cieux s'évanouiront comme de la fumée, la terre s'usera comme un vêtement et ses habitans passeront; mon salut seul est éternel. Malheur à vous, si vous vous obstinez comme les Juifs dans votre indifférence et dans un volontaire aveuglement! Si Dieu n'a pas épargné les branches naturelles, il ne vous épargnera pas non plus. Ah! *réveille-toi, et revêts-toi de force, bras de l'Eternel; réveille-toi comme dans les temps anciens; n'est-ce pas toi qui abattis l'orgueil de l'Egypte? n'est-ce pas toi qui mis à sec le grand abîme pour t'ouvrir un passage* (1)? Abats de même notre orgueil; fais-toi de même un passage au travers de l'incrédulité de nos cœurs, afin que nous retournions à toi, que nous reconnaissions et que nous acceptions

(1) Es. LI, 9.

avec chant de triomphe le dessein de ta miséricorde pour nous, et qu'une joie parfaite soit notre partage à toujours par Jésus-Christ. Amen.

DE LA NATURE DE CHRIST

ET

DE LA NATURE DE SON ŒUVRE.

SERMON DE NOËL

SUR JEAN I, 14 :

La Parole a été faite chair ; elle a habité parmi nous pleine de grâce et de vérité, et nous avons contemplé sa gloire, telle qu'est la gloire du Fils unique du Père.

Ce jour est beau, Mes Frères ; c'est le plus beau d'entre tous ceux que le cours des ans nous ramène. Depuis les Bergers de Bethléem jusqu'à nous, cette bienheureuse nouvelle : *il nous est né un Sauveur*, est répétée avec allégresse d'un bout de la terre à l'autre. Il

n'est pas jusqu'à l'incrédule à qui ce nom de *Noël* ne parle de paix et de joie, et qui, tout en niant la divinité de Jésus, ne se joigne aux Chrétiens pour rendre hommage à la grandeur et à la beauté de l'œuvre de Jésus ; car, quand il ne serait pas le Sauveur des hommes, il serait encore le Sauveur des peuples, qui lui ont dû leurs lumières, leur civilisation, leurs droits, leurs libertés, la sagesse de leurs institutions, l'adoucissement de leurs lois, et leur successif rapprochement dans une commune bienveillance. A ces titres, il n'est pas un homme, même le moins croyant, qui ne salue avec respect ce jour de la venue de Christ, et qui ne se sente involontairement ému et tout prêt à dire comme Agrippa : *peu s'en faut que vous ne me persuadies d'être chrétien.* Ah ! plût à Dieu qu'il s'en fallût peu, et même qu'il ne s'en fallût rien, que tous ceux que ce jour a trouvés vivans ne le célébrassent comme nous avec amour et avec foi !

Mais pour le célébrer ainsi, il faut le comprendre ; et pour comprendre ce que vaut ce jour, il faut connaître toutes les grandeurs

de l'enfant de la crèche, non-seulement celles qui suivirent, mais celles qui avaient précédé. Comme nous ne jugeons bien de l'importance d'une œuvre que par l'importance de celui qui l'entreprend et par les apprêts qu'elle a coûtés, comme nous mesurons le dévoûment d'un ami au prix et à l'étendue des biens auxquels il a renoncé pour nous, nous ne comprendrons bien ce que Jésus a fait pour le monde qu'en sachant ce qu'il était avant de venir dans le monde. Nous pouvons bien l'admirer comme un sage, le bénir comme un bienfaiteur de l'humanité, l'écouter comme un prophète, sans doute; mais nous ne saurions l'aimer comme il veut être aimé, qu'autant que nous connaîtrons ce dont il s'était dépouillé pour nous; nous ne saurions entrer dans son œuvre et nous en approprier le bienfait, qu'autant que nous en pénètrerons le but intime et les secrètes profondeurs; nous ne saurions poser notre espérance sur lui, qu'autant que nous saurons ce qu'il est et ce qu'il peut encore aujourd'hui, et jusqu'à la fin des siècles. En un mot, notre foi en Christ dépend de la connaissance de sa nature divine,

et du sens que nous ajouterons à ce grand nom de Fils de Dieu qui lui a été donné.

Nous allons donc adresser à l'Evangile ces deux questions : Quel est cet enfant qui vient ? — pourquoi vient-il ? La première éclairera la seconde.

A Dieu ne plaise, Mes Frères, que nous oubliions assez la misérable étroitesse de notre esprit d'homme pour prétendre expliquer ce que l'Ecriture n'a point expliqué ; mais à Dieu ne plaise aussi que, sous prétexte des bornes de notre intelligence, nous rétrécissions le champ des révélations que Dieu a jugé bon de nous adresser. *Les choses cachées sont pour Dieu*, *mais les choses révélées sont pour nous et nos enfans*. Téméraire celui qui ajoute, téméraire celui qui retranche.

QUEL EST CET ENFANT QUI NOUS EST NÉ ? — C'est le *Fils de Dieu*. C'est ainsi que l'Ange l'a nommé dans l'annonciation, la voix du Ciel dans son baptême ; c'est ainsi qu'il se nomme lui-même : *Vous l'avez dit : je suis le Fils*

de Dieu (1). Mais qu'est-ce à dire? qu'en devons-nous conclure? et qu'est-ce enfin que ce Jésus?

De parmi ceux qui s'appellent Chrétiens, les uns considèrent Jésus comme un simple sage, qui mérita le nom de Fils de Dieu par l'élévation de son ame, par la grandeur de ses vues, par sa piété, et par son dévoûment pour l'humanité. Entre des chrétiens de cette sorte et des païens supérieurs il n'y a que le nom, car il n'y a pas une lettre de la Bible qui ne donne un démenti à cette opinion. Oui, Jésus est un sage; et quel sage! *Jamais homme ne parla comme cet homme.* Mais où l'a-t-il prise, cette sagesse dont il était rempli dès l'enfance? *D'où lui vient tout cela*, disent les Juifs étonnés, *et quelle est cette sagesse qui lui a été donnée? n'est-ce pas là le Charpentier* (2)? Oui, c'est un sage, mais le seul de son espèce: il n'est pas sage à la manière des hommes, *il a les trésors d'une sagesse et d'une science qui étaient auparavant cachées* (3). Il est sage de cette sagesse

(1) Luc XXII, 70.
(2) Marc. VI, 2.
(3) Col. II, 3.

qui est *folie aux Grecs et scandale aux Juifs, mais qui, pour ceux qui sont appelés, est la puissance de Dieu et la sagesse de Dieu* (1).

D'autres consentent à considérer Jésus comme un prophète, éminent entre tous les autres, mais qui n'avait par-dessus la nature humaine que le privilége d'une effusion plus abondante de l'esprit de Dieu. Il y a là du moins un commencement de vérité, qui peut mener à salut celui qui s'en servira comme d'un fil conducteur, et le suivra jusqu'au bout. Oui, Jésus est un prophète, mais un prophète devant lequel tous les autres n'étaient que comme une lampe qui luisait dans un lieu obscur, jusqu'à ce que le jour vînt à paraître, et que *l'étoile du matin* se levât dans les cœurs (2); mais c'était lui qui était l'objet des recherches et des méditations de ces prophètes; mais c'était *son esprit* qui était en eux, et ce que cet esprit disait par eux, eux-mêmes tâchaient en vain de le pénétrer (3). Il était donc au-dessus de la prophé-

(1) 1 Cor. 1, 24.
(2) 2 Pierre 1, 19.
(3) 1 Pierre 1, 11.

tie ; il en était le commencement et la fin, la source et le but.

D'autres vont plus loin, et confessent, non-seulement que Christ surpassa toute la race humaine en sagesse et en puissance, mais qu'il en fut profondément séparé par le miracle de sa naissance et par celui de sa résurrection. Du reste, ils ne font de lui qu'un être comme nous, humain de sa nature, et commencé dans le sein de Marie, mais divinisé par l'Esprit de Dieu qui l'y avait formé, et dont la plénitude reposa sur lui. Mais où est l'esprit d'homme, si vaste qu'il fût, qui pût contenir l'infini, jusque-là *que la plénitude de la Divinité habitât en lui* (1)? Où est le cœur d'homme, si sanctifié qu'il fût, qui pût nous montrer autre chose de Dieu qu'une image terne et défigurée? Oui, il était homme, et fils de l'homme, mais il l'avait été par choix, puisque Dieu lui en fait un titre de récompense (2); mais il avait été *en forme de Dieu* avant de prendre la forme de serviteur (3), de *riche* il s'était fait pauvre,

(1) Col. II, 9.
(2) Phil. II, 9.
(3) Phil. II, 8.

il s'était dépouillé pour nous enrichir ; et quand il monta au ciel, il ne fit que rentrer dans *la gloire qu'il avait eue auprès de Dieu avant que le monde fût* (1).

D'autres le reçoivent bien comme un être céleste, et plus grand que les Anges, qui descendit sur la terre pour nous sauver par ses leçons divines et par l'exemple de ses vertus, et qui remonta au Ciel pour nous juger ; mais pour eux, l'œuvre de Jésus ne date que de son avènement au milieu des hommes : ils le font céleste, mais il semble que le Ciel n'ait été pour lui qu'un lieu d'attente où il reposait inactif, ils oublient que *tout pouvoir lui a été donné au Ciel*, aussi bien que sur la terre (2). A Dieu ne plaise, Mes Frères, que je veuille condamner aucune interprétation sincère de l'Ecriture, ni dominer sur les héritages du Seigneur ; mais le saint dépôt, dont nous avons été établis les dispensateurs, m'oblige à dire qu'il manque à cette doctrine je ne sais quel haut complément : je n'y vois rien de cette *largeur*, de cette *hauteur*, de cette *profon-*

(1) Jean XVII, 5.

(2) Matth. XXVIII, 18.

deur, de ces *richesses incommensurables*, dont parle l'Apôtre; rien de *ce mystère où les Anges désirent de voir jusqu'au fond* (1). Oui, Jésus était un être céleste, et il est même appelé du nom d'*ange* en plus d'un endroit de l'Ecriture (2); mais *auquel des Anges Dieu a-t-il jamais dit : Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui* (3)? mais les Anges le servaient (4), ils les appelle ses anges : *j'enverrai mes anges, avec la voix éclatante des trompettes, rassembler mes élus des quatre vents* (5); mais il est assis à *la droite de la majesté* divine (6), et *tout ce qui est dans le Ciel* fléchit le genou devant lui (7). Quand Dieu l'appelle son *propre* Fils, le Fils *unique* du Père, son Fils *bien-aimé* en qui il a mis *toute* son affection, ne suis-je pas forcé de reconnaître à ce nom de Fils une signification magnifique, plus relevée que toutes mes conceptions, et incommunicable à tout autre?

(1) 1 Pierre I, 12.
(2) Malachie III, 1.
(3) Hébr. I, 5.
(4) Matth. IV, 11.
(5) Matth. XXIV, 31.
(6) Hébr. I, 3.
(7) Phil. II, 1.

Mais il en est aussi, qui, montant à l'autre extrême de la foi, et annulant la distinction profonde qu'emporte ce même nom de *Fils*, malgré cette déclaration solennelle du Fils lui-même : *mon Père est plus grand que moi* (1), ne reculent pas devant la pensée de le faire égal au Père, et le même avec lui.

Mes Frères! cette grande question de la nature de Christ s'agitait déjà dans l'Eglise chrétienne du vivant même des Apôtres; et plusieurs, cherchant à la résoudre par les imaginations de la philosophie grecque, ou par les rêveries des sectes juives, avaient fait naufrage quant à la foi. Au reste, les trois premiers Evangélistes, se bornant à raconter la vie extérieure de Jésus, n'avaient encore jeté que les fondemens. Ils avaient prouvé qu'il venait de Dieu, plutôt qu'ils n'avaient enseigné en quoi consistait sa nature divine. Il manquait encore le faîte à l'édifice; il fallait maintenant remonter des faits aux doctrines, et finir par *l'esprit* après avoir commencé par *la chair*. Ce développement et cette spiritualisation graduelle des enseignemens

(1) Jean XIV, 28.

de Dieu étaient conformes à la marche qu'il s'était proposée dès le commencement de ses révélations. Jean fut donc laissé le dernier des Apôtres, pour achever cette instruction, pour laquelle les Chrétiens naissans n'eussent pas été mûrs. De là son Evangile, et tout ce qui le distingue des trois autres : cette élévation, cette profondeur, et cet éclat de lumière qu'avait merveilleusement présagés son surnom de *Boanerge*, ou fils du tonnerre, et qui lui valurent plus tard le titre de *théologien*, c'est-à-dire, celui qui a la science de Dieu.

Recueillons donc, à partir de Jean, les principales déclarations de l'Ecriture sur ce mystérieux sujet, éconduisant tous les guides humains pour n'écouter que Dieu, et nous efforçant d'être fidèles et respectueux, moi, en vous distribuant la Parole, et vous, en la recevant.

Dieu est, de sa nature, invisible, Mes Frères; *il habite une lumière inaccessible*, *que nul n'a vue ni ne peut voir* (1). Les raisons de cette impossibilité nous échappent, il suf-

(1) 1 Tim. VI, 16.

fit qu'elle nous soit déclarée. Il fallut donc pour se manifester au dehors, pour enfanter des êtres visibles, pour communiquer avec eux, et pour les rapprocher de lui, que Dieu se fît un médiateur entre Lui et ses créatures, qu'il y eût une image visible du Dieu invisible, un être qui vît Dieu, et qui nous le fît voir dans son reflet : *Personne n'a jamais vu Dieu; le Fils unique, qui était dans le sein du Père, est celui qui nous l'a fait connaître* (1). Et comme l'homme fait connaître ses pensées et ses volontés par la parole, ce Fils reçut le nom de *Parole*, nom expressif et auguste qui peint d'un trait sa nature et ses attributions. Car, comme la parole n'est rien par elle-même, n'ayant d'existence et de pouvoir que par l'esprit dont elle émane, de même la Parole par excellence, c'est-à-dire le Fils de Dieu, n'est rien que par le Père, dans le Père et pour le Père : *le Fils ne peut rien faire de lui-même* (2), nous est-il déclaré. En revanche, comme la parole réfléchit tout ce qui se passe dans l'esprit de l'homme, nous

(1) Jean I, 18.
(2) Jean V, 19.

en reproduisant fidèlement la grandeur, les affections, les qualités, les projets, au point que l'on a dit avec raison que la parole est tout l'homme, de même tout ce qu'a le Père, la Parole par excellence, c'est-à-dire le Fils, l'a aussi pareillement; tout ce que le Père fait, le Fils le fait aussi pareillement (1). *Il est la splendeur de sa gloire, l'image empreinte de sa personne* (2). *Celui qui m'a vu, a vu mon Père* (3).

Ce Verbe de Dieu fut fait avant tous les siècles : *ses issues sont dès le commencement, dès les jours éternels*, dit Michée (4). *Il est l'alpha et l'oméga, le premier et le dernier* (5). Il est lui-même cette Sagesse qui disait par la bouche de Salomon : « L'Eternel m'a possédée dès le commencement de ses voies, avant qu'il fît aucune de ses œuvres, même de toute ancienneté. J'ai été engendrée avant que les montagnes fussent affermies, lorsque l'Eternel n'avait point encore fait la

(1) Jean v, 19.
(2) Hébr. 1, 3.
(3) Jean xiv, 9.
(4) Michée v, 2.
(5) Apoc. 1, 8.

terre et son admirable surface. Quand il arrangeait les Cieux, j'y étais ; quand il traçait un cercle au-dessus de l'abîme, j'étais son nourrisson et ses délices de tous les jours, et je me réjouissais devant lui en tout temps. Je me plaisais à voir la terre habitable qui est son ouvrage, et les enfans des hommes étaient les objets de mon affection (1). » *Au commencement était la Parole* (2). Ce mot de *commencement*, à en juger par la Genèse, désigne l'heure où Dieu, sortant des profondeurs de lui-même, voulut mettre en dehors les desseins cachés de son immuable éternité, et appeler à l'existence des êtres étrangers. Eh bien ! Mes Frères, alors déjà la Parole était. Voilà ce que nous savons, plus ne nous est pas dit. Tout ce qui tient à la génération du Fils est un de ces mystères cachés profond derrière le voile du Lieu Très-Saint, et refusés à l'intelligence de l'homme, parce qu'elle s'y perdrait.

Ce Fils que Dieu se fit, il se l'unit d'une union ineffable, au point de n'être qu'un

(1) Prov. VIII.

(2) Jean I, 1.

avec lui (1) ; *comme il a la vie en lui-même, il lui donna aussi d'avoir la vie en lui-même* (2). Tandis que tous les autres êtres n'ont qu'une vie d'emprunt qu'ils ne conservent qu'autant que la volonté créatrice continue à rayonner sur eux, dont ils jouissent sans savoir ce qu'elle est, et qu'ils ne peuvent transmettre à d'autres que d'après les lois qui leur sont assignées, le Fils connaît la vie, il la possède en propre, il a le pouvoir de la quitter et le pouvoir de la reprendre (3), et il la donne à qui il veut (4). Il est *la vie éternelle*, dit ailleurs saint Jean (5). Dieu mit l'empire sur son épaule (6) : il lui donna son esprit sans mesure (7), il lui donna tout ce qu'il avait, excepté toutefois cette incommunicable prérogative d'être celui qui donne, tandis que le Fils n'est que celui qui reçoit ; d'être celui qui envoie, tandis que le Fils n'est que celui qui est envoyé ; de n'obéir qu'à sa

(1) Jean x, 30.
(2) Jean v, 25.
(3) Jean x, 18.
(4) Jean v, 21.
(5) 1 Jean 1, 2.
(6) Esaïe ix, 5.
(7) Jean iii, 34.

propre volonté, tandis que le Fils obéit à la volonté du Père ; en un mot, d'être la source et la tige, dont le Fils n'est qu'un docile dérivé.

Maintenant, Chrétiens, POURQUOI CE FILS? QUELLE EST SON ŒUVRE? — L'œuvre du Fils commença avec le monde, et ne finira qu'avec le monde. Il fut établi sur tous les êtres qui devaient sortir de Dieu pour les créer, pour les éclairer, pour les sauver, pour les juger, en un mot pour leur rendre visible la gloire de Dieu, et pour les amener à Dieu, non par contrainte, mais par la persuasion de sa lumière et par un libre choix. Quand cette tâche sera faite, que tous les ennemis de Dieu seront assujettis, que les plans de sa miséricorde seront accomplis dans ses enfans, et *qu'il sera tout en tous*, alors il n'y aura plus besoin de médiateur, et *le Fils remettra le règne entre les mains de Dieu son Père* (1).

Le Fils fut donc l'*Ange de l'alliance,* comme l'appelle Malachie (2), c'est-à-dire, l'instru-

(1) 1 Cor. xv, 24.
(2) Mal. iii, 1.

ment du Père dans toutes ses œuvres, dans toutes ses manifestations, dans tout ce qu'il fit pour s'unir les créatures ; et d'abord, il les tira du néant : *Toutes choses ont été créées par lui*, dit saint Paul, *celles du Ciel et celles de la terre, les visibles et les invisibles, les trônes, les dominations, les puissances* (1). *Rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui* (2). Toutefois le nom de Créateur ne lui est point appliqué dans l'Ecriture, parce qu'il est le propre de Celui qui avait conçu la création. La création se passa tout entière dans la pensée du Père, et le Fils, qui voit tout ce que fait le Père (3), c'est-à-dire tout ce qui se passe dans la pensée du Père, ne fit que la réaliser et lui donner l'être ; comme le chef-d'œuvre qu'enfante une habile main n'est que la copie visible du chef-d'œuvre invisible qui existait déjà dans la pensée architectonique, siége de la véritable création. C'est là ce que disent ces paroles : *nous n'avons qu'un seul Dieu qui est le Père, de qui procèdent toutes choses, et qu'un seul Seigneur qui est Jésus-*

(1) Col. 1, 16.
(2) Jean 1, 3.
(3) Jean v, 19.

Christ, par qui sont toutes choses (1).

Et non-seulement c'est par le Fils que Dieu a fait le monde ; mais c'est par le Fils qu'il le conserve et le gouverne : *Tout subsiste par lui*, dit saint Paul (2). *Il soutient toutes choses par sa parole puissante* (3). *Mon Père agit continuellement*, dit Jésus lui-même, *et moi je le fais aussi* (4). *Tout pouvoir m'a été donné au Ciel et sur la terre.*

Mais c'est sur tout le gouvernement moral de l'univers dont Christ reçut la charge de Dieu son Père. C'est là son règne glorieux, son œuvre chère. La révélation primitive, cette lueur naturelle qui conduit l'homme à Dieu par la contemplation du monde, par la raison, par la conscience, par tous les instincts du cœur, était déjà une opération du Fils dans les hommes. C'est ce dont se doutent bien peu les incrédules, qui se glorifient de cette raison comme de leur propre ouvrage, et qui se rejettent sur elle pour se passer de Christ et de son Evangile. *Il est la lumière*

(1) I Cor. VIII, 6.
(2) Col. I, 17.
(3) Hébr. I, 3.
(4) Jean V, 17.

qui éclaire tout homme venant au monde, nous découvre saint Jean dans les versets qui précèdent mon texte.

Ainsi, Mes Frères, ce sentiment d'admiration, d'attendrissement et de reconnaissance, qui saisit tous les hommes à la vue des grandes scènes de la nature : de la mer et de son étendue, du firmament et de sa majesté, des montagnes et de leur puissante structure, du soleil levant et de ses charmes, du soleil couchant et de ses pompes, toutes choses qui parlent de Dieu, même à l'ignorant, même au sauvage, même à celui qui ne connaît point son nom ; — cette dévorante curiosité qui pousse l'homme de connaissances en connaissances, et le force à s'enquérir de tous les mystères de la nature, de ce ciel, de ces astres, de leur nombre, de leur nature et de leurs lois ; — ce besoin de foi qui fait que le doute oppresse l'homme, qu'il se sent à l'étroit dans ce monde, que son ame va partout à la recherche d'un appui, et qu'il se réfugie dans la superstition plutôt que de ne rien croire ; — ce besoin d'aimer et d'être aimé qui fait que nous errons en inconstans après toutes les

choses de ce monde, nous prenant et nous déprenant sans cesse, faute de trouver un objet qui nous satisfasse et nous remplisse ; — ce besoin de vie qui fait que nous nous précipitons dans l'avenir, que nous ne pouvons croire à la mort, que nous voulons vivre à tout prix, dans nos enfans, dans nos ouvrages, dans la mémoire et l'estime des hommes ; — ce besoin de paix qui nous dégoûte du monde, où il n'y en a point, et qui porta de tout temps les sages à chercher la retraite pour plonger et rafraîchir leur ame dans la contemplation de l'infini ; — cette disposition de notre esprit à remonter au principe des choses, à les enchaîner toutes, et à déduire ce qu'il n'a pas vu de ce qu'il a vu ; — ce sentiment du juste et du beau que l'éducation ne peut ni donner ni ôter, et qui fait déjà battre le cœur du plus tendre enfant ; — ces réflexions soudaines et sérieuses que les grandes révolutions de la Nature et de la Société semblent destinées à faire jaillir de l'esprit le plus inattentif ; — ces émotions sans cause, ces secrètes extases, ces aperçus instinctifs et sublimes de la vérité que toutes les ames méditatives con-

naissent et connurent dans tous les temps, et que les Socrate attribuaient à leur génie familier, tant elles leur semblaient involontaires ; tout cela c'était la lumière éternelle, c'était Christ dans les ames, c'était la *Parole* qui frappait et heurtait, et qui pressait l'homme de venir à Dieu.

Mais qu'est-ce que tout cela sut apprendre aux hommes? à quoi cela les mena-t-il ? Vous le savez ; ni à la sagesse, ni à la paix, ni à l'union, ni à la vertu. *Les hommes aimèrent mieux les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises*, et que cette lumière les gênait : ils ne se rendirent point à la vérité, ils contestèrent, ils s'égarèrent dans leurs raisonnemens ; se disant sages, ils devinrent fous ; ils ne surent pas voir ce Dieu dont les perfections et la divinité se voient comme à l'œil dans ses ouvrages, ils éteignirent leur intelligence, ils étouffèrent leur conscience, ils changèrent la vérité de Dieu en mensonge, et ils adorèrent et servirent la créature plutôt que le Créateur béni éternellement. Aussi furent-ils livrés aux convoitises de leurs cœurs, en sorte qu'ils s'aban-

donnèrent à l'impureté, qu'ils déshonorèrent leur propre corps, et furent remplis de toute injustice (1).

Ainsi serions-nous encore, Mes Frères, si Christ ne fût pas venu. Cette stupide idolâtrie à laquelle nous avons peine à croire, ces abominables déréglemens que l'opinion légitimait et que les temples mêmes consacraient, ces priviléges énormes qu'une portion de l'espèce humaine s'arrogeait sur l'autre, ces féroces vertus que l'on divinisait, cette ignorance universelle des premiers principes de la morale et des premiers droits de l'humanité, toute cette fange souillerait encore notre beau ciel et notre belle terre, comme elle souilla Rome la grande et toute l'étendue de l'univers païen. Pourquoi votre raison eût-elle été plus droite et plus habile à découvrir la vérité que ne le fut celle des plus beaux génies de l'antiquité? pourquoi auriez-vous pu, vous seuls, ce que n'avaient pu quatre mille ans d'efforts et de recherches? Cette raison dont vous vous vantez, ô enfans ingrats! c'est l'Evangile qui l'a redressée, c'est à lui que

(1) Rom. 1.

vous la devez, c'est cette lumière que vous reniez qui vous inonde malgré vous.

Il devint donc indispensable de donner aux hommes une révélation plus formelle, plus directe, plus puissante que la révélation naturelle ; une révélation qu'ils fussent libres encore de ne pas écouter, mais qu'ils ne fussent pas libres de faire taire et de falsifier ; une révélation qui fût toujours là, et qui parlât plus haut et plus long-temps que leurs passions ; une révélation qui n'eût pas besoin, comme la raison, d'être laborieusement cherchée, qui fût simple pour les simples, profonde pour les savans, prouvée divine à tout homme droit par le genre d'évidence le plus facile et le plus incontestable : par l'évidence des faits, de faits nombreux, éclatans, bien attestés ; une révélation, surtout, plus prenante et plus efficace sur le cœur que la voix incertaine et timide de la conscience et de la raison.

Dieu donc arrêta ses temps, et se choisit un peuple, auquel il se révéla par la Parole, qu'il rendit attentifs par ses prophètes, qu'il prépara par des promesses et des figures,

qu'il s'assujettit et qu'il retint dans sa connaissance par une loi sévère, qu'il conduisit comme à la main, marchant devant eux par *son Ange* (Ex. 23, 20), payant leur obéissance par des bénédictions temporelles et leurs désobéissances par de terribles châtimens. Mais le choix de Dieu enorgueillit ce peuple plutôt qu'il ne le sanctifia, la justice de Dieu en fit un esclave craintif plutôt qu'un enfant tendre et soumis, la loi de Dieu fut éludée par l'hypocrisie, la lettre fut gardée et l'esprit enfreint; ils s'approchaient des lèvres, mais leurs cœurs étaient loin de lui.

Dieu dut en venir au dernier moyen pour convertir le cœur de ses enfans rebelles : après avoir en vain manifesté tour à tour par le Fils, dans la création sa puissance, dans la Providence sa bonté, dans la Nature et dans l'esprit de l'homme sa sagesse, dans la conscience sa sainteté, dans la Loi sa justice, il tire de son trésor le remède qu'il nous avait réservé dès la création du monde : il envoie son Fils en terre, et manifeste par l'Evangile son éternelle miséricorde. *La Parole fut faite chair, et elle vint habiter parmi nous pleine de grâce et de vérité.*

Christ apporte avec lui une démonstration d'esprit et de puissance; mais sa plus grande puissance est dans son amour et dans ses compassions. La miséricorde est le caractère distinctif de son œuvre, c'est le mot de sa venue, le mot de sa vie, le mot de sa mort; c'est son arme de victoire.

Et d'abord, MISÉRICORDE SUR NOTRE IGNORANCE : il a vu les hommes sans Dieu dans le monde, ne connaissant ni leur passé ni leur avenir ; n'ayant pas les instincts qui du moins régissent la brute et la rangent à l'obéissance de Dieu, et n'ayant plus la raison qui les devait régir ; lancés sur l'océan des vicissitudes humaines, sans chemin, sans guide, sans lumière, sans port de refuge ; fatigués et découragés de vivre d'une vie sans but, et de soutenir un combat sans issue ; car, qu'est-ce qu'un homme sans Dieu, sinon le plus malheureux de tous les êtres, un être seul dans l'immensité, qui ne tient à rien quand les choses de ce monde viennent à lui manquer, qui n'espère rien, qui ne se peut réclamer de personne, l'heimathlos de la création? Christ est ému de compassion à la

vue de ces multitudes, parce qu'ils étaient errans et dispersés comme des brebis qui n'ont point de berger (1) : *Père juste*, s'écrie-t-il, *le monde ne t'a point connu*, *mais moi je t'ai connu* (2). Il se lève donc, et dit à ses Disciples : allons dans les villes et dans les bourgades, afin que j'y prêche, car c'est pour cela que je suis venu (3). *Je suis la lumière du monde; celui qui vient après moi ne marchera point dans les ténèbres*, *mais il aura la lumière de la vie* (4). Dès lors il ne s'arrête plus d'enseigner. Partout où il trouve des ames endormies, il les réveille ; partout où il trouve le désir de connaître les choses de Dieu, il le satisfait ; il provoque ce désir par des questions, il saisit les hommes par leurs occupations habituelles, par les objets qui leur sont familiers, pour les introduire à des pensées plus hautes ; il leur montre Dieu partout, dans les tempêtes, dans la moisson, dans le lis des champs, dans le passereau ; il leur apprend à le connaître, non plus seule-

(1) Matth. IX, 36.
(2) Jean XVII, 25.
(3) Marc. I, 38.
(4) Jean VIII, 12.

ment sous son nom de créateur et de maître, mais sous son nom de *Père*, nom touchant et inconnu qui était à lui seul toute une révélation. Tout lieu lui est bon, toute ame lui est bonne : tantôt il instruit les milliers qui le suivent, tantôt quelques enfans, tantôt une simple femme, Marie qui s'assied à ses pieds pour l'entendre, la Samaritaine qui puisait son eau. Mais il ne s'arrête pas à ceux qu'il voit : *j'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie, il faut aussi que je les amène ;* elles écouteront ma voix, et il n'y aura qu'un troupeau et qu'un pasteur (1). *Allez donc, et instruisez toutes les nations*, dit-il à ses Apôtres. Il songeait à vous, pauvres chers enfans, qui eussiez grandi sans Dieu, sans connaître autre chose de la sagesse que la crainte des châtimens. C'est à lui que vous devez cette éducation si vigilante et si tendre que vous recevez de vos parens, de vos pasteurs et de vos maîtres. Il voulait qu'on vous laissât venir à lui, qu'on vous apprît à lire dans son livre, et que chaque soir vous connussiez le bonheur de vous endormir

(1) Jean x, 16.

avec paix, après avoir dit avec foi : *Notre Père qui es aux Cieux.* Il songeait à vous, pauvres sauvages, qui ne connaissiez de la vie que ses sueurs, et de la société que ses injustes rigueurs ; il voulait que la connaissance de Dieu vous relevât de votre interdit, et vous rendît capables de la liberté, des joies et de la dignité de l'enfant de Dieu. C'est encore à cet ordre de Christ qu'obéissent ces hommes généreux qui vous apportent l'Evangile, et tous les biens avec lui ; c'est Christ qui vous vient par eux.

Miséricorde sur nos maux : tout ce que Christ en voit, il le guérit ; les aveugles recouvrent la vue, les boiteux marchent, les lépreux sont nettoyés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, l'Evangile est annoncé aux pauvres. Jamais une prière, jamais un soupir ne fut poussé vers lui, qu'il ne le recueillît et ne l'exauçât ; jamais la bouche d'un père ne l'invoqua vainement pour son enfant : *Va, ton fils se porte bien.* — *Votre fille n'est pas morte, mais elle dort.* — *Votre frère ressuscitera.* — *Ayant vu la veuve de Naïn, il fut touché de compassion, et lui dit : ne*

pleurez pas. Telles étaient les paroles réjouissantes où l'on reconnaissait son approche. Et non-seulement il accueillait les souffrans, mais il les cherchait, il les appelait : *Veux-tu être guéri?* disait-il au paralytique de Béthesda. Et toutes ces guérisons n'étaient encore que des encouragemens et des gages pour les souffrans à venir : *Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés, et je vous soulagerai* (1). Ils sont venus en effet, les travaillés et les chargés, non-seulement de Jérusalem, mais de tous les coins de la terre, et ils ont été soulagés. Partout où entre la mort, la parole de Christ entre après elle pour panser les plaies qu'elle a faites, et pour remplir les vides qu'elle a laissés. Partout où est un lit de souffrance, si vous voyez l'Evangile tout auprès, vous trouverez le malade patient, résigné, la paix sur le front et le sourire sur les lèvres, vous n'entendrez que de bonnes et douces paroles, et vous verrez l'homme intérieur se renouveler à mesure que l'homme extérieur se détruit. Entrez dans la maison du pauvre : si la Bible y règne, vous y verrez

(1) Matth. XI, 28.

régner le travail, l'ordre, la droiture, la gaîté, la confiance en l'avenir, trésors que les vers et la rouille ne consument pas, et vous ne saurez dire ce qui manque à une telle pauvreté pour être de la richesse, si ce n'est peut-être les tentations et les soucis. Christ a rendu facile la condition des petits et des pauvres, il l'a honorée, il en a fait une dignité en étant pauvre et petit comme eux. J'ai eu dans mon ministère la confidence de bien des peines, mais je vous le dis : je n'ai jamais vu une amertume, un froissement de cœur, que le souvenir du Seigneur, souffrant aussi, n'ait eu la puissance d'adoucir, jamais une affliction dont son nom prononcé avec foi n'ait enlevé l'aiguillon, jamais un deuil qu'il n'ait changé en espérance et en douce attente. Les maux que Jésus a guéris, le bien qu'a fait la connaissance de son nom et de ses compâtissantes bontés, tout cela n'est pas à la surface de la société; cela se cache dans le secret des familles et des solitudes, c'est du fond de millions d'ames ignorées que s'élève à sa gloire un concert de bénédictions. Et que serait-ce, Mes Frères, si tous les hommes, si chacun de

vous, dans ses besoins, voulait essayer de sa sainte et divine guérison!

Enfin, MISÉRICORDE SUR NOS PÉCHÉS : sur nos péchés, cette maladie bien plus terrible que la maladie du corps, parce qu'elle dure quand le corps est détruit, et qu'elle nous sépare de notre Dieu. Christ vient la guérir, en nous en apportant le pardon : *Le Fils de l'Homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu* (1). Qui vois-je en effet autour de lui? toujours des péagers, des pécheurs, des gens de mauvaise vie : ce ne sont pas ceux qui se portent bien, mais ceux qui se portent mal qui ont besoin de médecin; je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs (2). Qu'entends-je de sa bouche? toujours des paroles de grâce, d'indulgence et de salut : *Tes péchés te sont pardonnés. — Je ne te condamne pas non plus; va, ma fille, et ne pèche plus à l'avenir*, dit-il à la femme adultère. — *Elle a beaucoup aimé parce qu'il lui a été beaucoup pardonné*, dit-il de la pécheresse, qui inondait de ses larmes les pieds

(1) Luc XIX, 10.
(2) Marc II, 17.

du Sauveur et qui les essuyait de ses cheveux. O imaginez, si vous le pouvez, quelque chose de plus céleste et de plus attendrissant que cette image qu'il nous donne de lui-même : c'est un berger qui laisse là son troupeau pour courir après la brebis perdue, qui la trouve, la prend dans son sein, et qui l'emporte avec joie. Quelle est l'ame assez vieillie dans le mal, assez dépouillée des derniers restes de toute sensibilité, pour n'être pas émue de gratitude, et ramenée par la connaissance de son prix, de son danger, et des compassions de Dieu à faire effort elle-même pour s'arracher aux ennemis de son salut? Jésus convertit les hommes, en leur prouvant la loi de Dieu praticable et facile, en leur donnant ce modèle de toutes les vertus que les philosophes n'avaient pu que rêver, en crucifiant cette chair, cause de leur perte, pour leur apprendre à la vaincre, en portant leurs péchés sur le bois pour les leur faire haïr, en les remplissant de courage par la pensée que Dieu les avait tant aimés que d'envoyer son propre fils habiter parmi eux. Le Dieu de la nature, de la raison, de la philosophie, était

un Dieu que l'immensité séparait du pauvre pécheur ; mais le Dieu que Jésus nous annonce et nous montre vivant, agissant et parlant dans sa personne, est tout près de nous, en nous : c'est un ami qui vient, c'est un père qui ouvre son sein à l'enfant qui l'avait quitté, et qui célèbre la fête de son retour ; qui pardonne tant et plus, qui pardonne le premier, qui cherche celui qui ne le cherchait point et qui l'appelle de la voix la plus tendre ; qui pardonne à ses propres dépens, au prix de ce qu'il avait de plus cher et de plus précieux. Jésus est donc celui qui comble la séparation ; c'est le grand anneau qui nous rattache au Père, *le chemin* qui nous ramène à lui, *la vérité* qui nous le fait connaître sans voile et sans nuage, *la vie* qui se répand dans notre cœur, qui le pénètre, le touche, le gagne, le donne à Dieu, ensorte que l'obéissance lui paraît douce, de pesante et dure qu'elle lui était auparavant. L'incrédule se débat, le philosophe doute au lieu de croire, le Démon croit et il tremble, le Chrétien seul croit et se réjouit. *Nul ne vient au Père que par moi*, dit-il lui-même. Voilà, mes chers

amis, pourquoi le Fils est le bien-aimé du Père, c'est parce qu'il donne sa vie pour réconcilier le monde avec lui, c'est parce qu'il est venu pour faire la volonté du Père et non la sienne, c'est parce que tout ce que nous connaissons de Dieu, tout ce qu'il y a de reconnaissance et d'amour dans nos cœurs, tout ce qui monte de ces temples à Dieu, tout ce qu'il y a de culte d'esprit et de vérité, tout ce qu'il y a de patience, de support, de dévouement, d'efforts de vertu, nous l'avons appris de Christ, qui nous a aimés parce qu'il aimait le Père. Si la terre demeure encore quelque peu belle et digne du regard de Dieu, c'est à cause de Christ qui l'a cultivée, arrosée et fécondée par son sang. *Nous avons tous reçu de sa plénitude, graces sur graces. Il a donné le privilége d'être enfans de Dieu à ceux qui l'ont reçu et qui croient en son nom.* Qui d'entre les hommes nous a jamais fait de pareils dons? lesquels nous ont autant promis? lesquels ont tenu tout ce qu'ils nous promettaient? Y a-t-il une conquête, une richesse, une espérance, une joie comparable à ce doux nom d'enfant de Dieu que Christ nous

a gagné par sa mort, et qu'il veut nous donner et nous assurer, pourvu que nous soyons véritablement ses disciples, et que nous ne vivions plus selon nous, mais selon lui? Ah! retirez-vous, convoitises qui nous perdiez, nous sommes les enfans de Dieu; apaisez-vous, agitations passagères de nos ames, nous sommes les enfans de Dieu; biens de la terre, plaisirs de la terre, affections de la terre, ne nous détournez pas, n'envahissez pas notre cœur, nous sommes les enfans de Dieu. Voilà, Chrétiens, les grandeurs de notre Maître, celles qui font de ce jour un jour éternellement mémorable; voilà *la gloire du Fils unique du Père!* Ce n'était pas une de ces gloires humaines qui trompent nos yeux par des dehors éblouissans, mais qui nous font payer si cher les hommages qu'elles nous arrachent; c'était une gloire paisible, bienfaisante, digne du Dieu de la nature; c'était la gloire de la puissance qui ne se cherche point elle-même, et qui se met tout entière au service de l'amour; c'était la gloire de la sainteté, la gloire de la charité, la gloire de la clémence; c'était cette même gloire que Dieu fit voir à Moïse

quand il fit passer devant lui toute sa bonté. Jésus a donc été véritablement *Emmanuel*, c'est-à-dire Dieu avec nous, *la manifestation de Dieu dans la chair*.

Mais, hélas! Mes chers Frères, la tâche du Fils n'est point finie, une autre gloire lui est réservée : après avoir été le Sauveur ici-bas, il sera le Juge au dernier jour. O vous qui ne croyez pas encore, allez à lui pendant qu'il vous appelle, écoutez-le pendant qu'il vous supplie ; car sa voix, qui sauve aujourd'hui, condamnera demain. Il est *celui qui ouvre et personne ne ferme, qui ferme et personne n'ouvre*. O courez à son Evangile de paix, et l'étudiez cette fois avec sérieux, avec conscience, et sans regimber contre l'aiguillon. Dieu est là renfermé. Il s'y fait voir à qui a des yeux pour voir, il s'y fait entendre à qui ne ferme pas l'oreille de peur d'avoir à se convertir, il s'y fait sentir à qui n'a pas un cœur sec, étroit, obstiné, vendu au mal.

O notre bon Dieu! fais-nous connaître ton Fils avant que la nuit vienne, et fais-toi connaître à nous par lui, afin que nous soyons

pardonnés, réconciliés, fidèles à l'avenir, et que tu puisses aussi faire de nous, quand viendra la fin, ce magnifique éloge : vous êtes mes fils bien-aimés, j'ai mis en vous tout mon plaisir.

Ainsi soit-il ! Amen.

TENTATION DE CHRIST

AU DÉSERT.

SERMON

SUR LUC IV, DE 1 A 13 :

Jésus, rempli du Saint-Esprit, quitta le Jourdain, et il fut conduit par l'Esprit dans le désert, où il fut tenté quarante jours par le Diable. Et il ne mangea rien durant ces jours-là; mais après qu'ils furent passés, il eut faim. Alors, le Diable lui dit : Si tu es le Fils de Dieu, commande à cette pierre qu'elle devienne du pain. Jésus lui répondit : Il est écrit : ce n'est pas seulement de pain que l'homme peut vivre, mais de tout ce que Dieu dit devoir le nourrir. *Ensuite le Diable, l'ayant mené sur un mont élevé, lui fit voir en un moment tous les royaumes du monde, et lui dit : Je te donnerai toute cette puissance, et la gloire de ces royaumes, car elle m'a été donnée, et je la donne à qui je veux. Si donc tu te prosternes devant moi, toutes ces choses seront à toi. Mais Jésus lui répondit : Arrière de moi Satan, car il est écrit : tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu le serviras lui seul. Le Diable le mena*

aussi à Jérusalem, et l'ayant arrêté sur le haut du Temple, il lui dit : Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi d'ici en bas, car il est écrit : Il ordonnera à ses Anges de te garder, et ils te porteront entre leurs mains, de peur que ton pied ne heurte contre quelque pierre. Mais Jésus lui répliqua : Il est dit aussi : tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu. Alors le Diable ayant achevé de tenter Jésus, s'éloigna de lui pour un temps.

Le plan que nous suivons nous appelle maintenant à vous exposer un sujet souvent ramené dans nos Ecritures, mais rarement traité dans les chaires, soit à cause de ses difficultés, soit à cause de sa prétendue inutilité pour le salut.

Ni l'un ni l'autre de ces motifs ne nous arrêtera. Quant à la difficulté : si elle devait nous arrêter, je ne sais en vérité ce qu'il nous resterait à vous dire ; car, depuis le soleil au grain de blé, depuis l'intelligence la plus sublime jusqu'à l'instinct le plus gros-

sier, depuis Dieu jusqu'au ciron, il n'est pas un être qui ne cache des mystères que l'œil humain ne percera jamais, pas un sujet qui qui n'aboutisse à des abîmes. Et quant à l'utilité, nous n'en sommes pas juges : telle vérité glisse sur l'un, qui va frapper et convertir l'autre. Dieu seul connaît de quoi nous sommes faits; Dieu seul peut apprêter à nos ames des alimens appropriés à leurs besoins divers, comme il en approprie à la diversité de nos corps. Profondément pénétré d'une chose, c'est que *toute l'Ecriture est divinement inspirée, qu'elle est utile à instruire, à corriger, à rendre l'homme de Dieu parfait et accompli* (1), tant qu'il nous sera donné un souffle de vie pour la prêcher, nous ne reculerons jamais devant elle. Nous ne chercherons point à découvrir ce qu'elle ne dit pas, mais nous ne dissimulerons rien de ce qu'elle dit, convaincu que nous ne saurions détacher une seule pierre de l'édifice de Dieu, sans l'ébranler, sans amasser sur nos têtes des ruines qui nous enseveliraient tôt ou tard avec les restes de notre foi.

(1) 2 Tim. III, 16.

Il y a deux questions importantes dans notre texte : la question préalable, savoir : le Démon est-il une figure, ou une réalité? et, s'il existe réellement, a-t-il reçu de Dieu le pouvoir de tenter l'homme? — et la question actuelle, savoir : Christ a-t-il été réellement tenté par le Démon? et, s'il l'a été, pourquoi le récit de cette tentation nous a-t-il été transmis? quel en est l'usage?

Avant de répondre à ces questions, posons quelques principes d'interprétation qui nous dirigeront dans nos réponses.

Pour savoir si une doctrine est vraie, ou ne l'est pas, il ne faut pas, comme certains, se décider à l'avance et indépendamment des Ecritures; il ne faut pas se demander si cette doctrine nous étonne, si elle nous dépasse, si la raison l'eût ou ne l'eût pas découverte; car, en matière de foi, la raison est impuissante, elle l'a prouvé : elle eut quatre mille ans pour s'enquérir de Dieu, et elle ne le trouva point. Après ces quatre mille ans de tâtonnemens et de contradictions, le monde ne savait à quoi s'en tenir sur l'existence et la nature de ce Dieu, sur la création, sur la

Providence, sur l'ame de l'homme, sur une vie à venir. Toutes ces vérités datent de l'Evangile. C'est donc à lui à prononcer en toute question de foi. Le seul rôle de la raison est de s'assurer si une doctrine est ou n'est pas dans l'Evangile ; car si elle y est, elle est vraie, elle est utile ; malgré nos répugnances, il la faut recevoir.

Mais, dira-t-on, en s'attachant trop rigoureusement à la lettre des Ecritures, ne risquerait-on pas de s'abuser, de prendre pour des vérités ce qui ne serait que des allégories, ou de pures formes de langage ? Sans doute, Mes. Frères ; il est du devoir du Chrétien de démêler le fond de la forme, et de dégager la vérité divine de ce vêtement imparfait du langage humain. Mais il faut prendre garde aussi de ne pas rejeter le fond sous prétexte de la forme, et de ne pas interpréter à allégorie tout ce qui viendrait à contrarier nos habitudes, les prétentions de notre raison et les caprices de notre cœur. Il est aisé de discerner une expression figurée d'un véritable enseignement, la conscience ne s'y trompe point : — une figure est transparente ; elle

aide à l'intelligence, au lieu de l'embarrasser; l'esprit y substitue de lui-même et sans effort le sens propre qu'elle recouvre. — Une figure passe, et ne persiste point; l'Ecrivain l'abandonne bientôt pour l'idée réelle, ou revêt de nouvelles formes pour prévenir l'erreur. Mais lorsqu'un terme, prétendu figuré, revient sans cesse, lorsqu'il ne peut être remplacé par aucun autre sans priver de sens tout le discours, lorsqu'il se présente comme la profession d'une doctrine, alors défions-nous du sens allégorique. Songeons que la Bible a été écrite pour les petits et les simples, qu'ainsi nous devons la recevoir comme un enfant la recevrait, dans une candide simplicité. Ne nous écartons donc point de la lettre sans évidente nécessité, et soyons sûrs que l'interprétation la moins détournée, et, si j'ose ainsi dire, la plus enfantine, se trouvera presque toujours plus vraie et plus profondément philosophique que toutes les subtilités des raisonneurs, car *la folie de Dieu est plus sage que la sagesse des hommes* (1).

(1) 1 Cor. 1, 25.

Mais, dira-t-on de nouveau, Jésus n'était pas venu pour redresser toutes les opinions erronées qui avaient cours parmi les nations; ne se peut-il qu'il se soit parfois accommodé au langage et aux idées reçues dans des choses indifférentes? Oui; mais qui peut ranger la question dont s'agit parmi les indifférentes? S'il y a un Tentateur, il nous importait de le savoir pour apprendre à nous en garantir; s'il n'y en a point, l'Ecriture n'eût pas voulu jeter dans le sein de l'homme la crainte d'une chimère, quand il y a déjà pour lui tant de sujets de craintes réelles. C'était une vaine superstition qu'il importait de balayer de la foi. Jésus n'était pas venu pour nous découvrir les connaissances temporelles auxquelles l'intelligence humaine pouvait et devait s'élever seule, d'accord, telle n'est pas l'espèce de vérités que je chercherai dans l'Evangile; il n'était venu former ni des physiciens ni des docteurs, non, sans doute; mais il était venu rendre à Dieu sa gloire, dissiper l'ignorance et les superstitions qui le défiguraient, le rapetissaient, et qui corrompaient le cœur de l'homme en égarant son esprit.

Sitôt donc qu'il est question dans l'Evangile de choses qui touchent, même de loin, aux attributs de Dieu et au salut de l'homme, il n'est plus permis de supposer que Jésus eût toléré le préjugé jusqu'à y tremper son langage; c'eût été le sanctionner, l'éterniser, puisque nul autre ne devait venir après lui ; c'eût été rabaisser son caractère et son œuvre, et jeter de l'incertitude sur tous ses enseignemens. Donc, en matière de foi, je m'abandonne en toute confiance aux paroles de mon Maître; il n'a pu me tromper. Et quant aux Apôtres : imaginer qu'ils n'aient pas connu la vérité sur un point, c'est oublier cette parole de celui qui les envoyait : *si cela n'était pas je vous l'aurais dit*, c'est anéantir cet Esprit-Saint qu'il leur avait promis, disant : *Il vous enseignera toutes choses, et il vous conduira dans toute la vérité* (1) ; ou de supposer qu'ils eussent voulu flatter les opinions anciennes pour servir de passeport aux nouvelles, c'est contredire cette déclaration du Sauveur : *on ne met pas une pièce de drap neuf à un vieil habit, on ne met pas le vin nouveau*

(1) Jean XVI, 13.

dans de vieux vaisseaux (1). Non ; ces choses faibles, que Dieu avait choisies pour confondre les fortes, n'ont point faibli devant elles ; elles se sont roidies contre l'erreur, elles l'ont poursuivie et chassée au prix de leur sang. Recourir à de telles suppositions, c'est donc attenter au Maître dans ses disciples ; c'est faire de Jésus un fauteur de mensonge, des Apôtres d'ignorans échos des opinions de leur temps, de l'Evangile une énigme judaïque au lieu du livre de tous les temps et de tous les lieux.

Appliquant ces principes à la question de mon texte, cherchons si le Démon n'est qu'une figure, que la personnification des convoitises et des tentations qui assiégent l'homme, ou si c'est un être réel :

Et d'abord, je récuse sur un tel sujet nos lumières naturelles, qui, en effet, ne nous en apprennent rien. Nous connaissons si peu la Nature, même dans ce que nous en voyons et touchons ; il y a en nous et autour de nous tant de forces cachées, qui, quoique maté-

(1) Luc v, 36, 37.

rielles, échappent à tous nos sens, et ne se manifestent que par leurs résultats, qu'il serait d'une inconcevable témérité de faire de notre ignorance un argument contre quoi que ce soit. Je tiens de même pour nulles toutes les objections tirées des perfections de Dieu, qui sembleraient blessées par l'existence d'un tel être. Qui sommes-nous, vermisseaux d'hier, pour nous faire, malgré Dieu, les défenseurs de Dieu? pensons-nous qu'il soit moins que nous soigneux de sa gloire? Si l'Evangile a révélé cette doctrine, ou seulement s'il l'a maintenue, n'ayons peur qu'elle porte atteinte à la majesté divine. Laissons donc l'incrédule et l'esprit-fort sourire à ce nom de Démon, comme à une superstition d'un autre âge; pour nous, qui ne prétendons pas à être plus sages que l'Esprit de Dieu, nous nous contenterons d'examiner avec vous ce qu'il dit, ne voulant encore une fois ni aller au-delà, ni rester en deçà de ses enseignemens.

Cette doctrine mystérieuse apparaît déjà dans l'Ancien Testament: elle ouvre la Genèse, et répand sa triste lueur sur la chute de

nos premiers parens. Elle reparaît dans le Lévitique (1), dans Samuel (2), dans les Rois (3), dans Zacharie (4). — *Ils ont sacrifié leurs fils et leurs filles aux démons*, dit le Psalmiste (5). — *Satan s'éleva contre Israël, et poussa David à faire le dénombrement de son peuple*, est-il dit aux Chroniques (6). — Et qui ne connaît le fameux passage où Satan demande à l'Eternel la permission de tenter Job, et où l'Eternel répond : *Voilà, tout ce qui lui appartient est en ton pouvoir, seulement ne mets pas la main sur lui* (7). Quelque part que nous puissions faire à la forme poétique dans ce récit, toujours est-il que l'existence du Démon y est supposée et enseignée long-temps avant la captivité de Babylone, d'où l'on prétend que les Juifs en rapportèrent la notion.

Mais le Nouveau Testament est plus formel encore, quoiqu'il ne songe point à satisfaire

(1) Lev. XVII, 7.
(2) 1 Sam. XVI, 14; XVIII, 10. — 2 Sam. XXIV, 1.
(3) 1 Rois XXII, 21.
(4) Zach. III, 1.
(5) Ps. LXXVIII, 49; CVI, 37.
(6) 1 Chron. XXI, 1.
(7) Job. I, 6.

une inutile curiosité : *Dieu*, dit saint Pierre, *n'a pas épargné les Anges qui avaient péché ; il les a précipités dans les enfers, et liés avec des chaînes d'obscurité, afin d'y être gardés pour le jugement* (1). A peine est-il une page de l'Evangile où les Démons ne figurent, à peine un discours du Sauveur où ils ne soient nommés. Jésus leur parle et ils répondent, il leur commande et ils obéissent, il les tance et ils fuient en lui rendant hommage. Leur chef est appelé le *Tentateur, le Malin, l'Ennemi ou le Diable, Satan ou l'adversaire, le Prince de ce monde, le Prince des puissances de l'air, le Prince des ténèbres, l'Ancien Serpent ou l'accusateur* (2).— *Le feu éternel est préparé pour le Diable et pour ses anges*, dit Jésus dans Matthieu (3).— *Vous êtes les enfans du Diable, et vous voulez faire ce que votre Père désire*, dit-il aux Juifs dans saint Jean ; *il a été homicide dès le commencement, et il n'a point persévéré dans la vérité ; aussi n'y a-t-il point de vérité en lui : lorsqu'il ment, ce qu'il dit il le*

(1) 2 Pierre II, 4, 6.
(2) Apoc. XII, 9.
(3) Matth. XXV, 41.

tire de son propre fond, car il est menteur, et le père du mensonge (1). — *Les Démons croient qu'il y a un Dieu, et ils en tremblent*, dit saint Jacques (2). Substituez au mot *démon* dans tous ces passages, le mot de convoitise, de tentations, d'ennemis intérieurs ou extérieurs de notre salut, ou tel autre qui vous semblera bon, et je vous défie d'y trouver l'apparence d'un sens ; il y a donc là une réalité.

Maintenant, que le Démon ait reçu de Dieu le pouvoir de tenter l'homme, c'est sur quoi l'Ecriture ne nous laisse aucun doute. Elle attribue à ses suggestions l'incrédulité, les séductions, la cupidité, le mensonge, l'amour du monde, tout le cortége de nos misères et de nos péchés : *L'ennemi qui sème l'ivraie, c'est le Diable*, dit le Sauveur (3). — *Nous n'avons pas seulement à combattre contre la chair et le sang, mais contre les principautés, contre les puissances, contre les princes des ténèbres de ce siècle, et contre les esprits*

(1) Jean VIII.
(2) Jacq. II, 19.
(3) Matth. XIII, 38.

malins qui sont dans les airs (1), dit saint Paul aux Ephésiens. — *L'Evangile n'est caché qu'aux incrédules, dont le Dieu de ce siècle a aveuglé l'entendement, afin qu'ils ne soient pas éclairés par la splendeur de l'Evangile de la gloire de Christ*, dit-il aux Corinthiens (2). — *Satan tente l'homme par l'incontinence*, dit-il ailleurs (3). — *Celui qui vit dans le péché est enfant du Diable*, dit saint Jean (4). — *Vous vous abandonniez autrefois au péché, obéissant au Prince des puissances de l'air, à cet esprit qui agit maintenant dans les enfans de rébellion*, dit saint Paul encore (5).

Les exemples abondent comme les déclarations : *Caïn était du Malin, et il tua son frère* (6). — *Le Diable mit au cœur de Judas-Iscariot le dessein de trahir Jésus* (7). — *Ananias, pourquoi Satan s'est-il tellement*

(1) Eph. VI, 12.
(2) 2 Cor. IV, 3, 4.
(3) 1 Cor. VII, 5.
(4) 1 Jean 3, 8.
(5) Eph. II, 2.
(6) 1 Jean III, 12.
(7) Jean XIII, 2.

emparé de ton cœur, que tu aies menti au Saint-Esprit (1) *? — Simon, Simon, Satan a demandé à te cribler comme on crible le froment; mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point* (2).

Et ce que l'Ecriture vous déclare là, ô mes frères de péché, vous en auriez déjà reconnu la vérité par une longue expérience, si vous étiez attentifs à vos ames comme vous l'êtes à vos corps, si vous saviez épier les ennemis de votre salut comme vous épiez ceux de votre réputation ou de votre fortune, si vous vous surpreniez au milieu de vos péchés pour étudier ce qui se passe alors dans les cachettes les plus retirées de votre cœur. Qui n'a connu ces tentations imprévues, soudaines, qui renversent d'un coup tous nos plans de sagesse ; ces pensées criminelles qui fondent sur nous comme un trait enflammé, même, et souvent de préférence, au milieu du travail, de la prière, des plus saintes occupations ; ces imaginations mauvaises qui traversent notre esprit, sans que nous les ayons ni pro-

(1) Act. v, 3.
(2) Luc xxii, 31.

voquées, ni cherchées, et dont nous rougissons nous-mêmes; ces occasions de séduction qui surgissent tout à coup devant nos pas, qui nous fascinent, nous entraînent avant que nous ayons eu le temps de la réflexion et la volonté arrêtée de pécher, et qui fondent nos plus pures résolutions comme le métal à la fournaise? Ne vous êtes-vous pas étonnés cent fois de voir tout à coup se déranger, se pervertir, se précipiter dans l'abjection des hommes que vous aviez connus honorables; des femmes dont le front était ceint naguère d'une auréole de pudeur et de considération; des jeunes gens qui avaient reçu une bonne éducation, qui avaient été entourés de beaux exemples, qui avaient des talens, des qualités aimables, un chemin tout tracé devant eux, qui semblaient ne pouvoir être autrement qu'heureux et honnêtes, et qui ont fait mentir tous ces présages? Vous-mêmes, combien de fois ne vous êtes-vous pas réveillés comme en sursaut après le péché, ne retrouvant votre force que pour le pleurer, vous disant à vous-mêmes : Qu'ai-je fait? où étais-je? qui m'aveuglait? comment

tout ce qu'il y a de bon en moi était-il muet et comme paralysé? il me semble que c'est un autre que moi qui agissait en moi. Eh bien! Mes Frères, cet autre que vous, c'était l'ennemi de vos ames, à qui la justice de Dieu livre l'orgueilleux, et à qui la sagesse de Dieu permet de venir éprouver le fidèle et sa sincérité.

Mais, pensez-vous peut-être, si telle est la vérité : si à notre chair, à notre sang, à nos besoins, à toute notre propre faiblesse, se joint encore contre nous une puissance mystérieuse acharnée à nous perdre, comment pourrions-nous résister? quoi d'étonnant si nous succombons? pourquoi Dieu l'a-t-il permis? Je l'ignore, Mes Frères, car les choses cachées sont pour lui; mais ce que je sais, c'est que Dieu veut notre salut et non notre perte; c'est qu'il est bon; c'est qu'il est juste; c'est que, si nous sommes tentés, nous ne sommes point forcés, que le mal ne se peut faire que de notre consentement, que nous sommes toujours libres de céder ou de résister, qu'ainsi la tentátion peut nous devenir, selon que nous sommes disposés, une

occasion de vice ou de vertu, de dégradation ou de perfectionnement ; c'est que Dieu est toujours plus près de nous que le Tentateur ; c'est que là où il y a mal et danger, il y a secours et remède. Et telle est la leçon que la tentation du Sauveur est destinée à nous donner.

Cette tentation fut-elle réelle ? voilà notre seconde question. — Plusieurs interprètes n'ont pas voulu y reconnaître un événement réel, soit qu'il leur répugnât d'admettre que le Fils de Dieu se fût abaissé jusqu'à entrer en lutte avec le Démon, soit que quelques expressions du récit les aient induits à n'y voir qu'une figure. Les uns supposent que toute cette scène n'est qu'une fiction, qu'une représentation des mouvemens divers qui s'étaient succédés dans l'ame de Jésus, tenté par sa propre puissance. Les autres l'ont interprétée par une extase, un songe ou une vision, où son esprit avait vu comme réels des tableaux fantastiques.

A la première supposition nous répondons, qu'elle est injurieuse au Sauveur : Si la ten-

tation lui a été proposée, il n'est dit nulle part qu'il l'ait reçue, même pour un instant. Il n'hésite pas, il ne chancelle pas ; il refoule immédiatement la séduction sans ombre de désir d'y céder : *arrière de moi, Satan*. Issue de ses propres pensées, la tentation eût été une tache sur son ame, et l'Ecriture nous dit qu'il fut sans tache ; le péché ne l'aborda même pas.

Dans la supposition d'un songe, que signifierait un tel récit? quelle leçon pourrait résulter pour nous d'une tentation imaginaire et d'une victoire sans réalité? Et quant à la supposition d'une vision, elle n'explique rien, car qui l'eût envoyée cette vision? Ce n'est pas Dieu, *il ne tente personne;* et si c'est le Démon, la difficulté n'est-elle pas la même?

Au reste, tout nous conduit à considérer ce récit comme celui d'un acte réel, — Marc, qui dit expressément : *l'Esprit le poussa dans le désert* (1), — Matthieu, qui ajoute que *les Anges vinrent le servir après le départ du Démon* (2), — saint Luc lui-même, qui nous

(1) Marc I, 12.

(2) Matth. IV, 11.

raconte son retour en Galilée avec les mêmes expressions dont il s'est servi pour raconter son excursion au désert. Et si cet assujettissement passager et matériel à la puissance du Démon est une humiliation pour le Fils de Dieu, ce n'est point à nos yeux une raison suffisante pour n'y pas croire ; l'Ecriture ne nous dit-elle pas : *il s'est souverainement abaissé,* — *il a été fait un peu moindre que les Anges* (1)? Pour nous, au contraire, cet abaissement fait sa gloire, parce qu'il est volontaire : C'est pour nous instruire, qu'il s'y complaît ; c'est pour guérir nos faiblesses, qu'il y veut participer.

Jésus voulut être tenté pour nous faire haïr le péché, en nous découvrant qu'il est un fruit de Satan, une ressemblance et comme une affiliation avec l'ennemi de notre Dieu. Après la tentation du Sauveur, il n'y a plus moyen de s'illusionner : c'est entre Dieu et le Démon qu'est le choix. En adoptant le péché, nous adoptons la malice, le malheur, la condamnation de l'Auteur du péché ; car,

(1) Hébr. II, 7.

nul ne peut avoir deux maîtres ; il n'y a point d'alliance entre Dieu et Bélial, entre la lumière et les ténèbres. O pécheurs ! y pensiez-vous?

Jésus voulut être tenté pour dissiper la folle sécurité qui nous perd d'ordinaire, pour exciter notre vigilance par la pensée terrible du nombre et de la force de nos ennemis. Si nous n'avions que nous à vaincre, le mal qui est en nous nous paraît si léger, que nous nous rassurerions aisément; mais cet adroit et puissant adversaire, qui *tourne sans cesse autour de nous comme un lion rugissant, cherchant à nous dévorer* (1), quelle confiance peut-il nous laisser, si nous n'avons à lui opposer que la frêle résistance de nos vagues résolutions? qui peut nous faire mieux sentir le besoin pressant que nous avons d'un auxiliaire céleste, et la nécessité de nous liguer avec Dieu contre l'ennemi commun de sa gloire et de notre bonheur? La vertu la plus sublime ne peut nous mettre à couvert des piéges du Démon : il s'attaque au Fils même de Dieu. L'acquit de nos devoirs religieux

(1) 1 Pierre v, 8.

n'est pas même une garantie contre ses assauts : c'est aussitôt après le baptême de celui que Dieu a déclaré son *bien-aimé*, qu'il s'essaie à le détourner de son Père. Ni le monde, ni la solitude ne lui ferme l'accès de nos ames ; l'un et l'autre ont des dangers dont il se prévaut contre nous, il se glisse avec nous dans notre cabinet, il nous poursuit jusqu'au pied de l'autel, il sème le mal sur tout le chemin où nous devons passer ; la vie est, avec lui, un combat, un train de guerre perpétuel.

Jésus voulut être tenté pour nous apprendre à vaincre dans cette guerre, pour réjouir et fortifier la faiblesse humaine en lui montrant qu'elle pouvait être forte. Comme le premier Adam avait succombé à la tentation, entraînant après lui par l'exemple de sa chute tous ses enfans selon la chair, il fallait que le second Adam fût tenté aussi, et sortît vainqueur de la tentation, pour relever avec lui par l'exemple de sa victoire tous ses enfans selon l'esprit. Ne dites donc plus, ô mon cher Frère : Mes devoirs sont trop difficiles, mes tentations trop irrésistibles, ma force trop

inégale dans le combat. Votre Chef a engagé le premier le plus rude des combats, il a vaincu et mis en fuite l'adversaire ; et cependant il était homme comme vous, *il a été tenté comme vous en toutes choses, excepté dans le péché*. Courage donc, pourquoi ne vaincriez-vous pas comme lui ? le prestige est brisé, la race humaine est réhabilitée, Satan n'est plus invincible, la semence de la femme a écrasé la tête du serpent.

Jésus fut donc emmené par un mouvement de l'Esprit dans le grand désert qui séparait Jérusalem de Jéricho. Là, il jeûna, comme l'avaient fait Elie et Moïse, quarante jours et quarante nuits ; après quoi, la force miraculeuse qui le soutenait venant à l'abandonner, *il eut faim*, dit mon texte. Le Démon se présente devant lui, *déguisé* sans doute *en ange de lumière*, selon l'expression de l'Apôtre (1), et l'attaque tour à tour par les trois espèces de tentations auxquelles notre pauvre nature est tour à tour sujette : *la convoitise de la chair, la convoitise des yeux*, et *l'or-*

(1) 2 Cor. XI, 14.

gueil de la vie, comme parle saint Jean (1). Il connaît bien le Fils de Dieu, témoin ces cris qu'il poussa tant de fois par la bouche de ses possédés : *nous savons qui tu es; tu es le Christ, le Fils de Dieu. Que nous veux-tu? pourquoi viens-tu nous tourmenter avant le temps?* il feint cependant de le méconnaître. Pour provoquer de sa part un déploiement orgueilleux de puissance, il lui dit : Si tu es le Fils de Dieu, change ces pierres en pain. — Jésus rappelle par l'Ecriture combien les besoins de l'homme sont bornés, et combien grande est la puissance de Dieu pour y pourvoir; *il est écrit : ce n'est pas seulement de pain que l'homme peut vivre.* Leçon perdue pour nous, Mes Frères! non-seulement nous nous laissons tenter par nos besoins naturels, mais nous cherchons la tentation; nous voulons manger quoique nous n'ayons pas faim, nous nous créons des besoins d'imagination, des appétits factices et déréglés. Nos jouissances n'éteignent pas nos désirs, elles les provoquent et les multiplient. Le nécessaire, c'est tout ce que nous connaissons, tout ce

(1) 1 Jean II, 16.

que nous pouvons nommer. Que de prise cette disposition ne donne-t-elle pas sur nous au malin Esprit ! comme la pente est glissante et le chemin court entre la convoitise et l'acte criminel ! Peu à peu ce qui nous semblait coupable nous semble innocent ; ce qui nous paraissait impossible devient possible. La passion nous pousse, nous précipite, et nous nous saisissons en aveugles de tous les moyens que le Tentateur nous montre et nous met aux mains. Cette tentation est en particulier celle du pauvre ; mais nous sommes tous pauvres sitôt que nous désirons quelque chose. O que d'erreurs, que de fautes, que de rongemens d'esprit a produits ce mot : j'ai besoin de cela, je ne puis m'en passer, il me le faut pour vivre ! *Vivre*, Mes Frères ! vous ne savez ce que c'est : vivre, c'est porter en soi l'Auteur de la vie, c'est rattacher à lui son présent et son avenir, c'est chercher en lui son trésor et sa paix. Qui ne se contenterait de ce lot quand il l'a trouvé? qu'est-ce qui peut manquer à Dieu? Celui qui a Dieu, a tout ; celui qui n'a pas Dieu, n'a rien. Qu'est-ce que la vie matérielle avec ses exigences bornées, comparée à

la vie spirituelle avec ses rassasiemens de joie? celui qui a le plus, n'aura-t-il pas le moins? Oui, vous pouvez vivre dès à présent sans obtenir la possession d'un seul objet de plus ; mais vous ne vivrez pas, même quand vous obtiendriez tous les objets que vous convoitez, si c'est d'eux que vous faites dépendre votre vie. La position que Dieu choisira pour vous sera toujours bonne, pourvu que Dieu s'y tienne avec vous. *Il est écrit : ce n'est pas seulement de pain qu'un homme peut vivre.*

Le Démon tente ensuite le Sauveur par un autre côté : il le transporte sur un lieu élevé, et là, figurant dans l'espace une représentation trompeuse de tous les royaumes de la terre, c'est-à-dire peut-être, de la gloire et de la majesté des chefs de cet Empire Romain qu'on appelait alors *la terre habitable*, il suggère à Jésus la pensée d'échanger sa bassesse contre l'élévation d'un Messie triomphateur, et l'humble gloire de serviteur de Dieu contre la gloire éclatante de maître des hommes. Telle est en effet la seconde source de nos tentations : l'éclat, la vanité, l'étalage, la louange, l'influence, tout ce qui attire les

regards, tout ce qui tient de la place dans ce monde étroit, en un mot, *la convoitise des yeux*. Nous nous laissons aller aux flatteries, aux bassesses, aux mensonges, pour faire notre chemin. Tous tant que nous sommes, nous vendons notre ame au Prince de ce monde, à tout ce qui a quelque relief, quelque apparence de grandeur. Nous sacrifierions volontiers le bonheur au désir d'être estimés heureux. Nous attendons l'opinion des autres pour savoir à quoi nous en tenir sur nous-mêmes. Nous ne savons pas vivre au désert, il nous faut une éminence pour voir et pour être vus. Mon Dieu, mon Dieu, combien d'idolâtres tes yeux comptent parmi nous! — Jésus ne réprime point le Tentateur, comme il l'aurait pu, par une éclatante manifestation de son pouvoir souverain. C'est par l'humilité qu'il triomphe de la tentation de la gloire. Il ne répond qu'une seule chose, parce qu'elle répond à tout : *tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu le serviras lui seul*. Oui, Mes Frères, adorons notre grand Dieu, et nous redresserons toutes nos idées, et notre estime changera de place. Ce monde, avec ses apo-

théoses et ses dénigremens, avec ses justices et ses injustices, avec ses babils, ses affectations, ses caprices, avec son flux et son reflux perpétuel, nous paraîtra mesquin, misérable, digne de pitié. Ah! il faut que le Prince de ce monde nous saisisse d'un étrange vertige pour que les impressions que font sur nous des objets si superficiels et si passagers soient si profondes et si durables, et pour que Dieu, l'Etre infini, l'Etre-tout, n'obtienne de nous que des pensées fugitives sur tout un monde de pensées que nous donnons à néant. Ah! il y a du Démon dans toutes ces choses, car il est impossible d'expliquer autrement leur pouvoir sur nous. Que nous donneront-elles pour tout ce que nous leur donnons? quel dédommagement nous paieront-elles en retour de notre ame? Ce monde ne remplit pas le cœur, il le creuse, il l'agite, c'est un vide dans un autre vide; tandis que Dieu fait couler la paix comme un fleuve dans le cœur où il habite, et le baigne d'un sentiment inconnu de joie et d'éternelle sécurité. O mes chers Frères! je ne vous dis pas : haïssez le monde, mais adorez Dieu.

Enfin le Démon revient à la charge, il ne se lasse point; il cherche à tourner en piége même ce qu'il y a de meilleur en nous. C'est par nos vertus quelquefois qu'il provoque nos vices. Comme Christ s'était défendu par la Parole de Dieu, c'est par l'abus de cette Parole qu'il le veut séduire : *David a dit que les Anges du Seigneur porteront le fidèle, et l'empêcheront de choir; jette-toi donc du haut de ce temple.* Il veut ainsi, sous couleur de foi, précipiter Jésus dans une téméraire confiance, qui n'est autre chose qu'une présomption déguisée. C'est là l'espèce de tentation que saint Jean appelle *l'orgueil de la vie*, et c'est celle dont les plus pieux et les meilleurs sont quelquefois le moins à l'abri. Tels sont ceux qui, dans les choses de la vie, s'en remettent à Dieu de leur sort, et ne font rien eux-mêmes pour y pourvoir; ou bien, vont se livrant à des entreprises irréfléchies, comme si Dieu devait couronner leurs imprudences; ou bien enfin, sont téméraires dans leurs vœux et leurs prières, comptant qu'il les aidera comme ils l'entendent et au degré qui leur convient, osant lui assigner le

chemin par où il doit passer, se fiant ainsi moins à sa bonté qu'à leur sagesse; en un mot, ayant et exprimant une volonté propre, tandis que le véritable enfant de Dieu attend que la volonté de son Père lui soit démontrée pour l'embrasser et la bénir. Tels sont ceux encore qui demandent à Dieu des manifestations et des signes, se réglant d'après certaines indications dont ils font choix eux-mêmes, comme s'ils avaient droit à ce que le doigt de la Providence leur obéît et sortît du nuage pour eux : *tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu!* Tels sont surtout, pour les choses du salut, ceux qui, forts d'intentions chrétiennes sur lesquelles ils s'abusent peut-être, n'ont plus d'eux aucune sorte de défiance, entreprennent au-delà du droit ou de leur force, et *se jettent en dehors du Temple*, hasardant un mal certain, pour qu'il en arrive un bien qui ne serait que trop douteux, si Dieu n'était là pour garder son Eglise. Ou tels, enfin, ceux qui, rassurés par quelques progrès dans le perfectionnement, laissent endormir leur conscience, cessent de se tenir sur la défensive contre le péché qui nous enveloppe si

aisément, et sont surpris nus et désarmés par le Tentateur : Comme un homme robuste n'épie point sa santé, ne veut ni préservatifs ni remèdes, traite légèrement les dérangemens qui lui surviennent, les laisse s'établir et s'ancrer, souvent jusqu'à ce qu'il ne soit plus temps d'y parer, et que la victoire soit au mal ; ainsi l'homme dont le cœur est droit joue quelquefois avec le danger et périt dans le danger. Il ne s'aperçoit pas que ses vertus lui échappent, que sa piété dégénère en habitude, son zèle en aigreur et en intolérance, sa simplicité en avarice, son désir de plaire en faiblesse, sa paix intérieure en orgueil. Ce qui lui reste de bon ne sert qu'à lui mieux déguiser les empiètemens du mal. Dès lors il rejette toute précaution, il s'expose à tous les contacts, il laisse introduire dans son cœur illusions après illusions ; il est satisfait et sûr de lui-même. Peut-être aura-t-il besoin que quelque tentation violente lui soit envoyée pour le réveiller sur le danger qu'il court, pour l'avertir de sa faiblesse, lui rappeler qu'il n'y a *qu'un seul fort*, et lui faire dire avec Paul : *Un ange de Satan est venu me*

soufleter pour m'empêcher de m'enorgueillir. C'est pourquoi j'ai prié trois fois le Seigneur d'éloigner de moi cet ange, mais il m'a répondu : ma grâce te suffit, c'est dans la faiblesse que ma puissance se déploie davantage. J'aurai donc plaisir à me glorifier dans mes infirmités, car lorsque je suis foible, c'est alors au contraire que je suis fort (1).

Cette grâce qui suffit, Mes Frères, c'est l'esprit du Sauveur, c'est son Evangile lu avec foi ; c'est là qu'il nous apprend à en appeler dans tous nos besoins, dans toutes nos tentations : *Arrière de moi Satan, car il est écrit...* voilà sa réponse, son rempart, voilà cette *épée de l'Esprit* à qui rien ne résiste. Les directions de la Parole de Dieu sont en effet si complètes, si simples, si justes, si conformes au cri primitif de la nature, qu'elles convainquent notre péché de folie, et ne lui laissent aucun de ses prétextes. Les promesses de la Parole de Dieu sont si magnifiques, que, non-seulement les appas ordinaires du péché, mais même tous les royaumes du

(1) 2 Cor. XII, 7, 10.

monde et leur gloire, pâlissent devant cette seule espérance : Dieu m'aimera. Les menaces de la Parole de Dieu sont si terribles, qu'aucune tentation ne tiendrait devant la pensée de Celui *qui peut jeter l'ame et le corps dans la géhenne de feu :* jamais vous n'y succombâtes, rappelez-vous-le, qu'en des jours où vous n'aviez point lu la Bible. Enfin, les secours qu'elle nous promet sont si puissans et si assurés, qu'ils doivent enlever de notre ame tout sentiment de faiblesse et d'hésitation. Ah ! ne vous enorgueillissez pas, car Satan est là, vous apprend l'Ecriture ; mais ne vous épouvantez pas, car le Sauveur aussi est là, et sa grâce vous suffit. Si le Démon est le prince de la mort, Jésus est le prince de la vie, et il la donne à qui il veut : *Il a paru*, dit saint Jean, *pour détruire les œuvres du Diable* (1). La force qu'il déploya lui-même, il nous la promet, il nous la confère : *Celui qui est né de Dieu, le Malin-Esprit ne le touchera point* (2). *Je vous donne le pouvoir de fouler aux pieds toute la puissance de*

(1) Jean III, 8.
(2) Eph. V, 18.

l'ennemi, afin qu'il ne puisse vous nuire (1). *Christ a détruit par sa mort celui qui avait l'empire de la mort, dépouillant les principautés et les puissances, et triomphant d'elles sur la croix* (2).

Venez donc, Mes Frères, car vous êtes tous tentés par quelque chose : le Tentateur se cache partout à votre insu, en vous et autour de vous, derrière vos biens et derrière vos maux, derrière vos joies et derrière vos peines, derrière vos succès et derrière vos mécomptes, derrière vos penchans au mal et jusque derrière vos penchans au bien. O venez *vous revêtir de toute l'armure de Dieu, afin que vous puissiez résister aux embûches du Diable* (3). Veillez et priez, car il se tient à la porte, toujours prêt à entrer si on lui laisse quelque passage. Résistez-lui, et il s'enfuira. Evitez les lieux et les occasions où il aurait prise sur vous, les compagnies qui vous corrompraient, les lectures qui vous souilleraient, les objets qui vous fascineraient la vue. Surtout, venez avec ardeur demander

(1) Luc x, 19.
(2) Col. II, 15.
(3) Eph. VI, 11.

la Parole aux pauvres Serviteurs qui vous la prêchent, et qui en ont besoin comme vous. Quelque peu dignes que soient leurs lèvres de vous la distiller, elle n'en est pas moins la Parole de Dieu, destinée à vous *faire passer des ténèbres à la lumière et de la puissance de Satan à Dieu* (1). Amassez de bonnes choses dans le bon trésor de votre cœur, et vous ne serez pas pris au dépourvu quand viendra l'épreuve. Cherchez dans l'Ecriture les passages qui s'adressent plus directement à vous, aux faiblesses où vous vous sentez enclins, aux péchés dont vous vous reconnaissez coupables ; écrivez-les ces passages, relisez-les souvent, et surtout appliquez-les à votre ame, incorporez-les à votre nature, et les mettez désormais comme une muraille entre vous et tous les objets par lesquels le Démon vous tenta.

Et toi, mon Dieu, auteur de toute grâce, délivre-nous du Malin. Toi, notre Sauveur, prie pour nous, afin que notre foi ne défaille point. L'œuvre de ton sang et de ta Parole est parfaite : au bruit de cette Parole, *Satan*

(1) Act. xxvi, 18.

est tombé du Ciel comme un éclair; mais cette œuvre n'est point encore faite dans nos cœurs, achève-l'y toi-même, et rends-nous semblables à toi, afin qu'il ne nous manque rien. Amen.

DES GUÉRISONS OPÉRÉES

PAR JÉSUS-CHRIST.

SERMON

SUR LUC V, DE 12 A 26 :

Comme Jésus était dans une des villes de la Galilée, *un homme tout couvert de lèpre, l'ayant vu, se jeta la face contre terre, et lui fit cette prière : Seigneur, si tu le veux, tu peux me rendre net. Jésus, étendant la main, le toucha, disant : Je le veux, sois net. Et au même instant la lèpre le quitta. Jésus lui défendit d'en parler à personne. Mais va, dit-il, montre-toi au Sacrificateur, et offre, pour ta purification, ce qui a été prescrit par Moïse, afin que ce leur soit un témoignage. Et sa renommée se répandait de plus en plus, et des foules de gens venaient pour l'entendre, et pour être guéris de leurs maladies. Cependant il se retirait dans les déserts pour y prier.*

Un jour qu'il enseignait, et que des Pharisiens et des Docteurs de la loi, venus de tous les bourgs de la Galilée et de la Judée, et même de Jérusalem, étaient assis là, la puissance du Seigneur agissait pour la gué-

rison des malades. *Et voici : des gens portant sur un lit un homme qui était paralytique, cherchaient à le faire entrer* dans la maison, *et à le présenter devant Jésus. Mais ne sachant par où l'introduire, à cause de la foule, ils montèrent sur le toit, et, l'ayant ouvert, ils descendirent le malade avec son lit au milieu* de l'assemblée, *en face de Jésus; lequel, voyant leur foi, dit au paralytique : ô homme, tes péchés te sont pardonnés. Alors les Scribes et les Pharisiens commencèrent à raisonner entre eux, disant : Qui est cet homme qui profère des blasphèmes ? quel autre que Dieu seul peut pardonner les péchés ? Mais Jésus connaissant leurs pensées, prit la parole et leur dit : Pourquoi faites-vous en vous-mêmes de tels raisonnemens ? Lequel est le plus aisé de dire : tes péchés te sont pardonnés, ou de dire : lève-toi et marche. Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a, sur la terre, le pouvoir de pardonner les péchés : Lève-toi, dit-il au paralytique, je te le commande, prends ton lit et t'en retourne dans ta maison. Aussitôt, s'étant levé en leur présence, il prit* le lit *où il était couché, et s'en alla chez lui, rendant gloire à Dieu. Alors tout le monde fut saisi d'étonnement; ils glorifiaient Dieu, et, dans la frayeur dont ils étaient remplis, ils disaient : nous avons vu aujourd'hui des choses surprenantes.*

A peine Jésus a-t-il commencé son ministère, que sa puissance, si long-temps com-

primée par sa sagesse, déborde et se répand à grands flots pour la guérison du monde. Capernaüm, qu'il avait choisie pour sa demeure et pour le centre de ses excursions à cause de l'incrédulité de Nazareth, est élevée jusques au Ciel par les prodiges qu'il lui est donné de voir. Le peuple, attiré de plus en plus par sa réputation, venait en foule pour l'entendre et pour être guéri. En quelque lieu que Jésus entrât, soit dans les villes, dans les bourgs, ou dans les villages, on apportait les malades dans les places publiques, et on le priait de permettre seulement qu'ils touchassent le bord de son habit ; et tous ceux qui le touchaient étaient guéris (1). Le sol de la Judée vomissait des malades : des infirmités hideuses, contagieuses, incurables, rares ou même inconnues en d'autres temps et en d'autres lieux, semblaient s'être donné rendez-vous sur tous les chemins où devait passer Jésus ; soit que Dieu eût accompli cette menace de Moïse : *Si vous n'obéissez à la voix de l'Eternel votre Dieu, l'Eternel vous frappera, vous et votre postérité, de mala-*

(1) Marc VI, 56.

dies opiniâtres, *de plaies extraordinaires*, *de plaies grandes et incurables* (1) ; soit que Dieu eût préparé ces malades pour devenir des monumens à la gloire de son Fils, comme on le peut conclure de cette parole de Jésus lui-même : *Ce n'est point pour ses péchés*, *ni pour ceux de ses parens*, *que cet homme est né aveugle*, *mais afin que les œuvres de Dieu parussent en lui* (2), et de cette autre, à l'occasion de Lazare : *cette maladie n'est point à la mort*, *mais pour la gloire de Dieu*, *afin que le Fils soit glorifié* (3).

Quoi qu'il en soit, ces guérisons étaient un fait trop nouveau, trop immense, elles occupent une trop grande place dans l'histoire évangélique, pour qu'elles n'eussent pas dans le plan du Sauveur quelque haute portée, laquelle il nous importe de découvrir, parce que nombre de Chrétiens s'en font une idée étroite et incomplète. Puisse la lumière de Dieu nous éclairer dans cette recherche !

Jésus, nous dit-on d'abord, voulait par

(1) Deut. XXVIII, 27.
(2) Jean IX, 3.
(3) Jean XII, 4.

ces guérisons donner une preuve puissante qu'il était l'envoyé de Dieu, le Messie promis.

Sans doute, Mes Frères, nous en convenons : entre les buts de Jésus, était celui-là ; et il le fallait, cette preuve était indispensable. Pour parler aux hommes au nom du Maître de la Nature, il fallait se montrer plus grand que la Nature ; pour substituer une loi nouvelle à la loi de Moïse, il fallait se montrer plus grand en œuvres que Moïse. Et cette preuve des guérisons était plus propre que toute autre à atteindre ce but : elle était, sinon plus frappante pour les spectateurs, du moins plus convaincante pour ceux qui en étaient les objets, plus faite pour les attirer, les rendre attentifs et leur ouvrir le cœur ; car l'intérêt personnel, hélas ! et temporel surtout, est un puissant appât ; la santé, en particulier, est presque à tous les hommes ce qu'ils ont de plus cher. Cette preuve était plus populaire que toute autre : fondée sur le témoignage des yeux, de tous les témoignages le plus prompt, le plus irréfragable, le plus universellement reçu, elle forçait à écouter le Sauveur avant même qu'il parlât, et s'a-

dressait également à tous ; tandis qu'il faut, pour apprécier la divinité d'une doctrine, une justesse de raison et une élévation de sentimens qui sont à peine le partage du petit nombre, et qui n'ont jamais en fin de compte qu'un pouvoir de conviction vague et sujet à conteste. C'est pour cela même, ô incrédules ! que vous ne voulez pas de la preuve des miracles, vous rejetant sur l'excellence morale de l'Evangile, que vous prétendez vous suffire. Qu'est-ce donc qui vous repousse dans cette preuve ? ce ne sont pas les miracles mêmes ; vous savez bien que peut en faire, et vous l'avouez. Ce n'est pas que les enseignemens évangéliques vous paraissent indignes du sceau de Dieu, puisque vous allez jusqu'à dire qu'ils s'en peuvent passer. Ce qui vous gêne dans cette preuve, c'est qu'elle est trop bonne, c'est l'obligation morale qui résulte pour vous de la réunion de ces deux choses : un enseignement divin et une sanction divine. Oui, je vous en crois sur parole, vous seriez, l'univers serait aux pieds de l'Evangile sans les miracles. Mais qu'est-ce à dire? c'est que c'est du divin-humain qu'il

vous faut, c'est que vous aimeriez pouvoir admirer sans conséquence ; et vous seriez en effet les premiers à admirer, pourvu que votre cœur mauvais restât libre de ne point obéir.

Cette preuve de la mission de Jésus-Christ était si bonne qu'elle fut complète. — Les foules en rendent témoignage : *Elles le suivaient*, dit saint Jean, *parce qu'elles voyaient les miracles qu'il faisait en faveur des malades* (1). Où ont-ils donc pris cette infatigable ardeur à le poursuivre, s'il les renvoyait déçus dans leur attente? et s'ils s'en retournaient guéris, qu'on assigne une cause à ce prodige. — Les malades en rendent témoignage. Un pauvre aveugle brave dans sa simplicité tout le Conseil des Juifs : *c'est quelque chose d'étrange que vous ignoriez d'où il vient*, *et cependant il m'a ouvert les yeux. On n'a jamais ouï dire que personne ait ouvert les yeux à un aveugle-né* (2). Tandis que tous les signes du ciel, que Jésus eût pu commander, n'eussent fait que passer sur la tête inattentive des Juifs,

(1) Jean VI, 2.
(2) Jean IX, 30.

ces malades sont une preuve qui demeure et parle, et qui parlera encore à la génération suivante. Quadratus, disciple des Apôtres, dans son apologie du Christianisme citée par Eusèbe, n'affirme-t-il pas que plusieurs de ceux que Jésus avait guéris vivaient encore de son temps pour l'attester? — Le Sanhédrin lui-même en rend témoignage, et ne repousse la conviction que par de lâches motifs : *Cet homme fait beaucoup de miracles; si nous le laissons faire, tout le monde croira en lui, et les Romains viendront détruire ce lieu et notre nation* (1). — Non-seulement les disciples en témoignent, mais ils provoquent le témoignage de ceux-là même qui ont fait mourir leur Maître : *O Israélites! Jésus de Nazareth a été un homme à qui Dieu a rendu parmi vous un témoignage authentique par les merveilles, les prodiges et les miracles qu'il a fait paraître au milieu de vous, comme vous le savez vous-mêmes* (2). — Ponce-Pilate, dans ses *Actes* cités par Justin-Martyr, transmet à Tibère, lui spectateur

(1) Jean XI, 47.
(2) Act. II, 22.

étranger, indifférent, le récit de ces étonnantes guérisons, et va déposer ainsi dans les Annales de l'Empire un témoignage impartial et de grand poids. — Il n'est pas jusqu'aux Celse, aux Porphyre, à tous les ennemis du nom chrétien, qui ne valident cette preuve, en voulant l'attaquer, par l'embarras même avec lequel ils l'attaquent.

C'est que Jésus avait voulu qu'il ne manquât rien à la preuve, il avait pris toutes ses précautions pour qu'elle ne pût être démentie que lorsqu'il serait trop tard. Tantôt il envoie le lépreux au Sacrificateur, pour que celui-ci, en certifiant la guérison, légalise sans s'en douter le miracle. Tantôt il déploie sa puissance devant ces Pharisiens et ces Docteurs de la loi qui étaient venus de tous les bourgs de la Galilée et de la Judée pour le surprendre et le démasquer. Il veut qu'on puisse répondre à l'incrédule futur, qui dira : *je n'ai point vu ces miracles* : Tu ne les as point vus, non; mais tes frères, les incrédules de Jérusalem, les ont vus. Ils étaient aussi avisés, aussi acharnés que toi, et plus intéressés à les démentir ; qu'avaient-ils de moins

8

que toi, pour le tenter, sinon ton inconcevable assurance? Tant il y a, qu'après s'être roidi et torturé en tout sens contre cette preuve des miracles dont le poids l'écrase, il recule pourtant, l'incrédule, devant la gigantesque entreprise de donner un démenti à cette nuée de témoins, et finit par ce cri d'impuissance : *je ne les ai point niés !*

Toutefois, Mes Frères, après avoir accordé pleinement que tel est, et que tel devait être le but éloigné des miracles du Sauveur, qui les présente lui-même en plusieurs occasions comme son titre de créance, je m'assure que, si vous étudiez de près la plupart de ces guérisons, et la manière dont il y procédait, vous vous convaincrez que ce n'était point là son seul, ni même son premier but en les opérant :

Il ne fait pas de miracles splendides et sans utilité ; il ne les prodigue pas, il attend qu'on les lui demande, et ne les accorde même qu'à ceux qui croient déjà en sa puissance avant de l'avoir éprouvée ; il se soustrait aux regards et à la reconnaissance ; et ceux qu'il a guéris seul à seul, il leur défend d'en parler,

ne voulant pas devoir ses succès à la divulgation anticipée de ses œuvres; il ne veut ni éclat, ni engoûment, ni ovation. Preuve qu'il n'a pas pour but d'entraîner les masses, mais de parler aux ames; qu'il veut se frayer vers elles une route lente et silencieuse; qu'il veut les gagner, l'une après l'autre, à une foi morale, si j'ose ainsi dire, et non à cette foi bruyante, stérile et tout extérieure, qui aurait consisté seulement à le regarder comme un prophète, ou comme le Messie. Cette foi-là ne lui suffit point, il la répudie : *Plusieurs crurent en son nom*, dit saint Jean, *voyant les miracles qu'il faisait; mais Jésus ne se fiait point à eux, parce qu'il connaissait par lui-même ce qui était dans l'homme* (1). — Nicodème vient, et lui dit : *Maître, nous savons que vous êtes un docteur venu de la part de Dieu, personne ne pouvant faire les miracles que vous faites, si Dieu n'est avec lui.* Mais Jésus ne se contente point d'une telle profession : *En vérité, en vérité, je vous dis que personne ne peut entrer dans le royaume de Dieu, s'il ne naît de nouveau. Celui*

(1) Jean II, 23, 24.

qui ne croit pas est déjà condamné, parce qu'il n'a pas cru au Fils unique de Dieu (1). — Capernaüm tout entière se rassemblait devant sa maison pour lui amener des malades à guérir (2), et pourtaut Jésus lui crie : *Capernaüm, Capernaüm, tu seras abaissée jusqu'aux enfers, car si les miracles qui ont été faits chez toi eussent été faits dans Tyr et dans Sidon, il y a long-temps qu'elles se seraient converties en prenant le sac et la cendre* (3).

Il veut donc autre chose dans ces guérisons, que d'être cru armé du pouvoir de guérir. Ce n'est pas un titre qu'il vient gagner, c'est une sainte fonction qu'il vient remplir. Il renvoie de conquérir son nom *de Christ* jusqu'à sa résurrection, où il n'y aura plus danger qu'on s'y méprenne, défendant à ses Apôtres de dire qu'il est le Messie; mais il réclame dès à présent son nom de *Jésus*, c'est-à-dire de Sauveur. Ses guérisons sont un moyen de se faire écouter, mais il a quelque chose à

(1) Jean III.

(2) Marc II.

(3) Matth. XVI, 20.

faire écouter ; elles sont la lettre-patente de sa mission, mais il y a un but à cette mission : est-il à présumer que ces mêmes guérisons ne nous disent rien de ce but ?

L'on en convient, et l'on dit : Eh bien ! cet autre but, le but relatif aux hommes, c'était de les consoler, de les soulager ; ces guérisons étaient une œuvre de bénéficence et de divine compassion.

Oui, Mes Frères, encore une fois vous dites vrai ; mais l'idée que vous vous faites de cette compassion du Sauveur n'est-elle pas une idée mesquine, et qui le rabaisse en paraissant l'exalter? Sans doute il a compassion ; mais est-ce bien, comme vous le croyez, de ce corps qui n'est point l'homme, de ces maux temporels qui ne sont point des maux, et que souvent, au contraire, il nous envoie lui-même dans ses compassions pour produire en nous le poids éternel d'une gloire infiniment excellente? N'est-ce pas bien plutôt des maux qui ne passent point : des maux de notre ame, source de tous nos autres maux? *Voyant ces multitudes dont il guérissait les maux et les infirmités, il fut ému de compassion*, dit

saint Matthieu, *parce qu'ils étaient errans et dispersés comme des brebis qui n'ont point de berger* (1). Voilà la compassion véritable, la compassion du Fils de Dieu ! Oui, Jésus a compassion ; mais est-ce donc pour ceux de Jérusalem, de Béthanie, de Jéricho, de Capernaüm, que les priviléges de cette compassion furent exclusivement réservés ? a-t-il besoin de voir pour compâtir ? Pourquoi ce temps plus qu'un autre temps ? pourquoi la Judée plus qu'un autre lieu ? pourquoi la veuve de Naïn plus que les autres veuves ? pourquoi un seul malade d'entre tous ceux qui inondent les portiques de Béthesda ? pourquoi cette merveilleuse histoire serait-elle close et révolue, sans actualité ni rapport direct avec nous ? Cela ne se peut, Mes Frères ; l'histoire des compassions de Dieu ne saurait vieillir, car *il n'y a en lui ni variation, ni ombre de changement ;* c'est une histoire éternelle, et dont les acteurs seuls vont changeant ; c'est l'histoire de tous les temps, de tous les pays, de tous les hommes sur qui le nom de Jésus est invoqué : *suis-je seulement un Dieu de près, ne suis-je pas*

(1) Matth. IX, 36.

aussi un Dieu de loin? A eux donc la figure, à tous la réalité. Si l'Evangile diversifie et circonstancie avec tant de soin ces récits, c'est pour que nous y saisissions, chacun, quelque trait de notre image propre, que nous nous y reconnaissions, nous, nos maux, nos fautes, nos besoins, nos désirs, qu'alors nous nous appropriions tout le reste; que ce que Jésus disait à ces malades, nous l'écoutions comme s'il nous l'adressait à nous; que ce qu'il faisait, nous sachions qu'il peut le faire encore; que ce qu'il donnait, nous nous avancions pour en recevoir aussi notre part. En un mot, ce n'est pas seulement une conviction historique que l'Esprit-Saint veut produire en nous par notre texte, elle servirait à peu de chose; c'est une conviction pratique, une expérience personnelle de la science, de la miséricorde et de la divine puissance de notre Maître : *Ces miracles ont été écrits*, dit saint Jean, *pour que vous croyiez que Jésus est le Messie*, *le Fils de Dieu;* oui, mais il ajoute aussitôt : *afin qu'en croyant, vous ayez la vie en son nom* (1).

(1) Jean xx, 31.

Si Jésus, en en guérissant quelques-uns, les éclairait tous, il les guérissait tous. Par ce bienfait corporel qu'il accordait occasionnellement à ceux qui le lui demandaient, il signifiait et nous garantissait la guérison spirituelle qu'il accorde perpétuellement à tous ceux qui la lui demandent. Tel est, Mes Frères, le sens caché et le but véritable de cette nombreuse portion de ses miracles. Et voici qui le prouve :

Jésus élève ses Disciples, comme Dieu avait élevé les Juifs, à l'œil et au toucher. C'est par des faits qu'il leur inculque ses doctrines; c'est par une transition naturelle, mais admirable, qu'il les fait passer insensiblement de ce qu'il y a de plus matériel à ce qu'il y a de plus spirituel, les avertissant de ne s'y pas méprendre : *les paroles que je vous dis sont esprit et vie* (1). C'est ainsi qu'il amène ses Apôtres, par une pêche miraculeuse, à comprendre leur vocation, et l'assistance toute-puissante qui la rendra fructueuse : *désormais vous serez pêcheurs d'hommes* (2). — Il nourrit cinq

(1) Jean VI, 63.

(2) Luc V, 10.

mille hommes avec quelques pains et quelques poissons ; mais aussitôt il traduit cet emblème significatif dans son véritable sens : *je suis le pain de vie ; celui qui vient à moi n'aura jamais faim. Travaillez pour avoir, non un aliment qui périt, mais un aliment qui se conserve jusque dans la vie éternelle, et que le Fils de l'homme vous donnera* (1). — Il guérit l'aveugle-né ; mais aussitôt, interprétant ce signe expressif en la chose signifiée, il dit : *Je suis la lumière du monde ; je suis venu dans le monde pour rendre ce jugement, c'est que ceux qui étaient aveugles voient, et que ceux qui voyaient deviennent aveugles* (2). — Il guérit le paralytique de Béthesda dont les membres étaient perclus et comme morts depuis trente-huit ans ; mais aussitôt, dévoilant cette image, il dit : *Celui qui croit en moi a déjà passé de la mort a la vie* (3). — Il ressuscite Lazare ; puis aussitôt, donnant à comprendre que ce n'est ici que le gage palpable d'une autre résurrection que l'œil ne saurait voir, il dit : *Je suis la résurrection et la vie ; celui qui*

(1) Jean VI.
(2) Jean IX, 39.
(3) Jean V, 24.

croit en moi vivra, *quand même il serait mort* (1). — Enfin, quand il promet à ses Disciples qu'ils feront des œuvres *encore plus grandes* que les siennes, qui ne voit qu'il ne s'agit pas de ces guérisons et de ces prodiges matériels où personne ne le dépassa, mais du grand prodige moral figuré par ces emblèmes : de la conversion des peuples, qu'il n'avait lui-même qu'ébauchée, et que ses Apôtres consommèrent glorieusement? Je n'en finirais pas des preuves. Au reste, Mes Frères, qu'il vous suffise de savoir que ce sens si riche et si frappant fut vu et développé dès le commencement par les Chrysostôme, les Hilaire, les Origène, les Lactance, par tous ces grands luminaires de la foi qui ont été nommés à juste titre les Pères de l'Eglise.

Déjà le Prophète Esaïe avait fait entendre que la guérison extérieure n'était que le signe de l'autre, quand il avait dit : *Personne ne dira plus dans Jérusalem : je suis malade; car le peuple qui l'habite a obtenu le pardon de ses iniquités* (2). Voici maintenant que le

(1) Jean XI, 25.
(2) Es. XXXIII, 24.

Seigneur lui-même ne veut laisser aucun doute sur son but réel : *Tes péchés te sont pardonnés*, dit-il au paralytique, comme le préambule et le commentaire de la guérison qu'il va lui donner.

Trois enseignemens sont donc renfermés dans cette action et dans cette parole du Sauveur : le premier, que le péché est la véritable maladie de l'homme ; le second, que Jésus est le médecin qui vient la guérir ; le troisième, que la foi est la condition de cette guérison.

Le malade, c'est le monde, c'est tout ce qui s'appelle du nom d'homme ; le siége du mal, c'est cette ame dont nous sommes si fiers et dont nous devrions être si honteux, car nous l'avions reçue pure et nous l'avons souillée, nous l'avions reçue grande et élevée et nous la rapetissons, nous la forçons à descendre, nous remplissons sa grandeur de néant. Comme le corps est malade, quand il ne fait plus ses fonctions naturelles, quand le sang n'y circule plus ; notre ame à tous est malade, parce qu'elle ne répond plus à sa

destination : Dieu est sa vie et son sang ; et nous vivons, nous, d'une vie factice et trompeuse, nous vivons de nous-mêmes et du monde, et non de Dieu, nous le laissons échapper de notre ame, il n'est plus le grand mobile de nos pensées, il ne fait plus circuler en nous sa joie, sa chaleur et sa force. Voilà notre vraie maladie. Relisez l'histoire de toutes celles que Jésus guérit, et vous verrez qu'il n'en est pas une qui ne soit l'image fidèle du malheureux état de nos ames pécheresses. Oui, nous sommes ces aveugles, ces muets, ces sourds : nous aussi nous avons *des yeux pour ne pas voir, et des oreilles pour ne pas entendre*. Oui, nous sommes ce paralytique : notre volonté languissante et relâchée n'a plus la force de commander à notre être ; nous voulons faire le bien, mais nous ne trouvons plus le moyen d'en venir à bout : *Il y a dans nos membres une loi qui combat contre la loi de notre esprit, et nous tient captifs sous la loi du péché*. Oui, nous sommes cette femme courbée vers la terre depuis dix-huit années, et nous ne savons plus nous relever ni tourner vers le Ciel nos regards et

nos pensées. Oui, nous sommes comme ces boiteux : nous marchons d'un pas inconstant, chancelant, indécis entre le bien et le mal, entre le monde et Dieu : *Jusques à quand clocherez-vous des deux côtés?* nous crie l'Ecriture. Oui, cette lèpre invétérée, c'est le péché, qui s'incruste à notre ame, qui dépare tout ce qu'elle avait d'aimable, qui déforme et corrompt peu à peu ses plus beaux dons ; qui cache un piége dans toutes les affections, dans tous les rapports de l'homme avec l'homme ; qui résiste à toutes les leçons, à tous les remèdes. C'est presque un proverbe dans le monde, que le vice ne se corrige pas ; à moins qu'un vice plus fort ne vienne le remplacer ou le dominer. Même quand le pécheur essaie de se corriger, ce n'est pas de bon cœur, il se trompe lui-même ; il aime en secret ce péché qu'il maudit, il ne veut pas guérir.

Le péché est la plus terrible des maladies, il mène à la mort; et quelle mort! du moins quand la maladie ronge le corps et le met au tombeau, elle meurt avec lui ; mais quand le péché aura tué votre ame, le mal ne mourra point pour cela ; car la mort de l'ame, c'est

une mort qui dure, c'est une vie éternelle de larmes, de ténèbres et de grincemens de dents. C'est là que le lépreux sera mis hors du camp pour n'y plus rentrer.

Et non-seulement le péché est un mal en lui-même, mais il est la source première de tous nos autres maux. C'est parce que nous abusons de la santé, de nos forces et de tous les dons de Dieu, que nous les perdons avant le temps. La jalousie, l'impureté, la haine, la colère, toutes les passions, chacune de leur part, dévorent un lambeau de notre corps et de nos facultés. Le seul homme qui ne connut pas le péché, Jésus, ne connut pas non plus la maladie ; elle n'osa s'approcher de ce corps hôte sanctifié d'une ame divine. Ah ! si nous cherchions bien dans le passé, Mes Frères, si nous remontions par la pensée au temps de la florissante jeunesse, nous verrions que le germe des jours mauvais fut planté de nos propres mains, et nous nous dirions assurément à nous-mêmes : Si j'eusse toujours été modéré, pur, serein, en paix avec mon Dieu, je serais autre que je ne suis.

Cette vérité, que la raison confesse à voix

basse, mais que nous nous déguisons si souvent, la Loi l'avait déjà figurée : Quand le lépreux était guéri, il apportait au Sacrificateur une brebis en holocauste de reconnaissance, et deux agneaux pour être offerts en *sacrifice pour le péché* (1). Mais Jésus nous la prêche à découvert : *Ne pèche plus désormais*, dit-il au paralytique de Béthesda, *de peur qu'il ne t'arrive quelque chose de pis* (2). — *Cette fille d'Abraham que Satan tient liée depuis dix-huit ans*, dit-il en parlant de la femme courbée, *ne fallait-il pas la dégager de ses liens* (3)? — *C'est à cause de vos profanations*, dit saint Paul aux Corinthiens, *qu'il y en a plusieurs parmi vous qui sont infirmes et malades, et que plusieurs sont morts. Lorsque nous sommes jugés de la sorte, c'est le Seigneur qui nous châtie, afin que nous ne soyons pas condamnés avec le monde* (4). — C'est enfin la vérité que renferme implicitement cette parole : *tes péchés te sont pardonnés*.

(1) Lév. XIV, 4.
(2) Jean V, 14.
(3) Luc XIII, 16.
(4) 1 Cor. XI, 30.

Mais cette même parole annonce en même temps au paralytique cette autre vérité réjouissante : Je suis le Médecin envoyé du Ciel pour te guérir. *Aie bon courage, mon fils, tes péchés te sont remis.*

A ces mots, si étrangers en apparence au but et à l'attente des arrivans, mais qui répondent avec tant de justesse et de profondeur à ce que le pauvre paralytique sentait bien au fond de sa conscience être son vrai besoin, les Pharisiens sont indignés. Le pardon ! le pardon ! voilà ce qui sonne mal à l'oreille des hommes, voilà ce qui dans tous les temps a révolté l'orgueil, et provoqué l'incrédulité. Plus malade cent fois que ce paralytique, parce qu'il ne connaît point sa maladie, l'incrédule nie le pardon, parce qu'il nie le péché, ou du moins la condamnation du péché. Mais, habile à voiler sa présomptueuse sécurité, c'est en Dieu même qu'il cherche ses prétextes ; il se récrie comme si ce mot de pardon l'outrageait ; il se fait fort du peu qu'il sait de Dieu, pour contester ce que Dieu lui en révèle. Les Pharisiens crient au blasphème, se fondant sur ce que l'Eter-

nel a dit : *c'est moi, c'est moi-même qui efface les péchés* (1). *Qui peut rendre net celui qui est souillé, si ce n'est Dieu* (2)? Ils ne voient pas que refuser à Jésus le droit de dire : tes péchés te sont pardonnés, c'est refuser à Dieu le droit de choisir la voie qui lui plaît pour manifester son pardon. Ainsi font, encore de nos jours, ceux qui nient la rédemption, en feignant de recevoir le Rédempteur. C'est sous prétexte de la bonté de Dieu, inoffensable à les entendre, qu'ils rejettent sa sainteté, sa justice, et, dès là, sa miséricorde, et la sagesse de la Croix. Ceux-ci, comme ceux-là, abusent de quelqu'une des perfections de Dieu pour lui ravir les autres.

Cependant Jésus s'est arrogé, sans restrictions ni détours, le pardon du pécheur. La lice est donc ouverte entre l'incrédule et lui. Comment va se terminer ce grand défi? — Par un fait, Mes Frères, c'est-à-dire, par ce qui ne laisse plus lieu ni au doute, ni à la réplique. Il n'a provoqué l'objection que pour la terrasser à jamais.

(1) 2 Chron. VI, 6.
(2) Job XIV.

Ce fait, le voici : Jésus a vu leur pensée, car ils ne l'avaient point exprimée à haute voix ; il répond avec majesté à une accusation qu'ils n'avaient point osé faire, il met à nu le secret de leurs cœurs. Bien plus : ce paralytique apporté devant eux, qu'ils ont pu voir, toucher, reconnaître, il le guérit d'un mot en témoignage du pardon qu'il lui a conféré, et il lui ordonne d'emporter son lit en témoignage de la guérison. Quel est donc cet homme qui dit aux choses qui ne sont plus d'être de nouveau, qui répare les ruines de la nature humaine, en face de qui la maladie et la mort ne peuvent subsister sous le même toit? quel est ce soleil nouveau qui porte la santé dans ses rayons? Il y a ici plus qu'un prophète ; car quel prophète fit jamais de telles œuvres en son propre nom? quel prophète usurpa jamais cette autorité de dire : *je le veux*, *sois guéri?* quel prophète lut jamais dans ce cœur de l'homme, dont l'Ecriture a dit : *qui le connaîtra?* Il règne donc à la fois sur les corps et sur les ames. Ce que le Père fait, il le fait donc aussi. Il a donc la vie en lui-même, *il est le Prince de la vie*, *l'Auteur de*

la vie, comme l'appellera l'Apôtre (1) ; il n'est pas serviteur, *il est le Fils ; et il commande dans sa propre maison* (2). S'il a pu faire de telles choses, il peut donc faire aussi cette autre chose dont il a parlé, le visible atteste l'invisible ; il est donc bien véritablement le Rédempteur, le Saint d'Israël ; il est celui dont Esaïe avait dit : *il a pris sur lui nos langueurs, et il s'est chargé de nos infirmités* (3). La prophétie s'accomplit aujourd'hui corporellement et spirituellement. Il n'y a plus à contester et à raisonner, ô incrédules ! Il n'y a plus à demander : comment cela se peut-il? comment cela se fait-il? Cette vérité tombe sous vos sens, elle est devenue un fait : Jésus pardonne, Jésus sauve, car Jésus guérit.

Et non-seulement il sauve, mais il sauve seul : comme il n'y avait pas d'autre ressource pour le paralytique à l'extrémité, il n'y a pas pour vous un autre moyen de salut : *Il n'y a sous le Ciel aucun autre nom qui ait été donné aux hommes par lequel ils puissent être sauvés.*

(1) Act. III, 15.
(2) Hébr. III, 6.
(3) Es. LIII, 4.

Et comment sauve-t-il ? le voici : Ces souffrances du corps, peine temporelle du péché ; ces souffrances de l'ame, peine éternelle du péché, il vous ôte tout cela, il le prend, il s'en charge, il le portera sur le bois : *Il est lui-même la victime qui a expié nos péchés ; il est mort pour nos offenses, et il est ressuscité pour notre justification.*

Mais à quelle condition Jésus vous sauvera-t-il ? Il ne vous en demande qu'une seule : la foi, c'est-à-dire la volonté d'être sauvé par lui : *Veux-tu être guéri ?* dit-il à l'homme de Béthesda. — *Cela se fera si vous pouvez croire, tout est possible à celui qui croit* (1). — *Ne vous ai-je pas dit que, si vous croyez, vous verrez la gloire de Dieu* (2) ? Tout ce qu'il loue, c'est la foi : *femme, ta foi est grande* (3). Tout ce qu'il fait c'est pour nous inspirer cette foi : S'il marche sur les eaux, c'est pour cela ; s'il sèche le figuier, c'est pour cela encore. S'il guérit les malades, c'est pour récompenser la foi des uns et pour sus-

(1) Marc IX, 23.
(2) Jean XI, 40.
(3) Matth. XV, 28.

citer la foi des autres. Il veut la foi, parce que c'est une chose belle, une chose grande, la seule grande qui puisse sortir de l'homme mortel. C'est dans la foi qu'il n'est plus borné ni entravé par la matière ; c'est par la foi qu'il peut monter de hauteurs en hauteurs jusqu'à l'infini, qu'il peut descendre dans les profondeurs de Dieu, qu'il peut se rapprocher de Dieu, être un avec Dieu ; c'est par la foi qu'il devance ses destinées, qu'il est déjà ressuscité et assis dans les lieux célestes avec Jésus-Christ. Il veut la foi, parce que la foi suppose et donne tout le reste, qu'elle est pour l'homme un souffle de vie, comme l'incrédulité lui est un souffle de mort.

Voulez-vous le comprendre, Mes Frères? Je prendrai mon image dans les choses de la terre, car, pour les choses du Ciel, l'homme charnel ne les comprend point, elles lui paraissent une folie. Supposez donc une maladie contagieuse qui dévaste une terre, s'attaquant par choix à toutes les intempérances : Là sont des hommes qui font profession de force d'esprit : ils se croient ou feignent de se croire au-dessus des atteintes du mal, dont ils por-

tent déjà le germe dans le sein ; ils se rient de la maladie, du médecin et de ceux qui y croient ; ils ne veulent ni précautions, ni réforme, ils courent d'un pied léger à ce qu'il faudrait éviter ; ils continuent leur train de vie. Au premier symptôme du mal, ils se le déguisent, ils le bravent, il est trop tôt ; au second, ils se désespèrent, il est trop tard. Ils meurent, pour n'avoir pas voulu croire qu'ils pouvaient mourir. Voilà l'incrédulité.— Ici, au contraire, est un malade profondément atteint, mais qui connaît son état, et qui s'en alarme. Il entend une voix qui crie : *venez à moi*. C'est un docteur aussi bon que puissant, qui appelle tout le monde, et qui ne renvoie, sans les guérir, aucun de ceux qui vont à lui. Le malade était angoissé à la fois par le sentiment de ses maux et des fautes qui y avaient donné lieu ; il sait que la maladie fut trop méritée pour qu'il ait droit à la guérison. Il va pourtant, il fait effort pour percer la foule, et il entend cette parole réjouissante : *aie bon courage*, *mon fils*, et tu seras guéri. Aussitôt il se jette sur cet espoir, il s'y cramponne. Il retrouve avec la sécurité

une force qu'il ne se croyait plus ; il ne sent plus son mal, parce qu'il entrevoit la santé ; son corps sera bientôt guéri, son cœur l'est déjà. Que lui importe l'attente, maintenant qu'il est sûr de l'issue? que lui coûtera de s'assujettir à un traitement pénible? ces remèdes, dont il s'était lassé parce qu'il n'en attendait plus rien, il les reprend avec ardeur et sans dégoût, parce qu'il les a reçus d'une main qu'il aime. Et que sera-ce, si ce Médecin l'a délivré à ses propres périls, s'il l'a réchauffé de sa chaleur, s'il lui a rendu la santé au prix de la sienne, s'il a payé son dévoûment par de cruelles souffrances, s'il a porté, lui tempérant, la peine des intempérans qu'il a guéris? Oh! comme sa dette lui paraîtra grande, comme il se donnera à lui, comme il l'aimera, comme il suivra ses ordonnances, comme il détestera ce vice qui a rejailli sur son bienfaiteur, comme il publiera les louanges de celui qui l'a sauvé doublement, en le délivrant de la peine de son péché, et du péché lui-même! Ainsi, conscience du mal et de son danger, ardeur à chercher un remède, confiance à se saisir de celui qui lui

est montré, humbles prières pour l'obtenir, transports de joie quand il est obtenu, amour, reconnaissance et glorification pour son Sauveur, énergie nouvelle pour lui obéir et pour changer de vie : voilà la foi! Jugez de son prix par sa nature et par sa puissance. — Telle fut l'histoire de notre lépreux et de notre paralytique ; telle est celle de tous les pécheurs qui voudront être sauvés. Le voulez-vous?

Oh! oui, Mes Frères, veuillez-le, car vous êtes tous ce pauvre malade; venez chercher Jésus, venez dans la maison où il est, pour entendre sa parole et pour être guéris. Hélas! vous n'aurez plus besoin de percer la foule pour y pénétrer. La foule est ailleurs, la foule court en sens opposé; il vous faudra lutter contre elle et remonter le torrent pour venir à Jésus. O zèle des premiers temps, où es-tu? où est celui de nos pères? où est le nôtre? Où sont les multitudes qui remplissaient ces temples après les grandes délivrances du Seigneur, quand nous aussi nous avions été guéris de nos maux? Nos prospérités temporelles ont absorbé toutes nos pensées, la santé nous a perdus. Ces temples c'est

le désert ; mais c'est le désert de Jésus ! C'est ici qu'il s'est retiré. Il est ici pour prier avec vous et pour vous, il est ici pour vous pardonner. Ah ! n'attendez pas qu'il ait changé de rôle. *Le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de pardonner*, dit-il lui-même. Vous l'entendez : *sur la terre !* c'est donc à dire qu'ailleurs il ne l'aura plus. Ailleurs il y aura un juge, et plus de Sauveur..... Miséricorde sur nous tous !

Vous, surtout, malades du corps, qui êtes venus ici nous demander consolation ; et vous qui gémissez, comme David, d'être retenus par vos infirmités loin des parvis du Seigneur, mais à qui une bouche amie portera peut-être nos paroles, à Dieu ne plaise que je veuille ajouter à vos afflictions par trop de sévérité ! Non, pour être plus éprouvés que nous, vous n'êtes pas plus coupables que nous ; ceux que la tour de Siloë atteignit dans sa chute n'étaient pas plus pécheurs que les autres. Mais pourtant, je dois vous le dire à l'exemple de mon Maître : quand vous seriez cent fois meilleurs que nous, encore est-il que vous êtes coupables ; votre mal le plus grave

n'est pas celui que vous pensez : c'est votre ame qui est malade, c'est le péché qui vous tient dans ses liens. Soupirez donc et criez avant tout après la guérison spirituelle. Vous êtes dans une situation favorable pour sentir le besoin d'un Sauveur. Vous êtes de ceux que Jésus aimait, qu'il cherchait, qu'il marquait pour être siens, à qui il disait : *venez à moi*. Que votre cœur ne se trouble donc point ; vous croyez en Dieu, croyez aussi en lui. Peut-être votre maladie est-elle une occasion qu'il s'est préparée pour que les œuvres de Dieu soient manifestées en vous. Celui qui guérissait, sans l'avoir vu, le fils du Centenier, est encore là pour vous dire, si cela vous est bon : *prends ton lit, et marche.* Rien n'est changé entre les jours de l'Evangile et le jour d'aujourd'hui, si ce n'est la foi qui vous manque : *s'il tarde, attendez-le.* Mais s'il ne veut point vous guérir, alors même croyez en lui ; il vous allégera vos maux, il les changera, il vous donnera la paix intérieure, et la lumière de la face de Dieu éclairera votre lit de douleur. Vous verrez, à travers le triste nuage qui vous en-

veloppe, ce Sauveur qui mourut pour vous et qui vous prépare une place. Vous entendrez de loin cette voix vivifiante : *Sors dehors*, et vous vous approprierez à l'avance par la foi la grande, la véritable guérison, savoir *l'adoption*, ou la transformation de ce corps mortel, infirme et méprisable, en un corps immortel, glorieux, plein de jeunesse et de vie.

Et vous, Ministres de Christ, mes bien-aimés Frères, finirai-je sans vous rappeler ces hommes infatigables qui voulaient que leur malade fût guéri, et qui surmontèrent avec tant de foi les difficultés pour l'amener au Sauveur? Ah! ceci vous concerne; qui ne vous reconnaîtrait à cette charité si active et si pure? Continuez-la, votre belle œuvre; quand elle serait sans récompense auprès des hommes, elle ne le sera pas auprès du Seigneur. Mais il y a ici une leçon pour nous : Comme ces fidèles amis du paralytique, tournons tous nos efforts et toute notre attente du côté du Seigneur Jésus; n'allons pas nous mettre à sa place, travailler sans lui, et nous appuyer sur notre propre sagesse pour corriger, pour convertir et pour guérir, car nous

n'avancerions à rien. Portons-lui les ames, et il fera tout, il accomplira lui-même sa force dans notre infirmité. Nous sommes ses ambassadeurs auprès d'elles, nous n'avons autre chose à faire qu'à lui préparer les sentiers, à l'annoncer, à le faire entrer avec nous dans les maisons, pour que le salut y entre avec lui.

A Celui donc qui peut nous donner plus que nous ne demandons et ne pensons, à ce Dieu qui nous a comblés de toute sorte de bénédictions spirituelles par Jésus-Christ, soient honneur, louange et foi! Amen.

DE LA PASSION

DE JÉSUS-CHRIST.

SERMON

SUR ROMAINS V, 8 :

Christ est mort pour nous.

MES FRÈRES!

Il y a dix-huit cents années qu'un homme de Juda fut pendu au bois, et mourut dans l'ignominie entre deux brigands; il y a dix-huit cents années que le bruit de cette mort remplit la terre, qu'une fête appelée la Pâque est en possession de rassembler des mil-

liers d'hommes qui viennent de tous les coins du globe en écouter avec respect le récit, conformément à cet ordre qui leur fut donné : *vous célèbrerez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne.* Ce récit est simple et toujours le même, et pourtant les pensées ni les discours des hommes ne peuvent l'épuiser. Il y a plus : Cette mort avait été annoncée, pendant quinze cents autres années, par une longue suite de prophéties, tellement circonstanciées qu'elles ne laissaient rien à faire à l'événement qui n'eût été prédit. Les cérémonies du culte israélite en étaient la figure expressive, et, pour ainsi dire, le récit anticipé. Dans le Christianisme, histoire, promesses, morale, cérémonies, tout est posé sur ce fondement; le baptême en est l'emblême, et la Sainte-Cène le perpétuel mémorial. Ainsi du commencement à la fin, les Ecritures, les temps, l'éternité, tout se rapporte là, tout est plein de la mort du Christ. Qu'est-ce donc que cette mort si étrange, et pourtant si commune en apparence? qu'est-ce qui la différencie de toutes les autres morts? Serait-ce l'ingratitude et l'injustice de ceux qui le font mourir? mais

ce n'est pas l'unique fois que les hérauts de la vertu payèrent de leur repos, et même de leur vie, la rougeur qu'ils avaient fait monter sur le front des méchans. Serait-ce l'infamie et la cruauté du supplice? mais en tout temps le génie des hommes fut riche et fécond pour inventer des tortures à leurs semblables. Seraient-ce les douleurs d'une lente agonie? hélas! cela se voit tous les jours dans nos maisons: celui qui ne souffre pas, et pour naître, et pour vivre et pour mourir, est une rareté entre les hommes. Seraient-ce les vertus que déploie cet homme au milieu même des étreintes de la mort? Ah! sans doute, il fut grand et sublime sur sa croix cet obscur Nazaréen; mais qui nous dira jusqu'où le cœur de l'homme peut descendre, et jusqu'où il peut monter? au sein d'un supplice inique, Socrate aussi fut calme et patient, Etienne aussi pria pour ses bourreaux, Polycarpe chanta les louanges de Dieu; et que de Polycarpes inconnus ont paré et parent encore leur lit de mort de plus de vertus et de piété qu'il n'en eût fallu pour honorer toute une vie! Serait-ce, enfin, la constance de cet homme

à maintenir le témoignage qui lui avait valu sa condamnation, à braver la mort, à la chercher? mais des milliers de martyrs l'ont fait après lui. Non, Mes Frères, il y a ici plus que tout cela ; plus qu'une simple victime de la méchanceté, plus qu'un sage mourant, plus qu'un martyr ; cet homme est le fils de Dieu, et c'est pour vous qu'il meurt! Voilà ce qui rend cette mort unique dans son genre, comme celui qui la souffrit est unique dans la création. Voilà le point à méditer, la profondeur cachée où il faut que nous descendions vous et moi, si nous voulons, quand la Pâque viendra, la célébrer en esprit et en vérité.

O mort de mon Sauveur! si les Prophètes, dans leurs méditations, tâchaient en vain de pénétrer ce que l'esprit qui était en eux prédisait à ton sujet, si les Anges mêmes désirent de te sonder jusqu'au fond, comment l'esprit d'un simple mortel pourra-t-il aborder ton auguste secret et le dérouler à ses frères? Et néanmoins, lequel des Dispensateurs de Dieu reculerait devant cette tâche, n'emploierait toutes ses forces, n'en retrouverait pour l'accomplir? Puissions-nous seulement ne pas gâ-

ter par nos paroles d'homme la Parole de Dieu ! puisse-t-elle se révéler à nous et à vous dans sa simplicité, mais aussi dans sa grandeur! Amen.

Ce qui me frappe par-dessus tout dans le récit des Evangélistes, c'est qu'il y a deux souffrances distinctes, et par conséquent deux buts en Jésus-Christ mourant : une souffrance qui lui vient des hommes, et qu'il soutient avec une constance et une sérénité inaltérables, il semble à peine y prendre garde ; et une autre plus mystérieuse et plus profonde qui lui vient d'en haut : il courbe la tête sous le poids de celle-ci, et pousse vers le Ciel un cri lamentable. Les horreurs de celle à laquelle il résiste donnent à comprendre l'immensité de celle à laquelle il succombe. La première, la souffrance qui lui vient des hommes, est destinée à nous condamner, en nous montrant dans les vertus du Crucifié ce que nous devrions être, et dans les vices qui le crucifient ce que nous sommes. La seconde est destinée à nous racheter et à nous justi-

fier, en nous dessillant les yeux sur les suites de notre état de péché, en nous ouvrant une voie de retour et de réconciliation, en rattachant notre faiblesse à un autre plus fort que nous. La première nous montre le mal qui est en nous; la seconde, le remède qui est en Dieu. Méditons-les l'une après l'autre. Oh! que de choses vont se passer dans cette heure que l'éternité conçut et prépara! Mon ame, sois attentive à tout ce qui va se faire, suis jusqu'au bout les pas de cet homme; ne laisse perdre aucune des paroles qui tombent de sa bouche mourante : elles te concernent plus que tu ne le penses, c'était pour toi qu'il les prononçait.

PREMIÈRE PARTIE.

Jésus a été jugé par trois fois, comme pour donner à ses ennemis pleine carrière pour justifier leurs accusations; mais, dans cette triple épreuve, l'innocence a convaincu d'impuissance la malice et l'iniquité même. Ils l'ont condamné, mais ils n'ont pu le flétrir : Pilate l'a déclaré juste à

la face de la terre, et toutefois il l'a livré! L'hypocrisie et la lâcheté ont fait leur œuvre accoutumée; maintenant la barbarie humaine va la consommer, tandis que la bonté divine accomplira paisiblement la sienne.

Pilate, comme ces êtres faibles dont on extorque le mal, se hâte de le faire pour s'en délivrer; la vue de cet homme l'importune déjà comme un remords : Prenez-le, dit-il, et qu'on l'emmène crucifier loin de mes yeux et de ma pensée. Pauvre Pilate, tu ne l'en ôteras plus!

Les soldats et la tourbe des hommes de sang, pour qui la mort est un festin, font proie de Jésus et s'empressent d'obéir. Ils lui ôtent la pourpre dérisoire, attachée sans doute à ses chairs en lambeaux, et lui remettent ses propres habits; c'est un répit de leur féroce gaîté en attendant les joies du supplice. Ensanglanté, meurtri, exténué par le fouet du Prétoire, il faut encore qu'il passe, portant lui-même sa croix, devant ce même Morija des anciens jours où l'enfant Isaac porta aussi le bois du sacrifice dont il devait être l'innocente victime. Mais Jésus n'y peut suffire,

il chancelle sur lui-même au sortir de Jérusalem ; et c'est alors seulement que la troupe homicide, craignant de trop hâter sa mort, le soulage de son fardeau. Bon Dieu! ils sont devenus pitoyables par un calcul de barbarie! Ils chargent de sa croix Simon de Cyrène qui revenait des champs, sans doute parce qu'ils ont surpris sur son visage quelque signe d'attendrissement; ils le veulent punir d'oser porter un cœur d'homme, ils tourmentent encore Jésus dans ceux qui s'apitoient sur lui. Qui n'aurait pas vu, dans les crises politiques ou religieuses, l'esprit de parti, les préjugés, le besoin d'émotions violentes, et je ne sais quel souffle contagieux bouleverser les idées et les principes, étouffer les consciences, fanatiser et ensanglanter les cœurs, ne se douterait pas de tout ce que l'homme recèle de puissance pour le mal; mais cette désolante expérience est de tous les temps, et d'hier encore. Ne nous hâtons pas de nous applaudir dans le calme des passions, attendons la tempête pour nous juger; nous sommes pires peut-être que nous ne le pensons.

Voilà donc les hommes, voici Jésus : con-

damnant à la fois et notre égoïsme, et notre orgueil, et nos misérables vanités, et notre honteuse sensualité, il n'a revêtu notre chair mortelle que pour l'assujettir et la crucifier; il voulait sauver les hommes, et voyez le chemin qu'il a pris! Il s'est privé de tout, pour que nous ayons tout; Maître et Seigneur, il a pris la forme de serviteur, et va s'anéantir jusqu'à la croix, la croix symbole d'ignominie qui déshonore même les criminels, et qu'on ne réserve que pour les esclaves et les hommes de néant. Lui, qui, d'une parole, rouvrait la source fermée de la vie, commandait à la nature, et faisait tomber les audacieux à la renverse, il a mis en oubli toute sa puissance pour ne se souvenir que de son humilité. Sous ces portes de Jérusalem, que David son aïeul passa tant de fois dans sa gloire pour aller à la conquête des nations, lui, héritier déchu, il va dans un tout autre appareil et un tout autre dessein : il n'a pour diadême que des épines, pour sceptre qu'un bois infâme, pour cortége que des brigands et des bourreaux, pour marques de sa grandeur que son anéantissement même; conquérant d'une

espèce nouvelle, la conquête qu'il médite c'est la mort. Condamnant par son exemple notre puérile irascibilité, Jésus reste muet aux outrages, il est doux et soumis *comme un agneau qu'on mène à la boucherie;* il ne se plaint point, il ne reproche rien à personne, *il n'a pas ouvert la bouche.*

O Jésus, ami des hommes, toi qu'ils trouvaient toujours dans leurs besoins, ne trouveras-tu donc personne qui vienne te délivrer de ces mains sacriléges, ou te défendre de leurs attentats? Où sont ces malades que tu guérissais, ces accusés dont tu prenais la défense, ces milliers que tu nourrissais au désert, ces troupes d'auditeurs ravis qui oubliaient de manger pour t'entendre, qui criaient *gloire au Fils de David*, et voulaient te forcer à régner sur eux? Hélas! il me souvient que des dix lépreux que tu avais rendus nets, un seul était revenu pour t'en bénir, mais à présent il n'en revient pas même un d'un si grand nombre! L'ingratitude, l'inconstance, la crainte plus forte que l'amour ont soufflé sur ce monde volage et l'ont dispersé. Je ne vois pas même auprès de toi tes

parens, tes disciples, ceux que tu appelais tes *bien-aimés;* tu es seul pour porter tant de maux : *Ceux qui étaient de la connaissance de Jésus se tenaient loin*, dit l'Evangile. Mais Jésus ne s'en étonne, ni ne s'en afflige ; il le leur avait dit : *l'heure vient, et elle est déjà venue que vous vous disperserez, chacun de votre côté, et que vous me laisserez seul; mais je ne suis pas seul parce que mon Père est avec moi.* Ici, deux condamnations sur nous-mêmes : la première, parce que nous sommes aussi ces disciples ingrats et timides. Nous admirons Jésus, à la bonne heure ; mais quand savons-nous l'aimer jusqu'à lui faire un sacrifice? Il nous semble, comme à Simon Pierre, que nous l'eussions suivi jusqu'à la mort pour l'assister, et, s'il l'eût fallu, pour mourir avec lui ; mais comment nous en croire, quand nous osons à peine prononcer son nom dans le monde, et que la seule idée de passer pour dévots nous fait pâlir d'inquiétude ou rougir d'embarras? — La seconde, parce que nous faisons trop de fond sur l'affection des hommes, nous avons trop besoin d'eux, nous ne pouvons nous passer d'eux,

parce que le Père n'est pas avec nous. Oh! ne nous appuyons pas trop sur les choses du monde qui passent comme l'ombre, ne leur donnons pas toute notre ame; ne comptons que sur Dieu, lui seul demeure.

N'y a-t-il donc dans toute cette multitude, que je vois s'agiter comme des flots sur le chemin du Calvaire, aucun être compâtissant? Il s'en trouve, Mes Frères, peut-être même c'est le grand nombre; mais ils ne savent que gémir, tandis que les méchans agistent : *Une foule de peuple et de femmes suivaient Jésus en versant des larmes à son sujet.* Jésus n'est point insensible à la pitié de ces femmes, c'est une plante précieuse et de bon augure que son œil aime à rencontrer sur cette terre aride, et dont il recueille le parfum. Quand les coups, les outrages et les sarcasmes n'ont pu vaincre son silence, une larme, qui tombe sur lui en passant, l'arrête, et lui rend la parole. Mais se contentera-t-il d'une offrande stérile qui s'adresse toute à l'homme souffrant, et qui méconnaît le Sauveur? *Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi*, leur dit-il, vous n'avez compris que le dehors de

tout ceci ; vous ne voyez pas à travers mon abaissement que tous les Anges de Dieu m'adorent, que personne ne m'ôte la vie, que c'est moi-même qui la donne, comme c'est moi qui la reprends. Filles de Jérusalem, ce sont vos douleurs que je porte, ce sont vos langueurs dont je me suis chargé ; *pleurez sur vous*, car vous ne serez point guéries, si vous n'avez reconnu que vous êtes les malades et que je suis le Médecin, que vous êtes les brebis égarées et que je suis le bon berger ; *pleurez sur vos enfans*, car cette Jérusalem qui m'a rejeté me verra revenir dans quatre jours pour la juger. Mes Frères, mes Frères, ne serait-ce point nous que ceci concerne? ne serait-ce point la condamnation du culte que nous rendons si souvent à Dieu dans ces temples, de nos communions, de nos Pâques, de tant de dévotions incrédules et mortes, tissues d'émotions superficielles et de larmes peut-être, mais que ne vivifie pas une étincelle de foi? Oh! quand ce Jésus viendra dans sa gloire pour nous juger, il ne nous demandera pas si nous avons écouté avec attendrissement son histoire, mais si nous l'a-

vons appliquée à notre cœur pour le changer; il ne nous demandera pas si nous avons pleuré en pensant à lui, mais si nous avons revêtu le sac et la cendre en pensant à nous ; il ne nous demandera pas si nos prédicateurs nous ont émus, mais ce que nous avons fait de leurs prédications, en qui nous avons cru, à qui nous avons donné notre dépôt à garder et nos péchés à couvrir. Malheur alors à qui n'aura rien à lui offrir que cette vaine sensibilité qui vous donne tant de satisfaction de vous-mêmes, et qui se sera évanouie avec ce frêle corps où elle s'arrêtait! malheur à qui n'aura pas voulu de Jésus pour Sauveur, car il ne pourra pas le refuser pour Juge. *Alors ils diront aux montagnes : tombez sur nous, et aux côteaux : couvrez-nous de devant la face de l'Agneau.*

On arrive à Golgotha, colline déserte à quelque distance de Jérusalem, en face de Sion et de Morija. Là brillait encore la splendeur de ce temple, long-temps privilégié, mais dont il ne devait rester pierre sur pierre; là fumaient encore les holocaustes et les sacrifices figurés qui devaient bientôt s'éteindre

pour jamais; ici on plante la croix éternelle.

D'abord, on présente à Jésus du vin mêlé de myrrhe, boisson qui devait le fortifier en l'étourdissant : il la refuse; il ne cherche point la force où les hommes la cherchent, il a une autre coupe à boire que son Père lui a préparée, et qu'il veut boire jusqu'à la lie; il veut savourer la mort. Consolateurs humains, cette myrrhe est ce que vous offrez à nos maux : de la force factice, des distractions, de l'étourdissement; mais la paix n'est pas là. La seule force, le seul repos pour l'ame affligée est dans cette parole de Jésus : *non point ce que je veux, mais ce que tu veux.*

Enfin, ses souffrances deviennent des tortures, les soldats le clouent à la croix; puis, s'asseyant froidement à l'ombre de leur sinistre trophée, ils le regardent avec indifférence et tirent au sort un manteau, ne soupçonnant guère que leur stupide avidité accomplit un oracle (1). Que vous voilà bien, ô hommes! toujours futiles, toujours aveugles, indifférens aux plus grandes choses et acharnés après les plus mesquines, vous disputant des lambeaux autour d'un lit de mort, clairvoyans

(1) Ps. XXII, 16.

pour les petits intérêts de votre cupidité, et ne sachant rien voir aux merveilles de puissance et de miséricorde dont Dieu vous entoure de toute part!

Cependant les persécuteurs s'encouragent; la patience de la victime, qui devrait épuiser leur haine, semble les exaspérer tous. Passans, Sacrificateurs, Scribes, Anciens, soldats, malfaiteurs, tous le raillent, le conspuent, l'insultent à l'envi; c'est un concert universel de malédictions et de blasphèmes. O que c'est bien là l'homme des Prophètes, *le méprisé et le dernier des hommes*, *l'homme de douleur*, *sachant ce que c'est que langueur* (Es. 53); celui qui disait par la bouche du Psalmiste : *Mes forces se sont écoulées comme de l'eau, tous mes os se sont déjoints, et ma vigueur est desséchée comme de l'argile cuite au feu, car ils m'ont percé les pieds et les mains. Ils ont ouvert leur gueule contre moi comme un lion qui saisit sa proie en rugissant. Ceux qui me haïssent sans cause surpassent en nombre les cheveux de ma tête. Tous ceux qui me voient se moquent de moi, je suis l'opprobre du peuple, je suis un ver et non point un homme* (Ps. XXII)!

En effet, on les entend crier d'une commune voix : *il a sauvé les autres; qu'il se sauve lui-même, s'il est le Christ, l'élu de Dieu; qu'il descende de sa croix, et nous croirons en lui.* Scribes menteurs ! vous demandez un miracle pour croire en lui; et depuis quand vous en a-t-il laissé manquer? demandez à vos enfans, ils vous en raconteront; interrogez ces pierres, et elles parleront. Crûtes-vous en lui, quand, dès l'âge de douze ans, il vous étonnait et vous ravissait dans le Temple par la sagesse de ses questions et de ses réponses? Crûtes-vous en lui quand l'aveugle-né, cité par-devant vous, répondit : *c'est une chose étrange que vous ne sachiez pas d'où est cet homme, et cependant il m'a ouvert les yeux?* Avez-vous cru en lui, quand Judas est venu jeter à vos pieds, en le maudissant, le prix de ce sang qu'il vous a vendu? Croirez-vous en lui tout à l'heure, quand le voile de votre temple se déchirera, que la terre tremblera, que le soleil se cachera, que les morts reviendront pour lui rendre témoignage, et qu'il brisera lui-même sa tombe en dépit de vos gardes et de votre

sceau? Non, incrédules de tous les siècles, ce ne sont pas les preuves qui vous manquent, c'est la volonté de les chercher, c'est un cœur droit pour les recevoir. Vous voulez un miracle pour le reconnaître?... Eh! qu'est-ce donc que toute cette scène qui se passe devant vous, si ce n'est l'accomplissement miraculeux de toutes vos écritures? C'est parce qu'il est le Christ, l'élu de Dieu, qu'il est là souffrant, et qu'il ne descendra pas de sa croix qu'il n'ait consommé sa tâche. Vous voulez un miracle..... Ecoutez cet entretien inouï d'une croix à une autre croix; écoutez ce brigand demander avec ardeur à son compagnon de souffrance une part dans son royaume; écoutez ce Jésus, du fond de son abjection, promettre avec une majestueuse assurance qu'aujourd'hui même il l'y introduira! Vous voulez un miracle : Entendez cette Parole divine qu'il prononce sur vous-mêmes qui le crucifiez : *mon Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* Eh bien! cœurs fermés, qu'en dites-vous? ne le voyez-vous pas? Son ame est en dehors de vos atteintes; votre rage expire impuissante aux pieds de sa

clémence ; du haut de sa croix, il règne sur vous comme le calme au-dessus des tempêtes. Oui, j'en crois votre écriteau, c'est vous qui l'avez dit : Jésus de Nazareth est mon roi, le vôtre, celui de tous ; je le reconnais à la grandeur de ses souffrances, comme à la grandeur de sa charité.

SECONDE PARTIE.

Mes Frères ! oubliez, si vous le voulez, tout ce que nous vous avons dit ; nous entrons dans une région plus haute : il nous reste à vous raconter ce qui se passa sur la croix entre Jésus et Dieu. Scène terrible, scène ineffable que celle qui s'ouvre devant moi ! Silence, bruits passagers du monde. Mon ame, écoute, contemple, et recueille-toi.

Or, depuis la sixième heure, il y eut des ténèbres sur tout le pays jusqu'à la neuvième heure. Pendant ce long intervalle, on n'entend plus rien sur le Calvaire, pas même les passions des hommes naguère si tumultueuses ; une sourde terreur s'est emparée de la Nature immobile, et s'est glissée peu à peu sous la joie

des méchans. Cette inexplicable obscurité répand au loin comme une attente de mort, et la croix est enveloppée d'un repos solennel. Tout à coup, c'était environ la neuvième heure, Jésus s'écrie avec force, disant : ELI, ELI, LAMA SABACHTANI ; *mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?*...... Il a donc été abandonné du Père ! le voilà, le mystère redoutable que recelaient ces ténèbres ; il nous l'a révélé lui-même, sans quoi nous ne l'eussions jamais imaginé : Eli, Eli, lama sabachtani !

Je ne sais si je me trompe, Mes Frères, mais je crois découvrir concentré dans cette parole tout *le mystère de piété*, le grand but de la manifestation de Jésus en chair, son œuvre propre : la rédemption des péchés.

Qu'est-ce en effet que *le péché ?* nous le savons, nous l'avons tous éprouvé. Le péché, c'est l'acte d'une ame qui abandonne Dieu pour aller après sa propre convoitise, qui préfère à Dieu les choses qui se voient, qui connaît la volonté de Dieu et qui la viole, qui blesse les yeux de sa sainteté sciemment et voulamment, qui perd ainsi peu à peu le sen-

timent et la joie de sa présence, et qui, cessant de l'aimer pour le redouter, ne prend plus de plaisir en lui, s'accoutume à écarter sa pensée, et finit par le nier. C'est Adam qui se cache derrière les arbres du Jardin, quand Dieu lui demande : où es-tu? *Le péché est inimitié avec Dieu.*

Maintenant traversez la mort ; quelle sera pour cette ame la suite et la fin de son péché? Comment se présenterait-elle devant la face de Dieu? qu'y ferait-elle? elle ne sait plus prier, elle ne sait plus aimer ; ce serait un supplice pour elle. Elle a honte de sa nudité, et se retire arrière de lui. Comme la fumée, qui monte vers les cieux, s'arrête par son poids et se marque à elle-même sa place dans les airs, cette ame va chercher loin de Dieu la demeure pour laquelle elle s'est faite. Quand Dieu lui-même lui en donnerait une autre, elle ne s'y plairait pas, elle n'y est point préparée, elle ne pourrait la recevoir : *il n'y a point d'alliance entre Dieu et Bélial.* Ce Dieu, qu'elle avait abandonné, se retire donc à son tour, et l'abandonne à elle-même avec ces terribles paroles : *tes iniquités ont mis sé-*

paration entre toi et ton Dieu ; c'est à cause de tes péchés qu'il t'a caché sa face, et ne veut plus t'entendre (1). O pensée qui fait frissonner l'esprit et la chair : une ame abandonnée ! une ame errante! une ame perdue, seule dans l'infini de l'espace, qu'un abîme sépare de son Créateur, qui rencontre Dieu partout, et qui n'a plus de Dieu ! C'est là, mon Dieu ! la condamnation, la mort de l'ame, cette *mort seconde* plus épouvantable que l'anéantissement ; c'est là ce ver qui ne meurt point, ce feu qui ne s'éteint point, ces ténèbres *de dehors* où il y a des pleurs et des grincemens de dents. Et voilà, Mes Frères, ce qui nous attendait, tous tant que nous sommes, si Dieu, dans l'immensité de son amour, n'avait pris pitié de ses pauvres créatures, et n'avait dit : *Je ne contesterai pas toujours, et je ne serai pas indigné à jamais, parce que l'esprit de l'homme serait accablé par mon courroux, et c'est moi qui ai fait les ames. J'ai vu les voies de l'homme, et toutefois je le guérirai, je le ramènerai, et je lui rendrai mes consolations* (2) : *Voici l'A-*

(1) Es. LIX, 2.
(2) Es. LVI, 16.

gneau de Dieu, qui ôte les péchés du monde.

Le Fils accepta dès la création du monde ce pacte incompréhensible de charité pour glorifier la miséricorde du Père, comme il avait glorifié sa puissance en créant le monde, et comme il glorifiera sa justice en le jugeant au dernier jour. Il consentit à *se faire malédiction pour nous* (1) : à éprouver une fois dans la consommation des siècles cet abandon de Dieu qui nous était dû comme salaire (2) ; à souffrir et à mourir dans son corps pour condamner le corps, et dans son ame pour condamner l'ame, afin de nous faire voir de nos yeux où aboutissent toutes nos misères, de nous toucher d'une douleur profonde, de nous forcer à aimer ce Dieu qui nous a tant aimés que de nous racheter par ce qu'il avait de plus précieux, et de ramener nos ames captives et garottées à l'obéissance par la reconnaissance et la foi. O amour ! ô charité, dont nul être ne peut mesurer la hauteur, la largeur, ni la profondeur ! C'est ici

(1) Gal. III, 13.
(2) Pierre III, 18.

que je voudrais emprunter la trompette de l'Ange du Jugement, pour réveiller tous mes frères de misère, et pour leur faire entendre cette voix de paix, cette bonne nouvelle : il n'y a plus de condamnation pour ceux qui croient en Jésus-Christ, et qui se repentent de leurs péchés. *Il a souffert, lui juste, pour les injustes, afin de nous ramener à Dieu* (1); il a souffert à lui seul ce que nous devions souffrir à nous tous : lui dont la pensée embrassait Dieu, lui qui aimait Dieu plus que tous les êtres ensemble, qui vivait de lui, qui était un avec lui, il a voulu connaître, que dis-je ? il a épuisé pour nous ce sentiment terrible de l'abandon de Dieu, dont nous pouvons à peine commencer l'idée, parce qu'elle nous écraserait. Si ce moyen n'a pas la vertu de nous fléchir, de nous gagner à Dieu pour jamais, tout est désespéré, nous resterons dans l'endurcissement et dans la mort du péché, car il n'y en a pas un second; *il n'y a point de salut par aucun autre, il n'y a sous le Ciel aucun autre nom qui ait*

(1) 1 Pierre III, 18.

été donné aux hommes par lequel ils puissent être sauvés (1).

Mes Frères ! nous n'avons rien inventé. Si tel n'est pas le sens de ces paroles : *mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné*, si l'on prétend n'y voir qu'un simple rappel au psaume vingt-deuxième, qui prophétisait du Messie et qui commençait par ces mots, nous demanderons depuis quand l'événement est fait pour s'accorder à la prophétie, et non la prophétie pour s'accorder à l'événement ; si ces paroles n'ont pas de signification dans la bouche de celui qui accomplit la prophétie, nous demanderons ce qu'elles signifiaient donc dans la bouche du Prophète. Si telle n'est pas la doctrine de toutes les Ecritures, qu'on nous dise ce que signifient cette foule de passages : *Il a livré son ame à la mort, il a mis son ame en sacrifice pour le péché ; le châtiment qui nous apporte la paix est tombé sur lui. Nous étions tous errans comme des brebis, chacun de nous s'était choisi son propre chemin, et l'Eternel a fait tomber sur lui l'iniquité de nous*

(1) Act. IV, 12.

tous (1). — *Vous avez été rachetés à un grand prix* (2). — *Le Fils de l'homme est venu donner sa vie pour la rançon de plusieurs* (3). — *Il nous a délivrés de la colère à venir* (4). — *Vous qui étiez autrefois éloignés, vous avez été rapprochés par le sang de Christ; il a détruit par sa croix l'inimitié, il a réconcilié et Juifs et Païens avec Dieu par sa croix. Il est venu annoncer la paix à ceux qui étaient loin comme à ceux qui étaient près* (5). — *Par une seule oblation, il a sauvé parfaitement pour toujours ceux qui sont sanctifiés* (6). — *Dieu a réconcilié le monde avec lui par Jésus-Christ, en n'imputant point aux hommes leurs fautes; car celui qui n'avait point connu le péché, il l'a traité à cause de nous comme un pécheur, afin que nous fussions rendus justes* (7). — *En ce temps-là*, avait dit l'Eternel, *il y aura une source ouverte pour laver le péché et*

(1) Es. LIII.
(2) 1 Cor. VI, 20.
(3) Marc X, 45.
(4) 1 Thes. I, 10.
(5) Eph. II.
(6) Hébr. X, 14.
(7) 2 Cor. V, 20, 21.

pour ôter la souillure (1). — *Pierre, si je ne te lave, tu n'auras point de part avec moi* (2). — *C'est maintenant que le monde va être jugé, que le Prince de ce monde va être chassé. Mon ame est troublée, et que dirai-je? Mon Père, délivre-moi de cette heure; mais c'est pour cette heure même que je suis venu* (3)... Si tel n'est pas le sens de ces passages, et que Jésus ne nous sauve que par l'exemple de ses vertus, à ce compte, nous aurions donc aussi pour sauveurs les Jean, les Paul, les Pierre, les Antonin, les Las-Cases, les Vincent de Paule, tous ceux qui nous ont laissé un modèle à suivre. Si telle n'est pas la doctrine des Ecritures, qu'on nous dise pourquoi ces angoisses et cette agonie de Gethsémané; pourquoi son ame est saisie d'une tristesse mortelle, jusque-là qu'il lui vient une sueur comme des grumeaux de sang qui tombent à terre; pourquoi ce cri de détresse : *mon Père, délivre-moi de cette heure.* Etait-ce la simple mort de la chair qui épouvantait à ce point notre Maître, quand ses

(1) Zach. XIII, 1.
(2) Jean XIII, 8.
(3) Jean XII.

Apôtres et ses martyrs y courent avec intrépidité, que des hommes vulgaires osent tous les jours la regarder en face, et que des scélérats l'affrontent en riant? Qu'on nous dise enfin pourquoi le Père ne lui envoya pas sur la croix l'Ange qui le soutenait aux Oliviers; pourquoi son bras ne l'arracha pas aux douleurs de cette croix pour le transporter vivant dans les Cieux, comme il l'arracha trois jours après du sépulcre : n'eût-ce pas été là un miracle plus frappant encore que sa résurrection même, s'il ne fallait à notre foi que des miracles de puissance?

Mais, je vous entends, cette doctrine vous étonne ; elle confond, dites-vous, l'esprit de l'homme. Oui, sans doute, elle peut le confondre, puisqu'elle confond les intelligences célestes. *C'est une chose que l'œil n'avait point vue, que l'oreille n'avait point entendue, et qui ne fût jamais montée à l'esprit de l'homme*, et ce n'est pas sans raison qu'elle était *scandale aux Juifs et folie aux Grecs*; mais elle n'en est *pas moins la puissance de Dieu et la sagesse de Dieu* (1), comme l'ex-

(1) 1 Cor. 1.

périence qui en a été faite dans tous les âges par des milliers de pécheurs l'a démontré. C'est que la folie de Dieu est plus sage que la sagesse des hommes : *Autant les Cieux sont élevés par-dessus la terre, autant ses voies sont élevées par-dessus nos voies, et ses pensées par-dessus nos pensées !*

Quand Jésus eut achevé de souffrir, et que la présence de Dieu lui eut été rendue, son ame n'eut plus rien à faire dans ce corps mortel. Alors, montrant à la terre qu'il était le Prince de la vie et qu'il était le maître de la quitter, il s'écria : *tout est accompli*, et baissant la tête, il rendit l'esprit.

Mes Frères ! arrêtons-nous. Emportons fidèlement toutes ces choses, et les repassons dans notre cœur pour le sanctifier. *Tout le peuple qui assistait à ce spectacle*, dit l'Ecriture, *voyant les choses qui étaient arrivées, s'en retournait en se frappant la poitrine....!*

DE LA RÉSURRECTION

DE JÉSUS-CHRIST.

SERMON

SUR MARC XVI, 6 :

Il est ressuscité.

MES FRÈRES EN JÉSUS-CHRIST !

Dans une église chrétienne éloignée de nous, au milieu de laquelle j'ai long-temps vécu, il existe un usage aussi intéressant que vénérable, parce qu'il porte la couleur chaude et naïve de la foi des premiers temps, et qu'il y doit remonter : après s'être long-temps pré-

parés à ce grand jour de la Pâque, auquel nous ne pensons, nous, que lorsqu'il arrive, les Fidèles de cette Eglise viennent dans les temples en attendre le lever; ils y passent la nuit. Après la prière et la lecture des Evangiles, un silencieux et long recueillement dispose les ames à l'attente de ce qui va se passer. Tout à coup, avant l'aube du jour, chaque assistant arme ses mains d'un luminaire, comme pour descendre avec les saintes femmes dans le tombeau du Seigneur; mais les portes du Sanctuaire s'ouvrent, et le Prêtre, s'avançant comme l'Ange au devant des Disciples, crie d'une voix de triomphe : *Christ est ressuscité*. A cette annonce, qui semble toujours nouvelle tant elle est merveilleuse, un saint frémissement parcourt l'assemblée; tous la répètent avec allégresse, en s'adressant mutuellement des félicitations et des vœux. L'airain, battu de toute part, la porte au loin avec sa voix solennelle, des feux de joie brillent sur toutes les places, et le bonheur sur tous les visages. Pendant quarante jours, cette nouvelle est la seule formule de salutation que s'adressent les parens, les amis,

même les étrangers. *Christ est ressuscité*, dit l'un ; oui, répond l'autre, *il est véritablement ressuscité*. C'est bien ainsi que durent se passer les choses au commencement ; telles devaient être en effet la surprise et la joie, tel dut être long-temps l'unique entretien de la petite famille chrétienne, après la résurrection de ce Maître bien-aimé dont elle avait tant pleuré la mort, parce qu'elle ne la comprenait point encore. Ah ! pourquoi ne sont-ce pas aussi là vos sentimens, Chrétiens de nos jours, au lieu de cette indifférence profonde que déguisent mal vos apparences de fête ? Vous vous intéressez à tout, sauf à votre ame : Dans vos préoccupations politiques, dans vos petits intérêts d'un jour, dans vos curiosités futiles, dans vos affections toutes mondaines, vous vous demandez avec empressement : qu'y a-t-il de nouveau ? — Ce qu'il y a de nouveau ?... *Christ était mort*, *et il est ressuscité :* telle est, et telle sera jusqu'à la fin des siècles, la grande nouvelle pour des pécheurs comme nous. Qu'est-ce en effet que cette nouvelle, sinon celle de la fidélité, de la puissance et de la miséricorde de notre

Dieu, de la victoire de Christ sur la mort et sur le péché, du rachat de l'homme, et de son immortalité? C'est la contre-partie glorieuse de l'abaissement du Fils de l'homme, la justification de la folie de la croix, l'explication de toutes les obscurités du passé, et la révélation de tous les mystères de l'avenir ; c'est l'abrégé complet et lumineux de notre foi, de nos espérances et de nos devoirs. — Christ est ressuscité, donc il est le Seigneur, le Fils de Dieu ; voilà pour la foi. — Christ est ressuscité, donc il est le Sauveur, l'ami vivant des hommes, notre précurseur dans le Ciel ; voilà pour l'espérance. — Christ est ressuscité, donc il est notre modèle, nous devons mourir à nous-mêmes et ressusciter avec lui et pour lui ; voilà pour nos devoirs.

Mais arrêtons-nous sur le seuil : Avant d'élever notre édifice, assurons-en le fondement. Ne partons de ce fait, pour en tirer des conséquences, que quand nous l'aurons solidement établi comme un fait. Je ne veux pas, Mes Frères, me contenter de cet assentiment de complaisance et d'habitude qu'on nous

apporte ici trop souvent. Vous ne nous contestez pas la résurrection du Sauveur, je le sais : c'est une concession qu'on est convenu de faire aux prédicateurs, c'est un habit décent qu'on revêt pour venir au Temple ; mais sous cet habit, mais dans le cœur, mais dans la vie de tous les jours on ne croit pas, ou cette vie serait autre. Ou plutôt, on n'est ni croyant ni incrédule ; on ne s'occupe point de ces choses, on ne les écoute que pour remplir l'heure qu'on donne au service divin ; passé cela, on a du plus sérieux à faire, on n'a pas le temps de songer au Seigneur Jésus. Ah ! loin d'ici, foi profane, qui n'as ni racines ni réalité. Le Seigneur ne veut pas de toi, il te rejette : *Ce peuple m'honore des lèvres*, dit-il, *mais son cœur est éloigné de moi.* Voyons donc, Mes Frères, ne faisons rien à demi : Examinons, sondons s'il est vrai que Jésus soit ressuscité, si cela est aussi incontestable qu'il l'est que nous sommes ici et que le soleil nous éclaire ; car *si Christ n'est pas ressuscité*, dit saint Paul lui-même, *notre foi est vaine, et nous sommes encore dans nos péchés*. Alors, quittons cette table et ce tem-

ple, dispersons-nous chacun dans nos voies, et laissons là ces simagrées de Pâques et de Communions. Mais s'il nous est démontré que Christ est ressuscité, alors, ô Mes Frères! faisons éclater notre joie, prosternons-nous avec adoration comme les onze quand ils le virent paraître sur la montagne de Galilée, soumettons-lui nos cœurs rebelles, et convertissons-nous à la fin sérieusement.

Pour examiner si la résurrection de Jésus est véritable ou non, je vais m'efforcer, si je le puis, de recommencer à nouveau ma foi, de me supposer un de ces hommes comme il y en a tant qui ne disent ni oui ni non à la Bible de Dieu, qui la regardent comme un livre respectable en tant que représentant la foi des autres, mais qui, n'ayant pas eu l'occasion d'éclaircir leurs doutes, lui sont demeurés pour eux-mêmes étrangers jusqu'ici. Toutefois, je ne veux pas être de ceux qui dorment dans leur incrédulité, mais de ceux qui, venant à réfléchir, se disent : Je puis pourtant mourir demain, et il se pourrait que Dieu me demandât compte de ces choses que j'i-

gnore. N'y aurait-il pas quelque prudence à m'en enquérir, et à savoir une fois à quoi m'en tenir? La résurrection de Jésus est la clef de voûte du Christianisme; les Apôtres la proclament ainsi, ne s'appelant eux-mêmes que *les témoins de la résurrection*. Si j'étais amené à croire à ce miracle, ni miracles ni doctrines ne pourraient plus m'étonner ni m'arrêter; le doigt de Dieu devenu visible pour moi couperait court à toutes les questions; je n'aurais plus à examiner, je croirais.

Je relis donc avec conscience et sincérité dans l'Evangile l'histoire de cet étrange fait. Et d'abord, je suis frappé de l'inconcevable accord de ces témoins, de la simplicité, du ton de droiture de leurs dépositions. C'est à des femmes qu'ils laissent tout l'honneur du courage et du dévoûment : ce sont elles qui ont suivi Jésus, sans le perdre de vue, de la Galilée jusqu'à la croix, et de la croix jusqu'au sépulcre, et qui courent dès l'aube pour l'embaumer. Pour eux, ils n'ont su que fuir et gémir : Ils m'avouent qu'ils n'avaient pas encore compris qu'il fallait que le Christ ressuscitât, que deux messages successifs n'a-

vaient pu le leur persuader, et que Thomas, résistant jusqu'au bout, n'avait voulu en croire qu'à ses yeux et à son doigt.

Ils ne font point de raisonnemens pour me convaincre, ils s'en fient à leur propre foi pour subjuguer la mienne : *Celui qui l'a vu en a rendu témoignage, et son témoignage est digne de foi; il sait qu'il dit vrai, en sorte que vous devez aussi le croire* (1). Rien dans ce langage qui sente le vernis, l'emphase, les précautions adroites, tous ces efforts de discours d'une conscience menteuse ; c'est tout à la fois la candeur d'un enfant, et l'énergie tranquille d'un homme qui se sent le droit d'affirmer. Cette droiture est poussée si loin, qu'ils vont jusqu'à prêter eux-mêmes des armes et des prétextes à ceux qui voudraient contester le miracle, tant ils sont sûrs qu'il est incontestable, et qu'ils n'ont pas besoin de rien dissimuler. Ils ne craignent pas de m'apprendre que Joseph d'Arimathée, celui qui fournit le sépulcre, était un disciple secret ; que les deux Disciples, qui firent avec le Sauveur ressuscité le chemin d'Emmaüs, ne le

(1) Jean xix, 35.

reconnurent que lorsqu'il les quitta ; que quelques-uns de ceux qui le virent en Galilée doutèrent ; que Marie-Magdelaine, qui le vit la première, le prit pour le jardinier. Mais écoutez le récit de cette entrevue : *Jésus lui dit : femme, pourquoi pleures-tu ? que cherches-tu ? Elle, croyant que c'était le jardinier, lui dit : Seigneur, si tu l'as emporté, dis-moi où tu l'as mis, et j'irai le prendre. Jésus lui dit : Marie ! et elle, s'étant retournée, lui dit : Rabboni, c'est-à-dire mon Maître* (1). Cherchez dans tous les livres, écoutez l'homme que vous respectez le plus au monde, vous n'entendrez rien de semblable. Pour moi, je n'aurais de tout le récit que ces simples mots, qu'ils suffiraient à ma foi. Jamais, jamais il n'y eut dans une bouche humaine un tel accent de vérité.

Cependant je ne veux pas me laisser aller à cette persuasion anticipée qui naît du ton et de la physionomie des témoins, sentiment instinctif qui précède tous les autres élémens de conviction, et qui vaut souvent mieux. Je veux des argumens irréfutables, tels que j'en

(1) Jean XX, 15, 16.

exigerais pour la réhabilitation d'un homme prévenu d'une grande fraude, sur laquelle je serais appelé à prononcer comme juge. Je me pose donc à moi-même cette question : ne serais-je point sous la déception d'un complot habilement conçu, habilement exécuté, et déguisé plus habilement encore, de manière à surprendre ma foi? Les Apôtres n'ont-ils pas pu enlever le corps de Jésus, comme les principaux de la nation les en ont accusés?

Je réfléchis, et je me dis : un complot a nécessairement un but. Quel eût pu être celui des Apôtres? — Leur supposerai-je un but politique? Oui, du vivant de leur Maître, ils s'étaient abusés sur le sens de ses promesses et des prophéties, au point de le regarder comme le libérateur futur de la nation juive, et le fondateur d'un royaume temporel dont ils se disputaient déjà les premières places. Mais qui pouvait aujourd'hui prolonger cette illusion? Jésus lui-même l'avait détruite d'un mot au tribunal de Pilate : *mon règne n'est pas de ce monde*. D'ailleurs l'ombre d'un roi suffisait-elle pour fonder un royaume? tout complot politique suppose un chef qui

en est l'ame, et vers qui tout rayonne; et, depuis le départ de Jésus, les Apôtres n'ont plus de chef, ils n'en veulent plus. Tout complot politique suppose des adhérens, des appuis quelconques, et ils n'ont que des ennemis. Tout complot politique suppose la révolte, et ils prêchent avec force la soumission: *que toute personne soit soumise aux puissances, car il n'est aucune puissance qui ne vienne de Dieu* (1).

Ç'aurait donc été un but social: Ils voulaient apparemment replacer les hommes dans leur position respective d'égalité et d'indépendance naturelles; ils voulaient relever les petits, affranchir les esclaves, en un mot, niveler devant Dieu la face raboteuse de la terre; et l'humble Jésus, le méprisé des hommes, exhaussé par sa résurrection, devait merveilleusement servir à la propagation et au triomphe de ces idées nouvelles. Oui, sans doute, le Christianisme recelait dans ses flancs le germe futur des droits, des libertés, du rapprochement, de la fusion, de tous les perfectionnemens sociaux de l'espèce hu-

(1) Rom. XIII, 1.

maine ; mais c'était là l'œuvre de Dieu, qu'il se réservait d'opérer lentement par son Evangile ; les hommes n'y devaient pas mettre la main. Les Apôtres étaient si loin de vouloir une révolution sociale, qu'ils ordonnent aux esclaves et aux serviteurs de respecter leurs maîtres, et de les servir *non pas seulement quand ils ont l'œil sur eux ;* qu'ils prescrivent à tous *d'être contens de l'état où Dieu les a placés*, de savoir vivre dans la pauvreté et de savoir vivre dans l'abondance ; qu'ils disent, avec Christ, que *celui qui voudra être le premier sera le dernier*. Est-ce dans cette langue que prêchent ces fougueux tribuns qui couvrent leur vanité ou leur ambition du manteau populaire, et qui ont besoin pour réussir de l'embrasement de toutes les passions humaines ?

Leur supposerai-je enfin un but philosophique et religieux ? Les Apôtres, dira quelqu'un, étaient des sages, de saints hommes, qui, comme leur Maître, avaient entrepris la réforme morale de l'univers, et qui, pour se faire écouter des masses crédules et ignorantes, avaient besoin de s'accréditer par la

supposition d'un grand miracle. Des sages, dit-on, de saints hommes... étrange sainteté, que celle qui prélude à son œuvre par une immense imposture! étrange sagesse, que celle qui choisit pour réaliser son plan un stratagème dont la découverte devait infailliblement le renverser et le stigmatiser d'une honte éternelle! Etranges sages, étranges fous, dirai-je, que ces gens qui prennent à tâche de convertir un monde de pécheurs, quand toute la vie d'un homme de bien suffit à peine pour contenir ceux de sa maison, pour ramener un fils, un ami, un seul cœur égaré! Je cherche en vain dans l'histoire un philosophe qui ait formé, je ne dis pas une entreprise si gigantesque, mais une si noble conception, qui ait consacré tout son génie à chercher la vérité morale, sa bouche à la divulguer hautement, sa vie à la mettre en pratique. Socrate, dira-t-on. —Non, Socrate ne fut point cet homme. Sans me prévaloir des vices secrets que l'histoire lui attribue, je ne veux savoir qu'un fait : Socrate recula devant la mort, il confessa hypocritement aux pieds de l'Aréopage ces dieux du Paganisme qu'il

reniait dans ses enseignemens particuliers. Il vécut comme un sage, je le veux, mais il mourut comme un imposteur. Eh bien! ce philosophe introuvable serait trouvé; que dis-je? en voilà douze à la fois. — Et qui sont-ils ces douze? Des Juifs grossiers, de misérables Galiléens, des percepteurs d'impôts, des pêcheurs, de ces manouvriers trop occupés d'ordinaire de leur tâche matérielle pour pouvoir se livrer à la moindre méditation, qui se doutent à peine qu'ils ont une ame et autre chose à faire dans ce monde qu'à gagner un pain trempé de leurs sueurs. Ces douze philosophes d'une espèce nouvelle se seraient élevés assez haut pour secouer tous les intérêts matériels, tous les préjugés de naissance et d'éducation, pour embrasser dans leur amour et dans leur plan de régénération les ames, non de leurs concitoyens seulement, ou des hommes de leur caste, mais des Grecs, des Latins, du Scythe, du Barbare, des grands, des pauvres, de tous les hommes nés et à naître! Une telle supposition est non-seulement invraisemblable, mais absurde, mais impossible à avancer sérieusement. Cependant elle est vraie,

cette supposition ; ce plan a été conçu, réalisé, a glorieusement conquis le monde. Mais c'est là même qu'est le miracle, la preuve éclatante que je cherchais de la résurrection de Christ, car elle suppose le renversement de tout ce que nous connaissons de la nature humaine.

Toutefois passons, je veux résister encore à l'évidence, et supposant les Disciples assez abandonnés de la raison pour former un tel complot, je me demande : auraient-ils pu l'exécuter?

La première condition pour l'exécuter, c'était le courage, et ils en manquaient, ou du moins ils en avaient toujours manqué jusque-là. S'ils avaient bravé l'inimitié du Sanhédrin pour s'attacher à Jésus, c'est qu'ils le regardaient comme un Prophète puissant sous l'aile duquel ils se sentaient forts. Si Pierre, le Prince de la foi, s'élançait sur les eaux pour aller à sa rencontre, c'est qu'il savait que Jésus le soutiendrait : *Seigneur, sauve-moi*, criait-il (1). Mais, séparés de lui, ils n'étaient plus rien ; ils retombaient en terre de toute

(1) Matth. xiv.

la hauteur de leur foi, comme de faibles sarmens qu'on détache du cep; ils redevenaient aussitôt les esclaves de toutes les frayeurs naturelles, et même de celles que les préjugés populaires y ajoutaient. Surpris par la tempête sur le lac de Capernaüm, ils se réfugient vers le Sauveur endormi : *Maître, maître, réveille-toi, ou nous périssons* (1). — Quand Jésus vient à eux sur les eaux, eux effrayés s'écrient : *c'est un fantôme! et la frayeur qu'ils eurent leur fit pousser un grand cri. Mais aussitôt Jésus de leur dire : rassurez-vous, c'est moi* (2). C'est moi.... parole qui dit beaucoup! c'était donc là tout le secret de leur force. Aussi, après l'arrestation de Jésus, *tous les disciples l'abandonnèrent et s'enfuirent*, dit saint Matthieu (3); et dès lors on n'en voit reparaître qu'un, et c'est pour le renier. A l'exception du Disciple que Jésus aimait, ils se tiennent loin de sa croix, et, le soir même de la résurrection, nous les retrouvons rassemblés dans un lieu, *dont ils avaient fermé les portes, parce qu'ils*

(1) Luc VIII.
(2) Matth. XIV.
(3) Matth. XXVI.

craignaient les Juifs, dit l'Evangéliste (1).

Et comment n'auraient-ils pas craint les Juifs? Le serviteur est-il plus que son maître? si l'on avait fait ces choses au bois vert, que ne pouvait-on, que ne devait-on pas faire au bois sec? pouvaient-ils espérer de glaner autre chose que des souffrances et de l'ignominie sur cette terre ingrate où leur Maître avait moissonné la mort? Comment donc eût-il pu se faire que la consommation de cette mort leur rendît le courage que la seule prévision de son supplice leur avait ôté? Sur quelle assistance auraient-ils compté, si ce n'est sur les larmes de quelques femmes peut-être? car ils ne pouvaient compter sur Dieu pour un projet mensonger que Jésus eût désavoué lui-même, lui *en qui il n'y eut aucune fraude*. Son souvenir se serait dressé devant eux comme une ombre menaçante pour repousser leurs mains sacriléges. Non, cet événement devait les abattre comme il les abattit en effet. Tout ce qu'il y avait en eux d'espérance, de foi, d'énergie, en un mot, tout l'avenir de la Religion de

(1) Jean xx.

Christ avait dû venir se briser contre la pierre de son sépulcre, et s'y ensevelir pour jamais avec lui.

Mais passons encore, et supposons aux Apôtres ce courage qu'ils n'avaient ni ne pouvaient avoir ; était-ce assez pour réussir? Les Scribes et les Docteurs de la loi pouvaient-ils oublier ce que les Prophètes avaient dit : *que le saint de Dieu ne sentirait pas la corruption* (1), qu'après avoir mis son ame en oblation pour le péché, *il prolongerait de nouveau ses jours*, *et que son règne n'aurait point de fin* (2)? pouvaient-ils oublier que Jésus avait dit lui-même qu'il ressusciterait dans trois jours? Est-il à croire qu'ils eussent négligé les précautions suffisantes pour s'assurer jusqu'au bout leur triomphe ; que l'acharnement, la prévoyance ou le pouvoir leur manquât pour retenir dans le tombeau celui qu'ils avaient eu le pouvoir d'y jeter? toutes leurs passions y étaient intéressées : il s'agissait de démontrer par la dépouillante gîsante de Jésus que ce n'était pas le Messie promis qu'ils

(1) Ps. XVI, 10.
(2) Es. LIII, 10.

avaient crucifié. Aussi voyons-nous qu'ils se hâtent de sceller le roc d'Arimathée, et que, d'accord avec Pilate, ils placent des gardes pour y veiller. Le nom romain suffisait seul pour le garder. On connaissait leur vaillance et leur inflexible discipline : on savait qu'ils défendraient victorieusement leur poste au besoin, ou qu'ils mourraient en le défendant, ou qu'ils mourraient pour ne l'avoir pas défendu. Dans l'un ou l'autre de ces cas, le complot des Apôtres avortait, ne fût-ce que par la notoriété publique.

Mais non, tout est renversé : Les gardes ont dormi, ose-t-on prétendre, et pourtant on leur fait raconter ce qui s'est passé durant leur sommeil. Ils ont manqué à tous les devoirs de leur consigne, et néanmoins on les laisse vivre et deviser en paix, au mépris de la discipline romaine qui aurait dû venger cet affront. Le Sanhédrin voit sa proie lui échapper; il s'émeut, il s'assemble, il délibère, et ne sait que résoudre ; il attribue aux Apôtres un acte audacieux de rébellion contre l'autorité, et il ne les punit pas, il n'ose, il se contente de leur imposer silence. Qui a donc

enchaîné le tigre? où sont ses fureurs et sa puissance? depuis quand le sang lui est-il devenu si précieux?

Les Apôtres, de leur côté, sont méconnaissables : Tristes naguère, maintenant ils bénissent Dieu. Cachés naguère, ils remplissent maintenant le portique de Salomon et toutes les places de Jérusalem, pour haranguer le peuple, et lui reprocher avec véhémence le crime qu'il a commis. Tremblans naguère à la voix d'une servante, ils comparaissent maintenant devant le grand-conseil de la nation plutôt en juges qu'en accusés. Ils lui déclarent avec une majestueuse sévérité qu'il a crucifié le Seigneur de gloire, *et le Conseil en était dans l'étonnement*, ajoute l'Evangile (Act. IV, 13). Mais voici bien une autre merveille : Ce peuple que, hier encore, on entendait crier avec frénésie : *crucifiez-le*, *crucifiez-le*, se presse en foule aujourd'hui autour des Disciples de sa victime, écoute avec avidité leurs discours, et leur crie avec componction : *hommes frères, que ferons-nous?* Ils avaient méconnu la gloire de Jésus vivant, et les voilà qui s'associent par milliers à l'ignominie de Jésus crucifié!

Qui m'expliquera tant de métamorphoses? Quelque chose d'inouï s'est donc passé dans ce court intervalle. — Voici la réponse des Apôtres : *Christ est ressuscité.* Ils ont retrouvé leur vieille et puissante égide, ils ne sont plus seuls. Tous l'ont vu, ils ont conversé avec lui, mangé avec lui, ils ont touché ses pieds, ses mains et son côté percés ; voilà leur prétention : *Les Apôtres rendaient témoignage avec beaucoup de force à la résurrection du Seigneur Jésus, et une grande grâce était sur eux tous*, dit le Livre (1). C'est avec cette nouvelle qu'ils vont à la conquête du monde ; et ce monde incrédule, qui se moque d'abord, et leur répond par la bouche des Athéniens : *nous vous entendrons une autre fois sur ce sujet* (2), finit pourtant par écouter et croire. C'est qu'ils ne se contentent pas d'attester cette résurrection, ils la prouvent : C'est au nom du Seigneur ressuscité qu'ils raffermissent les pieds de l'impotent, qu'ils étonnent la terre de leurs miracles, qu'ils parlent à toutes les nations qui sont sous le

(1) Act. IV.

(2) Act. XVII.

Ciel, à chacune en sa langue, qu'ils versent à flots sur ceux qui les écoutent la communication du Saint-Esprit. Ils font plus, ils meurent pour ce Seigneur ressuscité ; ils meurent, comme ils ont vécu, en tournant vers lui leurs derniers regards, et en lui remettant leur ame : *Seigneur Jésus, reçois mon esprit* (1).

Et qu'on n'objecte pas que c'est dans leurs propres écrits que je puise ces détails et ces preuves. Ces écrits, divins ou non, étaient reçus et vénérés comme tels par des millions de Juifs, de Grecs et de Romains contemporains de toutes ces merveilles, et qui avaient pu en être les témoins par eux ou par les leurs ; car s'il est un fait avéré dans l'histoire, c'est que la plus grande portion de l'Evangile était déjà répandue par le monde long-temps avant la destruction de Jérusalem. Je lis même dans saint Paul aux Corinthiens : *Jésus se fit voir à plus de cinq cents frères à la fois, dont la plupart vivent encore, mais dont quelques-uns sont morts* (2). Si les cinq cents vivaient, presque tous les témoins cités dans

(1) Act. VII, 59.
(2) 1 Cor. XV, 6.

l'Evangile devaient vivre pareillement : Pilate avec ses remords, les Sacrificateurs avec leur haine, les Gamaliels avec leur demi-conviction, les gardes avec leur frayeur, le Centenier qui se frappa la poitrine avec sa respectueuse admiration. Jérusalem tout entière était là pour démentir ces faits : ce voile déchiré, ces sépulcres ouverts, et ces morts ressuscités qui entrèrent dans la ville et furent vus de plusieurs. Une seule de ces circonstances, pensez-y bien, une seule démontrée fausse eût noté les Evangélistes d'effronterie, et les eût condamnés à n'être crus de personne. D'ailleurs un complot est mal gardé par tant de complices : si Jésus, la vérité même, n'avait pas été à l'abri de la trahison, comment le mensonge des Apôtres n'eût-il pas trouvé un Judas pour le vendre, et des Scribes pour l'acheter?

De tout cela je conclus, et tout juge impartial, doué de quelque sens, va conclure avec moi, qu'il n'y a pas une place pour le doute dans toute cette histoire, et que, pour la rejeter, au contraire, il faudrait admettre des

monceaux d'invraisemblances, ou plutôt d'impossibilités.

Mes bien-aimés Frères! si vous m'avez suivi, et si le Dieu de ce siècle n'a pas aveuglé votre entendement, ma tâche est presque finie ; les conséquences de ce fait se tirent d'elles-mêmes : vous ne pouvez pas ne pas croire dans votre esprit, ne pas confesser avec nous de bouche que *le Seigneur Jésus-Christ a été déclaré Fils de Dieu d'une manière puissante par sa résurrection d'entre les morts* (1).

J'ai dit *Fils de Dieu*. — Voyez en effet, Mes Frères : la terre réclame ce qui est sien, et ne s'en dessaisit plus. Ce qui vient du Ciel retourne au Ciel, mais ce qui vient de la terre retourne à la terre ; c'est l'universelle loi. A l'exception d'Hénoch et d'Elie, qui furent des types de Christ, et comme des jalons d'attente sur le chemin du Ciel, tous les enfans d'Adam ont laissé l'un après l'autre à la poussière ce qu'ils lui avaient emprunté : on peut trouver la tombe des Patriarches, de David, des

(1) Rom. 1, 4.

Prophètes, de tout ce qui a vécu ; on trouvera un jour la vôtre ; mais la tombe de Jésus où est-elle? Sa tombe ne fut qu'un passage, une halte entre la terre et le Ciel, un illustre témoin qu'il laissa de sa nature impérissable ; mais ce n'est pas une tombe. Donc Jésus n'était pas de la terre, et son corps même participait à son origine céleste ; le récit de sa naissance miraculeuse me serait prouvé par le seul fait de sa résurrection. Cette résurrection le proclame aussi haut élevé par-dessus notre pauvre nature humaine, que sa doctrine est élevée au-dessus des misérables conceptions du génie humain. Oui, *il était le pain descendu du Ciel* (1), il était bien venu du Père, il avait été dans le sein du Père dès le commencement, et il n'a fait que *remonter où il était auparavant* (2). Oui, il était *la vérité*, et je dois croire à toutes ses Paroles, car Dieu n'eût pas voulu sanctionner des prétentions mensongères par cet insigne et magnifique témoignage. Oui, il était *la vie ;* comme le Père a la vie en lui-même, il a

(1) Jean VI.

(2) Jean X, 18.

aussi reçu d'avoir la vie en lui-même, car il avait déclaré qu'il ressusciterait par sa propre force et par sa propre volonté : *Personne ne m'ôte la vie ; j'ai le pouvoir de la quitter, et j'ai le pouvoir de la reprendre. — Détruisez ce Temple, et je le relèverai dans trois jours.* Et s'il était la vie, il avait donc tout reçu du Père ; car, qu'est-ce que la vie, sinon la propriété de l'Etre éternel, son titre de divinité, son essence, son nom : JE SUIS CELUI QUI EST? O mon Seigneur, à qui irais-je donc? j'ai cru et j'ai connu que tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant.

Mes Frères! ne célébrez pas sa Pâque, ou recevez fidèlement toutes ces choses. Si vous êtes de ses brebis, suivez-le, et ne suivez point *les étrangers* (1). Ne soyez pas de ces Chrétiens trieurs, qui, associant les ténèbres avec la lumière, accordent la résurrection de Jésus, et nient à côté qu'il fût autre chose qu'un homme ; qui l'appellent un grand docteur, un saint, un prophète, un homme incomparable, divin si l'on veut, mais qui ne le cou-

(1) Jean x, 5.

vrent de tous ces noms emphatiques que pour mieux déguiser, ce qu'ils lui ôtent. Ah ! défiez-vous de ces systèmes trompeurs qui tournent autour de tous les mystères pour les esquiver ; qui, rapetissant tous les objets de la foi pour les mettre à hauteur de raison, ne leur laissent plus rien pour élever nos pensées, plus rien pour appuyer notre faiblesse, plus rien pour guérir nos misères, plus rien qui ait prise sur notre cœur ; qui font de la religion de Jésus une religion philosophique, disent-ils, mais froide, mais sèche, mais impuissante, mais fausse, une religion qui n'a plus rien de céleste, c'est-à-dire, qui n'est plus une religion.

Doctrines des hommes, roseaux mobiles et cassans qui servez tour à tour d'appuis à leur sagesse errante et incertaine, que vous êtes différentes de notre Christianisme, de cet arbre puissant et assuré que nous planta la main de Dieu ! S'il est profond et mystérieux dans ses racines parce qu'elles sont en Dieu même, si sa tige auguste va se perdre dans les hauteurs des Cieux, il offre à tous un facile accès sous son vaste et réjouissant ombrage,

on peut compter sur son abri durant les tempêtes, il guérit nos maux par ses sucs précieux, et les fruits nourrissans de ses rameaux s'abaissent complaisamment jusqu'à la main du plus petit de nos enfans. Telle est en particulier, Mes Frères, la doctrine de la résurrection de Jésus : Ce n'est qu'un simple fait, facile à prouver, facile à croire, à la portée du dernier des hommes, vous l'avez vu ; et pourtant ce fait a des profondeurs qu'on ne peut sonder, des richesses de conséquences qu'on ne peut épuiser ; il est véritablement *la puissance de Dieu pour sauver ceux qui croient.* Tel que cet ange resplendissant qui roula la pierre, et dont le visage était comme un éclair, ce fait inonde de sa lumière divine la vie et la mort de Christ, les plans de Dieu à mon égard, les ténèbres de mon cœur, ma vie présente, et mes destinées futures.

Que ne trouvé-je pas dans cette nouvelle ?

Pécheur, j'y trouve la paix et le repos de mon ame : Si Christ est ressuscité, il pouvait donc s'exempter de mourir, il avait dans les trésors de sa puissance bien d'autres moyens de légitimer son témoignage et de commander

la foi. Il est donc mort par choix ; personne ne lui ôte la vie, c'est lui-même qui la donne. Et pour qui l'a-t-il donnée cette précieuse vie? pour moi, pour sauver la mienne des mains de *celui qui a l'empire de la mort ;* pour moi, brebis errante, qui avais fui du bercail de son Père et de mon Père pour me choisir mon propre chemin ; pour moi, qui avais mérité la mort, qui l'avais cherchée, et qui l'avais trouvée. Il s'est jeté au devant de l'ennemi de mon ame, il a reçu les blessures qui m'étaient destinées, il m'a délivré à ses propres dépens, afin que je connusse l'amour de celui que j'avais renoncé, et que, revenu à lui, rentré dans son sein, je ne le quittasse plus jamais. *Je suis le bon Berger qui donne sa vie pour ses brebis*, m'avait-il dit, et maintenant je le vois : sa résurrection m'atteste que la mort n'était pas faite pour lui, qu'elle ne pouvait le retenir dans ses liens, qu'ainsi celle qu'il a soufferte ce n'était pas la sienne, mais la mienne. Sa résurrection me dit, ô joie! que son sacrifice a été accepté, qu'il a comblé le gouffre de la mort en s'y plongeant, qu'il m'a fermé la condam-

nation. Mes péchés, mes péchés, vous que je ne pouvais ni porter ni rejeter, qui, malgré mes apparences de légèreté, pesiez tant sur ma vie, et que je retrouvais menaçans au fond de toutes mes pensées d'avenir, vous m'êtes ôtés : un être charitable vous a pris et portés à ma place. Vous ne serez plus là toujours entre Dieu et moi; maintenant je puis prier, je renais à moi-même, j'ai retrouvé comme une seconde innocence. *Qui me condamnera? c'est Dieu même qui me justifie; Christ est mort, et de plus il est ressuscité* (1). O mon Sauveur! tu es mort pour que je t'aimasse, je t'aimerai; tu es ressuscité pour que je te glorifiasse, je te glorifierai.

Etre faible, sujet à tant d'infirmités, de contradictions, de mécomptes et d'épreuves, je trouve dans la résurrection de Jésus des consolations et une force que rien dans le monde ne pouvait me donner. Christ a souffert comme moi, plus que moi, il a voulu souffrir : il s'est anéanti lui-même, s'étant rendu obéissant jusqu'à la mort de la croix; *c'est pourquoi aussi Dieu l'a souverainement*

(1) Rom. VIII.

élevé. Moi donc, ne boirai-je pas comme lui la coupe que mon Père m'a donnée à boire? Il sait aussi pourquoi il m'afflige; je trouverai aussi la fin de mes maux : Dieu saura leur donner, quand il en sera temps, une glorieuse issue; il peut, s'il le veut, me relever dans trois jours. Christ eut un ange pour le soutenir en Gethsémané, moi j'ai plus qu'un ange : *je sais que mon Rédempteur est vivant*, et qu'il demeurera le dernier sur la terre; Christ, étant ressuscité, ne meurt plus, la mort n'a plus de domination sur lui. Il est donc là vivant près de moi, il est sur ce lit où je souffre, il est dans cette demeure abandonnée de la joie où je me croyais seul et perdu, il la remplit de sa lumière. Je puis être affligé en toutes manières, mais je ne suis pas réduit à l'extrémité : j'ai un ami. *Le monde ne me verra plus*, m'a-t-il dit (1), *mais vous, vous me verrez; et parce que je vis, vous aussi vivrez*... ô Rabboni!

Homme mortel, et entouré d'êtres mortels, je trouve dans la résurrection de mon Maître l'espérance et la sécurité qui me manquaient.

(1) Jean IV, 19.

La mort, ce grand ennemi du bonheur de l'homme, qui remplit une moitié de nos jours de craintives inquiétudes, et l'autre de cuisans regrets, il l'a vaincue, il l'a annulée : il l'a éclairée ! Si ma santé vient à défaillir, le tombeau ne m'épouvantera plus ; ce ne sera plus devant moi que comme une de ces sombres avenues, qui cachent l'entrée d'une belle et riante demeure, et qui ne servent qu'à en relever par le contraste le charme et la splendeur. Christ est ressuscité, donc il n'y a plus de mort. Il a été fait les prémices de ceux qui dorment : *Je vous prendrai avec moi, afin que là où je serai, vous y soyez aussi* (1). *Je suis venu afin que mes brebis aient la vie, et qu'elles l'aient même avec abondance; je leur donne la vie éternelle* (2). Si Dieu vient à m'ôter ceux que j'aime (ce que ses compassions veuillent m'épargner !) peut-être, oh ! peut-être que la faiblesse humaine sera grande en moi, plus grande qu'elle ne le devrait ; peut-être que ma chair se révoltera malgré moi, que mes yeux se fondront en eau

(1) Jean XIV, 3.
(2) Jean X.

et n'auront de cesse ni jour ni nuit, que tous les plaisirs de ce monde me seront flétris pour jamais; mais à coup sûr je ne murmurerai pas, je ne désespérerai pas de la fidélité de mon Dieu. Je me dirai : *puisqu'il a ressuscité Jésus, il ressuscitera aussi par Jésus ceux qui* me *sont morts*. Je dirai au Ressuscité : Prends-les, ô mon Sauveur, je te les donne, je les remets dans ta main, car je sais que tu es puissant pour garder mon dépôt jusqu'à la fin.

Mes Frères! réjouissez-vous donc avec nous de cette grande nouvelle. Venez la célébrer à la table du Seigneur, portez-la dans vos maisons pour les réjouir aussi, dites-la à vos enfans pour qu'ils la disent aux leurs, donnez carrière à cette joie selon Dieu dont on ne se repent jamais. Fête en Israël! notre Christ est ressuscité.

Mais, chers amis, une pensée vient fondre sur moi, et me troubler la joie de ce beau jour; il faut que je vous la dise. C'est un mot d'Ezéchias, que je n'avais jamais bien compris, mais dont le sens s'éclaircit pour moi

tout à coup : *Le sépulcre*, dit-il à Dieu dans son cantique de guérison, *le sépulcre ne te célébrera point, la mort ne te louera point; celui qui vit, celui qui vit te célébrera* (1). Etes-vous de ceux *qui vivent* pour célébrer Dieu, ou de ceux qu'il appelle *mort* et *sépulcre?* Vous le savez : à mesure que la vie décroît, le sentiment décroît; plus le mal augmente, moins le malade en a la conscience; il s'affaisse peu à peu, jusqu'à ce qu'enfin il tombe endormi dans les bras de la corruption qui dévore sa dépouille. Ne seriez-vous point dans le même état par rapport à vos ames? votre mal n'a-t-il pas grandi insensiblement au point que vous ne le sentez plus, que vous le niez, que vous ne vous reconnaissez pas à nos avertissemens, que bientôt il ne restera plus rien d'entier en vous? n'êtes-vous pas déjà morts à la foi, morts à la piété, et comme ensevelis dans l'insouciance, dans l'intempérance et dans toute sorte de péchés? Ah! relevez-vous, relevez-vous, ossemens prématurés! sortez de votre tombeau, Disciples de Christ! ce n'est pas dans des cœurs corrompus et morts

(1) Es. XXXVIII, 18, 19.

que vous pourriez recevoir le Sauveur ressuscité. Ne savez-vous pas que vous avez été baptisés en sa mort, et que vous allez communier à sa mort? Qu'est-ce à dire? — C'est que, comme il est mort pour le péché, vous devez aussi mourir à votre péché, et que, comme il est ressuscité par la gloire du Père, vous devez aussi vivre d'une vie nouvelle, et chercher les choses qui sont du Ciel où il est assis à la droite de Dieu, et où il vous citera dans quelques jours. O, pour que vous n'ayez pas à trembler dans ce jour de la résurrection de vos corps, puisse cette fête, puisse notre faible voix, puisse la communion à Jésus décider enfin, par la bénédiction du Très-Haut, la résurrection de vos ames! Amen.

LE DON DU SAINT-ESPRIT.

SERMON DE PENTECÔTE

SUR LUC XI, 13 :

Si vous, tout méchans que vous êtes, savez donner de bonnes choses à vos enfans, combien plus votre Père céleste donnera-t-il son Saint-Esprit à ceux qui le lui demandent.

MES FRÈRES EN JÉSUS-CHRIST !

Grand jour, que celui dont nous célébrons l'anniversaire ! Ce fut l'ère solennelle de la transformation des Disciples en Apôtres de Dieu, de l'établissement de l'Eglise Chrétienne, de l'élargissement de ses portes, d'une

communication nouvelle et intime entre le Créateur et les ames.

Aussitôt que le Saint-Esprit fut descendu sur les Apôtres, la foi n'eut plus pour eux de mystères, l'avenir plus de voiles, la mort plus de terreurs, le monde plus de barrières, la nature plus d'impossibilités. Les démons chassés, les malades guéris, les morts étonnés d'entendre et d'obéir, les langues les plus barbares devenues subitement familières, le Sanhédrin vaincu, le Paganisme converti furent les conséquences et les trophées de la Pentecôte.

Mais quelque beau, quelque glorieux que soit cet événement, il semble pourtant qu'on ne peut y songer sans y trouver un côté mortifiant pour nous, quand nous venons à comparer ce que Dieu faisait alors, et ce qu'il fait aujourd'hui pour les siens : Eux marchaient par la vue, et nous marchons à peine par la foi! eux voyaient les Cieux ouverts; et nous, nous ne connaissons qu'imparfaitement soit les choses de Dieu, soit les choses du monde, nous ne voyons que comme au travers d'un verre obscur! le Saint-Esprit par-

lait par leur bouche sans qu'ils eussent besoin de s'inquiéter de ce qu'ils diraient; et ce n'est qu'à force de méditations que vos Prédicateurs recueillent, pour vous les proposer, leurs pensées et leurs exhortations! ils accompagnaient leur prédication d'une démonstration d'esprit et de puissance; tandis que nos vœux, nos prières, nos instances sont tout ce que nous pouvons faire aujourd'hui pour nous insinuer dans vos cœurs, et pour nous concilier votre attention!

Quoi donc? cet Esprit, qui fut répandu sur eux avec tant d'abondance, nous serait-il refusé? n'aurions-nous point de part à cette journée? et ne vous entretiendrions-nous des prodiges que vit l'Eglise naissante que pour former des regrets sur l'obscurité de l'économie dans laquelle il a plu à Dieu de nous faire naître? Loin de nous cette pensée. Il n'y a de changement que dans la face extérieure, et non dans le fond des choses; et ce n'est pas pour rien que la Religion du Sauveur est appelée *le Ministère de l'Esprit* (1), et que nous sommes baptisés en y entrant;

(1) 2 Cor. III, 8.

au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Eclaircissons cette formule, et nous verrons ce que nous devons croire et ce que nous avons droit d'attendre :

Le Père, c'est Dieu, *auteur de la vie* et de l'univers, manifestant comme à l'œil sa puissance et sa divinité dans ses ouvrages.

Le Fils, c'est la manifestation de Dieu par Jésus-Christ; c'est Dieu, *auteur du salut*, se rapprochant davantage encore de l'espèce humaine, qui n'avait pas su le reconnaître dans l'univers et qui lui avait refusé son adoration, faisant reluire la plénitude de sa divinité dans la personne et dans la vie du Sauveur, la grandeur infinie de sa miséricorde dans ses souffrances et dans sa mort, la splendeur de sa gloire dans sa résurrection et dans son triomphe.

Le Saint-Esprit, c'est Dieu, *auteur de la force et de la sanctification*, se manifestant directement à chacun de nous, descendant dans notre propre cœur, et lui communiquant une mesure de ses perfections, afin de recréer en nous cette image et cette ressemblance avec lui que nous portions en sortant de ses mains,

mais que nous avons laissée s'effacer et se perdre.

Croire au Père, au Fils et au Saint-Esprit, c'est donc voir et adorer Dieu en toutes choses, c'est croire que le monde vient de lui, que Christ vient de lui, que l'Evangile vient de lui, que tout ce qu'il y a de bon en nous vient de lui, qu'il est l'auteur de toute grace excellente et de tout don parfait, qu'ainsi toutes nos pensées et tout notre espoir doivent se rapporter à lui.

Mais, *s'il n'y a qu'un même Dieu qui opère tout en tous, il y a diverses opérations; s'il n'y a qu'un même esprit, il y a divers dons* (1). Dieu est toujours prêt à donner, mais il proportionne la nature et la mesure de ses dons aux temps et à nos besoins. Ceux que reçurent les Apôtres, ils ne les reçurent pas pour eux-mêmes, mais *pour l'utilité commune*, comme nous l'apprend saint Paul (2): il fallait à une doctrine surnaturelle des preuves surnaturelles aussi; il fallait aux Apôtres des dons sur-humains pour suppléer à tout ce qui leur manquait humainement : naissance,

(1) 1 Cor. XII.
(2) 1 Cor. XII, 7.

fortune, instruction, crédit, éloquence; il leur fallait enfin un secours extraordinaire du Ciel pour surmonter les obstacles extraordinaires que la terre leur allait opposer. Ces dons miraculeux ont cessé parce que nous n'en avons plus besoin, et que ce serait les annuler que de les prodiguer. Mais il est en Dieu d'autres perfections à communiquer que sa puissance et sa toute-science : *Aspirez à des dons plus excellens* (1), nous dit l'Apôtre. Nos besoins, à nous, sont plus personnels que ceux des premiers Chrétiens. Nous n'avons plus à établir l'Evangile, il est assis sur le rocher; mais nous avons à le recevoir nous-mêmes, et à le garder fidèlement dans notre cœur. L'œuvre extérieure est achevée; c'est l'œuvre intérieure qu'il nous reste à faire, et pour laquelle il nous faut également l'assistance de l'Esprit de Dieu : — Nous avons besoin *d'un esprit de lumière*, pour goûter cet Evangile, pour le comprendre et nous l'approprier; — nous avons besoin *d'un esprit de sanctification* pour nous aider à le mettre en pratique. Et voilà les dons qu'il nous est

(1) 1 Cor. XII, 31.

permis d'attendre encore, et qu'il nous est enjoint de demander : *Si vous, tout méchans que vous êtes, savez donner de bonnes choses à vos enfans, combien plus votre Père céleste donnera-t-il son Saint-Esprit à ceux qui le lui demandent.* Nous venons donc vous conjurer de livrer tous vos cœurs à cette sainte ambition, en approchant de la Table de Dieu, afin que vous ne célébriez pas la fête du Saint-Esprit avec les sentimens d'une veuve qui rappelle la mémoire de celui qu'elle a perdu, mais avec la joie d'une épouse qui va s'unir à celui qu'elle aime.

Le premier don auquel nous devons aspirer, ai-je dit, c'est UN ESPRIT DE LUMIÈRE, pour affermir et vivifier notre foi. — Il semble, il est vrai, d'abord, qu'une intervention particulière de l'Esprit de Dieu pour éclairer notre esprit soit superflue, qu'elle ne pourrait rien nous apporter de nouveau, que tout ce qui était nécessaire pour entraîner la conviction des hommes a été fait : L'Esprit-Saint a veillé sur le Livre qu'il avait inspiré, et nous l'a fait parvenir sans altération, accom-

pagné de toutes les preuves imaginables de divinité ; il suffirait donc, ce semble, au plus incrédule des hommes, pour être amené à croire, d'examiner l'histoire apostolique attentivement, consciencieusement, et en faisant simplement usage de ses lumières naturelles et du jugement le plus ordinaire.

En effet, Mes Frères, si nous admettons que douze hommes de néant prêchent aux Juifs rassemblés pour la Pentecôte de tous les coins du monde, et leur parlent à chacun dans sa langue ; qu'à cette seule parole de leur bouche : *au nom du Seigneur Jésus, lève-toi et marche*, un homme impotent de naissance se lève et se tient debout, marchant, sautant, et louant Dieu ; qu'à cette simple déclaration : *ce n'est pas aux hommes que vous avez menti, c'est à Dieu*, Ananias et Saphira tombent et rendent l'esprit ; que cette même voix qui tue à gauche ressuscite à droite sans plus d'appareil ; que deux d'entre eux, sans se laisser imposer par la puissance et la majesté du Grand Conseil de la nation, l'affrontent en face, lui reprochant la mort de leur Maître, et attestant sa résur-

rection ; que l'ennemi le plus ardent du Christianisme, Saül, soudainement changé, de persécuteur se fait prédicateur et de bourreau martyr ; si, dis-je, nous admettons de telles choses, il nous faudra bien reconnaître que cette grande puissance vient de Dieu et non des vases de terre qui la portent, à moins que nous ne voulions faire de Dieu un être insouciant qui laisse prendre au mensonge toutes les couleurs de la vérité.

Or, il est impossible que nous n'admettions pas ces faits comme vrais, si nous réfléchissons : 1° *à la manière dont ils sont rapportés*. Ce n'est pas vaguement ni insidieusement : le temps, les lieux, les occasions, les personnes objets ou témoins de ces miracles, tout y est précisé, nommé, scrupuleusement consigné. Et quant au langage, vous n'y trouvez ni l'emphase, l'embarras et les contradictions de l'imposteur, ni les exaltations et l'incohérence de l'enthousiaste : les merveilles les plus inouïes sont racontées dans les termes les plus simples et avec les tours les plus familiers ; tout y est concordant, naïf comme la conscience, calme et imposant comme le front d'un homme de bien.

Il est impossible que nous n'admettions pas ces faits comme vrais, si nous réfléchissons : 2° *à l'effet surprenant de la prédication des Apôtres*. La doctrine nouvelle se répandit à travers ses ennemis de tout genre, comme un feu gagne et envahit ceux qui s'apprêtaient à l'éteindre : Les Juifs, reconnaissant que jamais si grandes choses ne s'étaient faites en Israël, se convertissaient par milliers. Des gens, qui étaient à portée de vérifier ces faits, sacrifiaient pour les soutenir tout ce à quoi les hommes ont coutume de tout sacrifier, enfans, amis, patrie, fortune, santé, vie, réputation. Quel était donc cet attrait si irrésistible qu'on y cédât malgré soi? — Etait-ce la beauté de la doctrine chrétienne? mais la plupart l'adoptaient avant de la connaître ; et d'ailleurs, un tel examen n'était pas de nature à être fait par tout le monde, il eût fallu des siècles à la raison pour obtenir seule un pareil triomphe. — Etait-ce la nouveauté? mais tout engouement qui tient à la nouveauté passe avec la nouveauté. — Etait-ce la morale de l'Evangile? simple et modeste dans son austérité, elle n'attirait pas en flattant les sens

comme celle des Epicuriens, ni en caressant l'orgueil comme celle des Stoïciens; elle ne parlait que de travaux, de luttes et de sacrifices, et ce n'est pas ainsi qu'on séduit les hommes. — Etaient-ce enfin les persécutions mêmes? rien ne fait tant fleurir une religion, ont dit les incrédules, et mille échos l'ont répété. C'est une de ces idées spécieuses auxquelles on s'accoutume à force de les entendre, mais qui ne soutiennent pas l'examen. Je veux croire que, plus une cause a d'adversaires acharnés à l'attaquer, plus les partisans de cette cause s'acharnent à la défendre : soit amour-propre, soit opiniâtreté, soit enthousiasme de générosité, ils s'y attachent en proportion de ce qu'ils font pour elle, et ils iront peut-être jusqu'à tout souffrir plutôt que de la déserter. Mais il n'est pas dans la nature des choses qu'une cause multiplie ses partisans par cela seul qu'elle est attaquée et souffrante; on ne va point ainsi de gaîté de cœur briguer des tourmens et des supplices, surtout quand cette cause est non-seulement persécutée, mais méprisée, qu'ainsi il n'y a pas même à espérer pour ses victimes le dé-

dommagement de l'illustration. Non, rien n'explique les progrès étonnans du christianisme que les prodiges du Saint-Esprit.

Enfin, il est impossible que nous n'admettions pas ces récits comme vrais, si nous réfléchissons *à la manière dont on les a combattus*. Nul ne s'est inscrit en faux contre les actes des Apôtres : les antagonistes contemporains se sont contentés d'attribuer leurs miracles à la magie, à de prétendues sciences occultes qui n'ont jamais existé, comme les Juifs les attribuaient à la puissance du Démon ; mais, moins hardis que nos incrédules modernes, ils ne voyaient pas moyen de révoquer en doute des faits aussi avérés qu'éclatans. Qu'on oppose aux assertions formelles de l'Ecriture et de toute la Chrétienté quelques démentis formels, donnés dans le temps aux Apôtres par la Judée, la Phénicie, la Syrie ou l'Asie-Mineure ; que les Juifs, si intéressés à conserver de telles pièces si elles avaient jamais existé, nous produisent les protestations du Sanhédrin et des gouverneurs de la Judée, alors nous commencerons à douter aussi. Mais tant que les détracteurs

de la foi n'auront rien de mieux à nous dire que : *je ne crois pas, parce que je ne puis pas croire*, leurs dénégations resteront sans valeur auprès de l'homme impartial, qui voit des masses de témoignages en faveur des faits dont il s'agit.

Vous le voyez, Mes Frères : nous pourrions à la rigueur nous passer, pour croire, de l'aide intérieure du Saint-Esprit ; le simple et droit bon sens, si nous le consultions avec candeur, suffirait pour nous conduire à Christ. Convaincus de la vérité et du prix d'une doctrine pour la propagation de laquelle Dieu a remué les Cieux et la terre, nous nous saisirions avec reconnaissance de l'Evangile, nous le lirions avec un saint empressement, et l'Evangile se chargerait lui-même de faire sentir à nos ames sa divinité : *Si vous voulez faire la volonté de mon Père*, disait Jésus, *vous connaîtrez que ma doctrine ne vient pas de moi* (1).

Mais il n'en va pas ainsi : la raison ne suffit pas pour devenir chrétien, parce qu'on ne l'écoute pas, qu'on ne la consulte même pas

(1) Jean VII, 17.

sur ce point. Voit-on celui qui ne croit pas à la Bible prendre peine pour s'enquérir s'il a tort ou raison de n'y pas croire? vous savez bien que non : il n'y croit pas parce qu'il n'en veut pas, qu'elle ne l'intéresse point ; parce qu'il sent bien qu'il ne sera pas en rapport avec elle ; parce qu'il n'a pas cette volonté préalable de faire la volonté de Dieu, dont parle le Sauveur. Il y a même beaucoup de gens, et je ne serais pas embarrassé pour en trouver ici, qui sont en pleine sécurité sur leur christianisme, qui n'ont aucune objection sérieuse contre la Bible et sont tout prêts à la reconnaître en théorie pour la Parole de Dieu, et pourtant qui ne la lisent pas davantage : ils se détournent à sa rencontre, ou, s'il leur arrive de l'ouvrir, c'est en faisant effort sur eux-mêmes, parce qu'ils n'y trouvent que des difficultés et point de plaisir ; et le Saint-Livre retombe bientôt de leur froide main. Qu'est-ce que cela prouve, sinon qu'il y a dans le cœur des hommes que l'Esprit n'a pas éclairés, je ne sais quel principe de répugnance et d'aversion contre les choses révélées, qui leur aveugle l'entendement? je

me trompe : je le sais, et je l'ai dit, et l'Ecriture aussi l'a dit (1). Reconnaissez-le, Mes Frères : chez la plupart d'entre vous cet inconcevable aveuglement existe ; vous ne l'avouez pas, vous vous le dissimulez à vous-mêmes tant que vous pouvez, mais le fait parle : vous ne lisez pas la Bible. D'où vient cela? — C'est que nous ne la comprenons pas, dites-vous. — Il n'est que trop vrai, vous ne la comprenez pas. Mais encore une fois d'où vient cela? Ce n'est pas, croyez-moi, de l'obscurité des termes, ni même de celle des doctrines : Quand elle vous dit que *Jésus est mort pour vos offenses*; que, *si quelqu'un n'a pas l'esprit de Christ*, *il ne lui appartient pas*, il n'y a rien là dont vous ne puissiez aisément saisir le sens. Ah ! ce n'est pas votre intelligence qui fait défaut, c'est quelque chose de mieux encore : ce sont les sentimens qui servent de clé à l'intelligence ! Ne comprenez-vous pas à merveille et à demi-mot ceux que vous aimez? ne savez-vous pas d'avance ce qu'ils vont dire, ce qu'ils vont faire, et pourquoi ils le font? ce qui sort

(1) 2 Cor. IV, 3, 4.

de leur bouche ne vous trouve-t-il pas tout préparés à la sympathie? Quand est-ce, au contraire, que vous ne comprenez pas un homme, un caractère? c'est quand vous ne vous sentez avec lui aucune analogie, aucun terrain commun. Quand est-ce qu'un livre vous plaît et vous prend? c'est quand il vous présente comme un reflet de vous-mêmes, que vous y retrouvez ce que vous avez pensé, ce que vous avez senti, vos imaginations favorites, et jusqu'à vos expressions. Si, au contraire, l'auteur est d'une tendance, d'un parti opposé au vôtre, aussitôt vous respirez péniblement dans son atmosphère, vous vous heurtez en marchant avec lui, rien ne vous va dans sa manière; le point de départ étant autre, vous ne savez pas entrer dans son point de vue, ses raisonnemens vous semblent faux, ses sentimens exagérés, son style obscur: vous n'avez pas *le mot* du livre.

Hélas! n'est-ce pas là la triste explication de votre indifférence, si ce n'est de votre répugnance pour la Bible? Ce qui vous empêche de la comprendre, c'est qu'il n'y a rien entre elle et vous, c'est que ses pensées ne

sont pas vos pensées, et que ses voies ne sont pas vos voies. Elle vous tire en sens inverse de toutes vos habitudes : — Vous êtes habitués à marcher terre à terre, jour à jour, et selon le regard de vos yeux ; et la Bible ne vous entretient que du Ciel, de l'avenir, de choses invisibles ! comment la goûteriez-vous ? Qu'on vous parle de vous ou de vos enfans pour vous louer, de vos rivaux pour les dénigrer, de vos ennemis pour envenimer la querelle, de ce qui peut favoriser ou compromettre vos intérêts journaliers : saisons, commerce, politique, de tout ce qui se rapporte à ce corps de mort objet de tous vos soins, de fêtes, de parures, de maisons, de santé, à la bonne heure ! vous écouterez, vous dévorerez. Mais de votre ame, cela vous étonne, vous dépayse ; vous ne savez ni de quoi il s'agit, ni à quoi cela peut servir : *Comment pourriez-vous croire, vous qui ne cherchez que la gloire qui vient des hommes ?* dit le Sauveur (1). — Vous êtes habitués à juger, et à trancher ; et ici il faut vous soumettre ! — Vous êtes habitués à don-

(1) Jean v, 44.

ner à votre raison une confiance absolue, à en faire en toutes choses la mesure de la vérité ; et tout ce que vient vous révéler ce livre appartient à une région supérieure où la raison n'a pas voix ! Ce n'est pas la sagesse de ce monde qu'il vous prêche ; ce sont des choses qui ne fussent jamais montées à l'esprit de l'homme, et que Dieu avait préparées à ceux qui l'aiment (1). Or, *l'homme charnel ne peut entendre les choses qui sont de l'Esprit de Dieu, et elles lui paraissent une folie, parce que c'est spirituellement qu'on en juge* (2).

C'est le pourquoi de ces révélations qui vous manque pour les comprendre. Il y a un mot qui vous expliquerait toute l'Ecriture d'un bout à l'autre, et qui vous la ferait bénir et chérir ; mais ce mot vous ne le connaissez pas et vous ne pouvez le connaître, habitués que vous êtes à vous approuver vous-mêmes dans tout ce que vous faites, à employer toutes les ressources de votre esprit à vous déguiser ou à vous justifier vos défauts et vos

(1) 1 Cor. II.
(2) 1 Cor. II.

péchés. Votre péché, voilà le mot de la Bible ! c'est à cause de votre péché que le Sauveur est venu, qu'il fallait qu'il vînt, et que sa venue dut être longuement préparée. La Bible, c'est l'histoire du péché des hommes, des suites funestes du péché, des barrières que Dieu mit au péché par ses lois, de l'inutilité de toutes ces barrières que le péché brisa, enfin, du grand plan de Dieu pour la rédemption et l'abolition du péché, et du glorieux accomplissement de ce plan de miséricorde. Ce n'est pas pour vous prouver la Bible que vous avez besoin de l'Esprit de lumière, elle est assez prouvée ; ce n'est pas pour vous l'éclaircir, elle n'est que trop claire à qui ne la veut pas suivre ; c'est pour vous éclairer sur votre propre état : Vous avez besoin que Dieu vous mette au cœur la connaissance et le sentiment de votre misère spirituelle, afin que vous la détestiez, et que vous receviez avec une profonde gratitude Celui qui vient vous en délivrer ; là est le commencement et la fin de la foi. Alors l'ensemble vous expliquera les détails ; chaque mot de la Bible prendra pour vous un sens nouveau et une vie

nouvelle, car la lettre tue, mais c'est l'Esprit qui vivifie. *Jusqu'à présent vos esprits ont été endurcis, parce que le voile, qui n'est levé que par Jésus-Christ, demeure lorsqu'on lit l'Ancien Testament ; mais quand vous vous tournerez vers le Seigneur, le voile sera ôté ; or, le Seigneur, c'est l'Esprit* (1). Vous ne pouvez donc vous passer de l'Esprit ; sans lui vous n'auriez jamais les dispositions indispensables pour croire : *Nul ne peut nommer Jésus-Christ Seigneur, si ce n'est par le Saint-Esprit* (2). Il faut que cet autre Jean-Baptiste vienne du Ciel en vous, pour y préparer là aussi le chemin du Seigneur, pour y combler toute vallée, pour y abaisser toute montagne et toute colline, pour y redresser les chemins tortus, et pour y aplanir ceux qui sont raboteux; alors votre chair verra le salut de Dieu. *Nous n'avons pas reçu l'esprit du monde*, dit l'Apôtre, *mais l'Esprit qui vient de Dieu, afin que nous connussions les grâces qu'il nous a*

(1) 2 Cor. III, 14, 16.

(2) 1 Cor. XII, 3.

faites (1). Première demande que vous avez à faire à la table du Seigneur.

Seconde demande : UN ESPRIT DE SAINTETÉ. Car, il ne suffit pas de croire, il faut agir; il ne suffit pas de connaître le Seigneur, il faut l'imiter. Imiter le Seigneur! est-ce donc chose si petite et si facile, que j'aie besoin de démontrer qu'il vous faut pour l'accomplir l'assistance du Seigneur lui-même? Oui, il est facile de connaître ce qui est bien, le païen même le connaît ; mais le choisir, le vouloir fermement malgré tant d'obstacles, le vouloir constamment malgré les tentations, les distractions, les alanguissemens inséparables de notre faible nature, où est l'homme qui ait trouvé ce secret? Encore, s'il s'agissait seulement de bons sentimens, chacun les a, ou prétend les avoir : le jeune homme riche de l'Evangile assure à Jésus qu'il a dès son enfance aimé Dieu et le prochain ; mais quand Jésus lui en demande une preuve agissante quelque peu difficile, il s'en retourne tout attristé. Encore, les actions mêmes sont fa-

(1) 1 Cor. II, 12.

ciles, tant qu'il n'est question que de morale humaine : pour être un honnête homme selon le monde, c'est assez d'éviter certains vices et de n'être pas un grand criminel. Mais s'il s'agit d'être un chrétien, alors il n'y a plus de limites à la tâche : Marche ! marche ! si tu as mis la main à la charrue, ne te retourne plus; laisse les choses qui sont en arrière, et t'efforce d'aller vers celles qui sont en avant ; ajoute une vertu à une autre vertu; extirpe de ton cœur jusqu'aux derniers rejetons du mal ; renonce à toi-même, et te charge de ta croix ; n'aime point le monde ni les choses qui sont dans le monde, car si tu aimes le monde, l'amour du Père n'est point en toi ; abstiens-toi des passions de la chair qui font la guerre à l'ame ; si ton œil droit t'est une occasion de chute, arrache-le ; aime tes ennemis, prie pour ceux qui te maltraient et qui te persécutent ; suis l'exemple des Apôtres, monte plus haut que les Anges, crois jusqu'à la stature de ton Maître ; marche, marche ; sois parfait comme ton Père céleste est parfait. Voilà la morale chrétienne, ce devoir sans terme de la sanctification qu'aucun des hommes n'a-

vait enseigné ni soupçonné! Carrière immense, qui commences dans la fange et qui finis au trône du SAINT des SAINTS, où prendrons-nous la force de te courir?

Vous la donnerez-vous à vous-mêmes? que le passé réponde: Tant que vous n'avez compté que sur vous, qu'avez-vous fait? tous vos projets de sagesse ne se sont-ils pas dissipés à l'heure de la tentation, comme la rosée à l'heure du midi? ne semble-t-il pas, au contraire, que le temps ait reçu la double tâche d'enraciner vos vices et de miner vos vertus? Au milieu de cette lutte fatale et perpétuelle du mal contre le bien, des affections de la chair contre les affections de l'esprit, des choses visibles contre les invisibles, le présent avec ses convoitises ne l'a-t-il pas presque toujours emporté? ne vous êtes-vous pas écriés bien souvent avec indignation contre vous-mêmes: *Je ne fais pas ce que je voudrais, et je fais ce que je hais. Je vois que le bien n'habite point en moi, c'est-à-dire dans ma chair; car j'ai bien la volonté de faire ce qui est bon, mais je ne trouve pas le moyen de l'accomplir* (1)? Et comment en serait-il

(1) Rom. VII.

autrement ? Quand une armée a été cent fois vaincue, ce n'est pas tant l'ennemi qui est à craindre pour elle comme sa propre démoralisation : elle a perdu la conscience de ce qu'elle peut, elle s'est faite à l'habitude de plier, transfuge anticipé elle se livre d'avance. Dans cet état, elle ne saurait se relever d'elle-même, elle ne peut pas se rendre ce qu'elle n'a plus ; même un renfort ne la sauverait pas, elle lui communiquerait ce même esprit gage infaillible de défaite, elle l'entraînerait dans sa défection. Il faut qu'un souffle régénérateur passe sur cette armée ; que le chef qui l'avait formée revienne à sa tête et la remanie dans sa puissante main, qu'il la retrempe, la renouvelle, qu'il lui rende le principe de toute force : la volonté d'être fort. — L'armée, c'est nous, pécheurs ; l'ennemi, c'est le péché ; le chef, c'est Dieu. Après avoir tant de fois succombé, notre ame est pareillement vendue à l'ennemi ; elle s'est affaiblie pour le bien et familiarisée avec le mal, elle a dégénéré de son origine, elle n'est plus cette ame *vivante* que nous souffla le Créateur. Qui peut la renouveler, sinon Celui

qui l'a faite, et qui seul la connaît? Il sait ce qu'il lui faut, ce qui lui manque, et le chemin pour y entrer. Il la tient dans sa main comme le potier tient l'argile. N'aurait-il pas le pouvoir de la tirer à lui, de la guérir, de fléchir ses pensées et ses désirs comme il fléchit le cours des ruisseaux dans les prairies, de la créer une seconde fois aussi bien que la première? Il le peut, et il le faut, Mes Frères, car ne nous abusons pas : Ce n'est pas d'être améliorés, mais d'être transformés que nous avons besoin ; un simple secours ne nous suffirait pas, car nous sommes devenus le revers de ce que nous devions être, nous aimons ce que nous devions haïr, et nous haïssons ce que nous devions aimer ; il n'y a plus rien de sain et d'entier en nous, il nous faut la nouvelle naissance. *En vérité, en vérité*, dit Jésus à Nicodème, *si un homme ne naît d'eau et d'esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu* (1). Tout l'Evangile revient à dire, qu'il n'y a de Chrétien que celui en qui Dieu fait sa demeure, celui qui demande à Dieu de le changer, et qui est en

(1) Jean III, 5.

effet changé par l'Esprit de Dieu. Son aide est nécessaire à notre ame comme à la terre que nous cultivons. Sans doute, il faut que le laboureur arrache de son champ la mauvaise herbe, qu'il le retourne, qu'il y sème du bon grain, et qu'il veille, après l'avoir semé, à ce qu'il y demeure et que rien ne l'enlève ; mais tous ces soins sont inutiles si les chaleurs et les pluies du Ciel ne viennent féconder l'œuvre de ses mains. Malheur donc au laboureur qui ne travaille point ; mais malheur aussi à celui qui travaille, mais qui ne prie point, et qui ne compte pour rien la bénédiction ! Et de même, Chrétiens, malheur au lâche qui ne fait rien pour se corriger de ses vices, car le soleil ne fertilise pas une terre inculte, la grâce de Dieu ne le viendra point chercher malgré lui. Mais malheur aussi à celui qui dirait : je saurai bien me corriger moi-même ; malheur surtout à celui qui dit : je suis corrigé, je suis sûr de moi, car *personne ne peut rien s'attribuer, s'il ne lui est donné du Ciel* (1) ! *Si quelqu'un manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu qui la*

(1) Jean III, 27.

donne à tous libéralement, et elle lui sera donnée (1).

Le don de l'Esprit, voilà donc ce qu'il nous faut pour être changés. Et telle est la grâce qu'il a plu à Dieu d'attacher à son alliance ; telle est la condition qu'il s'engage à remplir si nous remplissons la nôtre, c'est-à-dire, si nous lui remettons notre ame à guérir et à sauver : *En ce temps-là*, nous avait-il dit, *je vous donnerai un cœur nouveau et un esprit nouveau; j'ôterai votre cœur de pierre, et je vous donnerai un cœur de chair. Je mettrai mon esprit au-dedans de vous, et je ferai que vous suivrez mes statuts et que vous garderez mes ordonnances* (2). Cette promesse s'accomplit, Chrétiens, dans le baptême de Jésus, dans ce *baptême de feu*, ce baptême intérieur, qui donne ce que l'autre baptême : le baptême de Jean, *le baptême d'eau*, le baptême extérieur, ne faisait qu'indiquer et promettre. Dans ce traité de miséricorde, les deux parties s'engagent et se donnent réciproquement l'une

(1) Jaq. I, 5.
(2) Ezéch. XXXVI.

à l'autre : l'homme donne à Dieu sa foi et son vouloir, et Dieu donne à l'homme la grâce et le pouvoir.

Et n'objectez pas, comme Nicodème, que nous ne savons comment cela se peut. Savons-nous comment Dieu fit l'ame? Savons-nous comment le vent souffle, d'où il vient et où il va? La tâche du matelot n'est pas de le savoir et de s'en informer, mais de se tenir prêt, de veiller et de chercher cette brise du Ciel sans laquelle il resterait immobile, et de la serrer précieusement dans sa voile. Vous ne savez pas non plus comment, dans une épreuve ou dans un danger, le simple aspect d'un être que vous aimez double vos forces et votre courage. Vous ne savez pas comment il se fait que la présence d'un génie supérieur électrise, ramène la confiance, allume l'enthousiasme, exerce sur tout ce qui l'entoure une irrésistible influence. Il parle peu, mais il est là; la force de son ame déborde et se communique, et le héros fait des héros. Comment ne concevriez-vous pas, après ces exemples humains, que l'Esprit de Dieu peut influer sur votre ame pour la sanctifier? Vous

savez que vous en avez besoin, vous savez qu'il le veut, que reste-t-il à comprendre?...

Il n'est point de canaux par où sa grâce ne cesse de couler : Il l'a cachée dans ce beau spectacle de la nature, où tant de vie et de bonheur, répandu dans l'espace, vous parle malgré vous de sa puissance et de sa bonté. Il l'a cachée dans toutes les pages de nos livres sacrés, où elle n'attend que d'être cherchée pour se répandre sur vous, et pour vous inonder de sa lumière. Il l'a cachée sous ces emblèmes augustes de la mort du Sauveur dont vous allez vous approcher. Il peut la mettre sur les lèvres du moindre de ses Serviteurs. Il peut parler à votre ame, enfin, directement et sans intermédiaire, comme un ami parle à son ami. Que de fois déjà dans votre vie vous avez reçu, sans vous en douter, ces saintes impulsions de l'Esprit de Dieu! Au pied de cette chaire, lorsque vous fûtes reçu au nombre des Chrétiens, et toutes les fois qu'un sermon vous toucha, c'était l'Esprit qui parlait à vos consciences à mesure que la voix de l'homme parlait à vos oreilles. Dans ce lit où vous fûtes retenu par la maladie, et

où vous fîtes de salutaires réflexions sur vos égaremens, sur le temps que vous aviez perdu, sur votre ignorance, sur votre fragilité, sur tant d'endroits humilians par lesquels vous pouviez vous envisager, c'était l'Esprit qui vous les suggérait, et qui vous fit sortir de ce lit plus pieux et meilleur. Ne vous souvient-il pas, lorsque vous lisiez avec quelque ami de votre ame, ou lorsque vous écoutiez en famille la Parole de Dieu, d'avoir souvent éprouvé quelque chose d'inconnu qui vous émouvait? Vous étiez tout rempli d'admiration pour la grandeur du Très-Haut et de reconnaissance pour sa bonté ; une vue nouvelle éclairait pour vous les dispensations merveilleuses de sa Providence et les rapports qui lient entre eux ses desseins les plus éloignés ; votre tiédeur habituelle était remplacée par un désir ardent de lui plaire et de répondre à ses vues sur vous ; de douces larmes humectaient vos paupières, et ce bonheur sérieux vous paraissait bien supérieur à tous les autres plaisirs. Eh bien, ami, c'était le Saint-Esprit de Dieu qui agissait en vous, c'étaient des arrhes qu'il vous donnait de sa

présence, car *c'est par le Saint-Esprit qui nous a été donné que l'amour de Dieu est répandu dans nos cœurs* (1). Toutes les fois qu'il vous est arrivé de faire quelque bien, de consoler, de soulager, de réjouir, de ramener au droit chemin l'un de ces petits, c'était encore l'Esprit qui faisait naître devant vous cette bonne occasion et qui vous inspira de la saisir. Ne vous sentiez-vous pas une affectuosité, une ardeur plus qu'ordinaire, une joie mystérieuse qui vous récompensait au centuple de ce que vous aviez fait? c'étaient les fruits de l'Esprit : *Les fruits de l'Esprit*, dit saint Paul, *sont la charité, la joie, la patience, la douceur, la fidélité, la bénignité, la tempérance* (2). — *Il sortira de celui qui croit en moi des fleuves d'eau vive* (3).

A cette heure, Mon Frère ! si nous avons été assez béni pour que vous aperceviez poindre en votre ame plus de sérieux, plus de vie, plus d'amour du bien, plus de goût et de zèle pour le service de Dieu, réjouissez-vous, c'est la marque de l'Esprit : *ceux qui sont conduits*

(1) Rom. v, 3.
(2) Gal. v, 22.
(3) Jean vii, 38.

par l'Esprit s'affectionnent aux choses de l'Esprit, dit l'Ecriture, *et l'affection de l'Esprit est vie et paix* (1). Ah! ne regimbez pas contre l'aiguillon, ne résistez pas à cette action de l'Esprit, qui veut vous rendre participans de la sainteté de Dieu pour vous faire avoir part à sa félicité. Travaillez de concert avec lui, ne le contristez pas, ne l'éteignez pas en retournant à la chair et à ses convoitises: Souvenez-vous que Dieu est Saint, et que vous êtes son temple!

Et vous qui avez le malheur de ne pas croire, ou dont la foi, peu exercée dans la connaissance des Saintes-Lettres, manque de fondement, et ne jette dans votre ame qu'une lueur vacillante et des rayons sans chaleur, tandis que la figure d'un monde qui passe embrase toutes vos pensées, écoutez la voix qui crie : *mon salut! mon salut!* jetez-vous dans les bras de notre Dieu ; suppliez-le que son règne vienne dans vos cœurs, qu'il supplée lui-même à votre incrédulité, et qu'il vous donne à la fin ce qu'il faut pour accomplir ces plans de vie chrétienne que vous

(1) Rom. VIII, 5, 6.

formez toujours et que vous ne réalisez jamais. Dieu ne vous refusera pas, il est votre Père! Avez-vous jamais réfléchi à tout ce qu'emporte ce beau nom de père qu'il a pris pour vous? Pensez à votre enfance, et aux auteurs de vos jours : rappelez-vous avec quelle vigilance, avec quelle largesse ils pourvoyaient à tous vos besoins ; avec quelle indulgence ils écoutaient et accueillaient vos désirs même les plus légers et les plus insignifians, à plus forte raison tout ce que vous leur demandiez de bon et de vraiment utile. Vous refusèrent-ils jamais un conseil, une instruction, un témoignage d'affection? C'était surtout par leur sollicitude pour votre bien moral qu'ils se montraient paternels : il leur en coûtait plus qu'à vous-mêmes de vous châtier, mais ils ne craignaient pas de s'affliger et de vous affliger un instant pour vous préparer un heureux avenir. Absens ou présens, ils étaient à vos côtés, leur esprit vous suivait et vous dirigeait ; votre vie était leur vie, et chaque progrès de votre cœur une conquête pour eux. Si vous êtes père vous-même, vous connaissez tout cela, vous l'avez éprouvé, vous

savez qu'il se passe dans un cœur de père des choses qui ne se peuvent exprimer. Le méchant lui-même est bon pour ses enfans, il n'est pas jusqu'au sauvage et à l'animal qui ne deviennent sensibles et intelligens dans ce qui concerne le soin de leur progéniture. Eh ! que ne sera-ce donc pas de votre Père Céleste, de celui qui a mis dans la mère ces trésors de tendresse et tout cet instinct maternel ? ne vous aimera-t-il pas plus encore, et mieux encore ? après avoir tant fait pour votre corps et pour vos joies terrestres, ne prendrait-il aucun souci de votre bonheur à venir ? laisserait-il votre ame vide et orpheline ? Cela ne se peut. Quand la mère oublierait le fruit de ses entrailles, il ne vous oubliera pas, lui ; il vous entend, il vous voit, comment ne viendrait-il pas à votre aide dans vos besoins spirituels ? Demandez avant tout la sagesse, et il vous la donnera ; il vous donnera *l'esprit d'adoption par lequel vous crierez Abba, c'est-à-dire Père* (1).

Que votre ame s'élargisse donc devant Dieu

(1) Rom. VIII, 15.

pour le recevoir, ô Chrétiens, puisqu'il veut vous faire une si grande grâce et un si grand honneur! Dites-lui avec une fervente humilité : Mon Dieu, je crois en toi et au Sauveur que tu m'as donné ; je t'aime, je veux te servir, je veux te demeurer fidèle toute ma vie, du moins il me semble que je le veux ; mais je me suis si souvent trompé sur moi-même que je n'ose plus me fier à moi. O charge-toi de vouloir pour moi. Fléchis ma volonté si elle est rétive ; change-la si elle est perverse ; fortifie-la si elle est faible ; fixe-la si elle n'est que passagère. Que ton Esprit parle à mon esprit ; souffle en moi derechef une ame vivante, de peur que je ne sois mort en ayant l'air de vivre. *J'ai demandé une chose à l'Eternel, et je la demanderai encore, c'est que j'habite en la maison de l'Eternel tous les jours de ma vie, pour contempler la présence ravissante de l'Eternel* (1).

Que le Dieu de notre Seigneur Jésus-Christ éclaire les yeux de votre entendement, qu'il vous accorde la grâce d'être puissamment fortifiés par son esprit dans l'homme intérieur,

(1) Ps. XXVII, 4.

afin qu'étant enracinés et fondés dans son amour, vous connaissiez aussi l'amour de Christ qui surpasse toute intelligence, et que vous soyez remplis de tous les dons de Dieu! Amen.

LEÇONS DU SÉPULCRE (1).

SERMON PRÊCHÉ EN 1831

SUR ECCLÉSIASTE VII, 2 :

Il vaut mieux aller dans une maison de deuil que dans une maison de festin, car on voit dans celle-là quelle est la fin de l'homme, et celui qui est vivant met cela dans son cœur.

EXORDE.

L'époque où nous vivons est un passage agité et difficile, où l'ame étonnée du passé,

(1) Le temps ne m'ayant pas permis de revoir le huitième sermon dogmatique qui devait compléter cette collection, j'ai dû le remplacer par le présent discours, qui est moins de doctrine que d'édification et de consolation.

et avide de cet avenir que pourtant elle redoute, va de secousse en secousse, d'incertitude en incertitude, sans trouver sur la terre habitable un seul lieu de repos : Toutes les nations chancelantes sur elles-mêmes comme un homme ivre, s'agitant sans cause, souffrant sans maladie, se heurtant sans se haïr, s'armant quoique affamées de paix ; le commerce enchaîné par la défiance ; la liberté aux prises avec ses ennemis, et avec des amis pires peut-être ; l'esprit humain tiraillé en tous sens, avançant aujourd'hui et rétrogradant demain, comme si le génie du bien et le génie du mal se le disputaient et l'emportaient tour à tour ; toute la machine sociale remuée jusques dans ses bases ; la religion elle-même, elle qui avait mission de pacifier, devenue le champ de bataille des passions et la proie des extrêmes : voilà de quoi donner à l'homme paisible un dégoût profond des choses du monde, une vive impatience du dénouement ! Ce drame gigantesque, qui se déroule si neuf, si sublime, si hideux, si gros d'espoir et de menaces, tient en suspens l'humanité tout entière qui sent qu'on joue sa paix et son

bonheur. On voudrait franchir en un saut l'intervalle qui nous sépare de l'issue ; s'assoupir, s'il était possible, au milieu du fracas ; et ne se réveiller, comme le malade en péril, qu'après la crise.

Agité de la commune inquiétude, las de tant de conflits d'opinions, de tant de mouvemens en pure perte, de tant de clameurs contradictoires, je sortis de l'enceinte des vivans pour respirer un air plus pur et plus libre, et m'acheminai presque sans le savoir, comme par un instinct de repos, vers cette demeure silencieuse peuplée des débris du passé et des germes de l'avenir, mais où le présent s'arrête et ne pénètre pas. Je suivis un convoi funèbre qui portait à la mort son festin journalier ; j'entrai, je visitai cette terre des larmes, j'en parcourus tous les recoins, je lus avec recueillement les inscriptions qui la couvrent ; mes pensées, d'abord péniblement oppressées, prirent peu à peu un cours mélancolique, mais calme et religieux : je trouvai dans la mort une vie d'une espèce nouvelle, et je m'en retournai emportant avec moi les hautes leçons de cette *tristesse à sa-*

lut qui est plus douce à l'ame que le plaisir.

Mes Frères, ce sont ces enseignemens de la tombe que je viens vous répéter. Ecoutez-les. Aujourd'hui, plus que jamais, ils sont sérieux, ils sont pressans. Mais ne pensez pas que je vienne ici pour réveiller des souvenirs de douleur, des émotions ni des larmes. Si vous en avez à répandre, que ce soit pour Dieu, et non pour la créature; que ce soient des larmes de repentir, d'amendement et de foi.



PREMIÈRE PARTIE.

UN LIEU DE SÉPULTURE EST D'ABORD UNE GRANDE LEÇON DE DÉTACHEMENT. Mieux encore que dans la maison de deuil, où tant d'objets et de soins détournent et partagent la pensée; *on y voit quelle est la fin de l'homme, et celui qui est vivant met cela dans son cœur*. Il n'y aurait pas besoin, ce semble, d'aller jusque-là pour se convaincre que tout sur la terre est trompeur et fugitif; c'est une leçon que chaque soir donne au

matin, chaque jour à l'autre jour. Mais, au milieu du monde, cette leçon se perd aisément à cause de la rapide succession des choses humaines : un bien acquis remplace un bien perdu, un nouveau projet s'élève sur les ruines d'un projet déçu, nous sommes détrompés d'une illusion par une illusion mieux déguisée ; à chaque vide du cœur se présente un nouvel objet qui promet de le combler. Dans le champ de la mort, au contraire, tous ces biens, toutes ces illusions, toutes ces affections, tous ces orgueils, rangés en ligne devant nous, laissent voir à nu tout leur néant. La misère humaine sous toutes ses formes y est donnée en spectacle. Ces qualités brillantes, ces mille dons divers inscrits sur les tombeaux sont autant de trophées que le bras de la mort soulève au-dessus de son empire pour l'instruction des vivans. Celui-là fut riche, noble, savant; celui-ci était un citoyen honoré de grandes missions, et dont l'influence et la renommée s'étendaient au loin ; cet autre vivait de joies domestiques, peu connu au-dehors, mais vénéré des siens. Ici je lis jeunesse, beauté, délices de la vie ;

là, grâces de l'enfance, innocence, fleur de santé, long espoir d'une mère. Pas un bien, pas un âge, pas une attente dont la sentence de condamnation ne soit affichée dans ce lieu, pour accuser la terre et la folie de ceux qui bâtissent dessus. *Leur fondement est dans la poussière*, avait dit l'Ecriture, *ils sont détruits à la rencontre d'un vermisseau* (1). *Voilà, ils ont passé comme des barques légères, comme un aigle qui vole après sa proie; ils se sont enfuis sans avoir connu le bonheur* (2). J'en vois qui n'ont laissé d'autre mémorial de leur passage que deux dates sur un marbre oublié. J'en vois, et c'est la foule, qui, *comme des monceaux de gerbes qu'on serre en leur temps dans le grenier*, se pressent entassés sous des tombes nues et muettes, où l'œil du passant cherche en vain un indice de souvenir. Oh! *quel fruit l'homme retire-t-il de tout le tourment dont il accable son cœur sous le soleil?* dit l'Ecclésiaste. *Je me suis bâti des maisons, je me suis planté des vignes, je me suis fait des jardins et des*

(1) Job IV.
(2) Job VII.

vergers délicieux, j'ai acquis des serviteurs et des servantes, j'ai amassé de l'argent et de l'or, enfin j'ai accordé à mes yeux tout ce qu'ils ont demandé, et je n'ai refusé aucune joie à mon cœur; et voilà tout ce qui m'est resté de tout mon travail (1)! *Tout va dans un même lieu; tout a été fait de la poudre, et retourne dans la poudre* (2). Orgueil de l'homme, où es-tu? cette pierre même, ton dernier refuge, s'efface, se brise et te manque à son tour!

O comme le spectacle du monde et de ses mille milliers d'agitations me fait pitié, quand je le contemple du haut de cette éminence formée par la dépouille de mes frères! Eux aussi s'empressèrent, se divisèrent, se dévorèrent pour des choses qui leur paraissaient grandes et importantes, et dont on ne parle pas même aujourd'hui. Il en sera de même dans quelques jours de tous ces intérêts qui nous préoccupent avec tant de force, et nous battent en tous sens au-dessus de leurs têtes : un même souffle refroidira toutes ces

(1) Eccl. II.
(2) Eccl. III.

ardeurs, rapetissera toutes ces importances, fera taire tous ces bruits, réduira toutes ces choses à leur juste valeur en les couchant avec nous dans le néant.

Comme nous deviendrions calmes, modérés, indépendans, élevés dans nos vues, Mes Frères, si, cherchant dans ce lieu la place qui nous y attend, nous en prenions possession par avance, et que nous jugeassions de là toutes les choses de la vie! *Qui est-ce qui connaît ce qui est avantageux à l'homme durant les jours de sa vanité qui passent comme l'ombre?* demande le Sage. — C'est celui qui pense à la mort, pourrions-nous lui répondre.

Encore, si les affections auxquelles l'homme a cru se rattacher subsistaient après lui, il y aurait du moins sur la terre quelque chose de consolant et de vraiment précieux qui vaudrait la peine que nous nous donnons pour elle. Mais l'homme ne sème rien de vivace. Cette affection, qui s'épuise en témoignages autour de son tombeau, se fane et passe comme les fleurs qu'elle y dépose; et il finit par mourir tout entier, même dans le souvenir des siens.

C'est une découverte amère et déchirante pour celui qui va chercher l'instruction dans la demeure des morts, que celle de cet oubli qu'on voit se glisser à pas furtifs entre ceux que la mort a séparés : Cet enclos, si précieux à la première douleur, se dégrade, se déjoint, tombe abandonné ; le siége funèbre est toujours là, mais il n'y a plus personne pour y pleurer ! Cette inscription menteuse parle d'une famille inconsolable, et cette famille dispersée ne revient point ! Voilà donc ce qui m'attend aussi ; un jour aussi je serai là seul, *criant au sépulcre : tu es mon père, et aux vers : vous êtes ma mère et mes sœurs* (1) *!*

O mes chers Frères ! cela ne peut aller autrement dans la marche du monde ; n'en soyons ni trop étonnés, ni trop affligés. Mais, du moins, ne donnons pas tout notre cœur à cette vallée de l'infidélité ; ne nous méprenons pas sur le but de la vie : il doit y avoir quelque autre chose plus solide, plus vraie, plus demeurante, plus digne de remplir notre ame ; c'est la seconde leçon que nous donne ce lieu.

(1) Job XVI.

SECONDE PARTIE.

UN CIMETIÈRE EST UNE GRANDE LEÇON DE FOI. Il y a dans le silence qui y règne, je ne sais qu'elle voix mystérieuse qu'on ne peut pas ne pas entendre. Il y a sur ces générations immobiles une main puissante qui se révèle. Il y a dans ce rendez-vous universel de tout ce que la terre a porté une instruction si haute et si frappante, qu'elle arrache l'ame la plus inattentive à sa sphère habituelle d'étourdissement, et la force à reconnaître sa véritable destinée.

Certainement, me dis-je à la vue de ce pêle-mêle de cadavres, il est impossible que cette fosse soit la fin de toutes choses, que le terme de la course des hommes soit le même quand les chemins qu'ils ont suivis furent si différens. *Un même accident arrive au juste et au méchant, au net et au souillé, à celui qui sacrifie et à celui qui ne sacrifie point. Le pécheur est à cet égard comme l'homme de bien, le parjure comme celui qui respecte son serment;* et ils seraient pour jamais con-

fondus !... *J'ai vu que sous le soleil, le prix de la course n'est pas toujours pour les plus légers, ni la victoire pour les plus vaillans, ni les richesses pour les plus prudens, ni le crédit pour les plus sages. L'un meurt dans la force de sa vigueur tout à son aise et en repos, ses vases sont remplis de lait et ses os comme abreuvés de moelle; l'autre meurt dans l'amertume de son ame, et n'ayant jamais goûté aucun bien; puis ils sont couchés ensemble dans la poussière, et les vers les couvrent.* Et il n'y aurait rien après, point de compensation, point de rafraîchissement, point de réparation de l'ordre interverti ! Non, cela ne peut pas être, cela n'est pas. Quand je n'aurais point d'Evangile, je verrais ici quelle est la fin de l'homme; je lirais sur ces tombeaux, en caractères flamboyans, qu'*il y a un temps marqué pour juger les desseins des hommes, et rendre à chacun selon ses œuvres.* Non, cette cendre n'a pas cessé d'appartenir à Dieu : pour s'être dispersée, elle n'est point sortie de sa main ; il la garde dans ses trésors pour le jour du rétablissement et de la justice. *Soit que nous*

vivions, soit que nous mourrions, nous sommes au Seigneur.

Mais je dis plus : il n'y a point de mort, la mort n'est qu'une apparence ; il est impossible qu'en engloutissant ces corps elle ait englouti en même temps les forces morales qui les animaient, ces facultés si belles, ces affections si nobles, ces vertus si relevées qui avaient été grandissant quand le corps déclinait, et qui ne s'étaient jamais montrées plus vivantes qu'à l'heure de la mort. Il est impossible que ces riches dons du Créateur soient enfouis à toujours sous les décombres de la matière, que le dernier des ouvrages de l'homme soit destiné à durer plus long-temps que la pensée féconde qui les avait conçus. Tous ces souvenirs aussi présens que si leur objet était là, toutes ces lueurs brillantes que jette encore derrière elle une vie éteinte, ces espérances qui se débattent contre l'évidence même de la mort, cette attente involontaire qui ne nous quitte jamais, ce respect qu'on se sent pour les morts, ce culte que leur rend la tendresse, qu'est-ce que tout cela, si ce n'est une preuve instinctive, un garant d'im-

mortalité? Encore une fois, je n'aurais point d'Evangile, que je verrais ici quelle est la fin de l'homme; je lirais sur ces tombeaux, en caractères radieux, *que, si le corps retourne dans la poudre d'où il a été tiré, l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné*. Tout être dont les yeux ne sont pas obscurcis, dont l'ame n'est pas fermée par les passions de la chair, ravivera sa foi, son espérance et sa piété, précisément en contemplant ces restes en apparence délaissés : le sentiment d'abandon terrestre qu'ils nous font éprouver nous avertit et nous presse de nous réfugier vers le céleste gardien. Oui, ce lieu est un temple solennel élevé à l'Eternel par la main de la mort; la pensée de la mort et la pensée de Dieu sont deux compagnes fidèles qui se cherchent, s'appellent, s'expliquent l'une l'autre. Aussi, quand mon œil rencontre près d'un nom que j'aimai quelques passages des Saints-Livres, je sens que j'ai trouvé ce que je cherchais; une rosée rafraîchissante tombe sur mon cœur; le mystère de la mort m'est dévoilé; je me retrouve en accord avec tout le reste de la nature, cette nature si bonne, si bien

liée, si constante dans son but, et avec laquelle la mort semblait me désharmoniser. Je ne suis plus une exception bizarre dans l'univers, un enfant privilégié durant des années et déshérité en un jour, chéri et abandonné tout ensemble. Je reconnais la bonté de mon Dieu tout entière à ces paroles écrites de la main de l'Apôtre pour illuminer le seuil de la mort : *Heureux ceux qui meurent au Seigneur ; ils se reposent de leurs travaux, et leurs œuvres les suivent.*

Mais qu'ai-je dit? j'ai parlé de tes œuvres, enfant d'Adam ; où sont-elles? C'est ici qu'un scrupule s'élève, et que mon espérance s'enfuit de nouveau. Qui pourra sans trembler en appeler à ses œuvres devant le Saint des Saints? qui osera s'appuyer sur lui-même et réclamer la justice? qui pourra la soutenir si Dieu la lui fait? Oh! ce n'est pas de la justice, c'est de la miséricorde qu'il me faut, qu'il faut aux miens, qu'il vous faut à vous, qu'il faut à tous ceux qui dorment dans cette poussière. Miséricorde nous sera-t-elle faite? avons-nous quelqu'un pour nous couvrir de la justice? quelles seront les issues de la mort?

Voilà la grande question que ce lieu me suggère, et dont il me presse de m'enquérir auprès de Celui qui seul y peut répondre. Ici donc mon cœur a besoin d'Evangile, sa raison et sa propre sagesse ne lui suffisent plus, il lui faut une lumière céleste pour éclairer ces ténèbres du sépulcre ; il s'ouvre de lui-même à la foi, il la pressent, il la demande avec ardeur ; il a soif de consolation, soif de paix, soif de pardon, soif de certitude. Oui, je défie l'incrédule affligé de résister à l'efficace bienfaisante de cette bonne nouvelle du salut qui correspond si bien aux besoins de sa nature ; je le défie de ne pas se sentir chrétien, du moins une fois, à l'ouïe de ces déclarations du Sauveur en un jour de deuil : *je suis la résurrection et la vie, celui qui croit en moi ne mourra pas pour toujours. Que votre cœur ne se trouble point; vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi. Je ne vous laisserai point orphelins; quand je m'en serai allé, et que je vous aurai préparé une place, je reviendrai et je vous prendrai avec moi, afin que là où je serai, vous y soyez aussi.*

Vous donc, ô affligé, que je vois triste-

ment penché vers la terre, cherchant et pleurant ce que vous y avez déposé, ne laissez point perdre le fruit sacré de la douleur; l'affliction vous a été envoyée pour vous conduire au Sauveur, comme le Sauveur pour vous alléger l'affliction. *Si vous n'aviez d'espérance que pour cette vie, vous seriez le plus malheureux de tous les hommes; mais maintenant Christ est ressuscité, et il est devenu les prémices de ceux qui sont morts.* Levez la tête en haut; voyez ces Cieux où tout est fixe, immuable, empreint de majesté, de paix et de sérénité: voilà l'emblème et le séjour de l'éternelle fidélité de Dieu, c'est là qu'il vous appelle par l'Evangile vous et ceux que vous aimiez. Tel qu'est l'astre du matin quand il ressort de dessous l'horizon pour recommencer sur vos têtes sa glorieuse carrière, tels sortiront de leur tombeau ceux que vous y avez vus descendre, et dont la privation avait été pour votre cœur comme une affreuse nuit. *Leur corps a été semé dans un état de corruption, il ressuscitera incorruptible; il a été semé méprisable, il ressuscitera glorieux; il a été semé dans un état de fai-*

blesse, il ressuscitera plein de force. Et quand ce corps mortel aura revêtu l'immortalité, et que ce corps corruptible aura revêtu l'incorruptibilité, alors cette parole de l'Ecriture sera accomplie : La mort a été engloutie pour toujours. O mort, où est ton aiguillon ? ô sépulcre, où est ta victoire?

Vous tous qui êtes angoissés, ou qui doutez de l'avenir, allez donc quelquefois revoir ce séjour qui a pu vous paraître si sombre et si poignant quand une fatale nécessité vous y conduisait ; vous y recevrez aujourd'hui des impressions bien différentes : des profondeurs du sépulcre jaillira sur vous un rayon de lumière qui éclairera votre vie ; vous y respirerez un air de paix, une silencieuse mais vive espérance ; la mort elle-même vous parlera d'immortalité. Là, près du tombeau, vos soucis vous sembleront une puérilité, vos agitations une folie, vos peines un gage d'éternité, et vous vous direz avec certitude : *s'il tarde, je l'attendrai ; encore un peu de temps et Celui qui doit venir viendra.*



TROISIÈME PARTIE.

UN LIEU DE SÉPULTURE EST ENFIN UNE GRANDE LEÇON DE VIGILANCE.

C'est ici, Mes Frères, la partie pratique de tous ces enseignemens; elle découle si naturellement des autres qu'il est à peine besoin d'y insister. Si vous n'avez tiré de l'aspect de la mort aucune conséquence pour votre propre vie, si vous ne ressortez pas du sépulcre meilleurs que vous n'y êtes entrés, si les vérités qu'il vous a enseignées, les promesses qu'il vous a faites, les sentimens qu'il vous a inspirés, si tout cela ne se résout pas pour vous en régénération de cœur, toute cette tristesse, toutes ces larmes, toutes ces invocations ne sont qu'une vanité de plus, qu'un attendrissement trompeur et tout charnel dont Dieu ne vous tient aucun compte; vous êtes sans intelligence, vous êtes morts vous-mêmes.

Considérez-la bien, cette étroite demeure *où il n'y a plus ni œuvres*, *ni discours*, *ni science*, *ni sagesse*, et où tant de vos frères

ont été jetés avant d'avoir fini, peut-être avant d'avoir commencé leur tâche; écoutez cette terre qui tombe sur un cercueil, comme un sceau irrévocable, comme une barrière éternelle qui ferme la vie et le travail; ce bruit ne va-t-il pas retentir jusqu'au fond de votre conscience pour la réveiller? ne vous crie-t-il pas : et toi aussi tu as une œuvre à faire, l'as-tu faite? Si c'était sur toi que cette terre tombât, pourrais-tu la recevoir sans frémir d'épouvante? es-tu prêt à mourir? Oh! non, mon Dieu, je ne le suis pas.

Ah! si nous arrêtions ces impressions fugitives pour les méditer, si nous nous couchions là par la pensée, comme notre indolence nous paraîtrait folle! comme notre dette envers Dieu se lèverait menaçante! comme nous confesserions *qu'il n'y a qu'une* chose, une *seule chose nécessaire!* comme nous nous hâterions de *placer notre trésor là où sera notre cœur!* comme notre orgueil et notre dureté envers nos compagnons de poudre nous feraient honte et pitié! comme nos fautes et nos vices se dresseraient en témoignage contre nous! Non, il n'est point

de mauvaise pensée qui ne recule épouvantée à la vue du sépulcre béant ; il n'est point d'esprit si léger qui ne se trouve sérieux à pareille place. Ici les illusions se dissipent, les prétextes se taisent, les flatteries révoltent ; il n'est pas jusqu'aux mensonges de l'affection elle-même qui ne causent une sorte d'effroi. Vainement une main trop amie a écrit sur cette tombe : *bon père*, *bon ami*, *bon citoyen*, *bon chrétien ;* vainement une nombreuse affluence a honoré le cortége du défunt ; si nos souvenirs démentent ces éloges, nous nous rappelons aussitôt et malgré nous ces paroles du Témoin fidèle : *que servirait-il à un homme de gagner tout le monde, s'il perdait son ame, et quel dédommagement lui donnerait-on pour la perte de son ame?* Et, par un juste retour sur nous-mêmes, nous nous reprochons la haute opinion que le monde peut avoir de nous, les éloges outrés auxquels nous avons tant de fois prêté une complaisante oreille ; notre orgueil redevient humble et pousse un cri d'alarme en face de la mort.

Dans le monde, sans doute, cette salutaire

pensée de la mort peut aussi parfois traverser notre esprit, mais elle y perd son efficace par le lointain où elle se cache ; une certitude si éloignée est à nos yeux une invraisemblance, presque une impossibilité ; tandis qu'ici, devant les réalités de la tombe, l'illusion de la vie n'est plus permise : ce bail, qui nous paraissait sans fin, a été si brusquement rompu pour tant d'autres ! De quelque côté que je me tourne dans ce lieu, j'y vois des places occupées par les miens ; si je compte le peuple mort et le peuple vivant, si je me retrace tous les visages qui me furent familiers et chers, tous ceux qui assistèrent à mon enfance et dont les traits bienveillans me sourient encore, si je repasse en ma mémoire mes anciens amis, mes parens, mes relations intimes, j'en trouve un plus grand nombre peut-être au-delà qu'en deçà de la tombe. A juger de ce qui peut être par ce qui fut, sur quoi se fonderait ma sécurité? ne vois-je pas sur ces monumens plus de regrets tracés, plus de larmes versées par des pères sur leurs enfans que par des enfans sur leurs pères? il n'y a point de privilégiés, point d'ordre, point de garanties ;

le frêle demeure debout, et le fort tombe; l'un réchappe à une maladie dangereuse, l'autre succombe à une indisposition; quand le souffle du Seigneur passe, *de deux hommes qui travaillaient aux champs l'un est emporté et l'autre laissé*, sans que nul puisse dire pourquoi, si ce n'est que tel a été le bon plaisir du Maître de la vie.

Je vous bénis, vous qui écrivez sur la pierre l'histoire de votre douleur: ce sont des matériaux que vous fournissez à la grande histoire de la mort, c'est la nôtre peut-être que vous anticipez; en satisfaisant à votre propre cœur, vous avez instruit le mien. L'Evangile me l'avait déjà crié: *le jour du Seigneur viendra comme le larron dans la nuit; lorsqu'ils diront paix et sûreté, alors une ruine soudaine les surprendra;* mais je ne l'avais point cru. Maintenant que je l'ai vu de mes yeux, je vais me tenir sur mes gardes. Je déteste ma longue insouciance, et je la veux réparer. Grand Dieu, ne me frappe point d'une mort soudaine comme Ananias et Saphira; n'ordonne pas qu'on m'emporte dans mon lieu. Laisse-moi rache-

ter le temps que j'ai perdu. Je veux travailler pendant qu'il est jour, je veux courir pendant que la lice est ouverte; ô ne me la ferme point que je n'aie remporté le prix auquel tu m'appelles par Jésus-Christ!

Vous avez entendu, Mes Frères, les graves leçons du sépulcre : Si vous aimez votre ame, gardez-vous d'imiter ces hommes qui, par amour pour la vie, perdent la vie; qui se détournent par légèreté ou par une craintive répugnance de tout ce qui pourrait leur parler de mort. Semblables à un insensé qui détournerait les yeux du miroir pour tâcher d'oublier ses difformités, ils ne comprennent pas que cette pensée, fidèlement et chrétiennement nourrie, change la mort, l'adoucit, l'embellit, la désarme de ses épouvantemens; car elle n'est terrible que pour celui qui n'y avait point songé. Pour vous, fréquentez la maison de deuil et le palais de la mort, entretenez-vous avec le sépulcre, interrogez-le et demandez-lui conseil; il vous détrompera, il vous

enseignera le chemin qui mène à la paix, il vous persuadera mieux qu'un prédicateur que *le tout de l'homme est de craindre Dieu et de garder ses commandemens.*

O Mes Frères, bientôt vous allez venir devant la Table du Seigneur, cet emblème visible du Tribunal invisible où vous serez cités dans quatre jours. Réconciliez-vous avec Dieu, réconciliez-vous avec Dieu durant le temps de la miséricorde, car ce temps est court. N'entendez-vous pas dans l'éloignement le bruit des fléaux de Dieu qui se promènent sur la face de la terre, et qui brisent de leur main de fer tous les obstacles qu'on tente de leur opposer? Peut-être Dieu, dans sa miséricorde, nous en préservera-t-il; mais ne comptons pas sur une faveur que nous n'avons point méritée. Est-il besoin, d'ailleurs, de fléaux extraordinaires, pour nous avertir de préparer nos cœurs à la rencontre du jour éternel? ne sommes-nous pas tous les jours exposés à la mort, qui nous attaque sous toutes les formes et nous enserre de tous les côtés? N'a-t-elle pas pour courriers et pour ministres les maladies, les chagrins, l'usure

des facultés, la vieillesse qui déjà est à notre porte le lendemain de la virilité? *Il n'y a point de trêve dans cette guerre*, dit l'Ecriture. Oh! *tournons les yeux sur Jésus le chef et le consommateur de notre foi*, et tenons-nous prêts à toute heure à recevoir en chrétiens la visite de notre Dieu; *soyons trouvés vêtus et non pas nus*, afin que nous soyons introduits dans la demeure céleste, quand cette tente où nous habitons sur la terre sera détruite. *Efforçons-nous de lui être agréables, soit que nous demeurions dans ce corps, soit que nous en délogions; car il nous faut tous comparaître devant le tribunal de Christ.* Amen.

HYMNE

POUR LE JUBILÉ.

De notre Dieu commémorons les voies,
Peuple béni, recueillez-vous :
Adorez-les dans de pieuses joies ;
Triomphez, mais à deux genoux.

De la coupe sans fond de son éternité,
Dieu, débordant d'amour et de félicité,
Nous épandit la vie. Il lui fallait un monde,
Qui, voyant ses grandeurs, pour Dieu le reconnût,
Qui, voyant son pouvoir, s'humiliât et crût,
Qui, voyant sa bonté, l'aimât d'amour profonde :
Dieu dit : *soit la lumière*, *et la lumière fut*.

CHOEUR.

Dieu dit : soit la lumière, et la lumière fut.

Mais ce monde aveuglé trompa son Créateur,
S'égara loin de lui, devint fol et menteur,
Sourd à l'œuvre de Dieu la rendit inutile.
Dieu dut créer encor : tout son être s'émut,
Sa puissance engendra, sa charité conçut;
Tirant de ses trésors le Fils et l'Evangile,
Dieu dit : *soit la lumière, et la lumière fut.*

CHOEUR.

Dieu dit : soit la lumière, et la lumière fut.

Mais l'homme, dont l'orgueil imprime à tout son sceau,
Mit l'homme sur l'autel, et Dieu sous le boisseau;
Il changea Jésus même en ténèbres nouvelles.
Parle, parle, mon Dieu, montre encor ton salut!
Dieu se leva jaloux, la Réforme parut :
De sa vieille Parole armant des mains fidèles,
Dieu dit : *soit la lumière, et la lumière fut.*

CHOEUR.

Dieu dit : soit la lumière, et la lumière fut.

Gloire au trésor des célestes clartés,
Charte immortelle où Christ fonda nos libertés!
Gloire à qui releva cette auguste bannière!
Gloire au triomphe de ce jour!

A Dieu, qui de son doigt nous ouvrit la paupière,
Que rendrons-nous pour tant d'amour?
Nous marcherons en enfans de lumière,
Comme l'on fait quand il est jour.

CHOEUR.

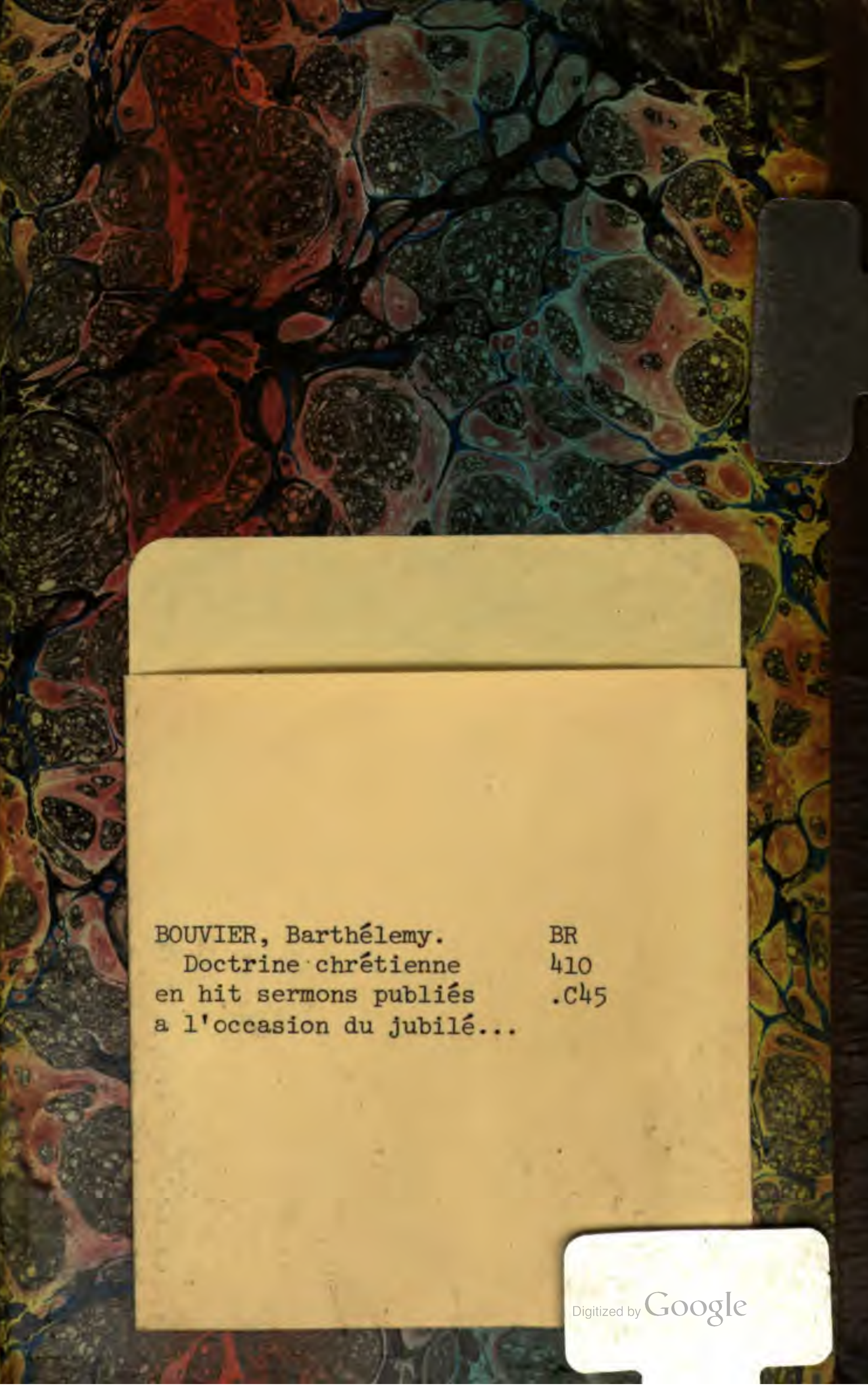
Gloire au trésor de céleste clarté,
Charte où Christ de son sang écrivit *liberté!*
Gloire à qui releva cette auguste bannière!
Gloire, gloire à la vérité!

FIN.

TABLE.

	Pages.
Adresse à mes concitoyens	v
But des miracles de l'Ancien Testament	1
Nature de Christ et de son œuvre	31
De la tentation de Christ	69
Des guérisons opérées par Christ	105
De la Passion	141
De la Résurrection de Christ	171
Du don de l'Esprit	207
Leçons du sépulcre	243
Hymne pour le Jubilé	269





BOUVIER, Barthélemy.
Doctrine chrétienne
en hit sermons publiés
a l'occasion du jubilé...
BR
410
.C45
Digitized by Google

